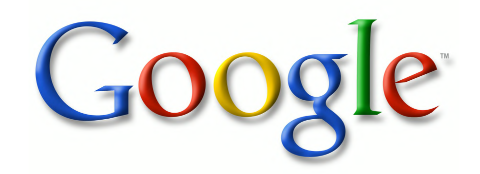


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

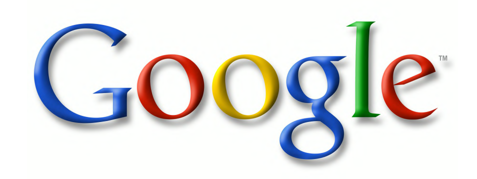
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

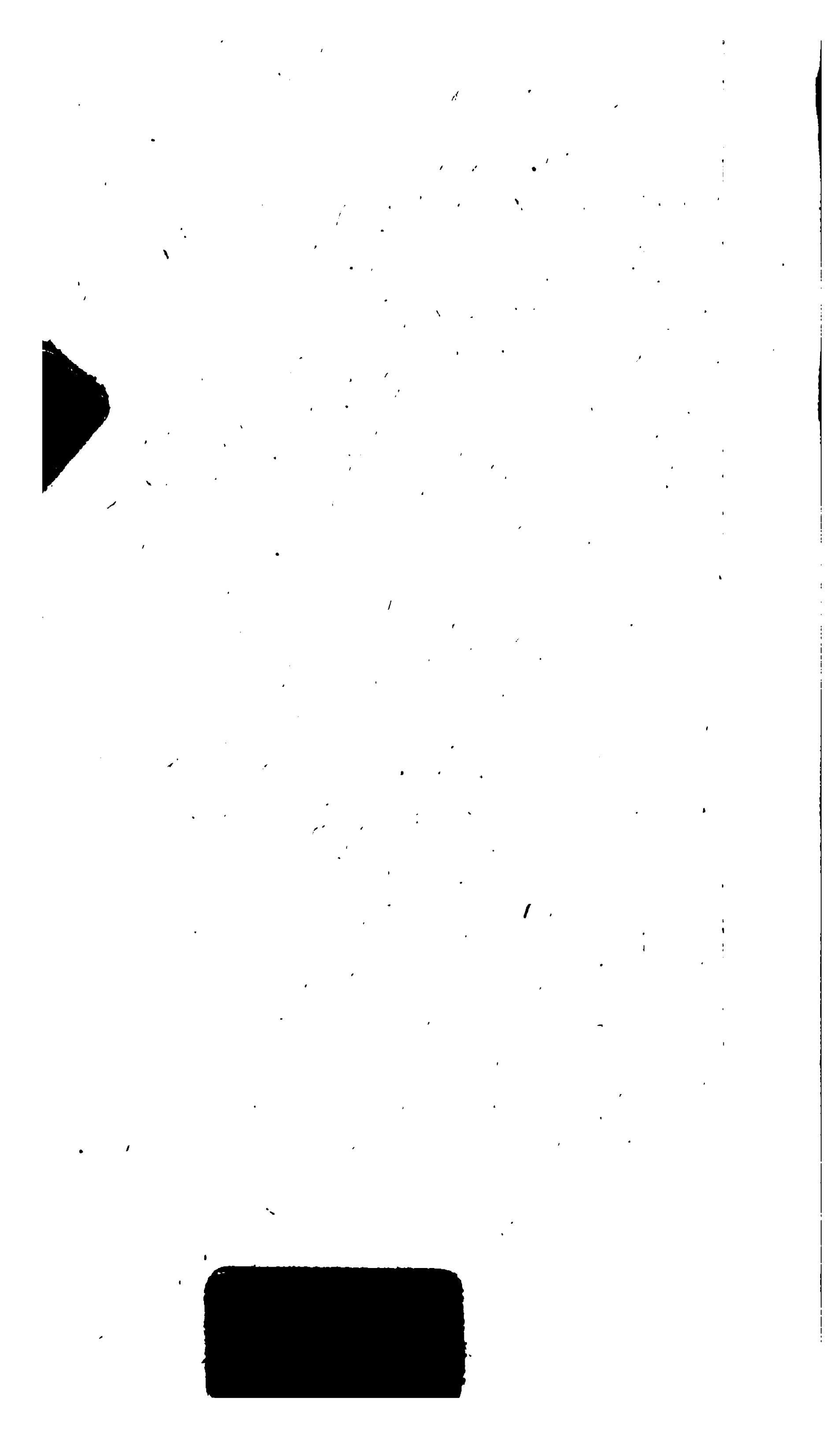
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES

DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES

DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES

DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES,

PAR GARCILLASSO DE LA VEGA.

Garcilaso

TOME PREMIER.



PARIS,

IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT

POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.

AOUT 1830.

S.C.F.

A MONSIEUR DE BARY,

CI-DEVANT CONSUL DE HOLLANDE A SÉVILLE.

MONSIEUR,

JE n'ai pas délibéré long-temps à qui je devois dédier cette *Histoire des guerres civiles des Espagnols dans l'Amérique*, après l'avoir conquise. Comme j'avois l'honneur de vous connoître, et que je savois que rien de ce qui regarde l'Espagne ne vous est inconnu, et que vous lisez avec plaisir, les historiens de cette grande monarchie, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous en dédiasse une partie, qui n'est pas la moins considérable. Garcillasso de la Vega, qui l'a écrite, est généralement estimé, comme vous le savez mieux que moi, à cause de sa sincérité et de

sa fidélité. Je viens de reconnoître, par ma propre expérience, le cas que le public fait de cet auteur, sans quoi il n'auroit pas acheté si avidement son *Histoire des Incas*, qui étoit devenue rare, aussi bien que celle-ci. Comme la version de cet ouvrage, par Jean Baudoin, quoiqu'assez fidèle, étoit écrite dans un temps, auquel la langue françoise n'étoit pas arrivée au degré de politesse, où elle est à présent; j'ai cru devoir la faire retoucher, de peur qu'elle ne dégoutât ceux qui ne peuvent souffrir un trop ancien langage. J'ai reconnu que les lecteurs approuvoient une révision comme celle-là, par le jugement que plusieurs personnes ont fait de celle de l'*Histoire des Incas*.

Pous vous, MONSIEUR, qui entendez l'espagnol aussi bien que le françois, et même que la langue hollandoise, qui est votre langue maternelle, vous n'avez que faire d'une semblable version. Mais vous savez aussi que l'original espagnol est très-rare, dans ces provinces, et que peu de gens même sont capables de l'entendre; et comme je suis persuadé de votre zele pour le bien public, je me flatte que vous approuverez le dessein que j'ai eu d'en

publier la version, et la liberté que je prends de vous l'offrir.

Si je voulois suivre l'usage commun de ceux qui font des dédicaces, il faudroit que je disse ici bien des choses que votre modestie, MONSIEUR, auroit de la peine à souffrir. Il faudroit que je parlasse du zèle et de la prudence que vous avez fait paroître pendant plusieurs années, dans l'emploi de consul de Hollande à Séville. Tous ceux qui ont navigué de ce côté-là, et qui y ont eu quelque affaire, rendent témoignage des bons offices que vous leur avez rendus, et de l'adresse et de la fermeté que vous avez employées, quand il s'est agi de l'honneur et de l'intérêt de la nation. Je ne pourrois pas me taire non plus de l'agréable et utile divertissement que vous prenez dans l'étude des médailles anciennes, dont vous avez un cabinet qui en a peu de semblables, pour l'espèce et pour la rareté des médailles qu'il renferme. Je dirois ce que j'entends dire tous les jours à d'habiles gens, c'est que vous vous êtes acquis, dans la science des médailles, une connaissance qui n'est pas commune. Mais vous n'avez pas besoin de mes louan-

ges à cet égard. En communiquant au public une partie de votre rare cabinet, vous pourrez mieux que personne montrer que vous méritez d'avoir de semblables curiosités.

Il vaut mieux que je finisse en faisant pour vous des vœux au ciel, et en vous assurant que je suis, avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GERARD-KUIPER.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

Après avoir donné au public l'*Histoire des Incas*, de Garcillaso de la Vega, tout le monde m'a demandé l'*Histoire des guerres civiles dans les Indes*, par le même auteur. Je m'y suis déterminé d'autant plus volontiers que j'ai vu que le premier de ces deux ouvrages s'est bien débité, et que ceux qui l'ont acheté ne peuvent se passer de celui-ci, qui en est la suite; de sorte que l'ouvrage seroit demeuré imparfait si je n'avois mis aussi cette histoire sous la presse. Mais on a dû auparavant la retoucher, comme l'on avoit fait l'autre, et il a fallu du temps pour cela. On l'a donc revue toute entière, pour changer les mots et les expressions trop vieilles, dont elle étoit pleine, en d'autres qui fussent plus en usage. Outre cela, il y avoit partout des su-

perfluités dans le style, et des redites ennuyeuses, qui ne faisoient que grossir le volume sans aucune nécessité. On a cru devoir ôter tout cela, autant qu'il seroit possible, sans rien retrancher d'essentiel, ou d'historique. Comme le public a approuvé la manière dont on a retouché l'*Histoire des Incas*, je ne doute pas qu'il ne soit satisfait de la correction de la suite de cette histoire; puisqu'on l'a faite selon les mêmes règles et de la même manière.

HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

LIVRE PREMIER.

Association de trois Espagnols pour la conquête du Pérou. — Profit qui leur en revient, et ce qu'ils souffrent pour découvrir cet empire-là.—Pizarre est abandonné des siens, à la réserve de treize, qui demeurent avec lui. — Leur arrivée à Tumpiz, et miraculeux événement qui y arriva. — François Pizarre fait voile en Espagne, pour y demander le pays conquis. — Son arrivée au Pérou, et ses travaux durant son voyage.—Ambassades entre les Indiens et les Espagnols. — Emprisonnement d'Atahuallpa; rançon qu'il promet.—Diligences des Espagnols pour l'avoir. Mort de deux rois Incas, et vénération rendue aux Espagnols.

CHAPITRE PREMIER.

Trois gentilshommes espagnols aspirent à la conquête du Pérou.

Le cruel Atahuallpa était occupé aux affaires dont nous avons parlé dans la pre-

mière partie de notre histoire (1), s'imaginant qu'il pourroit, par ses inhumanités et ses tyrannies, affermir sur sa tête une couronne que son ambition lui avoit fait usurper. Mais il ne voyait pas que ces mêmes violences seroient la cause qu'elle lui seroit bientôt arrachée par des étrangers. En effet, dans un temps qu'il croyoit entièrement favorable à ses desseins, il fut surpris de voir les Espagnols à sa porte, qui vinrent pour le précipiter de son trône et lui ôter l'empire et la vie.

Pour avoir une connoissance plus exacte de cette histoire, il est nécessaire que nous la commencions par les événements qui ont précédé, et qu'ainsi, remontant à sa source, nous reprenions plus aisément le fil de notre discours. Il faut donc savoir que les Espagnols, ayant découvert le Nouveau-Monde, conçurent un si ardent désir de voyager dans ces provinces inconnues, afin d'en découvrir encore d'autres s'il étoit possible, que quoique la plupart d'entre eux fussent riches, ils n'étoient pourtant pas contents de leur bonne fortune, qui leur avoit coûté tant de dépenses, de travaux, d'incommodités, de périls, de blessures, de maladies et de mauvais jours. Tout cela n'empêcha pas qu'ils ne s'exposassent volontairement à des hasards encore plus

(1) Liv. 9.

grands, pour pousser leurs voyages plus loin, et s'immortaliser ainsi par des actions héroïques. Cette ardeur de gloire fit naître l'envie de conquérir le Pérou à François Pizarre, natif de Truxillo, mais qui demeuroit alors à Panama. Il étoit noble, et tiroit son origine d'une famille qui a produit plusieurs gentilshommes distingués en cette ville-là, où ils avoient le même nom que lui. Diégo d'Almagre voulut aussi avoir part à cet honneur. Il étoit né à Malagon, suivant Augustin de Çarate, quoique Gomare croie (ce qui est plus vraisemblable) que le bourg d'Almagre, dont il portoit le nom, fut le lieu de sa naissance. Pour sa famille, il me seroit difficile d'en rien dire; il suffit qu'il ait véritablement prouvé sa noblesse par sa vertu, puisque c'est elle qui fait les gentilshommes, et que c'est par le fruit qu'on juge ordinairement de la bonté de l'arbre.

Ces deux cavaliers étoient fort riches, et fort estimés à cause des belles actions qu'ils avoient faites en plusieurs autres conquêtes, surtout François Pizarre, qui eut l'honneur, en l'an 1512, d'être capitaine et lieutenant du gouverneur dans la ville de Hurana, lorsqu'elle fut conquise et peuplée. Il fut encore lieutenant-général d'Alonse de Hojeda, et le premier capitaine espagnol qui, dans ces provinces-là, fit des choses fort mémorables,

et fut exposé à de grands périls, comme on le peut voir par ce qu'en dit Pédro de Cieza de Léon, dans les paroles suivantes (1). Après que cela se fut passé, le gouverneur Hojeda jeta les fondemens d'une ville qu'il peupla de chrétiens, dans un endroit qu'on appelle Huraba, où François Pizarre fut son lieutenant. Ensuite il fut gouverneur et marquis. Ce fut en cette même ville que ce grand homme, et tous les habitans avec lui, souffrirent si constamment la faim, les incommodités et les maladies, ce qui les rendra à jamais dignes de louanges, et particulièrement leur capitaine, etc. Il se trouva à la découverte de la mer du Sud, avec Vasco Nugnez de Balboa, le plus fameux de tous les guerriers de son temps; comme aussi à la conquête de Nombre de Dios et de Panama, avec le gouverneur Pierre Arias Davila, comme le remarque Gomare dans son histoire des Indes.

François Pizarre et Diégo d'Almagre, sans être rebutés des fatigues qu'ils avoient eues, firent voir qu'ils étoient prêts d'en souffrir encore de plus grandes; de sorte que sur le seul récit qu'on faisoit des merveilles du Pérou, ils s'associèrent ensemble, et avec eux Fernand de Luco, directeur de Panama et seigneur de

(1) Chap. 6.

la Taboga (1), titre dont il se qualifiait. Ils passèrent donc entre eux un contrat d'association, par lequel ils s'engagèrent de ne s'abandonner jamais l'un l'autre, quelques disgraces qui leur arrivassent dans le voyage du Pérou, et de partager en frères tout le gain qu'ils pourroient faire en cette conquête. Ensuite de cela ils conclurent que Fernand de Luquo demeureroit à Panama pour y faire valoir leurs biens; que François Pizarre iroit à la découverte du pays, et que Diégo d'Almagre iroit et viendroit tantôt à un pays et tantôt à l'autre, avec des soldats, des armes, des chevaux et des provisions de bouche pour assister les gens de guerre qu'ils meneroient avec eux. Cependant on se moquoit d'eux, et particulièrement de Fernand de Luquo, qu'on appeloit Fernand le fou, pour lui faire connoître, et à ses compagnons, la surprise où l'on étoit de ce qu'après tant de peines, et à l'âge où ils étoient, le plus jeune d'entre eux ayant passé 50 ans, ils avoient si peu de jugement que d'aller s'exposer à de nouveaux travaux dans un pays qu'ils ne connaissoient point, sans savoir s'il étoit riche ou pauvre, ni les moyens dont il falloit se servir pour le conquérir. Mais la bonne fortune de ceux qui en profitent aujourd'hui les appeloit et

(1) L'Espagnol l'appelle *Maestre Scuelda*.

les poussoit même à cette entreprise, Dieu le voulant ainsi pour amener ces gentils dans le giron de son Église, et leur faire prêcher son saint évangile.

CHAPITRE II.

Des avantages que produisit l'association des trois Espagnols.

LE triumvirat conclu dans Panama par ces trois Espagnols me fait souvenir de celui que trois Romains firent autrefois à Layno, auprès de Boulogne : il différoit pourtant si fort qu'il y auroit de l'extravagance à en vouloir faire un parallèle. Celui-là fut de trois puissants chefs, et celui-ci de trois pauvres particuliers ; les uns avoient en vue de partager entre eux tout l'ancien monde que les Romains avoient gagné, afin d'en jouir paisiblement, et les autres vouloient travailler à conquérir le nouveau sans en savoir les moyens. Cependant, si l'on fait attention aux diverses fins et aux différents effets de leurs entreprises, on verra que l'ancien triumvirat fut de trois personnes qui tyrannisèrent tout l'univers ; et le nôtre de trois hommes si vaillants et si généreux, que le moindre d'entre

eux méritoit d'être empereur à cause de sa constance dans les travaux. Le triumvirat des Romains eut pour but la désolation de toute la terre, comme ils la désolèrent en effet; au lieu que celui des Espagnols l'a tellement enrichie qu'on en a vu et qu'on en voit encore tous les jours des preuves. Ce premier triumvirat fut pour donner les amis et les parents en échange des ennemis, afin de se venger d'eux, au lieu que ceux qui firent le dernier n'eurent pour but que d'exposer leur vie pour le bien public. En effet, on a vu qu'ils ont conquis à leurs dépens de nouveaux empires pour leurs amis et leurs ennemis sans distinction, puisqu'aujourd'hui les chrétiens, les gentils, les juifs, les Maures, les Turcs et les hérétiques jouissent indifféremment de leurs travaux; les richesses qui viennent des royaumes que notre triumvirat a gagnés se répandent parmi tous ces peuples. Outre que la prédication du saint évangile, qui vaut plus que tout, est une suite de leurs travaux, ayant été les premiers qui l'ont prêché dans ce grand empire du Pérou, où ils ont ouvert les portes de l'Église à un si grand nombre d'infidèles qu'on ne saurait le réciter ni assez louer le mérite de cette seule action, quand il n'y en auroit point d'autre. O illustre race des Pizarres! combien te sont obligés les peuples du vieux monde, pour les

grandes richesses que le nouveau leur a données ! Mais combien plus te sont redevables les deux empires du Pérou et du Mexique, pour tes deux illustres fils Fernand Cortez et François Pizarre, sans y comprendre ces trois autres frères Fernand, Jean et Gonzalès, qui ont tiré ces idolâtres des ténèbres où ils étoient ! ô ! famille des Pizarres, que tous les peuples du monde te bénissent de siècle en siècle. Que la renommée ne cesse de publier l'illustre nom de Sancha-Martinez-Danasco Pizarre, aïeul de tous ces héros qui ont tant fait de bien aux deux mondes, à l'un par les richesses temporelles, et à l'autre par les spirituelles. Aussi notre triumvirat ne mérite pas moins d'honneur que l'autre a mérité de blâme, et on ne sauroit assez louer l'un et mépriser l'autre. Guichardin parle du premier en ces termes dans le neuvième livre de son histoire.

« Layno se rendit fameux par le triumvirat de Marc-Antoine, de Lépide et d'Octavien, qui y formèrent le plan des entreprises tyranniques qu'ils exécutèrent depuis dans Rome, par une sanglante proscription, que l'on ne saurait jamais avoir assez en horreur. »

François Lopez de Gomare et Augustin de Zarate parlent du nôtre dans des termes bien différens, comme on le verra par ce que nous citerons de ces auteurs.

CHAPITRE III.

Du peu d'argent qu'il y avait en Espagne avant la conquête du Pérou.

Pour prouver combien notre triumvirat a enrichi le monde, je trouve à propos de faire ici une digression, et de rapporter divers endroits de l'histoire, qui feront voir clairement combien les revenus de quelques royaumes sont augmentés depuis la conquête du Pérou. Jean Bodin, dans son livre *de la République* (1), dit en général et en particulier ce que tiroient de rentes les républiques, les royaumes et les principautés, qui étoient peu de choses en comparaison de ce qu'ils sont aujourd'hui. « Plusieurs états, dit-il, furent alors vendus » à vil prix, outre qu'il n'est pas croyable » combien petite étoit la paie qu'avoient les » soldats, combien peu considérables les gages » que les princes donnoient à leurs domesti» ques, et le bon marché qu'on avoit de toutes » choses : » sur quoi il rapporte quantité d'autres remarques, où je renvoie le lecteur, et fais voir par des preuves faciles à concevoir, que ce

(1) Liv. 6, chap. 2.

qui ne rapportoit alors que cent réales de rente, en rapporte mille aujourd'hui, et que les terres valent à présent vingt fois plus qu'elles ne valoient en ce temps-là. Il remarque ensuite que la rançon que saint Louis, roi de France, paya, quand il fut pris, au soudan d'Égypte, ne fut que de 500,000 livres; et que François I[er] donna pour la sienne trois millions à l'empereur Charles V. J'ajoute à cela que du vivant de Charles VI, l'an 1449, la couronne de France n'avoit de rente que 400,000 francs, et que l'an 1564, que Charles IX mourut, il se trouva qu'elle avoit, selon l'exacte supputation qui en fut faite, onze millions : il remarque la même chose de plusieurs autres grands potentats; ce qui suffit pour prouver que c'est le Pérou qui a la gloire d'avoir enrichi tout le monde. Mais il est inutile de chercher des preuves si loin, puisque l'Espagne nous en fournit assez: je n'en produirai aucune d'un siècle plus éloigné que celui de don Fernand, surnommé le saint, qui gagna Cordoue et Séville. L'histoire générale d'Espagne, écrite par don Alonse le Sage, rapporte (1) que don Alonse IX, roi de Léon, fit la guerre à son fils don Fernand le Saint, et que son fils lui envoya une ambassadeur avec une lettre par laquelle il le prioit de croire qu'il étoit fils d'obéissance et non de rebellion; que

(1) Part. 4, chap. 10.

la nature lui défendoit de résister à son père; qu'il le supplioit de lui dire la cause qui lui mettoit les armes à la main contre lui, et qu'il ne demandoit pas mieux que d'en payer l'amende. A quoi don Alonse répondit qu'elle procédoit de ce qu'il ne daignoit pas lui payer 10,000 maravedis qu'il lui devoit; de sorte que don Fernand les lui paya tout aussitôt, et termina ainsi la guerre. La lettre que le fils écrit à son père est trop longue pour être rapportée ici; je me contenterai de la réponse que fit le père, tirée mot à mot du même historien, qui dit ainsi: Alors le roi de Léon envoya cette réponse sans lettre, qu'il faisoit la guerre à cause de 10,000 maravedis que le roi don Henriquez lui devoit, pour l'échange de Santivannez de la Motte, et qu'il poseroit les armes s'il les lui payoit; ainsi le roi don Fernand, ne voulant point avoir guerre contre son père pour 10,000 maravedis, les lui envoya sans délai, etc. Ceci est tiré de la *Chronique générale* (1). Celle du même roi don Fernand dit particulièrement ce qui suit, que j'ai tiré sans y rien changer.

« Peu de temps après, le roi don Fer-
» nandez ayant reçu diverses plaintes contre
» un cavalier nommé Ruy Dias de los Came-
» reros, qui étoit du nombre de ceux qui

(1) Chap. 11.

» s'étoient croisés pour la guerre sainte, le fit » venir à la cour, pour s'y justifier de ce dont » on l'accusoit, et donner satisfaction à ceux » qu'il avoit offensés. Ce chevalier vint à la » cour à Valladolid, et fut si fâché des mau- » vais bruits qui couroient de lui que le » chagrin qu'il en eut, joint au conseil que » ses amis lui donnèrent, le fit résoudre de » partir incontinent de la cour, sans la per- » mission du roi Fernand, qui fut bien en » peine de ce que Ruy Dias s'en étoit ainsi » allé, et encore plus de voir qu'il ne pouvoit se » résoudre à rendre les places qu'il tenoit, les- » quelles néanmoins il rendit enfin à sa majesté, » (1) à condition qu'on lui donneroit 14,000 » maravedis en or ; si bien que les ayant reçus, » il remit incontinent les forteresses entre les » mains de Fernand, etc. » On trouve dans la même histoire ce qui suit, touchant la possession que le roi prit du royaume de Léon : « Le roi don Fernand n'étant pas encore en- » tré en possession de tout le royaume, quoi- » qu'il en eût la meilleure partie, partit de » Mancilla pour Léon, capitale de tout le » pays, où on lui fit une entrée solennelle, » et dans ce même lieu il reçut le titre de roi » de Léon, par l'évêque de la ville appelé Ro- » drigo, par la noblesse, et par ceux du tiers-

(1) Chap. 16.

» état, qui le reconnurent pour tel. Après
» qu'on l'eut élevé au trône, le clergé chanta
» solennellement le *Te Deum;* et tous ses sujets
» charmés de l'avoir ne le nommèrent point
» autrement que roi de Castille et de Léon :
» aussi est-il vrai que ces deux royaumes lui
» appartenoient de droit, puisqu'il en avoit
» hérité de son père et de sa mère. De cette
» manière, ces deux royaumes qui avoient été
» partagés après la mort de l'empereur entre
» don Sanche roi de Castille, et don Fernand
» roi de Léon, qui les possédèrent quelque
» temps, se réunirent enfin et revinrent au roi
» don Fernand III. Depuis, la reine Thérèse,
» mère de M. Sancha et M. Douce, soeurs du
» roi don Fernand, voyant qu'il étoit en pos-
» session du royaume et qu'elle ne le pou-
» voit empêcher, lui envoya un ambassadeur
» pour traiter d'accommodement, au grand
» regret des principaux seigneurs de Castille,
» qui, par je ne sais quelle malice noire, dé-
» siroient passionnément qu'il y eût guerre
» entre Castille et Léon, et qu'on l'entretînt
» par des révoltes. Mais après que la bonne
» reine M. Berenguelle eut ouï l'ambassade
» de M. Thérèse, appréhendant les dommages
» que la discorde apporte ordinairement, elle
» travailla si bien à cet accommodement en-
» tre le roi son fils et ses sœurs, M. Sancha
» et M. Douce, qu'elle gagna sur son esprit

» qu'il demeureroit à Léon, tandis qu'elle » iroit à Valence pour y voir la reine M. Thé» rèse et les infantes. Alors M. Berenguelle » prit le chemin de Valence. Dans cet abou» chement avec M. Thérèse et les infantes, il » fut conclu qu'elles laisseroient le roi don » Fernand tranquille possesseur du royaume, » et lui céderoient leurs prétentions sur celui » de Léon, se désistant aussi de tout autre droit » sur la couronne royale, à condition néan» moins que le roi don Fernand donneroit tous » les ans aux infantes leur vie durant 30,000 » maravedis en or. Cela étant ainsi conclu, » le roi vint à Bénévent, et les infantes aussi, » où il se fit de part et d'autre un accord fort » ample signé de leur main, et alors le roi » leur assigna les 30,000 maravedis sur un fonds » bien assuré, dont elles furent contentes. » Ainsi il jouit paisiblement du royaume de » Léon. » Dans la même histoire se lisent encore ces paroles.

« Après que le roi don Fernand eut épousé » M. Jeanne, comme il alloit visitant son » royaume, il vint à Tolède, où il apprit que » la ville de Cordoue se trouvoit réduite à de » grandes extrémités, faute de vivres, ce qui » le fâcha fort; de sorte que pour y subvenir » il envoya 25,000 maravedis en or à la ville » de Cordoue, et autant aux autres places et » forteresses, etc. » La chronique de don Fer-

nand le Saint fait mention de ces petites particularités, qui font voir combien l'argent étoit rare en ce temps-là; ce que nous prouverons encore dans le chapitre suivant, par le témoignage des autres rois qui lui succédèrent.

CHAPITRE IV.

Autres preuves du peu d'argent qu'il y avoit avant la conquête du Pérou.

L'histoire du roi Henriquez II, qui est dans la bibliothèque du docteur Ambroise de Morales, historiographe, parlant des rentes de ce roi, dit qu'elles se montoient tous les ans à 30 comptes de maravedis, qui font 80,000 ducats; et il faut remarquer qu'il étoit roi de Castille et de Léon; sur quoi il rapporte quantité de choses que je n'écris point, parce qu'elles me semblent odieuses. Il me suffit de dire qu'on lit dans la chronique du roi don Henriquez III, qui est au commencement de celle du roi don Jean II son fils, qui régnoit en l'an 1407, des choses surprenantes sur le peu d'argent qui se manioit alors en Espagne, sur la petite paie que tiroient les soldats, et sur

le vil prix de toute sorte de denrées ; et comme ces remarques se pouvoient faire au temps que l'on gagna le Pérou, il faut que nous en rapportions ici quelques-unes des plus considérables, et qui ont le plus de rapport à notre sujet. Le titre du second chapitre de l'histoire dont nous avons parlé porte ces mots : Harangue de l'infant aux grands du royaume. Cet infant est don Fernand, qui gagna Antequera et qui fut depuis roi d'Aragon. Voici ses paroles :

« Prélats, comtes, hommes riches, procu» reurs, cavaliers, écuyers et autres qui êtes
» ici assemblés, vous n'ignorez pas que le roi
» monseigneur est si malade qu'il ne peut se
» trouver dans cette assemblée. C'est pour» quoi il m'a envoyé pour vous dire le sujet
» qui l'a fait venir en cette ville. Le roi de
» Grenade ayant rompu la trève qu'ils avoient
» faite ensemble, et n'ayant daigné lui ren» dre ni le château d'Ajamont, ni l'hommage
» qu'il lui doit légitimement, il a résolu de lui
» faire la guerre, et d'entrer dans son royaume
» avec de puissantes forces ; ce qu'il ne veut
» pas faire pourtant sans prendre votre avis.
» Il souhaite surtout que vous voyez combien
» la guerre qu'il entreprend est juste, et que
» vous lui disiez comment il doit s'y prendre,
» et quel nombre d'hommes il doit mettre sur
» pied afin de faire voir ses forces, et se faire
» rendre ce qui lui est dû. Il veut savoir de vous

» ce qu'il faut d'artillerie, de munitions et de
» vivres pour exécuter son entreprise; les
» forces dont il a besoin pour la défense des
» places frontières, et l'argent qu'il lui faut
» pour payer ses troupes pendant six mois, etc. »
Ils répondirent à la demande de l'infant
« que ce n'étoit pas à eux, mais au roi à mar-
» quer le nombre de soldats et la quantité de
» munitions et de vivres qu'il falloit pour cette
» guerre. » Ainsi sa majesté le déclara, comme
on le voit dans le chapitre X par ces paro-
les : « Pour venir à bout de cette expédition,
» il faut avoir dix mille hommes d'armes, qua-
» tre mille chevaux et cinquante mille fantas-
» sins, tant arbalétiers que piquiers, sans y
» comprendre ce qu'on attend d'Andalousie;
» trente galères armées et cinquante navires.
» L'équipage doit être de six gros canons,
» cinquante grandes arquebuses à croc, et au-
» tant de fauconneaux; divers mortiers, pe-
» tards ou autres bombes et machines à feu;
» des pics, des hoyaux, des bêches, douze
» paires de grands soufflets de forge et six mille
» pavois avec tout ce qu'il faut de charrettes
» et de bœufs pour mener cet équipage; outre
» l'argent nécessaire pour la paie des troupes
» durant six mois. C'est pourquoi je vous prie
» de voir à combien pourra monter la somme
» requise pour l'entretien de cet attirail de
» guerre, et de pourvoir aux moyens de payer

» le tout sans que nos peuples en soient foulés, etc. » Ce sont les paroles contenues dans le chapitre X que nous rapportons comme importantes à ce que nous voulons prouver. Voici ce que dit le chapitre suivant.

« Les députés des provinces ayant entendu » ce que le roi leur a ordonné de faire, il leur » a semblé fort difficile de le pouvoir exécuter » en si peu de temps; néanmoins, après une » juste supputation faite par eux de ce à quoi » se pouvoient monter les frais de la guerre, » afin d'en envoyer l'état à sa majesté, et qu'elle » vît par là ce qu'ils ont jugé nécessaire pour » le bien de son service et celui de son » royaume, ils ont trouvé que la solde de dix » mille lanciers, payés pendant six mois à rai- » son de 10 maravedis par jour et par tête, se » montoit à 27 comptes; celle de quatre mille » chevaux à 200,000 maravedis et celle de cin- » quante mille fantassins à 5 maravedis cha- » cun par jour à 45 comptes. De plus, que » pour l'entretien de cinquante navires et de » trente galères, il falloit 15 comptes et 6 pour » la conduite de l'artillerie et de l'attirail qui » se devoit mener par charettes; de sorte que » le tout se montoit à 100 comptes et 200,000 » maravedis; d'où les députés conclurent que » les deux royaumes ne pouvoient fournir en » si peu de temps une si grande somme. A » cause de quoi ils supplièrent le prince de

» prier le roi son père qu'il lui plût de prendre
» une partie des deniers provenant des ga-
» belles, péages et semblables droits, qui fe-
» roient la somme de 60 comptes, et l'autre
» dans le trésor qu'il avoit à Ségovie, afin que
» le pays suppléât au reste, comme il le feroit
» très-volontiers, etc. » Au chapitre suivant,
il est dit que le roi trouva fort bon que le
royaume lui fournît 45 comptes de maravedis
pour la guerre qu'il avoit résolu de faire au
roi de Grenade, ce qui fut exécuté ponctuel-
lement. De plus, il paroît par le testament de
ce même roi, entre les autres legs qu'il fait,
« qu'il veut et entend que dans l'église de
» Tolède soient établis sept chapelains, avec
» 1,500 maravedis de rente annuelle pour cha-
» cun, assignée sur un fonds de 10,500 mara-
» vedis. » Ensuite de quoi il enjoint encore,
» que dans la même église soient faits douze
» anniversaires suivant l'ordre des mois, pour
» chacun desquels il y ait 200 maravedis à
» distribuer à ceux qui se trouveront présens
» à l'anniversaire. Un peu plus bas il dit que le
» prince don Fernand, se voyant réduit à de
» grandes extrémités au siége d'Antequera,
» envoya demander un secours d'argent à la
» reine M. Catherine sa belle-sœur, qui prit
» du trésor du roi son fils 6 comptes de ma-
» ravedis qu'elle lui envoya, et par le moyen
» desquels il acheva de se rendre maître de la

» ville d'Antequera. Que si l'on veut passer » de ce siècle-là au nôtre, on trouvera que le » roi catholique don Fernand et M. Isabelle » ne dépensoient pour leur table que 12,000 » ducats par an, quoiqu'ils eussent les royau- » mes de Castille, de Léon, d'Aragon, de Na- » varre et de Sicile, etc. » Mais de peur que ce chapitre ne soit trop long, nous le diviserons en deux parties.

CHAPITRE V.

De ce que le Nouveau-Monde coûta au roi de Castille.

Pour venir à mon dessein principal, qui est de montrer par de bonnes preuves le peu d'argent qu'il y avoit en Espagne avant la conquête de mon pays, je rapporterai ici combien peu coûta, non-seulement ce grand et riche et empire, mais encore tout le Nouveau-Monde inconnu alors. François Lopez de Gomare traite au long de cette matière, dans son *Histoire générale des Indes* (1), où il dit des choses très-remarquables, les principales des-

(1) Chap. 15.

quelles sont les suivantes : « L'on ne sauroit
» croire combien Christophe Colomb eut de
» peine dans l'affaire des Indes : il s'adressa pre-
» mièrement au roi d'Angleterre Henri VII,
» puis au roi de Portugal Alphonse V, puis au
» duc de Medina Sidonia, don Henri de Gus-
» man, et à celui de Medina Çœli, don Louis de
» la Cerda. Mais enfin Jean Perez de Marquena
» et François de la Rabeda, cosmographe et
» humaniste très-excellents, lui persuadèrent
» d'aller à la cour des rois catholiques, qui
» étoient bien aises qu'on leur donnât de ces
» avis-là, et en écrivirent à frère Fernand de
» Tallavera, confesseur de la reine M. Isabelle.
» Christophe Colomb entra donc à la cour de
» Castille l'an 1486, et présenta sa requête
» au roi catholique don Fernand et à madame
» Isabelle, qui en firent peu de compte, parce
» qu'ils n'avoient alors d'autre pensée que de
» chasser les Mores du royaume de Grenade,
» ce qui le fit résoudre de s'adresser à ceux
» qu'on croyoit avoir le plus de crédit auprès
» du roi et de la reine. Mais le regardant
» comme un étranger pauvre, et qui n'avoit
» pour tout support que la recommandation
» d'un bon religieux de l'ordre de Saint-Fran-
» çois, ils ne daignèrent pas l'écouter ni même
» ajouter foi à la profession qu'il leur faisoit.
» Alonse de Quintaville, sur-intendant des
» finances, étoit le seul qui lui donnoit de

CHAPITRE VI.

Du prix des choses communes avant que l'on conquît le Pérou.

AYANT à parler du prix des choses communes, nous n'en produirons ici, afin de n'être pas si long, que trois particulières pour preuve de ce que nous avons dit. La première preuve est qu'au pays d'Estramadure, aux environs de la ville de Truxillo, une seule terre (1) qui vaut plus de 8,000 ducats de rente n'a jamais coûté à ceux qui la possèdent aujourd'hui que 200,000 maravedis une fois payés, ce qui étoit beaucoup avant qu'on eût conquis le Pérou. La seconde, qu'à Cordoue un gentilhomme venant à mourir avant que les Indes fussent découvertes, ordonna par son testament qu'on eût à faire une solennité particulière en l'honneur de la Vierge, à dire une messe haute, et faire faire ensuite une prédication par un religieux de l'ordre de Saint-François, le tout moyennant une aumône de dix maravedis, qui se feroit ce jour-

(1) Ou, si vous voulez, un pâturage, l'espagnol dit *dehesa*.

» royaux de toutes les terres qu'il découvri-
» roit, sans préjudice du roi de Portugal,
» comme il l'assuroit. Les articles en furent
» dressés à Sainte-Foi, et les lettres de gratifi-
» cation à Grenade, le 30 d'avril, l'an de la
» prise de cette même ville. Comme leurs ma-
» jestés n'avoient pas alors l'argent qu'il fal-
» loit pour le voyage de Colomb, Louis de
» Saint-Ange, secrétaire d'état, prêta six comp-
» tes de maravedis, qui sont au plus 16,000
» ducats ou environ. Deux choses sont remar-
» quables ici : l'une qu'il est surprenant
» qu'avec si peu d'argent, les rentes de la cou-
» ronne royale de Castille soient montées aux
» sommes immenses qu'on tire aujourd'hui des
» Indes; l'autre que la conquête des Mores,
» qui avoit duré plus de 800 ans, n'eût pas
» plus tôt pris fin que celle des Indes commen-
» çât, comme si par un décret du ciel les Es-
» pagnols eussent été destinés à combattre sans
» cesse les infidèles et les ennemis de la foi, etc.»
On voit par là que sept ou huit ans que Colomb employa à solliciter, et 16,000 ducats d'emprunt, ont enrichi l'Espagne et tout le vieux monde. Ces exemples des rois que nous venons de produire pourroient suffire; mais nous en rapporterons quelques-uns des particuliers, pour mettre la chose hors de contestation.

300,000, à ce que l'on croit; mais comme je ne le sais pas bien, j'en laisse la décision à celui qui la possède. La veuve donna cette rente à son aîné pour l'avantager par-dessus ses trois autres fils, auxquels elle laissa 4 ou 5,000 maravédis de rente en bons pâturages, qui donnent aujourd'hui à leurs maîtres des ducats au lieu de maravedis. Il faut remarquer que l'aîné de ces trois frères s'est trouvé par là moins riche que les autres, pour n'avoir eu sa rente qu'en forme de pension au-dessus de laquelle il ne peut rien tirer, au lieu qu'il ne lui en fût pas arrivé de même s'il l'eût eue en terres. De cette même manière s'est augmenté insensiblement le prix de toutes les autres choses, comme des vivres et des vêtements. Pour preuve de cela, je dirai qu'en l'an 1560, que j'entrai en Espagne, les deux premières paires de souliers de maroquin que j'achetai à Séville me coûtèrent un réal et demi la paire, au lieu que la présente année 1613, ceux de la même façon, qui n'étoient qu'à une simple semelle, coûtent cinq réaux; quoique d'ordinaire les choses soient à meilleur marché à Cordoue qu'elles ne le sont à Séville. Pour monter donc du plus bas prix au plus haut, particulièrement des terres, je dis qu'en l'année 1560, on faisoit valoir l'argent à dix pour cent, et que depuis on en a donné jusqu'à quatorze. A quoi j'ajoute que

cette année ceux à qui l'on veut donner de l'argent à intérêt, s'il y en a beaucoup, et que l'intérêt soit bien payé, refusent de le recevoir autrement qu'au cinq pour cent. Ce qui est cause que plusieurs seigneurs, croyant que ce soit bon marché, ont pris et prennent des rentes au cinq pour cent, pour racheter celles de quatorze. Sur quoi j'ai à dire que depuis le peu de temps qu'il y a que la flotte du Pérou est arrivée à Séville, il s'en parle comme d'une merveille jusqu'au bout du vieux monde; car comme les marchands étendent leur commerce de province en province, et d'un royaume à l'autre, poussés par le désir du gain qui s'augmente de jour en jour, à cause que cet empire-là est comme une mer d'argent et d'or, dont les marées, par manière de dire, vont et viennent dans toutes les parties du monde; ce qu'on ne peut attribuer à d'autres qu'aux auteurs de notre triumvirat, dont tous les habitants de la terre leur sont et seront toujours redevables.

CHAPITRE VII.

Opinions différentes touchant les richesses du Pérou, et le commencement de sa conquête.

Après avoir dit ce que l'Espagne avoit autrefois de rente, il ne sera pas hors de propos de montrer ce qu'elle a à présent. Car quoique j'en aie rapporté la meilleure partie, je n'ai pu néanmoins déduire le tout pour n'avoir aucune communication avec les officiers des finances du roi; outre que ce sont des secrets où il n'est pas permis de pénétrer, et dont les officiers mêmes ne sauroient parler exactement quand ils le voudroient. Ce revenu est si grand et s'augmente si fort tous les jours, qu'il seroit difficile, même à ceux qui manient les finances, d'en donner un état; et encore moins un homme tel que moi le pourroit-il faire, qui ne sais pas, comme dit le proverbe, de quelle couleur est la farine. Tout ce que je puis assurer, c'est que pour réparer la perte de l'armée navale qu'on envoya en Angleterre l'an 1589, le royaume de Castille fournit à Philippe II huit millions,

qui font quatre-vingts fois cent mille ducats, sans y comprendre ce qu'on tira de toutes les autres rentes que l'on payoit au roi tous les ans, et qu'on ordonna depuis n'être payées que tous les trois ans. Il est encore clair, qu'un peu après que le roi Philippe III fût entré en possession de la couronne, le royaume lui donna en six ans dix-huit millions qui font cent quatre-vingts fois cent mille ducats, outre les rentes ordinaires qui furent mises dans son épargne.

De ce que je viens de dire, et de l'augmentation des rentes des particuliers, on peut inférer jusqu'où peuvent être montées celles du roi, puis que les revenus des particuliers ne sont rien en comparaison. Que s'il est vrai, comme dit le poète, qu'il n'y a que les pauvres qui sachent le compte de leur bétail, et si ce proverbe ne laisse pas de s'appliquer à un riche particulier, que sera-ce des richesses et des trésors d'un si grand monarque comme est le roi d'Espagne, sur les terres duquel le soleil luit toujours, à ce que disent les cosmographes? Toutes ces grandeurs et ces bonnes fortunes ne se doivent-elles pas à notre triumvirat?

Quoiqu'il soit vrai, comme j'ai dit, que je n'ai aucune communication ni aucun commerce avec ceux qui manient les finances du roi, je ne laisse pas toutefois d'avoir pour amis quelques-uns des plus habiles de sa cour, qui

m'éclaircissent de mes doutes, et entre autres un cavalier des plus expérimentés, appelé Jean de Moralès, natif de Madrid, secrétaire de sa majesté et huissier de sa chambre royale dans son grand conseil des Indes; lequel j'ai prié souvent de s'informer de ce que peuvent valoir les rentes du roi, afin de le marquer dans mon histoire pour prouver ce que j'en ai dit. Mais voyant qu'il étoit trop long-temps à me répondre, je me suis contenté d'en dire ce que j'ai su, croyant qu'on ne pouvoit le savoir au juste. Ce qui me fut confirmé depuis par Jean de Moralès, qui, après avoir employé trois mois tout entiers à cette recherche, m'écrivit enfin ces paroles : « Je vous avertis, » monsieur, que j'ai fait toute sorte de dili- » gence pour apprendre quelles sont les rentes » que tire sa majesté de tous ses états; mais » c'est une chose qu'on n'a pu encore savoir » au juste, ni même à peu près. Je dirai plus, » c'est que le roi lui-même n'a jamais pu en » venir à bout, quoiqu'il en ait fait faire de- » puis dans cette vue certains réglemens dans » son conseil des finances, et qu'il ait or- » donné pour la même fin qu'on fît un livre » particulier qu'on n'a pas encore commencé; » tant s'en faut qu'on soit sur le point de l'a- » chever, ce chemin étant si raboteux et si » plein de détours qu'on n'y sauroit aller qu'à » tâtons. D'ailleurs tant de divers sentiers s'y

» rencontrent, qu'il n'est pas possible de les » joindre ensemble pour en faire un bon. En » un mot, cela ne se peut écrire, à moins » que d'y employer un fort long temps pour » en faire plusieurs brouillons. » Ce sont les propres paroles de Jean de Moralès, dont je fus d'autant plus satisfait que je les trouvai entièrement conformes à ce que j'en ai écrit moi-même ; c'est pourquoi je les ai mises ici pour appuyer ce que j'ai dit ; car je prends tous les soins imaginables pour ne rien écrire qui ne soit fondé sur la vérité. Que s'il est question de prouver encore plus fortement combien il est malaisé de supputer ce que valent les rentes du roi d'Espagne, empereur du Nouveau-Monde, je n'ai qu'à produire l'autorité de Jean Bottere Bonez. Cet auteur parle assez au long, dans ses relations, des rentes du roi de la Chine, de celles que la Galice, le Portugal et les Asturies donnoient à l'empire romain ; comme aussi du revenu du roi de France, du roi de Navarre, de l'empereur, du roi de Pologne, du roi d'Angleterre, du duc de Lorraine, des rois d'Ecosse, de Suède, des Gots, de la Maison d'Autriche, du roi de Narsingue, du Xérif et du Grand-Turc ; mais il ne dit rien des rentes du roi d'Espagne. Je ne puis alléguer d'autre raison de ce silence, sinon que l'auteur n'a pu le savoir au juste, ni calculer une si prodigieuse

quantité d'or et d'argent que donnent pour tribut au roi catholique tant de riches royaumes, et entre autres celui du Pérou.

Pour confirmer encore plus ce que j'ai dit des richesses que le Pérou a fournies à tout le monde, je rapporterai ici l'exemple de Paul de la Duna, autrefois président au conseil des finances de sa majesté, ensuite principal ministre du conseil des Indes, et finalement élu évêque de Cordou, l'an 1603. Cet excellent homme parlant un jour, en 1604, des richesses du Pérou dans une compagnie où étoient son proviseur et son confesseur, avec le licencié Jean de Moralès, l'un de ses chapelains, et le licencié Pédro Quadrado, natif de Tolède, leur dit ces paroles : « C'est une » chose assurée que d'une seule montagne » du Pérou le roi d'Espagne en a tiré, jus- » qu'en l'année 1602, douze millions de » pezos d'argent, qui sont enregistrés dans » ses comptes, sans y comprendre plus de » cent millions venus depuis peu pour être » mis de même dans le registre. Je puis as- » surer encore que j'ai vu transporter hors » du Pérou sur une seule flotte vingt-cinq mil- » lions de pezos d'or et d'argent. » La compagnie ayant répondu que si quelque autre personne que sa seigneurie leur eût dit ces choses, on les eût crues avec peine, tant elles étoient surprenantes, l'évêque repartit : « Je les

» maintiens néanmoins pour très-véritables, » et j'en ajouterai une qui paroîtra peut-être » encore plus incroyable ; c'est que tous les » rois d'Espagne ensemble, depuis don Pé- » lajo, n'ont jamais eu tant d'or et d'argent » qu'en a le roi don Philippe II, qui règne » aujourd'hui. » De sorte qu'après le témoignage d'un si excellent homme, il seroit superflu d'en produire un autre pour rendre plus authentique la preuve de la proposition que j'ai faite.

Ceux qui regardent les grandes richesses que le Pérou a répandues par le monde avec d'autres yeux qu'on ne fait ordinairement disent qu'elles lui ont été plus nuisibles que profitables. Ils allèguent pour raison qu'elles sont ordinairement la source des vices plutôt que des vertus ; qu'elles portent les inclinations de ceux qui les possèdent à l'orgueil, à l'ambition, à la gourmandise et à la luxure ; que par elles les hommes, s'entretenant, comme ils font, dans la mollesse et la fainéantise, deviennent efféminés, et inutiles en temps de paix, mais encore plus durant la guerre ; que comme tels ils n'ont d'autre soin que de plaire à leur ventre par des mets exquis, et de contenter leur luxe par de riches habits, dont ils inventent à tout moment de nouvelles modes, et que, ne sachant plus comment s'ajuster pour être mieux parés, ils s'habillent en femmes plutôt qu'en

hommes, comme on le voit aujourd'hui : qu'au reste, à mesure que les rentes des riches se sont augmentées, la misère des pauvres est devenue plus grande, vu l'extrême cherté que le trop d'argent a causée, surtout à l'égard des habits et des vivres. De sorte que les pauvres ont aujourd'hui plus de peine à subsister que lorsqu'il y avoit moins d'argent, parce que le luxe et les débauches des riches ont fait monter les choses à un prix excessif; car quoi qu'en ce temps-là les aumônes ne fussent pas si grandes, elles leur étoient néanmoins plus profitables, parce que les choses coûtoient beaucoup moins qu'elles ne font à présent. D'où on conclut que les richesses du Nouveau-Monde, si on les considère bien, n'ont augmenté en rien les commodités nécessaires pour l'usage de la vie; qu'au contraire, en faisant hausser le prix aux choses les plus nécessaires, comme sont les habits et des vivres, elles les ont rendues plus difficiles à acquérir : outre qu'elles ont corrompu les mœurs des hommes, et les ont tirés de cette médiocrité qui valoit infiniment plus.

De ces deux opinions, chacun suivra celle qui lui semblera la meilleure : pour moi, qui suis comme partie en cette cause, je ne veux ni condamner la dernière, quoiqu'elle me soit favorable, ni soutenir la première, quoiqu'elle soit à l'honneur de ma patrie. Sans m'amuser donc à rien décider sur cela, je reprendrai le fil de

mon histoire, où, moyennant la grâce divine, je me propose de rendre compte du commencement, du progrès et de la fin de notre fameux triumvirat.

Après que ces trois grands hommes, qui servent de fondement à notre discours, eurent concerté leur association et l'emploi que chacun d'eux devoit avoir, la première chose qu'ils firent fut de faire fabriquer deux navires, avec beaucoup de peine et de frais. François Pizarre sortit de Panama dans un de ces navires, l'an 1525, ayant avec lui 114 hommes, et la permission du gouverneur Pedro Arias Davila. Après avoir navigué cent lieues, ils furent prendre terre dans un pays environné de montagnes presque inaccessibles, et tellement fâcheuses qu'il ne cesse jamais d'y pleuvoir. Les habitants ne firent point les poltrons; au contraire, pour paroître vaillants, ils sortirent en grand nombre aussitôt qu'ils les aperçurent, et les chargèrent si vivement qu'ils en tuèrent quelques-uns. Ils firent quatre attaques à différentes fois, où François Pizarre fut blessé de sept coups de flèches, qui auroient mis sa vie en grand danger s'il n'eût été bien armé; de sorte qu'ils partirent de ce pays-là, bien fâchés de n'avoir pas réussi, et encore plus d'avoir fait une si dangereuse entreprise. Diégo d'Almagre sortit de Panama sur l'autre vaisseau, quelques jours après, pour

au voyage, et le malheur voulut que lui et ses gens arrivassent au même pays où les Indiens, animés déjà par les Espagnols, donnèrent sur eux derechef, crevèrent un œil, dans le combat, à Diégo d'Almagre, blessèrent plusieurs des siens, en tuèrent quelques-uns, et forcèrent les autres à se retirer : ce qui fut tout le gain que firent les Espagnols dans la première contrée où ils aborderent avec dessein de la conquérir. Les historiens ne disent point quel pays c'étoit. Quoi qu'il en soit, après cet échec sanglant, Almagre alla chercher Pizarre, et l'ayant rencontré à Chinchama, ils tombèrent d'accord qu'il falloit tâcher de s'en rendre maîtres ; mais ils trouvèrent que ce pays-là n'étoit pas meilleur que le précédent, ni moins pluvieux et plein de montagnes. Ce qu'il y eut de pire, c'est qu'il en sortit quantité de gens aguerris, qui les contraignirent de se rembarquer, et leur chantèrent pouilles, comme le remarque au long François Lopez de Gomard (1), rapportant sur cela plusieurs choses où je renvoie le lecteur, s'il les veut savoir plus particulièrement.

CHAPITRE VIII.

Almagre retourne deux fois à Panama pour avoir du secours.

Diégo d'Almagre retourna à Panama pour y chercher des gens de secours ; comme en effet il en ramena quatre-vingts hommes. Cependant les deux capitaines, avec tout ce qu'ils avoient de soldats, n'osèrent jamais faire aucun effort, à cause de la grande résistance qu'ils trouvèrent en ceux du pays. Ayant donc continué leur route par mer, ils abordèrent la plage de Catamez, qui est une contrée où il y a fort peu de montagnes et beaucoup de vivres. Ils conçurent d'abord de grandes espérances de s'y faire riches, s'étant aperçus que ces Indiens se faisoient des trous sur le visage, pour y mettre des clous d'or, outre les turquoises et les émeraudes fines qu'ils y avoient enchâssées ; ce qui réjouit fort nos aventuriers, qui se croyoient déjà comblés de trésors. Mais ils perdirent bientôt l'espérance de posséder de ces richesses, voyant venir à eux un si grand nombre de gens, tous bien armés, et qui ne demandoient qu'à combattre. Ils n'eurent jamais

[illegible]

[illegible] ... dans ... [illegible] ... [illegible] ... [illegible] ... en ... [illegible] ... plusieurs ... dans ... [illegible] ... [illegible] fois ... [illegible] ... [illegible] ... [illegible] mêmes. ... [illegible] ... capi- ... [illegible] ... sui- ... [illegible] ... peine. ... [illegible] ... entre ... [illegible] ... demeureroit dans ... [illegible] ... retourneroit à Panama pour y lever de nouveaux soldats. Cependant il y en eut plusieurs parmi ceux qu'il avoit amenés la première fois qui, perdant courage, furent d'avis de le suivre; mais il ne le voulut jamais permettre, ni même se charger de leurs lettres, de peur que par le récit des peines qu'ils avoient souffertes ils ne fissent échouer son entreprise, en décriant un pays des richesses duquel, sans les avoir vues, il avoit dit des choses surprenantes: espérant d'ailleurs que sa persévérance dans son dessein serviroit à en donner encore une plus grande idée.

[illegible] ... del Gallo.

Mais quelque peine que prissent ces capitaines pour empêcher leurs soldats d'écrire à Panama, ils n'en purent jamais venir à bout ; tant il est vrai, comme dit le proverbe, que la nécessité aiguise l'esprit. Un de leurs soldats, appelé Xaravia, natif de Truxillo, ayant quitté François Pizarre, son capitaine, quoiqu'il fût d'autant plus obligé de le suivre qu'il étoit de même pays que lui, envoya à Panama, dans un peloton de fil de coton (sous prétexte qu'il vouloit qu'on lui fît une paire de bas à l'aiguille), un mémoire en forme de requête, à un ami, où plusieurs de ses camarades avoient signé, et où il faisoit le récit de la mort de plusieurs d'entre eux, des peines qu'ils avoient souffertes, et de la violence qu'on leur faisoit actuellement, qui étoit si grande qu'on ne leur permettoit pas de retourner à Panama. Au bas de ce mémoire étoient sommairement compris leurs travaux dans ce quatrain :

Monsieur le gouverneur, on s'en va vous chercher,
Pour amener des gens de la ville où vous êtes;
Envoyez-nous en donc, car voici le boucher,
Qui les égorgera comme de pauvres bêtes.

Il me souvient d'avoir souvent ouï dire ces quatre vers quand j'étois enfant, que ceux qui parloient des succès de la conquête du Nouveau-Monde avoient ordinairement à la bouche. Celui qui en fut l'auteur n'obligea guère

les capitaines dont j'ai parlé, parce que les avis qu'il donna furent cause qu'ils perdirent leurs biens, et le fruit de plusieurs travaux qu'ils avaient soufferts. A mon arrivée en Espagne, je trouvai cette même épigramme dans la chronique de François Lopez de Gomarre, et je ne saurois dire combien j'en fus aise, parce que cela me remit en mémoire quantité de choses que j'avois ouïes sur ce sujet dans mes premières années.

CHAPITRE IX.

Pizarre est abandonné par ses gens, à la réserve de treize, qui demeurent avec lui.

Il y avoit plus d'un an que Diégo d'Almagre ne cessoit de voyager, comme j'ai dit, lorsqu'à son retour à Panama il y trouva un nouveau gouverneur, qui était Pedro de los Rios, cavalier natif de Cordoue, à qui il n'eut pas plus tôt présenté la requête des soldats, qu'il envoya en l'île du Coq un intendant de justice, appelé Tafur, avec ordre exprès de mettre en liberté tous ceux qui voudroient retourner à Panama. A ce mandement les gens d'Almagre,

qui avoient paru autrefois si ardents à le suivre, le quittèrent en disant que puisque les autres s'en devoient aller, il n'étoit pas juste qu'ils demeurassent là tout seuls. Diégo d'Almagre fut extrêmement fâché, parce qu'il vit bien que ses plus grandes espérances s'évanouissoient par-là. Il arriva la même chose à François Pizarre, qui s'affligea fort de voir que tous ses associés étoient beaucoup plus portés à s'en retourner qu'à poursuivre le voyage par eux entrepris. Pour connoître ceux qui se déclareroient ses amis, il mit la main à l'épée, et traça avec la pointe une longue ligne à terre, qui aboutissoit du côté du Pérou, qui était le but où il tendoit; puis se tournant vers ses gens : « Messieurs, leur dit-il, cette ligne est un symbole du travail, de la faim, de la soif, des souffrances, des blessures, des maladies, et de tous les maux et autres dangers où nous allons nous exposer en cette conquête, jusqu'à la fin de notre vie. Que ceux qui auront assez de courage pour s'y hasarder, et surmonter toutes ces difficultés, passent cette ligne, pour donner un témoignage de leur valeur, et une assurance de m'être fidèles compagnons. Au contraire, que ceux qui s'estimeront incapables d'une si haute entreprise s'en retournent à Panama, mon intention n'étant pas de retenir personne par force; car, quelque petit que soit le nombre

» de ceux qui me resteront, j'espère qu'avec
» l'aide de Dieu, à la plus grande gloire du-
» quel se rapportent tous nos desseins, nous
» les pousserons jusqu'au bout, et nous nous
» passerons de ceux qui nous voudront aban-
» donner. »

Les Espagnols ayant ouï ce discours s'embarquèrent en diligence, de peur qu'il ne vînt quelque nouveauté qui les empêchât de retourner à Panama, où ils allèrent avec l'intendant, et firent voir par cette démarche que la crainte des périls l'emportoit sur l'espérance d'acquérir de la réputation : il n'y eut que treize des compagnons de Pizarre qui demeurèrent avec lui, sans que le mauvais exemple ni les sollicitations des autres fussent capables de leur faire abandonner leur capitaine. Au contraire, leur courage et leur fidélité redoublant en eux, ils passèrent la ligne et lui protestèrent de nouveau qu'ils mourroient tous avec lui. François Pizarre les remercia, et leur promit que le meilleur butin seroit pour eux. Cela fait, ils allèrent dans une autre île appelée vulgairement la Gorgonne, où ils furent tellement tourmentés de la faim qu'elle les contraignit durant plusieurs mois à ne vivre que de ce qu'ils trouvèrent sur le bord de la mer, et à ne manger que de grandes couleuvres et autres reptiles, dont il y a grande quantité dans cette île. Ils étoient exposés aux

injures de l'air, et à des pluies continuelles accompagnées d'éclairs et de tonnerres fort fréquents, de sorte qu'ils endurèrent des fatigues qui ne sont pas imaginables. Gomare ne fait mention dans son histoire que de ces trois hommes héroïques, et c'est je crois pour n'avoir eu aucune connoissance des autres onze, ou peut-être par la négligence ordinaire aux historiens espagnols, quand il s'agit de louer ceux de leur pays qui ont fait quelque action remarquable, comme sont ceux qui se sont distingués dans la conquête du Nouveau-Monde. Il me semble pourtant qu'il seroit nécessaire que cela se fît, parce qu'outre que la mémoire de ces conquérants seroit immortalisée par-là, leur pays et leurs parents auroient encore de quoi se vanter d'avoir élevé des enfants dignes d'être en exemple à la postérité. L'un de ceux que nomme Gomare s'appeloit Pierre de Candie, parce qu'il y étoit né, et l'autre Barthélemi Ruiz de Moguer, né dans cette ville-là, et pilote non moins vigilant que fidèle, pour ne les avoir jamais abandonnés dans cette navigation. Augustin de Zarate fut plus exact que Gomare, car, outre ces deux, il en nomme sept autres, qui furent Nicolas de Ribera, natif d'Obvera, Jean de la Torre, Alfonse Bira, natif de Bénévent, Christophe de Peralte, né dans Baezao, Alfonse de Truxillo, de la ville

de ce nom, François de Cuellar, et Alfonse de Molina, natif de la ville d'Ubeda.

Pour éclaircir ce que dit ce cavalier en cet endroit, il faut savoir qu'outre ce Nicolas de Ribera il y en eut un autre appelé comme lui, dont le nom m'est échappé de la mémoire; il me semble pourtant que c'étoit Jérôme, ou Alfonse de Ribera, et même je me souviens que, pour les distinguer, l'on appeloit l'un Ribera le jeune, et l'autre Ribera le vieux : non qu'il le fût plus que son compagnon; au contraire, il étoit plus jeune, mais parce qu'il y avoit plus long-temps qu'il étoit dans l'association de François Pizarre, ayant été des premiers qui sortirent de Panama, au lieu que l'autre fut des seconds ou des troisièmes, qui en partirent avec Diégo d'Almagre. Je puis assurer cela pour l'avoir ouï dire en mon pays, à ceux qui parloient des choses qui s'étoient passées en ce temps-là, et qui en avoient été témoins. Ces deux Ribera eurent des départements d'Indiens dans la ville des Rois, où ils laissèrent des filles et des fils d'une haute probité. Quant à celui qu'Augustin de Zarate nomme Alfonse de Truxillo, que j'ai connu, il s'appeloit Diégo, né dans Truxillo, qui avoit un département d'Indiens dans la juridiction de Cuzco, et quand je sortis de cette ville-là, qui fut en l'an 1560, il étoit encore plein de vie. Dans ce nombre des treize il faut mettre

encore François Rodriguez de Villefort, qui passa le premier la ligne, et qui vivoit aussi l'an 1560 : je l'ai connu, comme les autres. Pour les deux qui manquent pour remplir le nombre de treize, on n'en sait pas les noms. J'ai bien voulu faire ce supplément sur ce qu'en écrit Augustin de Zarate, pour mieux éclaircir son histoire et obliger les descendants de ces hommes illustres à se glorifier d'en être sortis. J'en ferai de même dans les autres endroits que les historiens espagnols n'auront pas assez exactement expliqués, afin que ceux qui les liront ne trouvent rien d'omis.

CHAPITRE X.

François Pizarre pousse sa conquête plus loin.

François Pizarre et ses treize compagnons demeurèrent plusieurs mois dans l'île Gorgonne, sans avoir ni tente, ni hutte, dans un pays où, comme j'ai dit, il ne cesse jamais de pleuvoir. Les plus délicieux de leurs mets étoient de grosses couleuvres, tellement qu'on pouvoit dire d'eux qu'ils ne subsistoient pres-

que que par miracle, et que Dieu le vouloit ainsi, pour faire voir par eux ses hautes merveilles. Aussi fut-ce par un effet de la Providence que les autres soldats associés s'en retournèrent, afin qu'il fût manifeste à tout le monde qu'une œuvre si grande venoit d'en haut, et non pas de l'industrie d'ici-bas : car, humainement parlant, il n'étoit pas possible que treize hommes seuls eussent le courage d'entreprendre la conquête du Pérou. Néanmoins la miséricorde divine, touchée de la misère de ces peuples gentils, fortifia le cœur de ces Espagnols d'une valeur toute particulière en l'exécution de cette entreprise, afin de faire voir sa puissance dans un si foible sujet, comme il fit autrefois dans les cheveux de Sanson, et d'enseigner son saint Evangile à des peuples qui en avoient si grand besoin.

Au bout de plusieurs mois, le navire que Diégo d'Almagre leur envoya arriva, où il y avoit quelques provisions de bouche, mais point de soldats; ainsi un si foible secours sembloit plutôt les inviter à revenir que les encourager à passer outre. Mais Dieu, qui produisoit en eux de continuelles merveilles, voulut qu'ils se sentissent aussi forts que si tout le monde eût été pour eux. Ils ne virent pas plus tôt le navire qu'ils résolurent de poursuivre leur route, pour voir quel monde il y avoit sous l'équinoxial, ou s'il y avoit des

terres ; les Espagnols les avoient à peine vues. Ils s'embarquèrent ainsi avec de grands obstacles, et sortirent de ce golfe, où il est très-difficile de naviguer. Ils faisoient tout ensemble l'office de mariniers et de soldats, selon que la nécessité le requéroit ; ils alloient bord à bord avec beaucoup de peine, à cause du vent de sud et des courants de cette mer-là, qui, le long de cette côte, vont d'ordinaire du sud au nord. Je voudrois pouvoir décrire ces courants, en faveur de ceux qui ne les ont pas vus, car c'est une chose admirable. On diroit que ce sont de furieuses rivières qui se débordent sur terre avec tant de détours, tant de bruit que font les vagues, et tant de bouillons d'écume causés par l'impétueuse agitation de l'eau, qu'il n'est pas surprenant que ceux qui y naviguent pâlissent d'effroi, se voyant à tous momens en danger d'être engloutis par l'impétuosité des tourbillons. Parmi ces courants il y en a qui rendent l'eau toute trouble et toute visqueuse, à cause de la vase, d'autres qui la laissent claire comme du lait ; quelques-uns aussi sont fort vastes, parce qu'ils prennent une grande étendue de mer, et les autres sont fort étroits. Mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit la grande différence que je remarquois entre l'eau courante et celle qui ne couroit point, qui étoit telle qu'il sembloit que ce ne fût pas la même eau. Comme celle qui court

est si rapide et si furieuse qu'on le peut à peine concevoir, l'autre au contraire est si calme, aux deux côtés du courant, qu'il semble qu'il y ait une muraille entre deux. Il me seroit impossible de dire où commence le courant et où il se va rendre, puisque j'ignore la cause de son mouvement; il suffit de savoir qu'à cause des difficultés que nos navigateurs rencontrèrent dans ces mers si peu connues, et de l'extrême inhumanité de ceux du pays, leur voyage fut fort long. Ils souffrirent cependant une faim insupportable, et d'autant plus grande qu'à cause de leur petit nombre ils n'osoient descendre à terre, de peur des Indiens : si bien que les vivres qui leur tomboient entre les mains étoient plutôt mendiés ou pris par adresse que gagnés par la force.

CHAPITRE XI.

Arrivée de François Pizarre et de ses treize compagnons au Pérou.

Deux ans après que nos aventuriers furent sortis de la Gorgonne, ils arrivèrent enfin à la grande vallée de Tumpiz. Durant une si longue navigation, ils continuèrent leur route

sans savoir où ils alloient. Les travaux qu'ils endurèrent furent si grands que, ne les pouvant réciter comme il faut, je laisse à ceux qui ont lu plus particulièrement l'histoire de cette découverte à s'en former une idée, parce que les historiens passent fort légèrement sur cet endroit, au lieu d'en décrire les particularités par le menu. A Tumpiz, notre Seigneur fit un miracle en faveur de la foi catholique et de ceux du pays, afin qu'ils eussent le bonheur de la recevoir pour le salut de leurs ames. Ce miracle fut qu'après que leur navire eut pris terre de la ville de Tumpiz, il prit envie aux Espagnols de savoir ce que c'étoit que ce pays, parce qu'ils le virent mieux peuplé que les autres, et que les bâtimens en étoient plus somptueux; mais ne sachant comment ils pourroient en apprendre des nouvelles, n'osant pas y envoyer aucun de leur troupe, de peur que les Indiens ne les tuassent, ni s'y transporter tous ensemble, craignant d'encourir le même danger, ils ne savoient quel parti prendre. Ils étoient dans cette confusion, lorsque Pierre de Candie, avec un courage vraiment héroïque et une confiance de vrai chrétien, leur dit : « Je veux » aller tout seul pour voir ce qu'il y a dans » cette vallée, et quels peuples l'habitent; » que s'ils me donnent la mort, vous n'aurez » perdu qu'un seul compagnon; et au con-

» traire si mon dessein réussit, notre victoire » en sera plus grande. » Cette résolution prise, il s'arma d'une cotte de maille sur son habit, d'un casque des meilleurs qu'ils eussent, d'une rondache d'acier et d'une épée; outre cela, il prit en sa main droite une croix de bois, à peu près de la longueur d'une aune, en laquelle il se fiait plus qu'en ses armes, comme étant le symbole de notre rédemption. En cet équipage, ce vaillant homme, qui avoit, à ce qu'on dit, la taille fort avantageuse, prit congé de ses compagnons, se recommandant à leurs prières, et alla droit à la ville, passant et repassant auprès avec une démarche aussi grave que s'il eût été seigneur de toute cette province. Les Indiens, que l'arrivée du navire avoit tous mis en désordre, s'y mirent encore davantage quand ils aperçurent un homme si grand tout couvert de fer de pied en cap, et ayant une longue barbe, chose qu'ils n'avoient jamais vue, et dont ils n'avoient aucune idée. Ceux qu'il avoit rencontrés étant retournés sur leurs pas donnèrent l'alarme à la ville, en sorte que Pierre de Candie y arrivant trouva la forterresse pleine de gens qui étoient en armes. D'abord ils s'étonnèrent tous de voir une chose si étrange, et leur surprise fut si grande qu'ils ne savoient que dire, ni n'osaient lui faire aucun mal, ne croyant pas que ce fût un homme mortel. Enfin, pour

en faire l'épreuve, les principaux et le Curaca furent d'avis de l'exposer au lion et au tigre que Huayna Capac leur avoit enjoint de garder, comme nous l'avons dit dans sa vie, ce qu'ils firent à dessein afin que ces animaux furieux le missent en pièces. Pedro de Cieza (chap. 54) parlant des conquêtes et des fameux exploits que fit Huayna Capac dans cette grande province de Tumpiz, touche succinctement cette histoire. Je rapporterai ses paroles afin d'appuyer ce que j'avance du témoignage de cet auteur espagnol; ce qui servira encore pour faire voir les grandeurs et les merveilles qu'on remarquoit alors dans cette fameuse vallée de Tumpiz. Voici donc ce qu'il en dit : « Les habitans de l'île de Puna, se trouvant dans quelque différent avec ceux du pays de Tumbiz, furent cause que les capitaines de l'inca résolurent (ce qui leur fut bien facile) de se fortifier d'une citadelle, pour prévenir les dommages que ces dissentions et ces guerres, bien que petites, leur pouvoient causer un jour. Comme la forteresse étoit sur le point d'être achevée, Huayna Capac arriva, qui commanda qu'on eût à bâtir le temple du soleil, près la même forteresse de Tumbiz, pour mettre dedans 200 vierges et davantage, qui fussent toutes belles et filles des principaux seigneurs du pays. Dans cette place-là, qui, devant qu'elle fût

ruinée, étoit comme un arsenal très-agréable à voir, Huayna Capac entretenoit un capitaine, ou, si vous voulez, un gouverneur, avec quantité de Mitimaes, ou de gens de guerre, qui étoient là comme en garnison. Il y avoit encore des magasins pleins de choses précieuses et de toutes sortes de provisions, tant pour la nourriture des soldats qui gardoient la place que pour les gens de guerre qui passoient par là. On dit même que par l'ordre exprès de l'inca on y mit dedans un lion et un tigre fort cruels, dont il commanda qu'on eût un grand soin, et il est à présumer que ce fut à ces mêmes animaux qu'on exposa le capitaine Pierre de Candie pour être déchiré en pièces, dans le temps que le gouverneur François Pizarre et ses treize compagnons arrivèrent au Pérou, qu'ils découvrirent tout les premiers, comme on le verra dans la troisième partie de mon histoire. Dans la même forteresse de Tumbiz, il y avoit un grand nombre d'orfèvres qui travailloient sans discontinuer à faire de la vaisselle d'or et d'argent, et à mettre en œuvre divers joyaux, tant pour l'ornement du temple, qu'ils estimoient sacré, que pour le service de l'inca. Outre cela, on les employoit encore à forger des plaques des mêmes métaux pour en embellir les temples et les palais. Quant aux femmes dédiées au service du temple, elles ne faisoient autre chose que filer, et

préparer, pour divers usages, de la laine extrêmement fine. Mais comme il est amplement parlé de cette matière dans la seconde partie de mon histoire, où j'ai traité le mieux qu'il m'a été possible, tant du royaume du Pérou que de ses incas, depuis Manco Capac, qui en fut le premier roi, jusques à Guascar qui en fut le dernier, je n'en dirai pas davantage dans ce chapitre, etc. »

Pedro de Cieza ne raconte ceci qu'en passant et en parlant des grandes richesses du Tumpiz (1), et des furieux animaux qui furent lancés contre Pierre de Candie; se proposant, comme il dit, d'en traiter plus au long dans la troisième partie de son histoire, qui n'est pas encore imprimée.

CHAPITRE XII.

Chose merveilleuse arrivée à Tumpiz.

Pour achever le récit que nous avons commencé touchant le lion et le tigre qui furent lancés sur Pierre de Candie, je dirai qu'aussi-

(1) Ou Tumbes, l'un se confond avec l'autre.

tôt que ces animaux farouches le virent avec le sacré signe de la sainte croix à la main, qui étoit la meilleure de toutes ses armes, ils coururent droit à lui; mais ils perdirent tout d'un coup la cruauté qui leur est si naturelle, se mirent à le flatter, et se jetèrent même à ses pieds. Cette merveille, qui ne pouvoit venir que de Dieu, transporta d'une joie incroyable Pierre de Candie, qui, sans plus rien craindre, porta la main sur la tête et sur les flancs de ces animaux, y mettant la croix dessus pour donner à connoître à ces gentils que la vertu de cette enseigne sacrée rendoit douces et traitables les bêtes les plus sauvages. Ces gens conjecturèrent qu'il falloit absolument que cet inconnu fût fils du soleil, qui l'avoit envoyé du ciel en terre. Dans cette pensée, ils allèrent à lui, et l'adorèrent tous comme fils de ce grand astre, leur Dieu; ensuite ils le menèrent dans son temple, dont ils lui montrèrent les magnificences et les riches murailles qui étoient toutes couvertes de plaques d'or, pour lui donner à connoître par là l'extrême vénération qu'ils lui rendoient.

Après lui avoir montré tout le temple et ce qu'il y avoit de vaisselle et de joyaux de grand prix destinés, à ce qu'ils dirent, au service de leur Dieu, ils le menèrent au palais royal des Incas, qu'ils appeloient ses frères, et qu'ils tenoient aussi pour fils du soleil, les faisant pas-

ser par diverses salles, antichambres chambres et galeries où l'on ne voyoit qu'or de toutes parts. Ils lui montrèrent ensuite la vaisselle de l'inca, qui étoit toute de ce même métal, jusques aux chaudrons, aux pots et aux marmites de la cuisine.

Au sortir de ces appartements, ils entrèrent dans les jardins, où, entre plusieurs merveilles, Pierre de Candie y remarqua des arbrisseaux, des plantes, des herbes, des animaux, et divers reptiles, tous d'or ou d'argent, représentant si bien le naturel qu'il ne fut pas moins étonné de ces merveilles que les autres l'étoient de voir un homme fait comme lui.

CHAPITRE XIII.

Pierre de Candie va rendre compte de ce qu'il a vu à ses compagnons, qui retournent à Panama.

L'on ne saurait croire avec quel transport de joie Pierre de Candie retourna trouver ses compagnons. Après qu'il les eut rejoints, il leur fit un long récit de ce qui s'étoit passé dans son voyage, et des grandes richesses qu'il avoit vues, qui lui sembloient au-delà

de toute imagination. Ses camarades furent d'abord si étonnés de ce récit qu'ils eurent peine à y ajouter foi : cependant ils se consolèrent des fatigues qu'ils avoient essuyées pour chercher des trésors, puis qu'ils n'étoient pas hors d'espérance d'en avoir abondamment s'ils étoient en état de les gagner. Mais comme ils ne pouvoient aller plus avant, parce qu'ils manquoient de forces, ils résolurent entre eux d'en aller chercher à Panama, fort contents d'avoir trouvé ce qu'ils cherchoient, et même plus qu'ils n'avoient espéré. Ils partirent tous, à la réserve de trois, selon Augustin de Zarate, ou deux, suivant ce qu'en dit François Lopez de Gomare. Ce fut apparemment pour voir ces grandes richesses que Pierre de Candie leur avoit tant vantées, ou pour voir si ce qu'il leur en avoit dit étoit véritable, que ces gens-là demeurèrent. Quoi qu'il en soit, on ne put savoir ce qu'ils devinrent. Les historiens espagnols disent que ceux du pays les mirent à mort, et les Indiens le nient, disant qu'ils n'étoient pas gens à les tuer, mais à les servir, après les avoir adorés comme fils du soleil; ce qui me fait croire qu'ils moururent de maladie, l'air de ce pays-là étant fort mauvais pour les étrangers. Ces deux ou trois sont apparemment ceux qui manquent au nombre des treize dont on n'a pu avoir de connoissance, parce qu'ils sont

morts parmi les Indiens. Ils furent plus de trois ans à découvrir le Pérou, comme le témoignent les auteurs susnommés, et entre autres Augustin de Zarate (liv. 1, chap. 2), qui en parle ainsi : « François Pizarre, après ces découvertes, retourna à Panama, ayant employé trois ans dans ce voyage avec beaucoup de peines, de fatigues et de périls, tant par la disette des vivres, où il se trouva souvent, que par les oppositions et les fréquentes attaques des Indiens, et de plus encore par les mutineries de ses propres gens, dont la plupart avoient perdu le courage en perdant l'espérance de réussir dans leur entreprise, et d'en pouvoir tirer aucun avantage. Pizarre les apaisoit et pourvoyoit à leurs besoins autant qu'il lui étoit possible, avec beaucoup de prudence et de fermeté d'ame, se confiant sur la diligence et sur les soins que Diégo d'Almagre prendroit sans doute de les pourvoir de toutes les choses nécessaires, de vivres, d'hommes, de chevaux et d'armes. En effet, ces deux officiers, qui étoient des plus riches de Panama quand ils commencèrent leur entreprise, s'y ruinèrent entièrement, et nonseulement ils y dépensèrent tout leur bien, mais ils s'endettèrent même beaucoup, etc. » Voilà les paroles de Zarate à peu près conformes à celles de Gomare qui dit (chap. 109) que François Pizarre employa plus de trois

ans à la découverte du pays qu'on nomme Pérou, durant lesquels il se fit remarquer, tant par son extrême constance à souffrir la faim et la fatigue, sans se rebuter, ni des fatigues, ni des dangers où il se trouvoit exposé, que par les bons mots qu'en de si grandes extrémités il avoit ordinairement à la bouche.

Entre les discours sententieux dont Pizarre entretenoit ses gens pendant les fatigues de cette conquête, il leur disoit ordinairement : « Malheureux que nous sommes de nous tuer » comme nous faisons pour conquérir des » royaumes étrangers, sans considérer qu'a» près les avoir conquis ils ne seront ni pour » nous ni pour nos enfants, mais pour ceux » des autres ! » Paroles que j'ai souvent ouï répéter à ceux qui se trouvèrent avec lui quand il conquit cet empire, et qui ne feignoient pas même de dire tout net de quels enfants Pizarre vouloit parler. Mais il vaut mieux que je me taise pour ne me pas rendre odieux. Ces gens tinrent encore souvent ce même langage, lorsqu'après leur conquête ils se virent exposés dans les dangers des guerres civiles de Gonzale Pizarre et de François Fernandez Giron, où la plupart d'entre eux moururent.

CHAPITRE XIV.

Voyage de Pizarre en Espagne, pour demander la permission de conquérir le Pérou.

François Pizarre fit toutes les diligences imaginables pour arriver le plus tôt qu'il pourroit à Panama. Aussitôt qu'il fut arrivé, il fit le récit à Diego d'Almagre et à Fernand de Luco, ses associés, des richesses incroyables qu'il avoit découvertes, dont ils furent fort joyeux. Ils trouvèrent à propos que François Pizarre fît voile en Espagne, pour y demander à l'empereur Charles V la conquête et le gouvernement du pays que lui et ses compagnons avoient découvert, et employé pour cela 12,000 ducats, ou environ, dont ils empruntèrent la meilleure partie, après avoir dépensé leur bien.

D'abord que François Pizarre fut arrivé en Espagne, il fit son rapport au conseil des Indes, et découvrit à sa majesté ce qu'il avoit fait et ce qui lui étoit arrivé, la suppliant de le vouloir gratifier, pour récompense de ses services, du gouvernement de ce pays-là,

qu'il se promettoit de conquérir au hasard de sa vie et à ses dépens, ou à celui de ses amis et de ses proches. Il offrit de si grands trésors et de si riches royaumes qu'il fit croire à ceux qui l'ouïrent parler qu'il en disoit beaucoup plus qu'il n'y en avoit, afin de leurrer les gens, et les inciter à aller avec lui conquérir des pays si riches en or et en argent. Mais quelques années après ils connurent que les effets surpassoient de beaucoup ses promesses. Sa majesté le gratifia du titre d'*adelentado* ou de capitaine et gouverneur général de tout ce qu'il gagneroit de pays dans le Pérou, qui fut dès lors appelé Castille la Neuve pour la distinguer du pays que les Espagnols appellent Nouvelle Espagne; qui ont été conquis tous deux de la même façon, aux dépens des mal-avisés et des fous, noms que les étrangers donnent ordinairement à ceux qui les ont conquis à leurs dépens.

François Pizarre fut appelé depuis ce temps-là don François, parce que dans le brevet que lui donna l'empereur, on l'honora du prénom de don qui n'étoit pas si commun alors qu'il l'est maintenant; toutes sortes de personnes se l'appropriant indifféremment, si bien que les Indiens de mon pays, nobles ou non, voyant que les Espagnols s'en servoient comme d'une marque d'honneur, font aujourd'hui de même, à leur imitation. Diego

d'Almagre étant aussi un des principaux associés pour cette conquête, et, n'étant point inférieur à François Pizarre, nous le qualifierons aussi du titre de don Diego. Après avoir reçu toutes ses expéditions à la cour d'Espagne, François Pizarre se tint prêt pour son voyage. Il partit accompagné de quatre frères qu'il avoit et d'une grande quantité de noblesse d'Estramadure, et, à la faveur d'un bon vent, il fut prendre terre à Panama. A son arrivée, il trouva don Diego d'Almagre extrêmement fâché de ce qu'il n'avoit fait aucune mention de lui dans les titres et les honneurs que sa majesté lui avoit donnés, prétendant avoir le même droit à ces titres que lui, puisqu'ils étoient associés tous deux, qu'ils couroient les mêmes périls, et que la dépense étoit plus grande de son côté, pour avoir employé plus de bien que lui dans ce voyage, où il avoit perdu un de ses yeux.

Ceux qui savoient comment les affaires se passoient trouvoient ces plaintes fort justes, et s'étonnoient de ce que Pizarre n'avoit daigné parler à sa majesté de son compagnon, attribuant cette faute à sa nonchalance. Cependant ils furent toujours mal ensemble jusqu'à ce que leurs amis les accordèrent; ensuite ils préparèrent les choses nécessaires pour leur voyage. Mais comme il reste toujours quelque vieux levain entre des gens qui se réconcilient,

don Diego d'Almagre, qui s'étaitchargé de la dépense, la faisoit beaucoup moindre qu'auparavant, et ne fournissoit pas même à don François ni à ses frères les choses qui leur étoient nécessaires. Fernand Pizarre, qui étoit altier et de mauvaise humeur, souffroit avec peine le traitement que leur faisoit don Diego d'Almagre, se fâchant contre son frère de ce qu'il supportoit ces indignités. Celui-ci répondit qu'il falloit supporter quelque chose de don Diego, parce qu'il avoit juste sujet de se plaindre de lui. Car, quoique le butin qu'ils feroient se devoit partager entr'eux, et qu'on le dît à tout moment à Diego d'Almagre pour le consoler; cependant il n'en faisoit pas grand cas, disant à ceux qui lui en parloient « qu'il s'étoit toujours proposé de travailler plutôt pour l'honneur que pour le gain. » Aussi y eut-il toujours entre Pizarre et Almagre une si grandre animosité qu'elle ne se termina jamais que l'un ne fût mort par la main de l'autre; quoique dans cette conjoncture ils s'accordèrent enfin, par l'entremise de quelques personnes de qualité que François Pizarre et ses autres frères, plus traitables que Fernand, firent agir sous main, voyant bien que, sans l'amitié de don Diego d'Almagre, il leur étoit impossible de pousser plus loin leur entreprise. Le licencié Antoine de la Gama, que j'ai connu à Cuzco,

où il avoit un département d'Indiens, fut le principal auteur de cette réconciliation, par laquelle François Pizarre promit de céder à don Diego le titre d'*adelentado*, et de supplier sa majesté de permettre qu'il l'eût; ce qui fut le seul moyen d'apaiser don Diego d'Almagre, qui donna alors près de mille ducats à son compagnon avec tout ce qui se trouva de provisions, d'armes et de chevaux, outre deux navires qu'il avoit.

CHAPITRE XV.

De ce que les Espagnols souffrirent depuis Panama jusques à Tumpiz.

Don François Pizarre mit à la voile avec ses quatre frères et les autres Espagnols qui purent entrer sans embarras dans les navires, où ils embarquèrent aussi les chevaux. Leur intention étoit de ne point prendre terre jusques à Tumpiz; mais ils en furent empêchés par le vent du sud qui est tout-à-fait contraire à cette route-là, ce qui fut cause qu'ils allèrent prendre terre à cent lieues de Tumpiz, et qu'ayant envoyé les navires à Pa-

nama, ils résolurent d'aller par terre, cela leur paroissant moins incommode que de s'exposer au vent du sud.

Mais ils se trompèrent fort, parce que le vent, quelque contraire qu'il fût, ne leur eût pas été si nuisible que les divers obstacles qu'ils rencontrèrent en voyageant par terre; car on ne sauroit dire combien ils souffrirent de la faim et la fatigue qu'ils eurent, le pays étant fort stérile et les chemins très-mauvais. Ils trouvèrent de grandes rivières qui s'engolfoient dans la mer, et plusieurs bras d'eau qui s'étendoient bien avant, ce qui les obligeoit souvent de faire des radeaux, tantôt de bois et de branches d'arbres, tantôt de roseaux, de joncs et de grandes calebasses attachées l'une à l'autre. Don François Pizarre servoit de pilote dans ces occasions, parce qu'il étoit plus adroit que les autres et plus accoutumé à de semblables travaux. Aussi les souffroit-il avec tant de patience et de courage, que bien souvent, pour soulager ses compagnons, il portoit sur ses épaules ceux qui, étant malades, n'avoient pas la force de passer l'eau. Malgré tous ces obstacles, ils arrivèrent dans la province de Coaqui où ils trouvèrent des vivres en abondance et quantité d'émeraudes fines; mais ils étoient si mauvais lapidaires qu'ils en rompirent la plupart, s'imaginant que, si elles eussent été fines, elles ne se fus-

sent pas cassées, quelque grands coups de marteau qu'on leur pût donner sur une enclume où ils en faisoient l'épreuve. La même chose leur arriva dans Tumpiz où ils en rompirent aussi plusieurs autres qui valoient trois ou quatre mille ducats, tant plus que moins. Ils ne furent pas les seuls qui firent cette sottise : ceux qui entrèrent un peu après eux dans le pays, avec l'*adelentado* don Pedro d'Alvarado, les imitèrent, et rompirent comme eux plusieurs émeraudes et turquoises qui valoient beaucoup. Cette perte fut suivie d'une autre disgrace qui arriva aux gens de Pizarre, ce fut une maladie horrible et extraordinaire. Ceux qu'elle saisissoit, il leur venoit d'abord à la tête, au visage et partout le corps certaines pustules qui, au commencement, ne paroissoient pas plus grandes que des verrues, mais qui s'augmentoient insensiblement, et devenoient grosses et noires comme des figues, à quoi elles ressembloient. C'étoit une chose horrible de voir combien il en sortoit de pus et de sang corrompu, et les malades souffroient une douleur si insupportable qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on y portât la main. Ils avoient le visage tout plein de ces verrues malignes, qui s'attachoient tantôt au front et aux sourcils, tantôt à la bouche et aux narines, tantôt aux oreilles et même au-dessous de la barbe. Plusieurs moururent de ce mal conta-

gieux, d'autres en guérirent. Il étoit plus nuisible à ceux du Pérou qu'aux Espagnols : j'en ai vu trois ou quatre long-temps après dans la ville de Cusco, qui en furent attaqués et qui en réchappèrent heureusement. Ce fut sans doute quelque influence maligne qui causa ce fléau dont on ne parle plus à présent. Nonobstant tous ces travaux, ces maladies et ces morts surprenantes, Pizarre ne laissoit pas toutefois de prendre courage, de continuer sa route et de panser ses amis et ses soldats le mieux qu'il pouvoit. Il envoya à Panama 24 ou 25,000 ducats en or, tant pour faire valoir sa conquête, que pour donner à don Diego d'Almagre de quoi faire son voyage. Il faut remarquer qu'une partie de cet or vient de bonne guerre, et l'autre de la rançon des prisonniers indiens.

Ces voyageurs ayant bien marché arrivèrent enfin à Tumpiz, où ils trouvèrent d'autres Espagnols que le bruit des grandes richesses du Pérou avoit fait sortir de Nizaraga. Ils avoient pour capitaine Sébastien de Belalcazar (c'est ainsi que s'appelle ce beau château dont il a pris le nom, et non pas Beralcazar, comme on l'écrit ordinairement) et Jean Fernandez, dont on ne sait pas le pays. Don François Pizarre fut fort content de les trouver là, ayant grand besoin de gens pour sa conquête. Le nom de la famille de Belal-

cazar étoit Moyano; mais il prit celui de sa patrie, pour se rendre plus fameux et plus recommandable. Ils étoient trois frères et une fille, qu'on disoit être nés d'un même accouchement. L'aîné s'appeloit Fabien Garcia Moyano et la fille Anastasie Moyano, qui n'eut pas moins de vertu que ses frères eurent de courage. Un religieux de l'ordre de St-François, natif de Belalcazar, qui demeuroit dans le couvent de Ste-Marie-des-Anges, et qui connoissoit tous les parents de Sébastien, sachant que j'avois dessein d'écrire cette histoire, me donna des mémoires touchant cette famille, ce qui me fit beaucoup de plaisir, étant bien aise de parler de la naissance extraordinaire d'un si grand homme.

CHAPITRE XVI.

Les Espagnols se rendent maîtres de l'Ile de Puna et de la ville de Tumpiz.

Don François Pizarre se voyant plus fort à cause du nouveau secours d'Espagnols qui s'étoient joints à lui, résolut d'aller à la con-

quête de l'île de Puna, ayant appris qu'elle abondait en or, en argent et autres richesses. Il fit le trajet sur des radeaux, avec beaucoup de danger, cette île étant 12 lieues avant dans la mer. A son arrivée il y eut divers petits combats contre ceux du pays, qui lui tuèrent quatre de ses gens et en blessèrent plusieurs, entre autres Fernand Pizarre, qui reçut un dangereux coup au genou; mais enfin la victoire demeura aux Espagnols qui tuèrent un grand nombre d'Indiens, et firent sur eux un riche butin d'argent, d'or, et d'autres choses de prix, qu'ils partagèrent aussitôt entr'eux, afin que les soldats que Fernand de Sotto devoit amener de Nizaraga, où il étoit allé dans un navire de la part de Diego d'Almagre, pour faire venir à don François Pizarre un secours de gens et de munitions de guerre, n'y eussent point de part.

Aussitôt que don François Pizarre se crut assez fort pour aller à Tumpiz, il prit sa marche de ce côté-là, et, pour gagner les habitants, il s'avisa de leur envoyer, sous la conduite de trois Espagnols, qu'il députa pour ambassadeurs, 600 captifs de leur pays qu'il trouva dans l'île de Puna. Il avoit intercédé envers les habitants de cette île en faveur de ces captifs ou prisonniers, qui lui promirent en partant de rendre de signalés services aux Espagnols pour reconnoissance de la liberté

qu'il leur avoit donnée. Mais ces gens ingrats et barbares, se voyant parmi leurs compatriotes, firent tout le contraire, et, au lieu de dire du bien des Espagnols, ils les déchirèrent à force de calomnies, les accusant d'être avares et possédés d'une insatiable convoitise d'or et d'argent; jusque là même que, pour les rendre plus odieux, ils les accusèrent de fornication et d'adultère. Ceux de Tumpiz, étant ainsi mal informés, furent si scandalisés que, sans daigner ouïr les trois Espagnols, ils les livrèrent entre les mains des bourreaux pour les faire mourir et les sacrifier, comme ils firent avec une cruauté qui passa jusqu'à la rage. Voilà comme en parlent Augustin de Zarate et Gomare; mais le P. Blas Valera, que l'on doit croire plus qu'aucun autre, dit que ce ne sont que de pures imaginations des Espagnols, fondées sur ce qu'il ne se parla plus depuis de ces trois soldats. Cependant le gouverneur sut quelque temps après que l'un s'étoit noyé par sa faute dans une rivière, et que les autres étoient morts de maladies causées par l'intempérie de l'air, qui est fort nuisible aux étrangers, comme nous l'avons déjà remarqué. Il n'est même pas vraisemblable que les Indiens les eussent voulu tuer et sacrifier après avoir vu la merveilleuse aventure de Pierre de Candie, touchant le lion et le tigre dont nous avons

parlé, qui fut cause qu'ils le crurent de la race du soleil.

Quand il fut question de prendre terre à Tumpiz, don François Pizarre et ses gens, qui ne savoient pas gouverner les radeaux, étoient dans une grande perplexité, se voyant à tous moments sur le point de couler à fond, à cause de l'agitation des vagues, qui est furieuse en cette côte-là. Mais enfin ils firent leur descente, et allèrent droit à la ville, où ils donnèrent divers combats. La victoire se déclara pour eux : plusieurs des ennemis restèrent sur la place; et cet échec étonna si fort les autres qu'il les obligea de se rendre, croyant que cette disgrace leur étoit arrivée par une juste punition du soleil. Comme ils voyoient par expérience que les Espagnols ne se lassoient point d'avoir de l'argent, de l'or et des pierreries, ils leur en donnèrent quantité, pour se les rendre amis, et le curaca, seigneur du lieu, leur vint rendre hommage.

Le bon succès de cette journée réjouit tellement les Espagnols qu'ils résolurent entre eux de jeter en ce lieu-là les fondements d'une ville, qu'ils appelèrent Saint-Michel, parce qu'elle fut fondée le jour de la fête de ce saint. Le premier endroit qui fut peuplé par les Espagnols dans le Pérou, fut ce bourg-là, où quelques-uns d'entre eux demeurèrent, pour y recevoir ceux qui viendroient de Nizaraga

et de Panama. Il faut remarquer que cette fondation se fit l'an 1531. Don François Pizarre, qui manquoit de soldats, envoya en diligence ses trois navires à Panama, pour en quérir, et la valeur de plus de 30,000 ducats en or et en argent, outre plusieurs riches émeraudes, pour faire voir par là les grandes richesses de ce pays conquis. Entre les autres gratifications que sa majesté impériale fit à don François Pizarre, il lui permit d'avoir près de lui vingt-quatre hallebardiers, tant pour la garde ordinaire de sa personne que pour lui donner plus d'autorité; de sorte qu'après la prise de la ville de Tumpiz il voulut établir cette garde, afin d'entrer plus avant dans le pays, avec plus de pompe qu'il n'en avoit fait paroître jusqu'alors. Mais quelques promesses qu'il fit à ceux qu'il vouloit obliger à le servir en cette qualité-là, pas un d'eux ne voulut prendre ce parti; ce qu'on ne peut imputer qu'à l'humeur altière et à la bizarrerie espagnole, qui est telle que quelque humbles qu'ils soient, quand ils abordent en ce pays, ils y deviennent orgueilleux tout à coup, par les grandes espérances qu'ils conçoivent, comme je l'ai ouï dire à plusieurs. Il n'y eut donc que deux soldats, que j'ai connus, qui acceptèrent les hallebardes, ce qui ne diminua rien de leur mérite, ni de leur valeur, dont ils donnèrent des preuves dans la suite, tant

en la conquête de cet empire-là que dans le cours des guerres civiles, où ils furent honorés de charges militaires, et même de bons départemens d'Indiens. Je ne les nomme point pour certaine considération, et me contente de dire qu'ils moururent entre les mains de leurs ennemis.

Après que le gouverneur don François Pizarre eut soumis la province de Tumpiz et sa frontière, d'où il tira de grandes richesses; il entreprit de passer outre, et d'aller à Cassamarca, pour y voir le roi Atahuallpa, des prodigieux trésors duquel il avait ouï dire des choses incroyables. Mais quelque grands qu'ils fussent, ils n'étoient nullement comparables à ceux qu'ils avoient trouvés à Tumpiz. Dans ce voyage ils passèrent un désert sablonneux, qui avoit plus de vingt lieues d'étendue, où ils faillirent à mourir de soif, causée par l'excessive chaleur : et comme ils ne connoissoient pas ce pays-là, ils n'avoient fait aucune provision d'eau. Enfin, après avoir beaucoup souffert, ils arrivèrent à certaines vallées extrêmement agréables et fertiles, où trouvant toutes choses en abondance, ils s'y raffraîchirent à loisir, et se refirent de tous les maux qu'ils avoient soufferts par le passé. Sur ce chemin-là, il vint à la rencontre de don François Pizarre un ambassadeur du malheureux Huascar Inca, sans qu'il fût pos-

sible de deviner comment il l'avoit pu envoyer, étant gardé de près entre les mains de ses ennemis ; ce qui fit croire que c'étoit quelque curaca de son parti qui lui rendait ce bon office, touché de compassion de ce qu'on traitoit si tyranniquement ce vrai Inca, seigneur légitime de ce grand empire. Par cette ambassade il demandoit avec une profonde humilité « que les Espagnols (puisqu'ils étoient fils de » son dieu Viracocha, et qu'ils se disoient être » venus pour la défense des innocens) voulus» sent prendre sa cause en main, et le venger » des outrages qu'on lui faisoit. » C'étoit tout le sujet de l'ambassade, ce qui fit soupçonner qu'elle ne venoit point de Huascar, mais de quelqu'un de ses amis, qui prenoit part aux misères et à l'emprisonnement de ce pauvre prince. Le gouverneur répondit qu'il l'assisteroit, et qu'il n'étoit en chemin que pour arrêter le cours de ces violences et autres semblables, en faveur de ceux à qui on les faisoit.

CHAPITRE XVII.

De l'ambassade et des grands présents qu'Atahuallpa fit aux Espagnols.

Le général reçut une autre ambassade, beaucoup plus solennelle que la précédente, de la part du roi Atahuallpa, de laquelle fut chef son frère Titu Aautachi, qui dit en peu de paroles que l'Inca envoyoit féliciter de leur bienvenue les fils de son dieu Viracocha, et leur faire présent des fruits du pays, pour marque de l'envie qu'il avoit de les assister de toutes ses forces; qu'il les prioit au reste de se ne laisser manquer de rien par le chemin, et de demander librement tout ce qu'il leur faudroit, qui leur seroit abandamment donné à l'heure même; qu'il désiroit passionnément de les voir et de les servir comme ses frères, pour être fils du soleil, leur père, et que tous ses vassaux le croyoient de même que lui. Voilà sommairement ce que dit l'ambassadeur au nom de son roi; puis s'adressant en son particulier au gouverneur, selon l'ordre qu'il avoit reçu, il ajouta ces paroles : « Inca Vi-

» racocha, fils du soleil, puisque je suis si » heureux que de te faire cette ambassade, » j'ose prendre la hardiesse de te supplier de » m'accorder trois choses : la première, de » vouloir contracter une amitié perpétuelle » avec mon inca, qui est le roi Atahuallpa; » la seconde, de pardonner aux nôtres toutes » les offenses qu'ils peuvent avoir commises » contre toi, ou par mégarde, ou par igno- » rance, t'offrant de nous employer en tout ce » que nous pourrons pour te servir, afin que tu » connoisses par là l'extrême désir que nous » en avons; et la troisième, que tu n'exerces » point sur les peuples de Cassamarca et des » autres provinces que tu trouveras plus avant » la punition de mort que tu as faite en l'île » de Puna, en la vallée de Tumpiz, et en » quelques autres endroits, par l'exprès com- » mandement du grand dieu Viracocha, ton » père et le nôtre; mais qu'au contraire, tu » apaises sa colère, et le portes à nous par- » donner les fautes que nous avons faites contre » lui; c'est de quoi nous te prions aussi à notre » égard, et de vouloir user de clémence en » notre endroit, puisque tu es véritablement » inca, fils du soleil. »

Après cela, il fit venir les présents qu'on envoyoit à lui et à ses gens, que les capitaines et autres officiers qui en avoient la charge, mirent aussitôt devant le gouverneur. C'é-

toient des agneaux, des brebis et des moutons du pays, avec de grandes tranches de venaison de leurs bêtes fauves, comme huanacus, vigoignes, cerfs, chevreuils, daims et autres semblables animaux, dont ils en offrirent aussi plusieurs en vie. Ils présentèrent encore quantité de lapins, tant sauvages que domestiques; plusieurs perdrix vivantes et mortes; des oiseaux de rivière, et d'autres en très-grand nombre; du maïs en grain et en pain; divers fruits secs et verts; du miel en abondance; de cette sorte de poivre qu'ils appellent vehu; et quantité de breuvage fait de maïs, et d'un autre grain nommé communément mulli. A tout cela ils ajoutèrent encore un présent des plus belles étoffes dont le roi s'habillât, et des plus exquis brodequins qu'il eût accoutumé de porter; de plus, divers perroquets, singes, guenuches, reptiles, et autres animaux du pays : en un mot ils n'omirent rien de ce qu'ils crurent pouvoir agréer à leurs hôtes. Mais le meilleur fut qu'ils étalèrent plusieurs vases, coupes, écuelles, plats et bassins d'or et d'argent, pour le service de la table, sans y comprendre quantité de turquoises et de fines émeraudes, Ils firent encore un présent plus considérable que tout cela au gouverneur : ce fut deux bracelets d'or qu'ils appellent chipanas, et qu'ils ont accoutumé de porter au bras gauche; et quoi-

qu'ordinairement ils n'en portent qu'un, l'inca en envoya deux au gouverneur, afin qu'il eût de quoi changer. Ce bracelet étoit une marque d'honneur, destinée particulièrement à ceux du sang royal, et aux capitaines et soldats, qui s'étaient signalés à la guerre par quelque belle action, pour récompense de laquelle le roi leur donnoit de sa propre main cet honorable joyau, qu'il envoya à don François Pizarre, pour deux raisons principales : la première, parce qu'il le regardoit comme fils du soleil et du dieu Viracocha ; et la seconde, à cause que ses actions guerrières lui faisoient croire que c'étoit un capitaine extraordinaire.

Après qu'on eut présenté toutes ces choses l'une après l'autre, Titu Aautachi fit son compliment au gouverneur et aux Espagnols, lesquels il pria de lui vouloir pardonner la hardisse qu'il avoit prise de leur donner ces bagatelles, qu'il confessoit être indignes des fils du soleil ; ajoutant qu'on tâcheroit de leur rendre à l'avenir des services plus considérables.

Le gouverneur et ses capitaines estimèrent fort le compliment de l'ambassadeur, et encore plus ses présents, dont ils remercièrent l'inca, et lui ensuite, qu'ils ne prenoient que pour un ambassadeur ordinaire. Mais quand ils apprirent qu'il étoit frère du roi, ils lui

rendirent des honneurs dont il fut extrêmement satisfait. La réponse qu'ils lui firent fut « que les Espagnols étaient venus là de » la part du souverain pontife, pour retirer » ceux du pays de leur idolâtrie, et les ins- » truire dans la vraie religion des chrétiens; » et que l'empereur, ou le roi d'Espagne, » qu'ils dirent être le plus grand prince de la » chrétienté, les avoit aussi envoyés pour con- » tracter amitié et alliance avec l'inca, et par » conséquent avec tous ses sujets, auxquels » ils ne prétendoient aucunement de faire la » guerre, ni rien qui les pût fâcher. Ils conclu- » rent en disant qu'ils s'entretiendroient de » cela plus à loisir, et de plusieurs autres par- » ticularités qu'ils avoient à dire à l'inca. » Gomare et Augustin de Zarate ne font mention ni de ces présents, qui étoient si grands et si riches, ni de la qualité de celui qui les fit, qui était frère du roi, ni de la réponse du gouverneur. Ils parlent seulement des brodequins qu'ils apportèrent au gouverneur, et particulièrement des bracelets, encore les appellent-ils (je ne sais pourquoi) du nom de manchettes, comme pourroient être celles d'une chemise, sans considérer que les Indiens du Pérou n'en portèrent jamais.

Le roi Atahuallpa envoya cette ambassade et ces présents aux Espagnols pour apaiser le soleil, s'imaginant que les Indiens de l'île de

Puna, ceux de Tumpiz et les peuples d'alentour l'avoient offensé, en leur résistant et ayant même tué quelques-uns de leurs gens, ainsi que nous l'avons dit. C'est pourquoi, comme lui et ses sujets les tenaient comme fils de Viracocha, et pour être de la race du soleil, ils craignoient que leur peu de respect envers eux ne leur attirât quelque grand malheur. Atahuallpa craignoit aussi en particulier de voir accomplie la prédiction de son père Huayna Capac, qui étoit qu'après la fin de ses jours, il entreroit dans ses royaumes des peuples qu'on n'avoit jamais vus; et dont on n'avoit même jamais ouï parler, qui ôteroient à ses fils l'empire, bouleverseroient son état et détruiroient son idolâtrie. De manière que ce prince crut de voir arriver ce malheur dès qu'il sut que ce peu d'Espagnols entrés dans ses terres avoient tué tant d'Indiens à Panama, à Tumpiz et en quelques autres contrées, dont les habitants croyoient fermement que cette punition vînt du soleil, qu'on avoit offensé. Voilà pourquoi il appréhendoit qu'il ne lui en arrivât autant et à toute sa famille. La raison pourquoi il recommanda particulièrement à l'ambassadeur son frère qu'il demandât en son propre nom trois choses au gouverneur, pour récompense de son ambassade, fut afin qu'on ne l'accusât pas de lâcheté et de peu de courage, ce qui auroit pu arriver si son frère les

eût demandées de sa part. Toutes ces craintes et ces alarmes avilirent le cœur d'Atahuallpa, et furent causes qu'il ne daigna pas résister aux Espagnols, ni se servir de sa puissance pour les exterminer de ses terres; à moins qu'on ne veuille dire, ce qui est vraisemblable, que ce fut un châtiment dû à ses cruautés et à son idolâtrie, et un effet de la miséricorde divine, qui se servit de ce moyen pour attirer ces gentils dans le giron de son église.

Après le départ de l'ambassadeur, les Espagnols furent de différents avis au sujet de cette ambassade. Les uns disoient, que plus les présents qu'on leur venoit de faire étoient considérables, plus il s'en falloit défier ; que par ces leurres on les vouloit attirer et les endormir , pour les prendre au dépourvu et les mettre à mort plus facilement : d'où ils concluoient qu'il se falloit tenir sur ses gardes plus que jamais, et considérer qu'un si grand bien n'étoit pas fait dans une bonne vue, mais plutôt par malice et par fourberie. Les autres, dont le nombre étoit plus grand , disoient qu'encore que les lois de la guerre leur commandassent d'user toujours de précaution , cela n'empêchoit pas qu'on ne dût beaucoup louer la magnificence de l'inca, la douceur de ses paroles et la majesté de son ambassade, pour laquelle il avoit envoyé son propre frère, dont la prudence et l'honnêteté avoient paru

dans tous ses raisonnements; que s'il y avoit eu quelque faute, il s'en falloit prendre à l'ignorance du truchement, qui ne sachant pas la langue de Cuzco, ni l'espagnole non plus, avoit fait dire à l'ambassadeur quantité de choses qui n'étoient pas son intention, puisqu'au lieu de s'expliquer nettement, et d'accommoder ses périodes à peu près à celles du prince indien, il en avoit retranché la moitié et dit le reste en termes qu'on ne pouvoit presque entendre, de sorte qu'il falloit y suppléer, et les comprendre comme on pouvoit.

Pendant plusieurs jours ils se régalèrent des présents et des vivres qu'Atahuallpa leur avoit envoyés; après quoi ils continuèrent leur marche droit à Cassamarca, où ils croyoient de trouver le roi. A leur arrivée dans le pays, ils y furent très-bien reçus des Indiens qui, par l'ordre exprès d'Atahuallpa, s'assemblèrent tous, tant gentilshommes que plébéiens, pour recevoir les descendants du soleil, et les fils de leur dieu Viracocha. Le traitement qu'ils leur firent fut magnifique : leur logis étoit tout semé de fleurs et d'herbes odoriférantes, et on leur prépara des viandes et de toute sorte de boissons en grande quantité, sans y rien épargner, selon l'ordre d'Atahuallpa. La principale charge en fut donnée au Curaca, seigneur de Cassamarca, qu'on appeloit Cullqui Human, qui, pour témoigner l'obéissance

qu'ils devoient tous à leur roi, les invitoit continuellement à régaler et servir les Espagnols. Un des plus notables services qu'ils leur rendirent fut qu'ayant pris garde que leurs chevaux mâchoient leur frein, et s'imaginant qu'ils se nourrissoient de fer, ils mirent près d'eux quantité d'or et d'argent, leur disant qu'ils mangeassent de ces métaux qui leur sembloient meilleurs que du fer. Les Espagnols aussi contents de cela qu'ils étoient étonnés de leur sottise, leur disoient: « Apportez-en davantage, si vous voulez que ces animaux vous aiment et qu'ils ne vous fassent aucun mal. »

CHAPITRE XVIII.

Le gouverneur envoie des ambassadeurs au roi Atahuallpa.

Le lendemain, le gouverneur assembla son conseil, composé de ses frères et de ses capitaines, et fit voir la nécessité qu'il y avoit d'envoyer une ambassade au roi d'Atahuallpa, pour l'avertir de celle que le pape et l'empereur lui envoyoient, et afin qu'il ne semblât

pas que lui ni ses gens ne fissent pas de cas de la bonne réception et des présents qu'il leur avoit faits. Il fut donc résolu que puisque l'inca leur avoit envoyé pour ambassadeur un de ses frères, il falloit aussi que le gouverneur leur en envoyât un des siens, afin qu'il y eût de l'égalité dans les personnes puisqu'il n'y en pouvoit avoir dans les présents.

Fernand Pizarre et Fernand de Sotto furent nommés pour cette ambassade. Atahuallpa n'étoit pas loin de Cassamarca et se divertissoit dans une maison de plaisance, où s'étoient assemblés plusieurs gentilshommes et soldats, pour y réformer certaines choses que la licence des guerres avoit déréglées. Pour cette même fin, l'inca faisoit de nouvelle lois qui ne tendoient qu'à mieux affermir sa tyrannie, et mettre en sûreté sa personne, faisant accroire que son père le soleil lui avoit révélé qu'il falloit que cela fût; et tous les autres en disoient de même, afin que ses actions en eussent plus de crédit et d'autorité. Quoiqu'Atahuallpa eût fait mourir tout ce qu'il put trouver de personnes du sang royal, il ne laissoit pas toutefois d'appréhender ce qui en étoit resté, bien qu'en petit nombre, et de craindre que le temps ne fît reconnoître à l'avenir, par zèle de religion, pour inca et roi légitime celui à qui la couronne appartiendroit par la proximité du sang. Pour em-

pêcher donc que cela n'arrivât, il prenoit pour prétexte de ses ordonnances que le soleil en étoit lui-même l'auteur, afin de tenir en bride et pacifier par ce moyen tous les peuples de cet empire-là.

Les deux ambassadeurs menèrent avec eux le truchement indien, appelé Philippe, natif de l'île de Puna, parce qu'ils ne s'en pouvoient passer, quoiqu'il fût, comme j'ai dit, extrêmement ignorant de la langue de Cuzco, et encore plus en l'espagnole. Ils furent suivis de deux cents gentilshommes indiens, à qui le curaca de Cassamarca, sachant qu'ils alloient voir leur roi, donna ordre d'accompagner ces deux Espagnols, et même de faire tout ce qu'ils leur diroit, y allât-il de la vie. Aussitôt que ces deux ambassadeurs sortirent de Cassamarca, ils envoyèrent au roi Atahuallpa un des principaux Indiens de leur suite pour l'avertir de leur venue, et lui demander la permission de paroître devant son altesse. L'inca répondit qu'il seroit bien aise de satisfaire le désir qu'il avoit depuis quelques jours de jouir de leur présence, et envoya en même temps un mestre de camp avec sa compagnie, pour aller recevoir les fils du soleil, et les amener devant lui avec respect. Cette réponse si obligeante, et la certitude qu'eurent les Espagnols qu'on venoit au devant d'eux, firent évanouir la crainte qu'ils avoient conçue quand

on leur dit qu'il avoit pour sa garde trente mille hommes. Cependant, comme ils s'acheminoient toujours au palais du roi, à peine furent-ils à moitié chemin qu'ils virent paroître dans une plaine les gens de guerre indiens, qui venoient au devant d'eux. Alors Fernand de Sotto, pour leur faire connoître que s'ils vouloient faire les méchants il suffisoit lui seul pour les exterminer tous, poussa son cheval à toute bride jusqu'à ce qu'il fût près du mestre de camp. Les historiens espagnols veulent que ce fut Atahuallpa lui-même, et l'un d'eux assure que Fernand de Sotto faisant caracoler son cheval alla jusqu'à la chaise du roi, qui ne bougea point quoique le cheval l'eût choqué et qu'il fit même mourir plusieurs Indiens, pour avoir fui devant ces chevaux quand ils les virent galoper. Mais cet auteur-là se trompe fort, aussi bien que celui qui s'avisa de lui faire cette belle relation sur le sujet d'Atahuallpa et de Fernand de Sotto, étant bien sûr que l'inca ne fit mettre à mort aucun de ceux qui fuirent. Aussi ne fut-ce pas un crime que de s'écarter, comme ils firent, mais plutôt une marque de respect dont ils usèrent pour laisser passer les Espagnols, qu'ils voyoient montés sur des chevaux, et qu'ils tenoient pour fils du soleil. S'ils eussent fait autrement ils auroient cru commettre un grand sacrilége et mépriser ces

hommes-là, qu'ils regardoient comme divins et venus du ciel. D'ailleurs Atahuallpa n'avoit pas si peu de jugement que de faire tuer, en la présence des ambassadeurs, des gens qui les avoient honorés; il savoit que cela suffiroit pour exciter les Espagnols à la guerre, au lieu d'entretenir la paix avec eux, pour se mettre à couvert des appréhensions qu'il avoit. Quant à Fernand de Sotto, qu'on avoit élu pour ambassadeur, y a-t-il de l'apparence qu'il eût été si malhonnête que de pousser son cheval contre le visage d'un roi à qui il venoit parler de la part du souverain pontife et de l'empereur?

L'inca Atahuallpa avoit plusieurs bonnes qualités dont nous parlerons, une grande vivacité d'esprit, une humeur affable et une adresse admirable en tout ce qu'il faisoit. Ce seroit assurément lui faire tort que de taire ce qu'il y avoit de bon en lui, surtout ayant parlé de ses tyrannies, et ceux qui écrivent étant obligés de rapporter la vérité toute pure, sans partialité, sur peine de passer pour des calomniateurs. C'est pourquoi je me propose de ne rien avancer qui ne soit fondé sur les relations de plusieurs Espagnols qui se sont trouvés présents aux événements que j'ai à raconter, et dont ils s'entretenoient souvent chez mon père dans leurs conversations ordinaires. J'ai aussi ouï très-souvent faire des ré-

cits à plusieurs Indiens de ce qui s'étoit passé sur le sujet d'Atahuallpa et de la mort violente qu'il souffrit pour le punir des cruautés et des tyrannies qu'il avoit exercées contre ses plus proches. Outre cela j'ai diverses relations fort amples que mes compagnons d'école m'ont envoyées, tirées des annales des provinces où leurs mères demeuroient, comme j'ai dit au commencement. Sans conter ce que j'ai trouvé dans les papiers du très-élégant historien le père Blas-Valera, fils d'un de ceux qui assistèrent à l'emprisonnement du roi Atahuallpa, et qui étant né sur les confins de Cassamarca, et y ayant été nourri, a pu avoir une connoissance exacte de tous ces succès.

CHAPITRE XIX.

Réponse faite par le roi à l'ambassade des Espagnols.

Le mestre de camp qui fut envoyé au devant de Fernand Pizarre et de Fernand de Sotto les reçut avec autant de vénération que s'il les eût adorés; ensuite, se tournant vers ses capitaines et vers ses soldats: « Voici, « leur dit-il, les fils de notre dieu Viracocha. »

Les Indiens leur firent une profonde révérence à leur mode, et ne furent pas moins étonnés de leur visage que de leur habit et de leur langue ; puis ils les accompagnèrent avec grand honneur et les menèrent devant l'inca. Les Espagnols entrèrent dans le palais royal, dont les magnificences et les richesses les éblouirent d'abord ; l'affluence de tant de gens qu'ils y virent les mit dans l'admiration, et leur arrivée n'en donna pas moins aux Indiens ; en sorte qu'il seroit fort difficile de dire lesquels des uns ou des autres furent les plus surpris. Les ambassadeurs firent à l'inca, qui étoit assis sur un trône d'or, une grande révérence à l'espagnole. Le roi témoigna qu'il étoit ravi de les voir, et se levant de sa chaise les embrassa fort amicalement, et leur dit : « Capac Vira-« cocha vous soyez les bien-venus dans mes « terres. » Paroles que le père Blas-Valera a écrites en langue indienne, et que je ne mets pas ici de même, ne le jugeant pas nécessaire. L'inca se remit ensuite à sa place, et on leur présenta des siéges tout d'or, tout de même que celui du roi qui, les croyant de la race du soleil, voulut qu'ils eussent même avantage que lui, d'autant plus qu'il apprit que l'un des ambassadeurs étoit frère du gouverneur. Après qu'ils furent assis, l'inca se tournant vers ses plus proches : « Vous voyez ici, leur dit-il, le » même visage, la même figure et le même ha-

» bit de notre dieu Viracocha, comme notre
» prédecesseur l'inca Viracocha a voulu qu'on
» le représentât par la statue de pierre qu'il
» nous en a laissée, où il se voit tel qu'il s'ap-
» parut à lui, et tel que nous le voyons en la
» personne de ceux-ci. »

Le roi eut à peine achevé ces paroles qu'on vit entrer dans la chambre deux filles du sang royal, extrêmement belles, et qu'ils appeloient Numsta. Elles portoient chacune un petit vase d'or à la main, plein de breuvage pour la bouche du roi, et étoient accompagnées de quatre princesses du sang, quoiqu'elles ne fussent pas légitimes, dont les mères étoient sujettes d'Atahuallpa, commes nées dans les terres de son obéissance. Après qu'elles se furent approchées du roi pour lui rendre les adorations accoutumées, l'une lui mit en main son vase, et l'autre donna le sien à Pizarre, par l'ordre de l'inca. Cependant Titu Aautachi frère du roi, qui avoit été son ambassadeur vers les Espagnols, se mit à parler et dit au truchement Philipille qu'il leur fit entendre que l'inca buvoit à leur santé; la coutume des rois incas étant d'en user ainsi envers leurs amis, pour marque d'affection et d'alliance perpétuelle. Alors Fernand Pizarre fit raison au prince avec une révérence très-humble. L'inca but à deux ou trois reprises, après quoi il donna le vase à son frère Titu

Aautachi, pour boire le reste. Cela fait, il voulut que la princesse présentât l'autre vase qu'elle avoit à la main à Fernand de Sotto, qui fit la même chose que son compagnon. L'inca but encore deux ou trois fois, et donna son reste à un autre frère qu'il avoit, appelé Choquehuaman. Après qu'on eut bu, les ambassadeurs voulurent parler; mais le roi leur dit qu'ils se reposassent un peu, et qu'il prenoit plaisir à considérer leurs visages, parce qu'ils représentoient celui de leur dieu Viracocha. En même temps entrèrent six pages, et six filles fort lestes, qui apportèrent la collation. Il y avoit de toutes sortes de fruits, avec du biscuit à leur mode, du vin fait de la semence de l'arbre mulli, et de riches napes de coton, parce qu'on avoit point l'usage du lin en ce pays - là. Une de ces filles, appelée Pilleu Fiza Numsta, fit compliment à ces nouveaux hôtes, et leur dit : « O fils de Ca-
» pac Inca Viracocha, goûtez, je vous prie,
» de ces choses, qui vous sont présentées,
» quoiqu'elles ne soient pas capables de vous
» régaler comme nous le voudrions. » Les Espagnols furent surpris de voir tant de civilité et de gentillesse en des personnes qu'ils avoient cru grossières et mêmes barbares; et afin de ne paroître pas mépriser ce qui leur étoit offert de si bonne grâce, ils en goûtèrent un peu, ce qui contenta les Indiens.

CHAPITRE XX.

Harangue des ambassadeurs, et réponse de l'inca.

Fernand Pizarre, voyant qu'on ne disoit plus mot, avertit Fernand de Sotot de parler pour ne perdre pas davantage de temps, et lui dit de ne faire pas un long discours, parce qu'il falloit qu'ils retournassent à leur logis, n'osant pas se fier à des infidèles, quelque bon traitement qu'ils leur fissent. Alors Fernand de Sotto s'étant levé fit son compliment à l'espagnole ; il se découvrit la tête, fit une grande révérence, puis se remit à sa place, et dit ces paroles :

« Sérénissime inca, votre altesse saura qu'il » y a deux princes dans le monde élevés en puis- » sance par-dessus tous les autres. L'un est le » souverain pontife, lieutenant de Dieu sur la » terre, où il prend le soin de faire observer sa » divine loi et d'enseigner sa sainte parole ; » l'autre est l'empereur des Romains, appelé » Charles V, roi d'Espagne. Ces deux monar- » ques ayant su que ceux de ce pays étoient

» si aveugles, faute d'être éclairés de la lu-
» mière de la foi, qu'ils ne connoissoient point
» Dieu, créateur du ciel et de la terre ; mais
» qu'ils adoroient les créatures et le diable
» même, quoiqu'il soit le plus grand ennemi
» qu'ils aient, ont envoyé notre gouverneur et
» capitaine-général, don François Pizárre,
» avec ses compagnons et quelques prêtres et
» ministres de Dieu, pour apprendre à votre
» altesse et à tous ses sujets cette vérité di-
» vine et sa sainte loi qui est le fondement du
» salut. C'est le sujet qui les a amenés dans
» ce pays, où après avoir reçu par les che-
» mins des marques de votre générosité, ils
» entrèrent hier à Cassamarca, et nous en-
» voient aujourd'hui à votre altesse, afin que
» nous commencions à contracter une paix et
» une amitié qui soient durables. C'est à quoi
» nous parviendrons les uns et les autres si
» votre altesse nous permet de l'instruire, et
» tous ses sujets, en la doctrine chrétienne,
» ce qui sera très-honorable pour elle, très-
» utile pour eux, et très-salutaire pour tous
» ensemble. »

Dans cet endroit, le P. Blas-Valera, transporté de zéle pour la conversion de ces gentils, fait une grande exclamation, disant que des paroles si importantes, comme étoient celles de Fernand de Sotto, avoient besoin d'un bon et fidèle truchement, qui sût non-

seulement l'une et l'autre langue, mais qui eût une charité vraiment chrétienne pour en donner l'explication sans la corrompre. A quoi il ajoute qu'il ne se passeroit aucun jour de sa vie qu'il ne déplorât le malheur de cet empire-là, qui fut si grand que ses premiers conquérants et les prêtres qui les accompagnoient purent dire véritablement que leur truchement Philippille fut cause d'une infinité de maux qui arrivèrent par son ignorance, et dont, pour se justifier eux-mêmes, ils pouvoient avec raison rejeter toute la faute sur lui. Cet interprète expliqua leur intention en termes si ambigus, si peu raisonnables et si barbares, qu'il dit plusieurs choses tout au rebours; ce qui affligea non-seulement l'inca, mais tous ceux qui ouïrent son mauvais raisonnement, par qui toute la majesté de cette ambassade fut détruite, parce que les Indiens purent conjecturer par là qu'on leur avoit envoyé des barbares, quoiqu'à la fin ils virent bien qu'il n'y avoit aucune apparence que l'ambassadeur se fût servi de plusieurs termes qui n'étoient aucunement de la bienséance de cette ambassade. Cette ambiguité de paroles fut cause qu'Atabuallpa, qui en étoit en peine, s'écria : « Que veut dire celui-ci, qui, par » ses mots transposés et confus, ne se fait non » plus entendre qu'un muet? » Il faut remarquer que ces mots ont beaucoup plus de si-

gnification et de force dans la langue indienne qu'en espagnol. Les capitaines et les seigneurs qui étoient auprès du roi lui dirent que la faute ne venoit pas des ambassadeurs, mais de leur interprète qui ne s'entendoit pas lui-même, bien loin de faire entendre aux autres ce qu'il leur disoit. Cette excuse leur fit tirer ce qu'ils purent de cette ambassade, et quoiqu'ils ne pussent pas bien concevoir le sujet, ils ne laissèrent pas de prendre en bonne part et d'adorer derechef comme dieux ceux qui portèrent la parole. L'inca même leur rendit plus de respect qu'ils n'en auroient jamais pu attendre de lui, et leur fit la réponse suivante :

« Je me réjouis fort, hommes divins, de » ce que de mon temps, vous et vos compa- » gnons êtes arrivés en des pays si éloignés » comme ceux-ci, et que par votre venue, » vous avez rendu véritable ce que nos ancê- » tres ont tant de fois prédit par leurs devi- » nations et par leurs augures. Ce n'est pas » néanmoins que je n'eusse plutôt sujet de m'en » affliger, voyant bien qu'à cette heure vont » s'accomplir tous les pronostics que nos pères » nous ont laissés de la décadence et de la fin de » notre empire, qu'ils ont assuré devoir arriver » sous mon règne. Quoi qu'il en soit, je tiens » ce siècle pour très-heureux, où il a plu à » notre Dieu Viracocha de nous envoyer de

» si bons hôtes, sous qui nous verrons tout
» notre état se changer en mieux, par une
» révolution salutaire; c'est de quoi nous
» sommes assurés par la tradition de nos an-
» cêtres, par le testament de mon père Huay-
» na Capac, par les guerres avenues entre
» mon frère et moi, et finalement par votre
» divine présence. Aussi l'avons-nous eue en
» telle vénération qu'encore que nous ayons
» su qu'à votre entrée dans nos terres vous y
» avez mis des gens en garnison, fait plusieurs
» dégâts, tué quantité de personnes, et causé
» bien des calamités à Puna, dans Tumpiz,
» et en divers autres endroits, cependant ni
» moi ni mes capitaines n'avons voulu nous
» mettre en défense, ni vous chasser du pays,
» parce que nous avons cru, comme nous le
» croyons encore, que vous êtes fils de notre
» grand Dieu Viracocha, et ambassadeurs du
» grand Pachacamac. C'est pourquoi, pour
» satisfaire au commandement que mon père
» nous a laissé de vous servir et de vous obéir,
» nous avons fait une loi qui s'est publiée dans
» les écoles de Cuzco, par laquelle il est ex-
» pressément défendu de prendre les armes
» contre vous et de vous troubler en quelque
» façon que ce soit. Vous pouvez donc faire
» de nous ce qu'il vous plaira, puisque nous
» tiendrons à singulière faveur de mourir de
» la main de ceux que nous estimons divins et

» vrais messagers de notre Dieu, n'étant pas
» possible qu'il ne vous ait envoyés lui-même,
» vu les grandes merveilles que vous avez déjà
» faites. Il ne me reste plus qu'à m'éclaircir
» d'une chose, qui est que je suis surpris
» qu'étant venus ici, comme vous dites, pour
» faire une alliance et une paix perpétuelle
» avec nous, au nom de vos deux grands prin-
» ces, vous n'avez pas laissé néanmoins (sans
» parler à aucun des nôtres, et sans savoir
» notre volonté) de tuer nos sujets et de faire
» plusieurs dégâts dans les provinces par où
» vous avez passé. Cela me fait conjecturer
» que, puis que vous avez agi ainsi, il faut
» sans doute que vous l'ayez fait par l'exprès
» commandement de vos deux princes, et
» qu'eux-mêmes en aient eu l'ordre de Pacha-
» camac. Que si cela est, je vous dis dere-
» chef que vous fassiez de nous ce que vous
» voudrez, vous priant seulement d'une chose,
» c'est de prendre pitié des miens, la mort
» desquels, si elle arrivoit avant la fin de mes
» jours, me seroit incomparablement plus
» sensible que la mienne. »

Ces dernières paroles de l'inca touchèrent les siens de compassion, et leur firent répandre des larmes en abondance, surtout quand ils se représentèrent la perte de son empire, qu'ils regardoient déjà comme assurée, et qu'il leur avoit long-temps auparavant annoncée.

Car ce prince voyant approcher le terme que son père Huayna Capac avoit marqué pour cette décadence, ne s'entretenoit d'autre chose dans ses discours ordinaires, disant que le grand Pachacamac le vouloit, et que son décret étoit irrévocable. Atahuallpa étant ainsi fortement persuadé que la ruine entière de ses états étoit sur le point d'arriver, perdit tout-à-fait le courage, et ne daigna pas résister aux Espagnols, comme nous le verrons ci-après. J'oubliois de dire que, parmi les courtisans qui accompagnoient l'inca dans la salle où fut donné l'audience aux ambassadeurs, il y avoit deux de leurs historiens qui, par leurs chiffres et les noeuds dont j'ai parlé dans mon *Histoire des Incas*, marquèrent le mieux qu'ils purent ce que dit Fernand de Sotto, et la réponse de l'inca.

Cependant les ambassadeurs étoient surpris de voir que le roi leur faisoit si bonne mine, et que pourtant les capitaines et les curacas fondoient en larmes ; de sorte que ne sachant pas la cause qui obligeoit des personnes de leur condition d'en répandre en si grande abondance, ils en eurent très-grande pitié. Blas-Valera plaint aussi extrêmement en cet endroit le malheur de ces profanes-là, disant que si l'interprète eût bien expliqué les raisons de l'inca, elles auroient touché et fléchi ceux à qui elles s'adressoient; mais cet

ignorant ne satisfit pas mieux les Espagnols que les Indiens. Sur ces entrefaites, les ambassadeurs furent un peu en peine quand ils ouïrent parler des ruines et des morts qu'ils avoient causées, tant dans l'île de Puna que dans la forteresse de Tumpiz; ce qui leur fit craindre que l'inca ne voulût s'en venger, parce que le truchement ne s'étoit pas bien expliqué, et qu'il n'avoit pas su répliquer à la réponse d'Atahuallpa, qu'il ne leur avoit même dite que fort confusément.

Les ambassadeurs ayant demandé au roi la permission de s'en retourner l'obtinrent incontinent, et il leur dit en termes fort obligeants qu'ils se retirassent à la bonne heure, et qu'il iroit bientôt à Cassamarca pour y voir les fils de son dieu Viracocha et les ambassadeurs de Pachacamac. Ils sortirent aussitôt du palais royal, dont ils ne cessoient d'admirer les richesses, aussi bien que la grande estime que faisoient d'eux tous les Indiens. Avant que de monter à cheval, ils furent abordés par deux Curacas qui les prièrent de vouloir accepter un présent qu'ils avoient à leur faire, et de leur pardonner s'ils leur offroient des choses indignes de leur divinité. Cela dit, ils commandèrent à leurs serviteurs qui les suivoient de les mettre devant eux, ce qu'il firent aussitôt. Il se trouva que c'étoit un présent semblable à celui qu'on leur avoit déjà

fait, mais beaucoup plus grand, y ayant quantité d'or et d'argent, partie mise en œuvre, et partie comme on le tiroit des mines. Cette générosité et ces civilités redoublées firent voir aux Espagnols que la crainte qu'ils avoient que l'inca ne voulût leur jouer quelque mauvais tour étoit mal fondée; de sorte que l'incapacité de Philippille, qui n'avoit pas su leur expliquer la réponse de l'inca, et qui étoit cause qu'ils avoient commis plusieurs grosses fautes, leur fit encore plus de peine.

CHAPITRE XXI.

Les deux ambassadeurs espagnols retournent trouver leurs gens, qui se préparent pour recevoir l'inca.

Les deux ambassadeurs s'en étant retournés vers leurs gens leur firent un long récit de la maison de l'inca, de ses grandes richesses, du bon traitement qu'ils venoient d'en recevoir, et des présents qu'on leur avoit faits, qu'ils partagèrent ensemble. Cela n'empêcha pas qu'ils n'apprêtassent leurs armes, leurs chevaux pour le lendemain, afin de ne pécher pas faute de précautions; car quoiqu'on les

eût avertis du grand nombre de gens qui accompagnoient Atahuallpa, ils n'en avoient pas moins de courage; au contraire, ils se fortifioient toujours dans la résolution de bien combattre. Sitôt qu'il fut jour, les cavaliers, qui n'étoient pas davantage de soixante, se divisèrent en trois escadrons commandés par trois capitaines qui étoient Fernand Pizarre, Fernand de Sotto et Sébastien de Belalcazar. Ils se rangèrent ensemble derrière une vieille muraille, tant pour n'être pas vus des Indiens que pour se rendre redoutables par une sortie subite. Le gouverneur fit un bataillon de cent fantassins dont il voulut être le capitaine. Ils se mirent à l'un des bouts de la plaine de Tempu, pour s'en servir au besoin comme d'un champ de bataille, où ils attendirent le roi Atahuallpa.

Ce roi vint à eux dans une chaise d'or portée sur les épaules des Indiens, avec une magnifique suite de courtisans et d'officiers de sa maison, qui n'étoient pas moins à craindre, comme il sembloit, pour leur courage que par leurs armes. Plusieurs Indiens marchoient devant la chaise royale, aplanissant ce qu'il y avoit de raboteux dans les chemins, dont ils ôtoient non-seulement les pierres et les cailloux, mais jusqu'à la moindre paille. Les plus grands de sa cour étoient les plus proches de sa personne, et les gens de guerre

étoient rangés en quatre bataillons de 8,000 hommes chacun. Le premier bataillon, qui composoit l'avant-garde, marchoit devant lui, comme font les coureurs, pour assurer les chemins. Les deux qui formoient le corps de bataille alloient à ses côtés; et après ceux-ci suivoit l'arrière-garde. Le capitaine se nommoit Ruminavi, qui signifie œil de pierre, à cause d'un durillon qu'une taie y avoit engendré. Dans cet ordre, Atahuallpa fit une lieue de chemin, depuis son camp jusqu'au logement des Espagnols, où il demeura plus de quatre heures; non qu'il eût envie de combattre, comme nous allons voir, mais pour mieux s'éclaircir des particularités de leur ambassade, qu'ils disoient venir de la part du pape et de l'empereur. On l'avoit averti que les Espagnols ne pouvoient monter un côteau fort rude autrement que dessus leurs chevaux, à la queue et au poitrail desquels les gens de pied s'attachoient, afin de se soulager en montant; qu'au reste, ils n'étoient ni dispos à la course, ni si endurcis à la fatigue que les Indiens. Ce qui fut cause que, se fondant sur cette relation et sur la bonne opinion qu'il avoit de ces nouveaux venus, qu'il appeloit des hommes divins, il passa outre sans aucune crainte de ce qui lui arriva depuis, et entra dans la place d'arme, accompagné de trois bataillons de gens de guerre, ayant fait

arrêter l'arrière-garde plus loin. Quand il vit que les fantassins espagnols se tenoient serrés comme s'ils eussent eu peur : « Ces gens-là, » dit-il aux siens, sont autant de messagers » de Dieu qu'il ne faut pas fâcher, mais les » obliger par toutes sortes de civilités. » Alors un religieux de l'ordre des dominicains, nommé Vincent de Valverde, marcha droit à l'inca, avec une croix à la main, dans l'intention de parler au roi de la part de l'empereur.

CHAPITRE XXII.

Harangue que le P. Vincent de Valverde fit à l'inca Atahuallpa.

Le P. Blas-Valera, qui faisoit une très-exacte recherche des choses qui se passoient en ce temps-là pour en écrire un jour l'histoire, rapporte au long la harangue que le P. Vincent de Valverde fit au roi Atahuallpa, qu'il dit avoir lue à Truxillo, lorsqu'il y apprenoit le latin, écrite de la propre main du même P. Vincent, qui étoit entre les mains d'un des conquérants du pays nommé Diego

d'Olivarez, après la mort duquel elle tomba entre celles de son gendre. Aussitôt que le P. Valverde s'approcha de l'inca, ce prince, étonné de voir ses cheveux et sa couronne, comme la portent les religieux, son habit large, et la croix qu'il portoit dans une main, et dans l'autre un livre qui étoit, selon quelques-uns, la Somme de Sylvestre, et selon d'autres le bréviaire ou la Bible ; le roi, pour apprendre de quelle manière il devoit traiter avec cet homme-là, prit l'avis d'un des trois Indiens principaux, qui, par son ordre exprès, quatre jours auparavant, avoit fait donner aux Espagnols tout ce qui leur étoit nécessaire. « De quelle condition, dit-il, pensez-» vous que soit cet homme-là ? Est-il au-dessus » des autres ou au-dessous d'eux, ou leur » égal ? » L'Indien répondit : « A ce que j'en » ai appris, inca, il est capitaine et guide de » parole (il vouloit dire prédicateur), minis-» tre du grand Dieu Pachacamac et son mes-» sager, qui a quelque chose plus que les » autres. » Alors le père Valverde ayant fait la révérence à la manière des religieux demanda permission au roi de parler ; et après l'avoir obtenue, fit la harangue suivante :

« Vous devez savoir, grand et puissant roi, » qu'il est nécessaire que vous et vos sujets » soyez instruits de la vrai foi catholique, et » que vous écoutiez et croyiez ce qui suit :

» Premièrement, qu'un seul Dieu en trois » personnes a créé de rien le ciel, la terre, et » tout ce qui est au monde; que c'est lui qui » donne pour récompense la vie éternelle aux » gens de bien, et pour punition l'enfer aux » méchants, dont les tourments ne finissent ja- » mais; que, dès le commencement du monde, » il créa l'homme de la terre, lui inspirant l'es- » prit de vie que nous appelons ame, et le fit » à son image, à cause de quoi tout homme » est composé de corps et d'ame raisonnable.

» De ce premier homme, à qui Dieu donna » le nom d'Adam, nous sommes tous descen- » dus; et comme il pécha pour n'avoir pas obéi » au commandement de son créateur, en lui ont » péché de même tous les hommes qui sont » nés jusqu'aujourd'hui, et qui naîtront jus- » qu'à la fin du monde; n'y ayant ni homme » ni femme qui soient exempts de cette tache, » excepté notre seigneur Jésus-Christ. Ce fils » du vrai Dieu est venu de ciel en terre, où il » a pris naissance de la Vierge Marie, pour » racheter et délivrer de la tyrannie du péché » tout le genre humain; enfin il est mort pour » notre salut, sur une croix de bois semblable » à celle que je tiens à la main : voilà pour- » quoi, nous qui sommes chrétiens, adorons » la croix.

» C'est lui qui, par sa propre vertu, est res- » suscité et monté au ciel, où il est assis à la

» droite de Dieu, son père tout puissant. Il a » laissé en terre ses apôtres et leurs succes- » seurs, afin que par leurs instructions et par » d'autres voies salutaires ils nous amenassent » à la connoissance de sa divine majesté, et à » l'observation de sa loi.

» Lui-même encore a voulu que saint Pierre » ait été prince des apôtres, de leurs suc- » cesseurs, et de tous les autres chrétiens : » comme aussi lieutenant de Dieu sur terre, » et que les pontifes romains, que les chrétiens » appellent papes, aient la même autorité que » Dieu lui a donnée ; de sorte que dès-lors, et » à présent, ils ont toujours pris et prennent » tous les soins qu'ils peuvent d'instruire les » hommes en la loi du souverain créateur, » et de leur prêcher sa sainte parole. Comme » donc le pontife romain a su que tous les » peuples de ces royaumes, abandonnant le » culte du vrai Dieu, adoroient indignement » les idoles faites à la semblance du diable, » pour les attirer à la véritable connoissance » du Tout-Puissant, il a donné la conquête de » ces pays à Charles, empereur des Romains, » roi des Espagnes, et monarque de toute la » terre, afin qu'ayant subjugué ces nations et » leurs rois, exterminé les rebelles et châtié » les tyrans, il règne absolument sur tous ces » peuples, les réduisant à l'adoration d'un seul » Dieu et à l'obéissance de son église. Ainsi,

» quoique notre prince soit continuellement
» empêché au gouvernement de tant de pro-
» vinces et de royaumes qu'il possède, néan-
» moins il n'a pas voulu refuser de se charger
» de ce que le pape lui a si justement donné,
» pour procurer par là le salut de tant de per-
» sonnes. Voilà pourquoi il a tout aussitôt en-
» voyé des capitaines et des soldats à l'exécu-
» tion de cette entreprise, comme il a fait au-
» trefois à la conquête du Mexique et des terres
» voisines, qu'il s'est assujéties à force d'armes,
» et qu'il a réduites à la vraie religion de Jésus-
» Christ, suivant en cela les commandements de
» Dieu, qui veut que l'on remette les dévoyés
» dans le bon chemin.

» Pour ce même effet, le grand empereur
» Charles V a choisi pour son lieutenant et son
» ambassadeur don François Pizarre, que voi-
» ci, tant pour faire à vos provinces la même
» grâce qu'aux autres, que pour établir une
» alliance perpétuelle entre sa majesté et vous,
» en sorte que vous et votre empire lui soyiez
» tributaires : cela veut dire que payant
» tribut à l'empereur, vous lui soyiez sujets,
» et lui laissiez la libre possession de vos états,
» les soumettant à son gouvernement, à l'exem-
» ple de plusieurs autres grands rois : voilà pour
» le premier point. Quant au second, l'on en-
» tend qu'après que vous aurez cédé le sceptre,
» soit de gré, soit de force, vous ayiez à rendre

» une vraie obéissance au souverain pontife, et
» à bannir pour jamais l'abominable superstition des idoles, qui est de l'invention du
» diable, au lieu que notre religion vient de
» Dieu, source de toute vérité, et que la vôtre
» n'a pour objet que le mensonge et l'erreur.
» Vous devez donc, ô grand roi, vous porter
» volontairement à ce que je vous conseille,
» si vous aimez votre bien et celui de vos sujets. Sinon, n'espérez pour toute récompense qu'une guerre où l'on mettra tout à
» feu et à sang, par le moyen de laquelle vos
» idoles seront abattues; et ainsi on vous contraindra par la force à quitter malgré vous
» votre idolâtrie, pour recevoir la foi catholique et vous rendre tributaire à notre empereur, en lui cédant vos royaumes. Si vous
» vous obstinez au contraire, assurez-vous que
» comme Dieu permit autrefois que Pharaon
» et tous ses gens de guerre périssent dans la
» mer Rouge, il permettra de même que vous
» et vos Indiens soyez tous exterminés et détruits par nos armes. »

CHAPITRE XXIII.

Inconvénients arrivés pour n'avoir pas su expliquer le raisonnement du P. Vincent de Valverde

VOILA quelle fut la harangue du P. Vincent de Valverde, sur laquelle le P. Blas-Valera fait quelques réflexions. Il dit que ceux qui ont parlé de cette harange en ont retranché plusieurs choses, qu'ils n'ont rapportées que par lambeaux; mais que Jean d'Oliva, Christophe de Medina, grands prédicateurs, et fort savants en la langue indienne; Jean de Montalve, prêtre, et interprète; Calconius, Aragonois, docteur en droit, dans le livre qu'il a fait pour la conservation de la liberté des Indiens; le P. Marc de Joffre, cordelier, et plusieurs autres grands hommes, la rapportent tout entière, comme nous avons fait, demeurant tous d'accord qu'elle fut extrêmement rude et piquante. Ce qui fait que ces mêmes auteurs trouvent plus de modération et de modestie en celle que François Pizarre et Ferdinand de Sotto firent à Atahuallpa.

Mais pour revenir à l'explication de cette

harangue, il faut dire quelque chose de son interprète Philippille. Il étoit natif de l'île de Puna, de fort basse condition, si jeune qu'il n'avoit pas encore vingt-deux ans, et aussi peu versé en la langue des Espagnols qu'en celle des incas, pour ne l'avoir pas apprise à Cuzco, mais à Tumpiz, où elle étoit tout-à-fait barbare, et corrompue par les Indiens de l'île, qui ne la savoient pas eux-mêmes : car, comme j'ai dit dans mon autre ouvrage, il est certain qu'à la réserve de ceux de Cuzco, tous les autres Indiens parlent en termes étrangers. J'ajoute que Philippille ne savoit de la langue espagnole que ce qu'il en avoit appris des Espagnols eux-mêmes, et qu'il n'apprit d'eux, en les servant, qu'à demander les choses nécessaires; encore en corrompoit-il la plupart des mots, comme font les nègres; et, bien qu'il fût baptisé, il n'avoit néanmoins aucune teinture de la vraie religion, ni aucune connoissance de la doctrine chrétienne.

Ce fut là pourtant le premier interprète qu'il y eut dans le Pérou ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il s'acquitta si mal de sa charge, et s'il expliqua toutes choses à contre-sens, non par malice, mais par ignorance : comme par exemple, au lieu de dire *un Dieu en trois personnes*, il disoit : *trois dieux et un sont quatre*, usant de supputation pour se faire entendre, ainsi qu'il se voyoit par la tradition des quipus,

autrement des nœnds et des chiffres, dont étoient composées les annales de Cassamarca, où ces événemens se passèrent. Mais après tout, il ne pouvoit s'expliquer autrement : la raison de cela est que les Indiens du Pérou n'ont pas les termes propres pour rendre en leur langue plusieurs paroles de la religion chrétienne, telles que sont celles-ci : *Trinité, personne, Saint-Esprit, foi, grâce, église, sacrements,* et autres semblables termes que ces gentils ne connoissoient point alors : ce qui est cause que les truchements espagnols aujourd'hui, pour bien expliquer ces choses, sont contraints de chercher de nouveaux mots, en se servant avec élégance, et adroitement, de vieux termes indiens, ou même d'user de périphrases et d'imiter les plus habiles d'entre eux, qui accommodent à leur expression les façons de parler espagnoles, par le changement et l'agréable mélange qu'ils font de l'une et de l'autre langue. De sorte que suppléant ainsi aux mots qui manquent aux Espagnols, ils leur donnent moyen de mieux s'exprimer dans leurs prédications, et par conséquent de se rendre plus intelligibles à ceux du pays.

J'ai parlé souvent de toutes ces difficultés, qui se rencontrent dans la langue générale du Pérou, sur le sujet de laquelle je dis encore que si le truchement Philippille fut contraint de prendre les choses au pied de la lettre, ce

ne fut pas tant sa faute que celle de la langue péruvienne; car il est certain que de mon temps, vingt-neuf ans après que les choses dont nous parlons furent arrivées, les Indiens, qui par leur conversation avec les Espagnols devoient être bien plus accoutumés à les entendre, ne laissoient pas néanmoins de faire les mêmes fautes que Philipille; à cause de quoi ils ne s'entretenoient jamais avec lui qu'en leur propre langue. Mais, après tout, je n'ai point connu d'Indiens qui parlassent passablement espagnol, que deux jeunes garçons qui avoient été mes compagnons d'école, où, dès leur enfance, ils avoient appris à lire et à écrire; l'un desquels s'appeloit Charles, fils de Paulu, inca: ce qui venoit sans doute du peu de curiosité qu'avoient les Indiens d'apprendre la langue espagnole, et de la nonchalance des Espagnols à l'enseigner. Si les uns et les autres se faisoient entendre, ce n'étoit point par préceptes ni par règles, mais par le moyen de la communication qu'ils avoient ensemble; pour preuve de quoi je dirai qu'encore que les jeunes Indiens qu'on avoit élevés avec moi entendissent assez bien les choses communes que je leur disois en langue espagnole, lorsque je m'en voulois servir à faire quelque message d'importance, j'étois néanmoins contraint de leur parler indien, parce qu'autrement ils n'eussent pu s'en acquitter, faute d'entendre l'espagnol.

Que si cette ignorance règna parmi les Indiens vingt-neuf ou trente ans après la venue des Espagnols dans leur pays, quoique durant ce temps-là ils eussent toujours conversé avec eux, faut-il s'étonner s'ils ne pouvoient auparavant s'expliquer, dans un temps où, sans s'être fréquentés, ils ne se parloient entre eux que de guerre? faut-il s'étonner, dis-je, si Philipille ne fit pas bien sa charge de truchement? Aujourd'hui même, et à plus forte raison alors, quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans depuis la conquête de cet empire-là, il ne se trouve point de termes indiens assez propres pour exprimer les mystères de notre religion. Je n'en veux pour toute preuve qu'un catéchisme qui, l'année 1603, ne fut envoyé du Pérou par le P. Diego d'Alcoboza, imprimé l'an 1585 en trois langues différentes, à savoir, en langue espagnole, en la générale de Cuzco, et en la particulière de la province d'Aymara. Si l'on prend la peine de le lire, on trouvera que dans les deux langues indiennes il y a plusieurs mots que l'on a rendus espagnols. Par exemple, dans la seconde demande que fait le directeur spirituel à son disciple, où il dit : *Êtes-vous chrétien baptisé?* la traduction générale de la langue péruvienne porte : *Baptizascachucanqui*, où vous remarquerez qu'il n'y a qu'un mot indien, à savoir le verbe *canqui*, qui répond aux mots *êtes-vous*, et

que le premier des deux autres est purement espagnol, comme le second, qui est l'adjectif *baptisé*, se peut dire aussi castillan; ce qui se rencontre encore dans la langue de la province d'Aymara. En la quatrième demande, qui est: *Savez-vous la doctrine?* on remarque presque la même chose; car le seul verbe *savoir* est indien, et les deux autres noms, substantif et adjectif, sont espagnols, mêlés des deux langues indiennes. Outre tous ces noms il y en a une infinité de castillans que l'on a rendus conformes au langage indien, du nombre desquels j'ai tiré ceux-ci particulièrement, comme les plus considérables : *Jésus-Christ, Notre-Dàme, image, croix, prêtre, dimanche, fête, religion, église, pénitence, communier, jeûner, marier, homme sans femme, concubinaire*, et quantité d'autres qui sont dans le catéchisme. Quoiqu'il soit véritable que quelques-uns de ceux-ci se pourroient dire en indien, comme *Dieu, Notre-Dame, croix, image, dimanche, fête, jeûner, marier, garçon*, et ainsi des autres. Néanmoins c'est bien fait, quand on instruit les Indiens de la vraie religion, de n'user point des termes dont ils se servoient en leur idolâtrie, afin de ne les pas faire souvenir des superstitions signifiées par ces mots, et d'en abolir ainsi la mémoire.

Les raisons que je viens d'alléguer suffisent, ce me semble, pour justifier les Espagnols de

la faute qu'on leur imputoit pour ne s'être pas bien expliqués. Car si maintenant les religieux et les prêtres, dont le nombre est si grand au Pérou, avec tous les soins qu'ils prennent d'apprendre la langue du pays pour instruire les Indiens, ont tant de peine d'en venir à bout, qu'eussent-ils pu faire en ce temps-là, où les Espagnols n'avoient aucune connoissance de la langue péruvienne? Mais pour revenir à l'interprétation du truchement Philippille, qui fut si mauvaise, qu'au lieu d'éclaircir et de rendre intelligibles les paroles de Vincent de Valverde, elle les obscurcit et les rendit ambiguës, je remarquerai ici les principales de ses impertinences, qui furent que, parlant de la génération d'Adam, il dit *que tous les hommes du monde, nés et à naître, chargèrent Adam de leurs péchés*, au lieu de dire *que tous les hommes qui sont nés et qui naîtront ont hérité et hériteront du péché d'Adam; et qu'au reste notre seigneur Jésus-Christ, sans parler aucunement de sa divinité, fut un très-grand homme, qui mourut pour le genre humain*. J'omets qu'il ne fit pas non plus mention de la pureté de la Vierge, et qu'en un mot il rendit le sens des paroles dont il devoit être l'interprète tout au contraire de l'intention de celui qui les proféra.

Il est vrai, néanmoins, que dans l'explication de la suite de la harangue, il fit moins de

fautes qu'au commencement, à cause qu'elle traitoit d'un sujet de guerre; mais d'un autre côté il enchérit tellement sur la puissance de l'empereur Charles-Quint et sur les soins qu'il prenoit d'envoyer des capitaines et des soldats à la conquête du monde, qu'à l'entendre parler les Indiens crurent que Charles étoit maître du ciel. Je laisse à part quantité d'autres choses qu'il dit, et qui n'étoient pas moins extravagantes que celles-ci, parce que le truchement ne les entendoit point, et qu'il ne pouvoit par conséquent expliquer ce qu'il ignoroit. Néanmoins de cette faute, le P. Blas-Valera en tire une vérité grande et remarquable, qui est qu'aujourd'hui les Indiens de Cuzco qui naissent et sont élevés par les Espagnols, dont ils savent fort bien la langue, et qui ne sont pas mal instruits dans les mystères de la foi, n'osent pourtant expliquer en leur langue aux Indiens étrangers ce qu'ils entendent dire aux prédicateurs espagnols, de peur qu'il ne leur échappe quelque erreur.

CHAPITRE XXIV.

Réponse d'Atahuallpa à la harangue du P. Vincent de Valverde.

Le roi Atahuallpa ayant appris par la conclusion de la harangue du religieux qu'il lui vouloit persuader de se démettre de gré ou de force de tous ses royaumes, pour se rendre tributaire d'autrui et satisfaire au désir du pape et de l'empereur qui le vouloient ainsi, sinon qu'on mettroit tout à feu et à sang dans le Pérou, fut fort affligé d'une si mauvaise nouvelle. Il s'imagina que ceux que lui et ses Indiens appeloient Viracocha, les tenant pour dieux, ne lui pouvoient faire de si étranges demandes à moins que d'être ses ennemis mortels; ce qui fit qu'il en soupira du profond du cœur, et qu'il exprima son regret par le mot *atac*, qui signifie hélas ! comme si par cette interjection il eût voulu donner à connaître combien lui étoit sensible la conclusion de la harangue du P. Vincent, auquel il fit la réponse suivante, adoucissant le mieux qu'il put l'amertume de son ame :

« C'eût été un grand bonheur pour moi si,
» après avoir refusé comme vous avez fait
» de répondre aux choses que j'ai demandées
» à vos députés, vous m'eussiez appris votre
» volonté par un interprète plus savant, plus
» fidèle et plus expérimenté que le vôtre. Vous
» n'ignorez pas, je m'assure, que les devoirs de
» la vie civile et politique, entre les hommes,
» s'apprennent bien plutôt par la parole que
» par les coutumes : ainsi, quand vous auriez
» les plus hautes vertus qu'on se puisse ima-
» giner, si vous ne me les donnez à connoître
» de vive voix, il sera difficile que je les puisse
» concevoir par la vue. Si donc le langage est
» nécessaire au commerce de tous les peuples
» du monde, il l'est particulièrement à ceux
» qui pour être éloignés comme nous le som-
» mes et de pays et de langage, ne peuvent
» se découvrir leurs pensées que par le moyen
» des interprètes ; tellement que s'ils ne savent
» les langues comme il faut, il vaudroit autant
» parler à des bêtes qu'à eux. Je vous dis ceci,
» homme de Dieu, parce qu'il est impossible
» que vos sentiments ne soient différents de ce
» que m'en a dit votre truchement : l'affaire
» dont il est question le demande ainsi. Si cela
» n'étoit pas, il faudroit nécessairement que
» les effets démentissent vos propositions. Car
» après m'avoir averti par vos ambassadeurs
» qu'elles n'étoient autres que de traiter avec

» moi de paix, d'amitié, d'alliance perpétuelle
» et même de parenté, il est étrange que main-
» tenant vous me fassiez dire tout le contraire
» par votre interprète. A ce que je puis juger de
» son discours, il ne me menace pas de moins, ni
» tous mes sujets, que de guerre, de feu, de
» sang et de massacre. Il prêche le bannisse-
» ment et la ruine totale, tant des incas que
» de tous ceux de leur sang, et veut que re-
» nonçant à mon empire, de force ou de gré,
» je devienne tributaire d'un homme que je ne
» connois pas: d'où je tire cette conséquence,
» qu'il faut nécessairement, ou que votre
» prince et vous soyez des tyrans, qui courant
» par le monde, usurpez les royaumes d'au-
» trui, et ôtez les biens de la vie à des per-
» sonnes qui ne vous doivent rien, et qui ne
» vous ont jamais offensés; ou que le grand
» Dieu vivant, par nous appelé Pachacamac,
» vous ait fait ministres des châtimens qu'il
» veut exécuter contre nous. Que si cela est,
» moi et mes sujets, nous offrons volontaire-
» ment à la mort, et nous rendons à votre
» merci, non que nous ayons peur de vous
» ni de vos menaces, ni de vos armes, mais
» seulement pour obéir à mon père Huayna
» Capac, qui nous commanda par son testa-
» ment de servir et d'honorer des hommes
» barbus comme vous, qui viendroient en ce
» pays un peu après qu'il seroit mort; ce qui

» lui fut confirmé quelques années auparavant » par la nouvelle qu'il eut, que des gens tels » que vous êtes, couraient les côtes de son » empire ; desquels il nous dit que c'étoient » des peuples plus religieux, plus sages et » plus vaillants que nous ne sommes, outre que » leur loi valoit incomparablement plus que la » nôtre. Sachez donc que pour satisfaire à la » dernière volonté de mon père, nous vous » avons appelés Viracocha, vous tenant pour » messager du grand dieu Viracochas, à la » juste indignation et à la puissance duquel » on ne sauroit résister, quoique néanmoins » il ne laisse pas d'être bon et miséricordieux. » Voilà pourquoi, comme ses ministres, vous » ne devez point porter plus avant les ravages » et les cruels dégâts que vous avez faits à » Tumpiz et sur toute sa frontière.

» Outre ceci, votre interprète m'a parlé de » cinq hommes signalés dont il faut, dit-il, » que j'aie connoissance. Le premier est trois » et un (1), qui sont quatre, que vous nom- » mez créateur de l'univers ; et peut-être est- » ce le même que nous appelons Pachacamac » et Viracocha. Le second est celui que vous » dites être père des hommes, sur qui ils se » sont déchargés de tous leurs péchés. Le

(1) Il veut dire un Dieu en trois personnes, comme il a été remarqué ci-devant.

» troisième est Jésus-Christ, qui fut le seul, » à ce que j'en puis comprendre, qui ne se » déchargea point des siens (1) sur ce premier » homme, et qui endura la mort. Le qua- » trième, ajoutez-vous, est le pape, et le » cinquième Charles, que vous nommez sans » faire compte des autres monarques de l'uni- » vers, et qui est relevé par-dessus le reste » des mortels. Mais si ce Charles est prince » absolu de tout ce que l'on voit ici-bas, qu'é- » toit-il besoin que le pape lui fît une nouvelle » donation, pour me faire la guerre et usurper » mes royaumes? Et si le pape avoit ce pou- » voir, n'étoit-il pas plus grand seigneur que » Charles qui est, à ce que vous assurez, » empereur de tout le monde? Je m'étonne » encore de ce que vous voulez que je lui » paie tribut plutôt qu'aux autres, sans m'en » donner aucune raison, et sans considérer » qu'il n'y a rien qui m'y puisse obliger : car » si j'avois à payer tribut et faire hommage » à quelqu'un, ce devroit être, ce me semble, » à ce grand Dieu qui nous a tous crées; à ce » premier homme qui est père du genre hu- » main; à ce Jésus-Christ qui n'a jamais mis » ses péchés sur un autre, et qui peut donner » mes royaumes et ma personne à qui bon lui

(1) Lisez le chapitre précédent, qui vous éclaircira de ces deux erreurs, nées de la fausse explication du truchement.

» semblera. Que si vous me répondez que je » ne dois rien à ceux-ci, je vous répondrai de » même que je ne dois rien à votre Charles, » qui m'est inconnu, et qui n'a jamais eu au- » cun droit sur les terres de mon obéissance. » Mais après tout, quand même il l'auroit » par la donation du pape, il étoit juste, si » je ne me trompe, que vous m'en avertissiez » avant que de me menacer de guerre, de feu, » de sang et de massacre, pour me faire ré- » soudre à m'assujétir à son empire; car je ne » suis pas si dépourvu d'esprit que je ne sa- » che bien obéir à ceux auxquels la raison et » l'équité m'obligent de me soumettre.

» Enfin je voudrois bien savoir si votre » Jésus-Christ, qui fut si bon, mourut de ma- » ladie, ou entre les mains de ses ennemis; » s'il fut mis au nombre des Dieux devant sa » mort ou après; et si vous prenez pour des » divinités ces cinq personnes, que vous m'a- » vez proposées, et auxquelles vous portez » tant d'honneur. Car si cela est, vous avez » plus de dieux que nous, qui n'adorons que » le Pachacamac comme souverain dieu, au- » dessous duquel nous mettons le soleil, qui » a la lune pour sœur et pour femme. Voilà » pourquoi je serai bien aise de m'éclaircir » de toutes ces choses par un meilleur tru- » chement que n'est celui qui m'en a parlé, » afin que les sachant je vous obéisse. »

CHAPITRE XXV.

Querelle survenue entre les Indiens et les Espagnols.

L'ÉPREUVE qu'Atahuallpa venoit de faire de l'ignorance du truchement des Espagnols fut cause qu'il s'avisa de deux expédients, pour s'accommoder à son ignorance, et se faire mieux entendre à lui. Le premier fut de lui dire les choses par articles, l'un après l'autre jusqu'au dernier, afin qu'il les conçût et les retînt plus facilement; et le second de les débiter en la langue de Chinahasuyu, qui étant plus commune dans ces provinces-là que celle de Cuzco, seroit plus intelligible à l'interprète Philipille, et qu'ainsi il en comprendroit mieux ses raisons, et les feroit mieux comprendre aux autres, quelque barbare que fût son langage. De sorte qu'après les avoir exprimées le mieux qu'il put, on envoya dire aux annalistes de les marquer par leurs nœuds, afin de les laisser à la postérité.

Pendant que cela se passoit, les Espagnols, qui ne pouvoient souffrir la prolixité de la

harangue du religieux, sortirent de leurs postes pour combattre les Indiens, et leur ôter l'or, l'argent et les pierreries dont ils s'étoient parés, pour faire plus d'honneur à l'ambassade du monarque de tout l'univers. Quelques autres s'avisèrent de monter sur une petite tour où il y avoit une idole enrichie de plaques d'or, d'argent et de pierres précieuses, qu'ils pillèrent entièrement, ce qui scandalisa fort les Indiens, qui voulurent en tirer vengeance ; mais l'inca qui s'en aperçut, se mit à crier qu'ils s'arrêtassent, et qu'ils eussent à ne pas maltraiter les Espagnols, quelques pillages qu'ils fissent, quand même ils attenteroient à sa propre vie. Sur quoi le P. Blas-Valera fait cette belle réflexion, que comme Dieu changea l'humeur aigre du roi Assuérus par la présence de la reine Esther, ainsi par le moyen de la sainte croix, que le religieux de Valverde tenoit en main devant l'inca, il rendit non-seulement doux et paisible, mais encore plein de soumission et d'humilité, le cœur du roi Atahuallpa. Les historiens disent que ce fut F. Vincent de Valverde qui fit soulever les Espagnols, en leur demandant justice et vengeance contre Atahuallpa, qu'il accusa d'avoir jeté par terre le livre qu'il tenoit à la main, quoique cela ne fût pas véritable. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le P. Vincent fut lui-même alarmé du

bruit que firent les Indiens, et que s'étant levé avec précipitation de la chaise où il étoit assis en parlant au roi, il avoit posé la croix qu'il tenoit à la main, et qu'en même temps le livre qu'il avoit devant lui vint à tomber. De sorte qu'après l'avoir relevé, il courut à ses gens, et leur cria qu'ils ne fissent aucun mal aux Indiens. Il avoit même déjà conçu quelque inclination pour Atahuallpa, ayant jugé son discernement par sa réponse, et de la vivacité de son esprit par ses demandes, auxquelles il alloit satisfaire quand cette émeute survint. Il est encore faux, quoi qu'en disent les historiens, que le roi ait proféré ces paroles : « Vous » autres croyez que Jésus-Christ est Dieu, et » qu'il a souffert la mort, mais pour moi j'adore » le soleil et la lune qui sont immortels ; » et ce qu'ils assurent ensuite, qu'ayant demandé à F. de Valverde qui lui avoit appris que le Dieu des chrétiens étoit le créateur de l'univers, ce bon religieux lui répondit que c'étoit son livre ; et qu'alors le roi le prit en main, en tourna les feuillets, puis le porta à une de ses oreilles, et que voyant qu'il ne lui disoit mot, il le jeta par terre : ce qu'apercevant F. Vincent, il le releva aussitôt, et s'adressant aux Espagnols : « Chrétiens, leur dit- » il, souffrez-vous que ces méchants foulent » aux pieds les saints évangiles ? Vengez à ce » coup l'outrage qu'ils font à notre religion,

» et détruisez ces infidèles, qui méprisent no-
» tre loi et ne daignent pas faire amitié avec
» nous. » Il ne faut pas croire aussi moins fabuleuse cette réponse, qu'ils font faire à l'inca dans leurs écrits : « Je suis né libre, et
» n'ai que faire de payer tribut, et que je ne
» dois rien à personne, puisque je ne relève
» d'aucuns potentats : ce n'est pas que je
» ne fusse bien aise d'être ami de l'empereur,
» quand je considère qu'apparemment il faut
» qu'il soit fort puissant pour envoyer comme
» il fait tant d'armées en des pays si éloignés
» comme ceux-ci. Mais pour ce que vous me
» dites que je dois rendre obéissance au pape,
» je ne suis pas d'humeur à le faire, ne pou-
» vant avoir bonne opinion d'un homme qui
» veut enrichir ses amis aux dépens d'autrui,
» et qui me commande que j'aie à renoncer
» en faveur d'une personne qui m'est incon-
» nue, à un empire qui m'appartient de droit.
» Quant à ma religion, puisqu'elle me semble
» très-bonne, j'aurois bien peu d'esprit et
» d'honneur de la changer avec une autre,
» et de mettre en question une chose sur la-
» quelle je n'ai aucun doute, et que j'ai reçue
» de mes ancêtres par une tradition très-
» ancienne. »

Tout ce que je viens de dire n'est fondé que sur les fausses relations que les historiens ont eues, car Atahuallpa ne refusa jamais le droit

du tribut, et insista seulement sur ce qu'on lui prouvât par de bonnes raisons qu'il devoit le payer, et ce fut dans cette conjoncture que survint le bruit que firent les Indiens. Le général espagnol et ses capitaines envoyèrent à l'empereur la relation que les historiens ont publiée depuis ; et apportèrent toutes sortes de précautions et de soins pour empêcher qu'on n'écrivît la verité de ce qui s'étoit passé. Pour moi, je l'ai apprise de la bouche même de plusieurs personnes qui se trouvèrent à cette journée : outre que cela est particulièrement marqué dans les nœuds historiques de la province de Cassamarca. Le R. P. Blas-Valera dit qu'un de ceux qui surent le mieux toutes les particularités fut Alphonse Valera, son père, à qui il assure d'en avoir ouï faire le récit plusieurs fois. Le nombre de ceux qui moururent ce jour-là fut de plus de 5000 Indiens, dont il y en eut 3500 qui passèrent par le fil de l'épée. Les autres furent des enfants, de jeunes garçons, des femmes et des vieillards, qui étoient venus pour voir cette ambassade. Il mourut de ceux-ci plus de 1500, qui furent étouffés dans la foule par leurs propres gens, sans y comprendre une grande quantité de personnes de tous âges qui furent écrasées sous une muraille que les Indiens abattirent par l'impétuosité de leur fuite.

Deux jours après cette déroute, la croix fut

trouvée au même lieu ou le P. de Valverde l'avait laissée, personne n'ayant osé en approcher. Les Indiens l'adorèrent, se souvenant de celle qu'ils avoient vue dans Tumpiz, et croyant qu'il y avoit dans ce bois-là quelque divinité particulière : si bien qu'ils lui demandoient pardon des offenses qu'ils avoient faites contre elle, ne sachant pas les mystères de Jésus-Christ, notre souverain seigneur. Ils se souvinrent alors de cette ancienne tradition de leur inca Viracocha, « qu'il viendroit un jour auquel non-seulement leurs lois, leurs villes et leurs états seroient changés, mais qu'aussi leur religion et leurs cérémonies s'éteindroient comme un feu, et passeroient aussi vite qu'un éclair. » Et comme ils ignoroient si cette révolution ne devoit point arriver alors ils ne pouvoient se résoudre, ni de se défendre, ni d'offenser les Espagnols, qu'ils respectoient au contraire comme des dieux, les croyant messagers du dieu Viracocha qu'ils adoroient et dont ils leur avoient donné le nom.

Tout ce que je viens de rapporter est tiré de nos relations et des mémoires du P. Blas-Valera, dont je souhaite fort d'avoir l'histoire complète, afin d'en orner la mienne, étant bien assuré qu'il n'écrivoit rien sans avoir examiné la vérité de chaque succès, par l'exacte information qu'il tiroit des Indiens et des Espagnols. Voilà pourquoi je ne manquerai pas

de le citer dans tous les endroits qui me sembleront convenables à mon sujet, pour l'appuyer de son autorité que j'estime beaucoup.

CHAPITRE XXVI.

L'auteur confronte ce qu'il a dit avec les historiens espagnols.

AYANT maintenant à faire une espèce de parallèle entre les choses que j'ai rapportées et celles que les historiens espagnols ont écrites, je dois avertir que la harangue de F. Vincent et la réponse d'Atahuallpa sont fort abrégées dans les histoires qu'on a données au public, à cause que le général et ses capitaines, qui envoyèrent la relation, retranchèrent la plupart des choses qu'ils ne vouloient qu'on sût; et au contraire ils en ajoutèrent plusieurs autres qu'ils croyoient leur être favorables, afin de ne se condamner pas eux-mêmes s'ils en usoient autrement, pour donner plus de lustre à leurs beaux exploits, pour lesquels ils envoyoient demander des récompenses. Ce que nous avons dit du commandement qu'Atahuallpa fit à ses Indiens de ne pas combattre contre les Espagnols,

est aussi rapporté par les historiens, particulièrement par François Lopez de Gomarre, qui dit : « Quoique ce jour-là les Indiens fussent prêts et sous les armes, si est-ce qu'ils ne donnèrent point; chose non moins remarquable que fort éloignée de leur humeur farouche, et de leur manière de faire la guerre: mais ils n'eurent ni ordre ni signal pour combattre; et étant sur le point de consulter là-dessus, ils se trouvèrent surpris et alarmés par le bruit soudain des trompettes, des arquebuses, de l'artillerie, et des chevaux même, au poitrail desquels on avoit attaché quantité de sonnettes, afin que leur tintamarre confus les épouvantât. » Un peu plus bas il ajoute que « Plusieurs Indiens furent tués en ce combat parce qu'ils ne firent aucune résistance, et que cependant les nôtres les perçoient à grands coups d'estocades, par le conseil de F. Vincent, qui leur persuadoit d'en user ainsi pour ne pas rompre leurs épées. » Les autres auteurs suivent l'opinion de celui-ci, et remarquent qu'aussitôt que les Indiens virent leur roi prisonnier, ils se débandèrent et se mirent en déroute. D'où l'on peut conjecturer qu'il falloit bien qu'Atahuallpa leur eût défendu de ne point combattre ce qui fut assurément un effet de la miséricorde de Dieu, pour empêcher que ce jour-là il ne mourût plusieurs fidèles chrétiens, qui

devoient prêcher son saint Evangile; que si l'inca ne leur eût pas défendu d'en venir aux mains, il est indubitable que, voyant leur prince par terre, et qu'on l'arrêtait prisonnier ils se fussent servis des armes qu'ils avoient en main, et des pierres mêmes, pour empêcher qu'on ne l'emmenât, et qu'ils eussent répandu pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang : tellement que de 160 Espagnols qu'ils étoient en tout, il n'en fût pas demeuré un seul en vie, au lieu qu'il n'y en eut aucun ni tué ni blessé, à la réserve de don François Pizarre, qu'un des siens blessa légèrement et sans y penser, en voulant se saisir d'Atahuallpa. La raison pour laquelle les Indiens ne combattirent point fut parce qu'ils tenoient pour maxime de religion d'obéir au commandement de l'inca, y allât-il de sa vie et de la leur, comme il arriva dans l'occasion présente. Pour ce qui est des reproches qu'on fait à F. Vincent d'avoir lui-même causé la sédition, demandant vengeance contre les Indiens, et conseillant aux Espagnols de ne frapper ni de revers ni de taille, pour ne pas rompre leurs épées, ce qui fut cause que le massacre des Indiens fut plus grand, le même auteur rapporte que ce fut une fausse relation que l'on fit aux historiens, qui écrivirent en Espagne tout le contraire de ce qui s'étoit passé à 3000 lieues de là.

CHAPITRE XXVII.

Les Espagnols font prisonnier le roi Atahuallpa.

Les cavaliers espagnols sortirent alors de leurs postes en grande furie, et se mêlèrent dans les bataillons indiens, dont ils en tuèrent plusieurs à coups de lances, ne trouvant personne qui leur résistât. Cependant don François Pizarre et ses fantassins s'avancèrent du côté d'Atahuallpa, poussés d'un ardent désir de l'avoir entre leurs mains, parce qu'ils croyoient que par ce moyen ils auroient en leur puissance tous les trésors du Pérou; ce qu'apercevant les Indiens ils environnèrent en grand nombre la chaise du roi, pour empêcher qu'on ne le foulât aux pieds, ou qu'on ne lui fit quelque autre mal. Les Espagnols en blessèrent plusieurs, quoiqu'ils ne se défendissent point, et qu'ils se tinssent seulement autour de la chaise du roi, afin qu'aucun n'en pût approcher. Mais après qu'il en fût demeuré quantité de morts sur la place, l'on fendit enfin la presse, et don François Pizarre fut le

premier qui, le saisissant par une des manches de sa robe, tomba par terre avec lui. Un historien dit qu'il le prit par les cheveux; mais cela ne peut pas être parce que les incas étoient rasés.

Quoi qu'il en soit, il est très-certain que les Espagnols renversèrent de sa chaise le roi Atahuallpa, qu'ils firent leur prisonnier. Voici ce qu'en dit François Lopez de Gomarre, (chap. 113): « Pas un des Espagnols ne fut ni tué ni blessé, hormis François Pizarre, qui voulant saisir Atahuallpa reçut une blessure d'un poignard dont un de ses soldats voulut blesser l'inca pour l'abattre par terre; d'où quelques-uns ont tiré cette conjecture, que ce fut un autre que Pizarre qui l'arrêta prisonnier. » Nous ajouterons pour suppléer à ce qui manque à cette histoire que ce soldat, qu'on nommoit Michel Astete, fut depuis un des seigneurs de la ville de Huhamanza, où il fut pourvu d'un bon département d'Indiens. Comme Atahuallpa vint à tomber, ce même soldat lui ôta le bourrelet rouge qu'il portoit sur le front au lieu de couronne, et le garda soigneusement, ce qui fit croire à plusieurs que c'étoit lui qui avoit pris le roi. Mais puisqu'ils se trouvèrent si proches l'un de l'autre, il est juste d'en donner l'honneur au capitaine Michel Astete, qui garda ce bourrelet jusqu'en l'an 1557 qu'il le rendit à l'inca Sarri Tupac,

quand il sortit des montagnes, où il s'étoit retiré, comme on le dira en son lieu.

Les Indiens voyant leur roi pris, et que les Espagnols ne cessoient de blesser et de tuer, s'enfuirent tous; et ne pouvant sortir par où ils étoient entrés, parce que les cavaliers s'étoient saisis de ce poste-là, s'allèrent mettre à couvert d'une des murailles qui environnoient cette place, et qui étoient toutes de brique fort polie, faites du temps du grand-inca cutec lorsqu'il gagna Cassamarca. Mais à force de courir contre cette muraille pour se garantir de la violence des cavaliers, ils la choquèrent si rudement qu'ils en abattirent plus de cent pas de longueur, et s'ouvrirent ainsi un chemin pour se retirer au camp. Les Espagnols, ne se contentant pas de les voir fuir, les poursuivirent la lance à la main jusqu'à ce que la nuit leur en fit perdre la piste : alors ils saccagèrent leur camp où ils trouvèrent quantité d'or, d'argent et de pierreries. François Lopez de Gomarre dit sur cela ces mots (chap. 114) : « Ils trouvèrent, tant au palais royal qu'au camp d'Atabaliba, cinq mille femmes qui, bien que tristes et abandonnées, ne laissèrent pas de prendre part avec les Espagnols à une infinité de riches tentes, de beaux meubles, de fines étoffes, d'habillemens superbes et de précieux ustensiles d'argent et d'or, l'un desquels pesoit à

ce que l'on dit deux cent livres de ce métal; la seule vaisselle d'Atabaliba étant estimée 100,000 ducats. Cependant ce malheureux prince fut fort chagrin de se voir dans les fers, et prioit à tout moment Pizarre de le vouloir bien traiter, puisque son destin l'avoit fait tomber entre ses mains, etc. » j'ai tiré ceci mot à mot de Gomarre, d'Augustin de Zarate, et de quelques autres historiens, auxquels je renvoie ceux qui en voudront savoir davantage.

CHAPITRE XXVIII.

Atahuallpa promet pour sa délivrance une rançon immense aux Espagnols.

Les hommes de condition qui s'étoient sauvés du massacre de Cassamarca, sachant que leur roi vivoit, se présentèrent pour le servir en prison. Le seul Ruminavi son mestre de camp, qui étoit demeuré à l'arrière-garde, et qui n'avoit jamais été d'avis de traiter de paix avec les Espagnols, ni de se fier en eux, sachant ce qui se passoit à Cassamarca, fut si fâché de ce qu'on ne l'avoit pas voulu croire

qu'il s'enfuit avec ses gens au royaume de Quito, afin d'y faire les préparatifs nécessaires pour se défendre des Espagnols, et pousser ses desseins particuliers plus avant; son intention étoit de se soulever contre Atahuallpa, avec ceux de ce royaume, selon l'exemple que lui-même leur avoit donné. Dans cette vue, dès qu'il fut arrivé à Quito, il se saisit de quelques-uns des enfants du roi, sous prétexte de les vouloir protéger et défendre contre les violences des Espagnols; mais peu après il les fit mourir, aussi bien que Culliscacha, que les historiens espagnols nomment autrement Illescas, frère d'Atahuallpa. Il fit encore mourir le mestre de camp Calcuchima et plusieurs autres capitaines, et Curacas comme on le dira en son lieu.

Le roi Atahuallpa, se voyant garotté avec une chaîne de fer, commença de capituler, et offrit pour sa rançon de couvrir de vaisselle d'or et d'argent le plancher d'une grande salle où il étoit prisonnier; mais voyant branler la tête aux Espagnols qui étoient présents comme s'ils eussent voulu donner à connoître par là qu'ils n'en croyoient rien, il les assura, ainsi que le remarque François Lopez de Gomarre, « que dans certain temps préfix, il leur donneroit autant de vaiselle et d'autres pièces d'or et d'argent qu'il en faudroit pour remplir la salle à la hauteur d'une marque qu'il fit lui-

même avec la main contre la muraille, à l'entour de laquelle il voulut qu'on traçât en égale proportion une ligne rouge, afin qu'il n'y eût point d'erreur, à condition néanmoins de ne point fondre ni rompre les cuves, cruches et vases qu'on y rangeroit jusqu'à la hauteur de la ligne, etc. » Je n'ajoute rien à cela pour n'être pas trop long. Il me suffit de dire absolument ce qui regarde la vie et la mort des rois incas jusqu'au dernier et de leurs descendants, ce qui a toujours été mon intention, et de rapporter ensuite ce qui s'est passé de plus remarquable dans les guerres des Espagnols.

Atahuallpa envoya de toutes parts chercher de l'or et de l'argent pour payer sa rançon, et quoiqu'on lui en apportât une prodigieuse quantité, il paroissoit pourtant impossible aux Espagnols qu'il pût jamais accomplir sa promesse : ce qui excitoit du murmure entre eux. Ils disoient que puisque le prisonnier ne pouvoit leur tenir parole, et que le terme étoit expiré, il ne lui falloit pas accorder un plus long délai, de peur que ses gens ne se ralliassent en attendant pour leur couper à tous la gorge et délivrer leur roi. L'inca, qui avoit l'esprit pénétrant, s'apercevant qu'ils étoient mécontents, en demanda la cause à don François Pizarre, et l'ayant apprise il lui dit « que les Espagnols avoient quelque raison de le soup-

çonner, ne sachant pas la grande distance qu'il y avoit entre les principaux lieux d'où lui devoit venir la plus grande partie de sa rançon, qu'il espéroit avoir bientôt de Cuzco, de Pachacamac, de Quito et de plusieurs autres provinces; qu'il leur faisoit savoir au reste, que le plus proche de ces endroits qui étoit Pachacamac, étoit à quatre-vingts lieues de là; que jusqu'à Cuzco il y en avoit deux cents, et trois cents jusqu'à Quito. En un mot, que pour ne leur laisser aucun doute dans l'esprit; ils n'avoient qu'à envoyer quelques Espagnols pour voir les trésors de ces pays-là et de tout le royaume, afin qu'ils se satisfissent et se payassent par leurs propres mains. »

Mais comme l'inca soupçonna que les Espagnols pourroient craindre qu'on ne jouât quelque mauvais tour à ceux à qui l'on donneroit cette commission : « Vous n'avez que faire de » rien craindre, leur dit-il, puisque vous me » tenez dans les fers. » Alors Fernand de Sotto et Pierre de Barco, natif de la ville de Lobon, résolurent d'aller à Cuzco. Atahuallpa fut bien fâché de ce que ce voyage échut à Fernand de Sotto, à cause qu'il lui vouloit du bien, et qu'il étoit comme assuré qu'il le serviroit en ami dans l'occasion. Cependant il n'osa rien dire, de peur que les Espagnols ne lui reprochassent qu'il se contredisoit en sa demande, et qu'ainsi il ne leur fût plus suspect

qu'auparavant. Outre ces deux Espagnols, il y en eut quatre autres qui furent envoyés en diverses provinces, pour remarquer quels en étoient les trésors. Le premier fut à Quito, le second au pays des Huayllas, le troisième à Huamachucu et le quatrième à Ciclapampa. On leur recommanda surtout de prendre bien garde si l'on ne levoit point de gens de guerre par le royaume, pour retirer de prison Atahuallpa leur roi. Mais ce prince, bien loin de faire quelque tentative pour cela, ne pensoit qu'aux moyens d'avoir la quantité d'or et d'argent qu'il avoit promise pour se mettre en liberté, et il fit publier par tout son royaume « que, dans tous les lieux de son obéissance par où passeroient ces chrétiens solitaires, on eût à les recevoir et à les loger en leur faisant toute sorte de bon accueil et de bonne chère. » En effet, tant en considération de ce mandement de l'inca que pour les merveilles qu'ils avoient apprises des Espagnols, qu'on tenoit pour dieux dans le pays, et pour messagers du grand Pachacamac, comme ils en avoient eux-mêmes semé le bruit; outre qu'ils savoient encore ce qui étoit arrivé dans Tumpiz à Pierre de Candie, avec ces deux animaux furieux dont nous avons parlé; on les régaloit le mieux qu'on pouvoit par toutes les villes où ils passoient. Les habitans leur présentoient tout ce qu'ils avoient de plus exquis, jusques

à leur vouloir faire des sacrifices, étant si superstitieux et si sots, que d'adorer les Espagnols comme des dieux, quoiqu'ils sussent par le rapport de ceux qui étoient échappés du massacre de Cassamarca qu'ils les avoient traités en démons. C'étoit peut-être à cause de cela qu'ils leur sacrifioient, pour les apaiser et empêcher que s'il ne leur vouloit faire du bien, ils ne leur fissent au moins aucun mal.

Fernand de Sotto, Pierre de Barco et les autres quatre Espagnols, voyageoient à la manière du pays, dans des hamecas portés sur les épaules des Indiens, l'inca l'ayant ainsi demandé, afin qu'ils allassent plus vite, et plus à leur aise. Il faut remarquer que le mot Amaca est indien, et de la langue des îles de Barlovento, où pour l'extrême chaleur du pays, les plus voluptueux reposent en certains lits, qui sont comme des rets faits de feuilles de palmier, ou d'autres arbres. Quant aux gens du commun, ils en ont de coton, qu'ils attachent par les deux bouts à deux pieux, et qu'ils élèvent ainsi de terre de la hauteur d'une aune, où l'on est plus fraîchement, et plus à son aise que sur des matelas. Les Indiens du Pérou attachoient de cette manière une corbeille à un pieu de la longueur de trois ou quatre aunes, où s'étendoit tout de son long celui qui devoit courir la poste; les deux bouts de la corbeille étant attachés au plus haut du

pieu, pour empêcher que le voyageur qui étoit dedans ne vînt à tomber. Ils le portoient avec beaucoup d'adresse et de facilité, se succédant les uns aux autres afin de se délasser, car ils étoient toujours vingt ou trente qui le portoient chacun à son tour, et qui changeoient encore comme de relais de trois en trois lieues; parce qu'autrement ils n'y eussent pu suffire dans un grand voyage. Voilà comme ils couroient la poste. Ils appeloient huanta ou rampa, cette espèce de litière, et les Espagnols la nommoient hamaca, parce qu'elle ressembloit à peu près aux lits ordinaires.

Ce fut dans cet équipage que ces deux Espagnols, Fernand de Sotto et Pedro de Barco firent 200 lieues de chemin, depuis Cassamarca jusqu'à Cuzco, plus sûrement et avec moins d'incommodité que s'ils eussent voyagé dans leur pays propre. La même chose arriva aux autres quatre, parce que la parole de l'inca et la proclamation qu'il fit faire mirent en sûreté leur vie, et furent cause que partout où ils passèrent on les reçut si bien que lorsqu'ils en parlaient ils ne trouvoient pas de termes assez forts pour exprimer le bon traitement qu'on leur avoit fait.

CHAPITRE XXIX.

Fernand Pizarre va à Pachacamac ; succès de son voyage.

Un peu après le départ de Fernand de Sotto, François Pizarre alla au temple de Pachacamac pour voir si ce qu'on disoit de ses grandes richesses étoit véritable. Il prit avec lui des cavaliers pour n'être pas seul, s'il lui arrivoit quelque chose de sinistre. Ces Espagnols se mirent ainsi en chemin, et comme ils eurent gagné le haut d'une montagne, ils en virent une autre devant eux dont le sommet leur sembloit tout d'or et leur éblouissait les yeux, tant il étoit resplendissant. Ils marchèrent droit à ce lieu-là, surpris de ce qu'ils voyoient, et, ne pouvant s'imaginer la cause de cet éclat extraordinaire, mais ils trouvèrent que c'étoient divers ustensiles de cuisine, comme cuvettes, brocs, vases, grandes et petites marmites et chaudrons, sans y comprendre quelques pavois ou rondaches, et plusieurs autres pièces d'or et d'argent, qu'un frère d'Atahuallpa, nommé Culliscacha, dont

nous avons parlé ci-devant, faisoit transporter pour aider à payer la rançon du roi. Le tout étoit estimé deux millions, quoique quelques historiens ne le fassent monter qu'à 360,000 ducats ou environ, ce qui me fait croire qu'il y eut de l'erreur dans ce calcul, comme on le verra par la division qui en fut faite. Les Indiens qui portaient toute cette vaisselle s'en étoient déchargés quand les Espagnols en aperçurent l'éclat, qui leur fit juger que ce pouvait bien être de l'or, comme c'en étoit en effet. Ceci me fut raconté dans mon pays par ceux qui se trouvèrent présents à cette aventure; et depuis, étant en Espagne, j'appris la même chose du cavalier Gabriel Pizarre et d'un autre gentilhomme nommé Jean Pizarre d'Orellana qui s'étoient trouvés alors avec Fernand Pizarre.

Culliscacha ne fut pas plus tôt arrivé à Cassamarca qu'il y délivra ces trésors pour son Atahuallpa, qui lui donna ordre en même temps de s'en aller au royaume de Quito pour en pacifier les troubles s'il y en avoit, et prévenir la rebellion que pouvoit exciter son maître de camp Ruminavi, dont il connoissoit les mauvais desseins.

Ruminavi qui, pour avoir été long-temps le sanglant ministre des cruautés et des tyrannies d'Atahuallpa, connoissoit ses artifices et ses intrigues, ne vit pas plus tôt arriver Cullis-

cacha qu'il se douta bien de ce qui l'amenoit. Il dissimula néanmoins, et, le recevant comme frère de son roi, il s'informa exactement de la manière dont il étoit gardé en prison et des moyens qu'on pourroit tenir pour l'en délivrer, jusques là même qu'ils résolurent entr'eux d'amasser pour cela tout ce qu'il y auroit d'or et d'argent dans le royaume. Ruminavi néanmoins ne désiroit rien moins que la liberté de l'inca, et, s'il témoignoit le contraire, c'étoit par trahison, tant envers le roi qu'envers Culliscacha, qu'il régaloit comme fidèle ministre, en attendant le temps et l'occasion d'exécuter, comme il fit, son pernicieux dessein.

Fernand Pizarre, sans s'amuser à Culliscacha, continua sa route jusques au grand temple de Pachacamac, dont les incroyables richesses, aussi bien que le grand nombre d'Indiens dont cette vallée étoit peuplée, surprirent lui et ses gens. Mais les Indiens furent encore plus étonnés de voir les visages et les chevaux de leurs nouveaux hôtes, ce qui fit que, pour obéir au commandement de leur inca, ils les adorèrent comme des dieux, leur rendirent tous les services imaginables et les régalèrent si bien qu'on auroit peine à le dire. Ayant aperçu alors que leurs chevaux mâchoient leurs mors, qui étoient de fer, ils s'imaginèrent, comme ceux de Cassamarca, qu'ils s'en nour-

rissoient, de sorte qu'en même temps ils leur apportèrent quantité d'or et d'argent, les priant de manger de ces métaux, qui étoient bien meilleurs que le fer. Cependant les Espagnols, qui étoient bien aises de se prévaloir de l'ignorance des Indiens, ainsi qu'ils avoient fait à Cassamarca, leur disoient « qu'ils apportassent quantité de ces vivres-là, et qu'ils les mêlassent parmi l'herbe et le grain de maïs, parce qu'assurément les chevaux, qui étoient grands mangeurs, engloutiroient le tout, » ce que les Indiens faisoient aussitôt, tant ils ajoutoient foi à leurs paroles.

De tout l'or que Fernand Pizarre trouva dans le temple, il en prit ce qu'il put transporter commodément, et donna ordre qu'on envoyât le reste à Cassamarca, disant aux Indiens « que c'étoit pour la rançon de leur roi Atahuallpa, afin qu'ils donnassent de leur bon gré ces richesses et qu'ils ne les cachassent point. Fernand Pizarre étant à Pachacamac, apprit que, plus avant dans le pays, il y avoit un mestre de camp d'Atahuallpa, nommé Chalcuchima, qui commandait un assez bon nombre de gens de guerre. Il envoya d'abord vers lui un homme exprès, afin de lui dire qu'ils eussent à se voir ensemble pour traiter de plusieurs choses nécessaires à la paix et à la tranquillité du royaume. L'Indien ne voulut point aller où était l'Espagnol, ce qui fut

cause qu'il fallut que Pizarre l'allât chercher, en s'exposant beaucoup et tous ceux de sa suite, car on ne sauroit croire combien ils souffrirent en allant et en venant, soit pour les mauvais chemins, soit pour l'incommodité des grandes rivières, dont il falloit passer les ponts, faits, comme j'ai dit ailleurs, de plusieurs claies entassées l'une sur l'autre, où les chevaux ne pouvoient marcher qu'avec beaucoup de peine. Cependant tous les gens de Pizarre trouvoient fort étrange qu'il s'allât mettre à la merci d'un infidèle, au lieu de s'en défier, à cause du grand nombre de gens de guerre qu'il avoit avec lui. Mais le capitaine espagnol se fioit sur les promesses et sur les ordres signés que le roi Atahuallpa lui donna quand il partit pour faire ce voyage, afin de s'en prévaloir au besoin, en cas qu'il fit rencontre par le chemin de quelqu'un de ses capitaines ou de ses mestres de camp. Avec de si bons passeports, Fernand Pizarre ayant trouvé Chalcuchima, lui conseilla de congédier ses gens, et de s'en aller avec lui trouver son roi prisonnier, comme en effet l'Indien le crut; et, pour faire plus de diligence, ils prirent tous deux le chemin de la montagne, où ils fussent morts de froid si les Indiens ne les eussent portés de temps en temps dans certaines grottes qui se rencontroient parmi les rochers, dont il y en a quan-

tité dans ce royaume, et où ils se mettoient à couvert de la neige.

Mais comme leurs chevaux se déferroient à cause des mauvais chemins, et qu'ils n'avoient pas pensé à se pourvoir de fers, ils s'aidèrent de l'industrie des Indiens, qui leur en firent d'or et d'argent, dont ils se servirent en cette occasion. A quoi se rapportent ces paroles de Gomare (chap. 114) : « Ils furent contraints alors de ferrer leurs chevaux d'or et d'argent, à cause que ces métaux ne s'usoient pas si tôt, outre qu'ils manquoient de fer, etc. »

Avec toutes ces traverses et ces incommodités, Fernand Pizarre et Chalcuchima arrivèrent à Cassamarca, où le mestre de camp alla rendre ses devoirs à son inca. Quand il fut près de la salle où il étoit prisonnier, il posa ses brodequins et prit une manière de fardeau sur ses épaules, pour une marque de soumission et de servitude : et touché de ressentiment de voir son roi dans les fers, il lui dit que s'il se fût trouvé présent à cette aventure il eût bien empêché les Espagnols de le prendre. A quoi l'inca fit réponse que le Pachacamac l'avoit ainsi permis afin d'accomplir les prédictions qu'ils avoient depuis tant d'années de la venue de ces nouveaux peuples, de la ruine de leur roi, et de l'aliénation de leur empire, dont son père Huyana Capac les avoit assurés avant que de mourir. Ensuite il ajouta que depuis sa pri-

son il avoit envoyé à Cuzco consulter son père le soleil, et tous les autres oracles du royaume, mais particulièrement l'idole de la vallée de Rimac, qui avoit tout à coup perdu la parole. Qu'au reste ce qui l'affligeoit le plus étoit que l'oracle voilé qui étoit dans le temple de Pachacamac, et qui disoit à ceux qui l'interrogeoient sur les affaires des rois et des grands du royaume quel en devoit être l'événement, étoit aussi devenu muet, et qu'ayant été consulté sur sa prison et sur les moyens dont on pourroit se servir pour rompre ses fers, on n'avoit pas pu tirer un seul mot de lui ; qu'au surplus tous leurs sacrificateurs et leurs devins, qui communiquoient ci-devant si familièrement avec les autres oracles de l'empire, l'avoient averti qu'on n'espéroit plus d'en avoir à l'avenir aucune réponse, ni par conjurations ni par sacrifices. D'où le malheureux Atahuallpa conclut qu'il appréhendoit extrêmement que le soleil, son père, ne l'eût tout-à-fait abandonné, puisqu'il ne souffroit plus que ses prêtres et autres personnes qui leur étoient consacrées entrassent comme autrefois en conférence avec ses idoles ; ce qu'il ne pouvoit prendre que pour des présages évidents de la fin de son empire et de sa vie.

Atahuallpa, touché dans le profond de son ame d'une douleur très-amère, s'entretenoit ainsi avec Chalcuchima dans la prison où il

étoit, et où le secret remords de sa conscience ne cessoit de lui reprocher les misères et les désolations que ses cruautés et ses tyrannies avoient causées et causoient à tout moment à l'infortuné prince Huascar, et à tous ceux de la famille royale.

CHAPITRE XXX.

Les démons du Pérou rendus muets par la vertu des sacrements.

C'EST une chose certaine que les faux oracles cessèrent dans le Pérou par la divine vertu des sacrements. Le premier qu'on y célébra fut la consécration du corps et du sang de notre seigneur Jésus-Christ; le second, le baptême, qu'on donnoit aux Indiens qui entroient au service des Espagnols; le troisième, le sacrement du mariage, par lequel on les lioit inséparablement avec celles qu'ils épousoient; le quatrième, celui de la pénitence, que les Espagnols pratiquoient par l'usage de la confession, avant que de communier. Ces quatre sacrements furent établis les premiers dans mon pays; les autres trois ne le furent pas si promp-

tement, parce qu'on voulut attendre qu'il y eût de la disposition pour les établir. Aussitôt que ces sacremens furent établis dans le Pérou, ils imposèrent silence aux démons qui parloient auparavant aux gentils et communiquoient familièrement avec eux; et s'ils répondoient parfois à quelques-uns, ce n'étoit qu'à leurs sorciers et devins, dans le commerce desquels ils s'entretenoient d'ordinaire, encore falloit-il que ce fût secrètement. Ceux du parti de Huascar, qui s'aperçurent les premiers de ce silence de leurs oracles, dirent d'abord que le soleil, fâché des cruautés et des tyrannies d'Atahuallpa, leur avoit enjoint de se taire, et que cela ne seroit peut-être que pour un temps; mais ils virent depuis que cela continuoit, non-seulement dans un seul lieu, mais partout où il y avoit des oracles, ce qui leur fit croire qu'assurément cela venoit de la venue des Espagnols en leur pays. C'est pourquoi plus ils alloient en avant plus ils les respectoient et les craignoient, comme des hommes qu'ils ne croyoient pas moins puissants que des dieux, puisqu'ils faisoient perdre la parole aux oracles. Aussi fut-ce pour cette même raison qu'ils leur attribuèrent de nouveau le nom de Viracocha, qui étoit un dieu qu'ils avoient en plus grande vénération que les Huacas, dont nous avons amplement parlé ailleurs.

CHAPITRE XXXI.

Huascar, inca, demande du secours à deux des espagnols députés.

Fernand de Sotto et Pierre de Barco, ayant fait plus de cent lieues, arrivèrent à Sansa, où les capitaines d'Atahuallpa tenoient prisonnier Huascar, inca. Les Espagnols sachant qu'il étoit dans ce lieu, le voulurent visiter, et lui souhaitoit très-fort de les voir ; mais cela étoit difficile de la manière qu'il étoit gardé. Ils se virent enfin sans pouvoir s'entendre, faute de truchement, tellement qu'ils ne parlèrent que par signes. Mais depuis, on sut par conjectures qu'après que Huascar, inca, eut appris des Indiens que la vraie intention des Espagnols étoit de rendre justice, et de venger les outrages faits aux innocents, comme en effet ils le publièrent dès qu'ils eurent mis le pied dans le pays, il leur dit, ainsi que les historiens le rapportent, que puisque la principale fin de leur roi et de son capitaine-général étoit de conserver le bon droit aux chrétiens aussi bien qu'aux Indiens, dont il

feroit la conquête, et de leur faire rendre à chacun le sien, il étoit bien aise de leur pouvoir dire l'extrême tyrannie qu'exerçoit contre lui son propre frère; qu'il ne vouloit pas seulement lui ôter un royaume qui lui appartenoit légitimement, mais la vie encore, vu que pour pouvoir le faire mourir quand il voudroit, il le tenoit prisonnier; que partant il les conjuroit de n'aller pas plus avant, et de ne l'abandonner point, parce qu'aussitôt qu'ils seroient sortis les capitaines qui le gardoient ne manqueroient pas de le tuer; qu'il étoit sûr qu'après que le général se seroit enquis de son bon droit, il le rétabliroit sur le trône, puisqu'il disoit n'être venu là que pour la défense de ceux que l'on opprimoit, et qu'alors il donneroit, à lui et à ses gens, des trésors incomparablement plus grands que ceux qui leur avoient été promis par son frère; que non-seulement il élèveroit un monceau d'or et d'argent jusques à la ligne qu'il avoit marquée dans la salle de sa prison, mais qu'il le porteroit trois fois plus haut et jusques au toit; qu'il pouvoit tenir sa parole mieux qu'Atahuallpa, parce qu'il savoit où étoient les richesses de ses ancêtres et de son père, qui consistoient en des trésors inépuisables, et que son frère ne pouvoit s'acquitter de sa parole s'il ne dépouilloit de leurs précieux ornements les temples et les autels, n'ayant point d'autres

biens que ceux-là. Fernand de Sotto et Pierre de Barco, qui l'entendirent par signes, répondirent de même, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre contre l'ordre de leur capitaine, qui portoit qu'ils s'en allassent a Cuzco, mais qu'ils ne tarderoient guere à revenir, et qu'alors ils lui rendroient tous les services qu'il pourroit désirer d'eux. Ils se défirent ainsi du pauvre Huascar, inca, qu'ils laissèrent plus triste et plus désolé qu'auparavant; parce qu'il avoit espéré quelque chose de bon de leur venue, et qu'il étoit bien assuré que leur entrevue seroit cause qu'on lui ôteroit plus promptement la vie, ce qui arriva en effet.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée des deux Espagnols à Cuzco, où ils trouvent des croix dans les temples et dans les maisons royales.

FERNAND DE SOTTO et Pierre de Barco arrivèrent à Cuzco, où, du plus haut du lieu qu'on nomme Carmenca, ils furent ravis de voir cette ville impériale si grande et si bien peuplée. Ils y furent reçus avec beaucoup de

magnificence, et accompagnés d'un grand nombre de gens qui accoururent exprès pour les voir. On fit des réjouissances et des fêtes publiques en leur faveur, et ce ne furent que bals et que danses. On dressa aussi des arcs de triomphe faits de toutes sortes de fleurs, et dressés en égale distance l'un de l'autre, par les principales rues qui étoient toutes jonchées d'herbes odoriférantes. Ils logèrent dans une des maisons royales qu'ils appeloient Hamarucancha, qui appartenoient autrefois à Huayna Capac, et le compliment qu'on leur fit en les priant de l'accepter, fut « que les considérant comme des hommes divins, ils les mettoient dans le palais du plus grand et du plus chéri de tous leurs rois. » A l'entrée de ce palais, il y avoit un dôme extrêmement beau, il y avoit aussi quatre étages dont la charpente étoit merveilleuse, composée de ces prodigieuses pièces de bois qu'on employoit d'ordinaire à la structure des maisons royales; mais le toit, surtout, étoit si haut que je puis dire sans hyperbole, de n'avoir point vu de tour en Espagne, excepté celle de Séville, qui lui fût comparable. Il aboutissoit en rond, revêtu de même que les murailles, ayant au sommet au lieu de girouette, dont les Indiens ne se servoient pas, parce qu'ils ne prenoient point garde aux vents, une manière de pique extrêmement grosse, creuse par-dedans, et de

plus de 60 pieds de hauteur, communément appelée sunturhuaci, c'est-à-dire pièce remarquable. Il n'y avoit point de bâtiment comparable à celui-ci qui fut abattu de mon temps, pour n'embarrasser pas la place, qu'on voulut mettre dans l'état qu'elle se voit aujourd'hui, quoiqu'un si superbe édifice à côté, ne lui servît pas d'un petit ornement. C'est dans le même endroit qu'est maintenant le colisée de la compagnie de Jésus.

Le lendemain, des Indiens invitèrent les Espagnols à se promener par la ville, et les firent porter dans des litières ouvertes à la manière du pays, pour la voir mieux à leur aise. Comme ils passoient par les rues, les habitants leur rendoient tous les respects et toutes les soumissions qu'ils avoient accoutumé de rendre pour une marque d'adoration. Ils étoient comme ravis en extase de voir la majesté de Cuzco, la grandeur et la richesse des temples, et la magnificence des maisons royales, quoique les guerres des Incas les eussent beaucoup diminués de leur lustre, parce qu'on avoit caché la meilleure partie de ce qui s'y trouvoit de plus précieux et de plus beau. Quoiqu'ils fissent beaucoup de cas des palais des incas, à la structure desquels on n'avoit employé aucunes machines, cependant ils estimèrent encore plus le magnifique bâtiment de deux murailles de pareille hauteur, faites de fort

belles pierres entre lesquelles couloit un ruisseau artistement pavé par en bas. Ces murailles s'étendoient à plus d'un quart de lieue de la ville. Ils s'étonnèrent du nombre incroyable d'Indiens, et de la grande quantité de marchands qu'il y avoit, quoique leurs marchandises ne fussent ni en abondance, ni de grand prix. Ils estimèrent fort la civilité des gentilshommes, leur douceur, leur empressement, et la peine qu'ils prenoient de leur plaire, nonobstant le désordre où ils se trouvoient à cause des guerres entre les deux frères incas. Mais ils furent surtout ravis de voir des croix arborées sur le haut des temples et des maisons royales; ce que ceux de Cuzco firent sans doute, après qu'ils eurent appris ce qui étoit arrivé dans Tumpiz à Pierre de Candie, et ce fut ce qui les obligea d'aller aussitôt à leur sanctuaire, où, comme j'ai dit ailleurs, ils en avoient une de jaspe cristallin, qu'ils adorèrent avec de grands applaudissements; car en lui adressant leurs prières, ils lui dirent « que puisqu'ils l'avoient en vénération depuis tant de siècles, quoique, pour n'avoir pas su ses grandes vertus, ils ne lui eussent pas rendu l'honneur qu'ils lui devoient, il lui plût de les délivrer de ces nouveaux peuples qui venoient dans leur pays, comme elle avoit délivré cet homme qui leur étoit inconnu de la cruauté d'un lion et d'un tigre.

Après avoir fait leurs adorations, ils mirent incontinent des croix sur le haut des temples et des maisons royales, afin que par la vertu de ce sacré signe, ces lieux-là, et tous les autres du royaume, fussent délivrés des ennemis qu'ils appréhendaient. Il faut remarquer ici, que les gentils mêmes, tout idolâtres qu'ils étoient avant qu'on leur prêchât le saint Evangile, vouèrent à la croix et à toute la religion chrétienne leurs personnes et tout leur empire, puisque l'ayant posée dans leur temples et dans les palais de leurs rois, ils l'adorèrent solennellement, et lui firent la prière dont nous venons de parler : car depuis la mort de Huayna Capac, tous les peuples du Pérou furent continuellement en alarme, craignant de voir la fin de leur idolâtrie et de leur empire. Ils furent confirmés dans cette crainte par leur prince, qui, un peu avant que mourir, leur déclara tout ouvertement ce qu'avoient prédit leurs vieux oracles, qu'ils avoient consultés, quoiqu'ils n'eussent parlé que confusément et avec beaucoup d'obscurité; mais Huyana Capac l'éclaircit, en prédisant à ses peuples la venue des Espagnols, qui changeroient toute la face de l'état, ce qu'il leur dit devoir arriver peu après qu'il seroit hors du monde. Voilà pourquoi les Indiens tenoient pour dieux les Espagnols et les adoroient avec toute sorte de soumissions, se dou-

tant bien que par eux la prédiction de leur inca seroit accomplie.

Cependant Fernand de Sotto et Pierre de Barco rendirent compte par lettres, à leur capitaine général, de toutes ces choses ; des incroyables richesses de Cuzco, incomparablement plus grandes qu'ils ne s'étoient imaginé, et de la bonne réception que ceux de ce pays-là leur avoient faite, pour obéir au mandement d'Atahuallpa, qui avoit fait publier par tout son royaume qu'on eût à les traiter magnifiquement. Les autres Espagnols qu'on avoit envoyés par les provinces écrivirent la même chose, ayant été aussi bien reçus que leurs compagnons; ce qui fut sans doute une nouvelle très-agréable au géneral et aux siens sur ce qui regardoit les grandes richesses du pays et les respects qu'on leur avoit rendus. Pour la prophétie de Huyana Capac, ils dirent qu'il ne falloit pas s'arrêter à de telles prédictions, qui n'étoient que des sortiléges.

CHAPITRE XXXII.

Ruse d'Atahuallpa, et mort du roi Huascar, inca.

Augustin de Zarate parlant de l'abouchement qui se fit par signes entre Huascar, inca, Fernand de Sotto et Pierre de Barco, dont nous venons de parler, et de la manière qu'ils se séparèrent de ce pauvre prince, qu'ils laissèrent en grand danger de sa vie, dit ce qui suit (ch. 6, liv. II) : « Ils continuèrent donc leur chemin; mais cette aventure fut cause de la mort de Huascar et de la perte du grand trésor qu'il leur promettoit, parce que les capitaines qui le tenoient prisonnier firent incontinent avertir Atabaliba de ce qui s'étoit passé dans l'entrevue que ces envoyés avoient eue avec son frère. Atabaliba avoit assez de pénétration et d'esprit pour juger que si cela venoit à la connoissance du gouverneur, il pourroit aisément se trouver disposé à rendre justice à son frère Huascar, surtout en considérant la grandeur de ses promesses et la prodigieuse quantité d'or qu'il faisoit espérer. Il avoit fort bien remarqué l'amour et l'em-

pressement que les chrétiens avoient pour ce métal, ainsi il craignoit qu'ils lui ôtassent le royaume pour le donner à son frère, et que même pour ôter tout sujet de dispute, on le fit mourir comme un injuste usurpateur qui s'en étoit emparé contre tout droit. Ces réflexions lui firent former le dessein de faire mourir Huascar; une chose l'embarrassoit et lui donnoit de la crainte, c'est qu'il avoit ouï dire plusieurs fois aux chrétiens qu'une de leurs lois qu'ils observoient le plus exactement étoit de punir de mort ceux qui s'étoient rendus coupables de meurtre en tuant eux-mêmes ou faisant tuer quelqu'un par d'autres. Il prit donc la résolution de sonder le gouverneur pour tâcher de découvrir quelles seroient ses pensées sur ce sujet; ce qu'il exécuta avec beaucoup d'adresse et un profond artifice. Il feignit un jour une grande tristesse, pleurant et sanglotant sans vouloir ni boire, ni manger, ni parler à personne. Le gouverneur lui demanda la cause de sa tristesse et le pressa de la lui dire; il se fit beaucoup solliciter pour mieux couvrir son jeu, et enfin il dit qu'il avoit reçu nouvelle qu'un de ses capitaines le voyant prisonnier, avoit tué son frère Huascar, dont il se sentoit vivement touché ayant toujours eu pour lui une affection tendre et respectueuse; parce qu'il le regardoit non-seulement comme son frère

aîné, mais en quelque sorte comme son père; que s'il l'avoit fait prendre prisonnier ce n'avait jamais été son intention de lui faire aucun mal à sa personne, ni même à l'égard de son royaume dont il n'avoit pas eu dessein de le dépouiller, mais seulement de l'obliger à lui laisser la possession et la dernière volonté de leur père commun, qui avoit conquis cette province, qui se trouvoit ainsi hors des bornes de son empire héréditaire, et dont par conséquent il avoit pu légitimement disposer en sa faveur, comme il avoit fait.»

Le gouverneur le consola le mieux qu'il put, lui disant que la mort étoit une chose naturelle à tous les hommes, et qu'ils n'avoient pas plus d'avantage les uns que les autres; « qu'au reste, lorsque le royaume seroit paisible, il informeroit de cette mort et il en feroit justice. » Atahuallpa voyant que le marquis ne prenait pas autrement cette affaire à cœur, résolut de passer outre dans l'exécution de son entreprise; et envoya dire aux capitaines qui gardoient Huascar qu'ils le tuassent sans autre délai. Ils lui obéirent si promptement, qu'on eut toutes les peines du monde à savoir si ce fut devant ou après la mort de ce prince qu'Atahuallpa fit toutes ces fausses grimaces que nous avons dites. Tous ceux qui firent réflexion sur cette mort l'imputèrent à Fernand de Sotto et Pierre de

Barco, sans considérer que lorsqu'il s'agit d'un commandement, ceux à qui on le donne sont obligés de suivre ponctuellement leurs ordres, surtout en matière de guerre ; à moins qu'ils n'aient un contre-ordre qui leur permette de changer le dessein selon le temps et l'état des affaires dont ils ont la commission.

Les Indiens assurent, que lorsque le pauvre Huascar prit garde qu'on se jettoit sur lui pour le tuer : « A ce que je vois, dit-il, je » n'ai pas été long-temps maître du pays, » mais mon traître de frère, par l'ordre du- » quel on m'ôte la vie, quoique je fusse son » seigneur légitime, ne le sera pas plus long- » temps que moi. » Les Indiens ayant vu mourir Atahuallpa, comme on le verra dans le chapitre suivant, prirent ces dernières paroles de Huascar pour une manière de prophétie, qui prédisoit, la mort de son frère. Huascar ajouta que son père lui avoit commandé, un peu avant sa mort, que lorsqu'il verroit venir dans son pays des hommes blancs et barbus, il eût à s'insinuer dans leur amitié, parce qu'ils se rendroient maîtres de l'empire.

Voilà ce que j'ai trouvé de cette mort dans Augustin de Zarate, des paroles duquel, et de celles des autres historiens espagnols, j'aime mieux me servir que des miennes, afin de

parler plutôt comme un Espagnol que comme un Indien; j'en userai ainsi partout, hormis aux endroits où je croirai pouvoir ajouter quelque chose.

Pour revenir à ce que dit Augustin de Zarate, il faut remaquer qu'il ne fait que toucher légèrement plusieurs choses dont j'ai parlé au long dans mon histoire, et entre autres la tyrannie d'Atahuallpa, son adresse et son artifice à sonder l'esprit de don François Pizarre, pour voir quels étoient ses sentiments sur la mort de Huascar. Et si l'Espagnol eût été aussi fin que l'Indien, et qu'il se fût avisé de lui dire : Je saurai si c'est vous qui avez fait tuer votre frère, et, si cela est, je vous punirai comme votre crime le mérite, il y a de l'apparence qu'il n'eût jamais commandé qu'on le tuât. Mais comme il vit que le gouverneur ne le soupçonnoit aucunement de l'avoir fait mourir, et qu'au contraire, au lieu de le reprendre, il le consoloit par de douces paroles, il prit courage, et résolut de lui ôter la vie, ce qui fut la plus grande de toutes ses cruautés.

Ceux qui le gardoient le tuèrent fort inhumainement, et le coupèrent par quartiers et par tranches. On ne put pas savoir ce qu'ils en firent; les Indiens crurent qu'ils le mangèrent de rage, où qu'ils le brûlèrent, ce qui est plus vraisemblable. Zarate, parlant de la

diligence extraordinaire des courriers, dit qu'elle fut encore plus grande à cette occasion, parce qu'Atahuallpa commanda qu'on l'avertît de la mort de Huascar par un signal de fumée, ou de feu, dont les Chasquis se servoient pour avertir plus promptement des événemens d'importance : ainsi on ne put savoir au vrai si la tristesse qu'Atahuallpa fit paraître fut devant ou après la mort de Huascar. Ce même auteur fait encore mention de la prédiction de Huayna Capac, touchant la venue des Espagnols, et la conquête qu'ils devoient faire des royaumes du Pérou. Mais je reviens à Fernand de Sotto et à Pierre de Barco, pour les justifier de ce qu'on leur imputoit pour ne s'être pas arrêtés près de Huascar. Ils l'auroient sans doute fait s'ils eussent pu entendre la promesse qu'il leur fit, de leur donner trois fois autant d'or que son frère en avoit offert; la commission qu'ils avoient n'étant pas fort importante à la pacification et à la conquête du royaume, puisqu'elle ne tendoit qu'à s'assurer de la promesse qu'avoit faite Atahuallpa, et à savoir s'il la pouvoit accomplir.

C'est ainsi que mourut cet infortuné prince, qui fut le dernier monarque de cet empire, après avoir vu ses sujets, ses domestiques, ses alliés, ses frères, ses enfants, et enfin lui-même exposé aux disgraces et aux calamités que

nous avons rapportées, qui lui furent suscitées par son propre frère. Il fut si maltraité durant sa prison que Diego Fernandez de Palence en parle ainsi : « Les deux capitaines d'Atabaliba retournèrent à leur maître, après avoir pris Huascar ; qu'ils traitoient si mal que par le chemin ils lui faisoient boire de l'urine, et manger des insectes et autres ordures. Dans cette conjoncture, don François Pizarre et les autres chrétiens de sa suite arrêtèrent Atabaliba dans Caxamalca. « Cet auteur ajoute un peu après : « Ils tuèrent Huascar dans Andamarca, et Atabaliba mourut à Caxamalca (il veut dire Cassamarca, qui signifie province, ou terre gelée, parce que le mot Cassa veut aussi dire glace, et que le mot marca comprend les trois significations). C'est pourquoi au lieu d'Andamarca, il faut écrire Antamarca, c'est-à-dire province de Cuivre, parce qu'Anta est aussi le mot qui signifie ce métal.

CHAPITRE XXXIV.

Arrivée de don Diego d'Almagre à Cassamarca. Présages et bruits de la mort d'Atahuallpa.

La mort du pauvre Huascar, qui arriva, comme j'ai dit, n'assura ni le royaume, ni la liberté, ni la vie au cruel Atahuallpa; au contraire, peu de jours après, il fut condamné à la perdre, comme le rapportent Augustin de Zarate et François Lopez de Gomare, qui sont tous deux du même sentiment sur cet endroit de l'histoire. Cette mort fut assurément une juste punition du ciel, que méritent ceux qui se fondent plus sur leurs tyrannies que sur la raison et la justice: Dieu permettant, qu'ils tombent souvent dans les mêmes maux qu'ils ont procurés aux autres, comme nous l'allons voir dans la personne d'Atahuallpa. Il faut savoir premièrement que don Diego d'Almagre, pour seconder cette nouvelle conquête, s'embarqua à Panama, dans un vaisseau où il y avoit plusieurs soldats bien armés, dans le dessein, comme disoient ses ennemis, de gagner l'avan-

tage sur François Pizarre du côté du midi, ayant appris que les bornes du gouvernement de don François ne passoient pas 200 lieues, depuis la ligne équinoxiale jusqu'au sud. On dit que don François fut averti de ce dessein et de cet embarquement par un secrétaire de don Diego d'Almagre, qui fut pendu pour l'avoir découvert. Quoi qu'il en soit, il est certain que don Diego apprit l'emprisonnement d'Atahuallpa, et les incroyables richesses qu'il faisoit venir de toutes parts, pour le paiement de sa rançon, ce qui l'obligea de changer d'avis, pour aller suivre la fortune de son compagnon victorieux, puisque, selon les articles passés entre eux, il devoit avoir part au butin que don François Pizarre feroit.

Almagre et ses gens étant arrivés à Cassamarca furent extrêmement surpris de voir la prodigieuse quantité d'or et d'argent qu'on avoit amassée, dont ils espéroient d'avoir leur part; mais les gens de don François désabusèrent les soldats de don Diego, disant que, puisqu'ils ne s'étoient pas trouvés à la prise de ce roi, ils ne devoient prétendre aucune part à ce qu'on avoit recueilli d'or et d'argent jusqu'alors, ni à ce que le prisonnier donneroit à l'avenir, jusqu'à ce que le monceau fût venu jusqu'à la ligne qu'il avoit marquée pour sa rançon. Pour avoir part au gain qui se feroit à l'avenir, ces gens proposèrent de faire mourir

l'inca, et quoique les raisons qu'ils alléguoient fussent extrêmement faibles, néanmoins elles se trouvèrent assez fortes pour leur faire entreprendre sur la vie d'un si grand prince. Atahuallpa cependant se tenoit déjà pour mort, voyant les disputes des Espagnols, qui s'entre-querelloient à toute heure, faisant des cris et des mouvements qui lui faisoient peur, et qui lui faisoient craindre qu'ils ne s'apaisassent aux dépens de sa vie.

Cette crainte s'augmentoit quand il pensoit au silence de ses oracles, qui ne daignoient plus répondre à ses demandes, et par les avis que lui donnoient les Indiens, qu'on voyoit toutes les nuits errer dans le ciel quantité d'étoiles grandes et petites; ces gentils ajoutant foi à tous ces signes, et à d'autres encore moindres, surtout dans un temps comme celui-là, où leurs superstitions leur faisoient tout prendre pour des prodiges.

Mais ce qui fit le dernier comble du désespoir d'Atahuallpa fut qu'on lui vint rapporter qu'il paroissoit dans le ciel une grande comète noire et verdâtre, à peu près de la grosseur d'un homme, plus longue qu'une pique, et presque semblable à celle qu'on avoit vue un peu avant la mort de son père Huayna Capac.

Atahuallpa fut donc fort affligé de cette nouvelle, et encore plus quand elle lui fut certi-

fiée par les Espagnols, auxquels il demanda la permission de la voir. L'ayant vue, il en fut si triste qu'il ne voulut depuis parler à personne, ni se divertir comme il avoit accoutumé. Don François Pizarre lui ayant plusieurs fois demandé la cause de ce profond chagrin où il étoit, ce prince craignant qu'il le soupçonnât d'autre chose, lui répondit : « Je suis » assuré que je mourrai bientôt, cette comète, » tout-à-fait semblable à celle que nous vîmes » en ce pays, un peu devant que mon père ren» dit l'esprit, en est un présage certain ; juge » par là si je n'ai pas raison de m'attrister, » de me voir à la fin de ma vie avant que » d'avoir à peine commencé de jouir de mes » royaumes. Dès que je me suis vu dans les » fers j'ai cru que ma mort n'étoit pas éloignée, » mais à présent je la regarde comme indubi» table, puisque la comète que j'ai vue en est » un signe certain, ces apparitions n'arrivant » jamais qu'elles n'annoncent d'étranges » malheurs, surtout la mort des grands rois » et l'entière ruine de leurs empires. Voilà » ce que je te puis dire du sujet de ma pro» fonde mélancolie. »

Le gouverneur lui répartit « qu'il ne de» vait point s'amuser à ces vains présages, ni » y ajouter foi, mais espérer qu'il seroit bien» tôt hors de prison et rétabli dans son royau» me. » Mais Atahuallpa ne fut pas moins

triste qu'auparavant, à cause de l'impression que cette comète avoit faite sur son esprit. Pierre de Cieza de Léon parle aussi de cette comète (ch. 65) et de la superstition des Indiens sur ces matières.

CHAPITRE XXXV.

Fernand Pizarre s'en va en Espagne, pour y rendre compte des choses avenues dans le Pérou.

Le gouverneur don François Pizarre, bien éloigné d'être dans les sentimens d'Atahuallpa, qui craignoit tout et n'espéroit rien, avoit de grandes prétentions et de grandes espérances. Il regardoit les faveurs que la fortune lui avoit faites jusqu'alors comme des degrés pour parvenir à de plus grandes dignités; et pour y contriber, il jugea qu'il étoit à propos d'aller rendre compte à sa majesté de ce qui étoit arrivé jusqu'alors. Il communiqua son dessein à don Diego d'Almagre et à ses frères, qui trouvèrent à propos aussi bien que lui que Fernand Pizarre fit voile en Espagne, pour informer le rói de ce qu'ils avoient fait dans le Pérou, afin que sa majesté les récom-

pensât comme ils méritoient. Fernand Pizarre prit d'un monceau d'or et d'argent d'Atahuallpa ce qu'il lui falloit à peu près pour les frais de son voyage, parce que ces frais se devoient prendre sur le commun et qu'ils avoient tous part à ces richesses. Il embarqua pour sa majesté 100,000 pesos d'or, et 100,000 d'argent, à déduire sur le quint qui devoit revenir au roi de la rançon d'Atahuallpa ; et ce furent là les prémices de ce que le roi a tiré depuis, et qu'il retire tous les jours de mon pays. L'argent consistoit en pièces mises en œuvre, comme le rapporte Augustin de Zarate (liv. II chap. 7) par ces paroles : « On résolut d'envoyer en Espagne, pour donner connoissance à sa majesté des heureux succès qu'ils avoient eus, don Fernand Pizarre ; et comme lorsqu'il partit on n'avoit point encore fait fondre ni éprouvé les métaux, et qu'ainsi on ne pouvoit pas savoir exactement ce qui pourroit appartenir à sa majesté pour son droit, on mit à part à peu près ce qu'on jugea convenable, savoir 100,000 pesos, ou 2,000 marcs d'or et 20,000 marcs d'argent, et on ne manqua pas de choisir les plus belles et les plus grosses pièces, afin qu'elles donnassent plus dans la vue et fussent plus estimées en Espagne. On choisit donc plusieurs grands vaisseaux de diverses espèces et propres à divers usages, comme aussi des

figures d'hommes et de femmes, jusqu'au poids et à la valeur qu'on vient de marquer. Fernand Pizarre s'embarqua avec cet or et cet argent. Atabaliba fut fort affligé de son départ, parce qu'il l'aimoit beaucoup et avoit une grande confiance en lui, ne craignant point de lui communiquer tous ses secrets; en le voyant prêt à partir, lorsqu'il alla prendre congé de lui, ce prince lui dit : « Vous vous » en allez, capitaine, j'en suis fort affligé; car » je ne doute pas qu'en votre absence ce gros » ventre et ce borgne ne me fassent tuer. » Il vouloit parler de don Diego d'Almagre, qui avoit perdu un œil, comme on l'a déjà dit ci-devant, et d'Alfonse de Reguelme trésorier de sa majesté, lesquels il avoit vu murmurer contre lui par la raison qu'on marquera dans la suite. La chose ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévu, car aussitôt après le départ de Fernand Pizarre, on commença à délibérer sur la mort d'Atabaliba sur le rapport d'un Indien nommé Filipin, qui avoit été en Espagne avec le gouverneur et qui depuis servoit d'interprète aux Espagnols, etc. Gomare dit, comme on le verra ci-après, que Fernand Pizarre tira de la rançon d'Atahuallpa ce qui appartenoit au roi pour ses droits; mais comme ce ne devoit être qu'après la mort d'Atahuallpa qu'on avoit résolu de partager sa rançon, cela ne fit que la hâter. Soixante

de ceux qui avoient aidé à conquérir le Pérou s'en allèrent en Espagne, chacun avec la part qui lui étoit échue de 30, 40 et 50,000 pesos; outre qu'ils emportèrent aussi en même temps le quint de sa majesté : ils rencontrèrent Fernand Pizarre à Nombre de Dios, d'où il n'avoit pas encore fait voile, si bien qu'ils allèrent tous de conserve. Voilà comment par cette relation se vérifie ce que ces auteurs écrivent, sans qu'ils se contredisent les uns les autres.

Peu de temps après que Fernand Pizarre fut parti, Fernand de Sotto et Pierre de Barco revinrent de Cuzco, et firent le récit des incroyables richesses qu'ils avoient vues dans cette ville, tant au temple du soleil qu'aux palais des rois défunts, dans la forteresse de la ville et dans d'autres lieux, comme étoient ceux où les diables parloient à leurs sacrificateurs et devins. Les Indiens tenoient ces lieux-là pour sacrés, ainsi ils les paroient si richement qu'ils étoient par dedans tout couverts de plaques d'or et d'argent. Les autres quatre Espagnols qu'on avoit aussi envoyés pour aller découvrir les richesses du pays en dirent autant, ce qui réjouit fort tous ces gens, leur principale vue étant de s'enrichir. Ce fut aussi une des raisons pour laquelle ils hâtèrent la mort d'Atahuallpa, afin de lever tous les obstacles qui pouvoient empêcher qu'ils ne possédassent sans délai tout l'or et

l'argent qu'il y avoit dans la ville impériale de Cuzco et dans les autres provinces du Pérou. Ils résolurent donc la mort de ce prince, que les deux auteurs que j'ai cités écrivent d'une même manière ; c'est pourquoi je rapporterai dans le chapitre suivant ce qu'en a dit François Lopez de Gomare (ch. 119), sans y rien changer.

CHAPITRE XXXVI.

Procès fait au roi Atahuallpa, et fausses informations avec un récit de sa mort.

« La mort d'Atabaliba fut comme une trame ourdie d'une manière bien surprenante, et dont il se défioit le moins. Le truchement Philipille s'étant rendu amoureux d'une de ses femmes, dans le dessein de l'épouser en cas qu'on exécutât à mort le prisonnier, dit à Pizarre et aux autres qu'il faisoit lever des gens sous mains pour massacrer les chrétiens, et le tirer de prison. Les Espagnols, parmi lesquels ce bruit courut sourdement, le crurent d'abord, et jurèrent sa perte, les uns disant qu'il le falloit tuer pour mettre à couvert

leurs vies et ce royaume-là; les autres, qu'il valoit mieux épargner le sang de ce grand prince quand même il seroit coupable, et l'envoyer en Espagne, ce qui en effet étoit bien le meilleur parti, mais ils ne laissèrent pas de suivre l'autre, à l'instance, à ce que quelques-uns disent, de ceux qu'Almagre avoit amenés, qui disoient que tant qu'Atabaliba vivroit, ils n'auroient aucune part à sa rançon jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa promesse. Enfin Pizarre prit la résolution de s'en défaire, se persuadant que lorsqu'il ne seroit plus au monde, il en auroit moins de peine à conquérir le pays. Il lui fit donc son procès sur la mort de Huascar, roi légitime de cet empire-là, et prouva qu'il vouloit faire mourir de même les Espagnols; mais ce fut par un trait de la malice de Philipille, qui expliquoit à sa fantaisie les dépositions des témoins indiens, ce qui lui étoit d'autant plus facile que pas un Espagnol ne les entendoit. Cependant Atabaliba nioit toujours ce dont on le chargeoit, disant qu'il n'y avoit aucune apparence qu'un homme qui ne pouvoit pas faire un pas hors de la prison, et qui avoit toujours à ses côtés des gens qui l'observoient de près, eût commis les choses dont on l'accusoit; sur cela il menaçoit Philipille et prioit qu'on n'ajoutât point de foi à ce qu'il disoit. Quand on lui prononça sa sentence, il se plaignit très-fort

de ce que Gonzale Pizarre le condamnoit à mourir après avoir accepté sa rançon, le conjurant de l'envoyer plutôt en Espagne, et de ne point souiller ses mains ni sa réputation du sang d'une personne qui ne l'avoit jamais offensé, et qui l'avoit enrichi. Un peu avant qu'on l'exécutât à mort il demanda le baptême, par le conseil de ceux qui le consoloient, qui lui dirent que, s'il ne se faisoit chrétien, ils le brûleroient tout vif. Après qu'on l'eut baptisé on l'attacha contre un pieu, et ensuite on l'étrangla. Il fut enterré à la manière des chrétiens, mais personne n'en porta le deuil, non pas même Pizarre, qui lui fit pourtant une pompe funèbre honorable. Il seroit inutile de blâmer maintenant ceux qui furent cause de sa mort, vu que cela ne serviroit de rien, outre qu'ils en furent punis depuis, ayant tous fait une mauvaise fin, comme on le verra par la suite de cette histoire.

« Atabaliba mourut avec beaucoup de fermeté, après avoir recommandé qu'on portât son corps à Quito, où étoient ensevelis les rois ses aïeux du côté de sa mère. Pour ce qui est du baptême, si ce fut de bon cœur qu'il le reçut, tant mieux pour lui, sinon, il fut payé comme il méritoit des meurtres qu'il avoit fait commettre durant sa vie. Il étoit au reste bien disposé de son corps, bien fait de personne : son esprit étoit pénétrant, il avoit beaucoup

» Ainsi sa maladie fut cause qu'on le tira de » prison, et qu'on fit venir auprès de lui ses » principaux domestiques. Ils apportèrent » quantité d'herbes pour le guérir ; et afin de » savoir s'il avoit la fièvre ou non, ils lui tâ- » tèrent le pouls, non au poignet, comme font » les médecins, mais au-dessous des narines » et aux tempes ; ensuite ils lui firent prendre » le jus de ces herbes, dont la principale s'ap- » peloit payce. »

Gomare ajoute que l'effet de cette médecine fut de lui causer une sueur universelle par tout le corps et un long et profond sommeil, qui lui ôta la fièvre sans avoir usé d'autre remède, de sorte qu'en peu de jours il fut guéri, et alors ils le ramenèrent en prison. Il confirme aussi ce que nous avons déjà remarqué, savoir, « que lorsqu'on lui prononça l'arrêt de mort, il lui fut enjoint de se faire baptiser, qu'autrement on le brûleroit tout en vie, comme on avoit brûlé à Mexique Huahutimo roi de ce pays-là, le bûcher étant allumé tandis qu'on lui signifioit sa sentence. Il conclut qu'il fut baptisé, ensuite mené à la place et attaché à un pieu, où on l'étrangla, faisant savoir par un crieur public les raisons qu'on avoit eues de le faire mourir. » En ceci il se conforme aux historiens espagnols, et dit qu'Atahuallpa fut prisonnier trois mois tout entiers.

CHAPITRE XXXVII.

Informations faites contre Atahuallpa.

Le procès d'Atahuallpa fut authentique et fort long, quoique Gomare ne le rapporte qu'en abrégé. On lui donna pour juge le gouverneur, et don Diego d'Almagre pour lieutenant. Sancho de Cuellar fit l'office de greffier. et un autre celui de dénonciateur. Il y eut aussi un avocat qui plaida pour Atahuallpa, et deux procureurs pour les deux parties. Outre cela on députa un commissaire pour examiner les témoins, et deux hommes de lettres que j'ai connus, lesquels je ne nomme pas pour certaines considérations, pour servir de conseillers en cette cause. L'interrogatoire qu'ils firent aux témoins consistoit en douze demandes.

La première, s'ils connoissoient Huayna Capac, et s'ils savoient combien il avoit de femmes; la seconde, si Huascar inca étoit légitime héritier de la couronne, et Atahuallpa bâtard, fils de quelque Indien de Quito, et

non pas du roi ; la troisième, si l'inca n'avoit point de fils, outre les susdits; la quatrième, si Atahuallpa étoit héritier de l'empire, ou par le testament de son père ou par tyrannie ; la cinquième, si le père de Huascar inca avoit été privé de l'hérédité par le testament de son défunt père, où s'il l'avoit déclaré son héritier légitime ; la sixième, si Huascar inca vivoit ou non, et s'il étoit mort de maladie ou par l'ordre d'Atahuallpa, devant ou après la venue des Espagnols ; la septième, s'il étoit idolâtre, et s'il contraignoit ses sujets de sacrifier des hommes et des enfants; la huitième, s'il avoit fait des guerres injustes, et fait mourir quantité de gens ; la neuvième, s'il entretenoit plusieurs concubines; la dixième, s'il avoit détourné ou dissipé les revenus de l'empire, depuis que les Espagnols en étoient en possession; la onzième, s'ils savoient que depuis leur venue il eût donné à ses parents, à ses capitaines, et à d'autres gens, de toute sorte de conditions, quantité d'or et d'argent de l'épargne ; et dissipé les biens dont il étoit dépositaire pour le public; la douzième, s'il étoit vrai que depuis sa prison il eût incité ses capitaines à se révolter pour massacrer les Espagnols, et si pour la même fin il avoit fait sous main de grands préparatifs d'armes et des levées de gens de guerre.

Voilà les articles sur lesquels on interrogea

les témoins, dont il y en eut dix qui se présentèrent pour être examinés, savoir sept qui servoient les Espagnols et trois qui ne relevoient point d'eux, afin qu'on ne dît pas qu'ils étoient tous leurs domestiques. Ils déclarèrent ce qu'ils savoient au truchement Philipille. Mais celui qu'on interrogea le dernier, appelé Quespe, capitaine d'une compagnie, et qui n'étoit pas au nombre des domestiques, eut si grande peur que le truchement n'ôtât ou n'ajoutât quelque chose à sa déposition, que pour prévenir cela il s'avisa de ne répondre jamais que par les mots *ye manan*, qui signifient oui et non. Et afin que ceux qui étoient présents l'entendissent, et que l'interprète ne changeât pas le négatif en affirmatif, ou qu'il ne prît au contraire l'affirmatif pour le négatif, quand il disoit *si* il baissoit la tête deux ou trois fois, pour montrer qu'il en demeuroit d'accord. Il marquoit la négative par un branlement contraire, qu'il faisoit de la tête et de la main droite; de sorte que les juges et les officiers admirèrent l'industrie de cet Indien. Cependant ils ne laissèrent pas de condamner à mort un roi si puissant et si grand comme étoit Atahuallpa, et de lui prononcer son arrêt : ce qui ne vint pas plus tôt à la connoissance des Espagnols, qu'il y en eut plusieurs, tant des gens de don François Pizarre que de ceux qu'amena Diego d'Almagre, qui

s'opposèrent à cette sentence et qui furent touchés de compassion pour ce malheureux prince. Les principaux furent François et Diego de Chaves, tous deux frères, natifs de Truxillo, François de Fuentes, Pedro d'Ajala, Diego de Mora, François Moscoso, Fernand de Haro, Pedro de Mendoza, Jean de Herrada, Alonse Davila, Blas d'Atienza et plusieurs autres, qui dirent tous qu'on ne devoit point permettre qu'on fît mourir un roi qui les avoit traités si obligeamment; que si l'on trouvoit qu'il eût manqué en quelque chose, il leur sembloit bien plus à propos de l'envoyer en Espagne vers l'empereur, que de se porter juges contre un prince sur lequel ils n'avoient aucune juridiction; que l'honneur de toute la nation espagnole étoit intéressé à cela; qu'on sauroit par tout le monde à quel excès d'inhumanité ils se seroient portés, en faisant exécuter à mort un roi prisonnier, contre la parole qu'ils auroient donnée de le relâcher pour sa rançon, dont ils avoient déjà touché la meilleure partie; qu'ils ne devoient pas ternir le lustre de leurs belles actions par une action si noire, de peur que Dieu ne détournât de dessus eux les grâces qu'il leur avoit faites jusqu'alors; qu'ils ne devoient rien espérer de bon d'une action si barbare, qui ne pouvoit aboutir qu'à une fin très-dangereuse pour eux; qu'il n'étoit point permis

de faire mourir personne sans l'ouïr dans ses défenses. Et ils conclurent qu'ils appeloient de leur sentence par-devant l'empereur Charles-Quint, et que, dans leur acte d'opposition et d'appel, ils nommoient Jean de Herrada pour protecteur du roi Atahuallpa.

Ces déclarations, et autres semblables, se firent non-seulement de parole, mais par écrit, et furent signifiées aux juges avec de grandes protestations contre les inconvénients et les dommages qui s'ensuivroient de l'exécution de cette sentence. Ceux qui étoient contre Atahuallpa accusoient ses défenseurs d'être traîtres à la couronne royale de Castille et à l'empereur leur souverain seigneur, puisqu'ils s'opposoient à l'agrandissement de ses états et de ses royaumes; que par la mort de ce tyran ils s'assuroient l'empire et leur vie propre, au lieu qu'ils perdroient l'un et l'autre en le laissant vivre. Ils protestoient enfin qu'ils avertiroient l'empereur de toutes ces choses et des désordres qu'elles pourroient causer, afin qu'il discernât par là ses bons serviteurs d'avec les traîtres à ses états; et que faisant châtier les uns, il lui plût aussi de récompenser les autres. Cependant cette dispute alla si avant qu'on auroit eu de la peine à l'apaiser, si Dieu n'y eût remédié en permettant qu'il y eut des gens moins passionnés les uns que les autres, qui firent revenir ceux qui soute-

noient l'inca, en leur disant qu'ils prissent bien garde à ce qu'ils faisoient; qu'il y alloit en cette affaire et du service du roi et de leur propre vie; qu'il n'étoit pas juste qu'il se formât entre les fidèles des partialités et des factions pour la défense des infidèles; que tout leur parti n'étoit composé que d'une cinquantaine d'hommes, au lieu que dans celui qu'ils vouloient attaquer il y en avoit plus de trois cent cinquante; qu'en un mot, s'il en falloit venir aux mains, ils ne se trouveroient pas les plus forts, et qu'ainsi leur propre perte pourroit causer celle d'un royaume des plus riches du monde, qu'ils avoient presque gagné, et dont ils pouvoient s'assurer la conquête en tuant celui qui s'en disoit roi. Voilà quelles furent les menaces et les raisons des uns et des autres. Enfin les protecteurs d'Atahuallpa donnèrent les mains et consentirent à sa mort, qui suivit bientôt après.

CHAPITRE XXXVIII.

Preuves de l'esprit d'Atahuallpa et de la grande quantité d'or et d'argent qu'il donna pour sa rançon.

Atahuallpa n'avoit que trop de vivacité d'esprit, puisqu'elle ne lui servit qu'à hâter sa mort. Ayant vu lire et écrire les Espagnols, il s'imagina que c'étoit une chose qui naissoit avec eux et qui leur étoit naturelle. Pour s'en éclaircir, il demanda un jour à un Espagnol de ceux qui le voyoient d'ordinaire ou qui le gardoient qu'il lui écrivît, sur l'ongle du pouce d'une de ses mains, le nom de son Dieu, ce que le soldat fit aussitôt. Il en vint un autre après à qui il demanda ce que cela vouloit dire. Il fit la même demande à trois ou quatre autres qui le lui dirent d'abord. Don François Pizarre le vint trouver ensuite, et après qu'Atahuallpa se fut un peu entretenu avec lui, il lui demanda ce que signifioient ces lettres-là. Don François n'ayant pu répondre parce qu'il ne savoit pas lire, il conjectura par-là que cette connoissance étoit ac-

quise et non pas naturelle, ce qui fit qu'il l'en estima beaucoup moins. Car les incas, comme nous avons montré dans les preuves qu'il falloit qu'ils fissent pour être armés chevaliers, trouvoient par les raisonnements de leur philosophie que les hommes de condition, soit dans la paix, soit dans la guerre, devoient avoir plusieurs qualités qui les distinguassent des autres qui étoient au-dessous d'eux; du moins en ce qu'il falloit qu'ils sussent nécessairement pour s'acquitter de leurs charges : parce, disoient-ils, que quand même la fortune leur seroit également favorable, il n'étoit pas de la bienséance qu'un homme de basse extraction en sût autant qu'un homme de haute naissance. Cela fit qu'Atahuallpa trouva si étrange que le gouverneur fût moins habile que ses soldats, qu'il l'en méprisa depuis, jusque-là même que Pizarre s'en aperçut et s'en offensa, comme je l'ai ouï dire à ceux qui s'y trouvèrent présents.

L'esprit d'Atahuallpa parut encore dans une autre occasion bien remarquable. Parmi quelques bijoux que certains Espagnols apportèrent pour en trafiquer avec les Indiens, ou pour les tromper, comme disent quelques-uns, il se trouva un verre de cristal des plus fins qui se fassent à Venise, et celui qui en étoit maître résolut de le présenter au roi Atahuallpa, dans l'espérance qu'il en seroit

récompensé au double, comme il le fut en effet; car, quoiqu'Atahuallpa fût prisonnier, il ne laissa pas d'envoyer dire à un seigneur de ses sujets qu'il donnât à l'Espagnol dix de ses coupes d'or ou d'argent, ce qu'il fit en même temps. L'inca loua fort ce verre; et le tenant entre ces mains, il dit « qu'apparemment il » n'y avoit que le roi de Castille qui bût là » dedans. » A quoi quelqu'un de la compagnie, croyant qu'il avoit plus d'égard à la beauté qu'à l'ouvrage du verre, répondit, s'imaginant dire un bon mot, « que non-seulement » les rois, mais les grands seigneurs, et même » les gens du commun s'en servoient indif» féremment. » Sur quoi Atahuallpa laissa tomber le verre de ses mains, disant « qu'une » chose si commune ne méritoit pas d'être » estimée. »

Quoique la plupart soient du sentiment qu'Atahuallpa fut exécuté à mort avant que d'avoir comblé le monceau d'or et d'argent qu'il avoit promis, parce qu'on ne lui en donna pas le temps, il y en a pourtant d'autres qui disent qu'on le fit mourir après avoir payé sa rançon entière. Quoi qu'il en soit, les Espagnols la partagèrent entre eux, comme un butin gagné à la guerre. Au reste, il seroit difficile de dire à quelle somme elle pouvoit monter; parce qu'Augustin de Zarate et François Lopez de Gomare, célèbres histo-

riens de leur temps, sont de différents sentiments sur cela; je crois même que dans le calcul qu'ils font des sommes il y a diverses fautes de l'imprimeur. J'en rapporterai ici quelques-unes, afin qu'on en juge mieux. En voici une de Zarate (liv. 11, chap. 5): « Il revint au roi, « dit-il, du quint qui lui appartenoit pour » ses droits, 30,000 marcs d'argent blanc et » affiné et 520 comptes de marcs d'or, etc. » Mais Gomare (chap. 118) rabat beaucoup de cette somme quand il dit : « François Pizarre » fit peser l'or et l'argent, après qu'on les eut » mis à toute épreuve, si bien qu'il se trouva » 25,000 marcs de bon argent et un million » 326,500 pezos de fin or. »

Que si l'on vient examiner ce que l'un et l'autre de ces auteurs disent, on trouvera de mécompte dans Gomare 100,000 marcs d'argent pour se rapporter avec Zarate; d'autant que, pour que le quint se monte à 30,000 marcs, il faut qu'il y ait 150,000 marcs de principal. La même faute et encore plus grande se trouve dans l'or, parce que Zarate disant « qu'il revint au roi pour son quint six-vingts » comptes de marcs d'or, » fait voir clairement qu'il s'est trompé, ou qu'il y a eu une faute d'impression, car s'il faut faire le compte conformément à la valeur des marcs, et mettre 72 ducats pour chaque marc d'or, la quantité des ducats se trouvera si ex-

cessive qu'il n'y aura pas moyen de la supputer ; et s'il prend les marcs pour des maravedis, la faute ne sera pas moins évidente; étant certain que six-vingts comptes de maravedis ne se montent qu'à 320,000 ducats. Or il est sûr, comme nous le verrons ci-après, par les comptes que ces auteurs ont faits touchant le partage de cette rançon, que le quint du roi, réduit en ducats, avec son intérêt, se monteroit à 786,600 ducats, ce qui ne feroit pas un juste calcul. Ainsi je trouve plus à propos de faire cette supputation sur les comptes dressés par eux, comme j'ai dit, et sur le partage qui se fit de cet argent, sans m'arrêter aux sommes générales, où, comme on l'a vu, consiste toute la faute. Je crois ne pouvoir mieux faire que de m'arrêter précisément à l'opinion de Zarate qui, ayant été surintendant général des finances de sa majesté dans le Pérou, d'où il a tiré les relations qu'il en a faites, est plùs digne de foi que ne sont ceux qui ont écrit à la volée, et sur les mémoires qu'ils ont èus des uns et des autres. Que s'il se trouve qu'il ait omis quelque chose, comme pourroit être la quantité d'argent qui échut à chacun en partage, j'y suppléerai par ce qu'en dit Gomare; et de même ce que chaque capitaine eut pour sa part, car pour celle du capitaine, nous l'avons prise de ceux qui s'y trouvèrent présents.

Quant au partage des cavaliers et des fantassins, dont il faut savoir le nombre pour en juger, Gomare dit « que les uns (à savoir » les cavaliers) furent soixante, et les autres, » qui étoient gens de pied, cent cinquante ou » environ; » encore que Pierre de Cieza de Léon (chap. 77) parlant de Cassamarca où fut prisonnier Atahuallpa, dise « que les » cavaliers qui le prirent étoient soixante et » qu'il n'y avoit pas davantage de cent fantas- » sins. » Pour ce qui est de ces derniers je suis cet auteur, et non pas Gomare, parce qu'il n'écrit rien qu'il n'ait vu lui-même dans le Pérou, et que pour ne me tromper pas si facilement, j'aime mieux m'attacher à la moindre partie qu'à la plus grande. Il paroît par les mêmes auteurs que les partages qui se firent entre les Espagnols, furent différents, car les soldats eurent six parts en or et une en argent, et le gouverneur avec les capitaines et les gens de don Diego d'Almagre, une part en argent et trois en or. Que si l'on demande pourquoi il y avoit en ce temps-là tant d'or et si peu d'argent, au contraire de ce que l'on voit communément par tout dans le monde; je dirai que c'étoit parce que les rois incas ne tiroient point alors ces métaux pour en faire des trésors, mais seulement pour embellir leurs temples et leurs maisons royales. C'est pourquoi ils ne se soucioient point de

chercher des mines d'argent, à cause de l'extrême difficulté qu'il y avoit à le tirer des entrailles de la terre, ainsi que l'éprouvent encore aujourd'hui ceux qui travaillent aux mines de Potosi, qui ont plus de deux cents toises de profondeur, comme le remarque le P. Acosta (liv. 4, chap. 8 de son histoire), où je renvoie ceux qui voudront savoir combien ce travail est grand et insupportable. D'ailleurs les rois incas ne se devoient point soucier de chercher de l'argent ni même de l'or, parce que sans en exiger en forme de tribut, ils en recevoient autant qu'il en falloit des Indiens, qui leur en offroient tous les jours, comme nous l'avons fait voir pour leurs maisons et pour leurs temples. Mais parce que l'or s'engendre vers la surface de la terre, d'où par conséquent on a moins de peine à le tirer, outre qu'il y en a quantité dans les ruisseaux, où l'entraînent les ravines des pluies, et qu'il s'en trouve généralement par tout le Pérou, plus ou moins, selon les endroits d'où ceux qui le tirent le lavent, comme font nos orfèvres leurs balayures, il y en avoit plus que d'argent; et les Indiens, quand ils n'avoient rien à faire dans leur ménage, s'employoient à le chercher pour en faire présent à leurs rois.

Pour revenir maintenant à notre dessein, qui est de vérifier la grande quantité de ces précieux métaux qu'Atahuallpa donna pour

sa rançon, nous en mettons ici les comptes de la manière que les auteurs susdits les ont calculés. Nous mettrons ceux d'or et d'argent évalués, selon leur prix, à raison de vingt pour cent, qui étoit le prix d'alors dans les Indes, et qui l'est encore à présent en Espagne, et pour faire plus aisément la supputation, nous réduirons les pièces d'or et d'argent selon leurs espèces, en ducats d'Espagne, valant chacun onze réales et un maravedis, qui sont, suivant la supputation du pays, 135 maravedis; et puis revenant au partage de nos conquérants, nous dirons, avec Augustin de Zarate, « que chaque chevalier eut pour sa part la somme de plus de 1200 pezos en or, parce que les cavaliers eurent un quart de plus que les fantassins, quoiqu'Atahuallpa n'eût pas encore fourni la cinquième partie de ce qu'il avoit promis pour se racheter. Mais parce que les soldats qu'avoit amené don Diego d'Almagre, qui étoient en grand nombre, et tous gens de distinction, ne pouvoient rien prétendre à la rançon d'Atabaliba, pour ne s'être pas trouvés lors qu'on le fit prisonnier; le gouverneur néanmoins ne laissa pas de leur donner 1200 ducats, pour les dédommager. Gomare dit que chaque cavalier eut pour sa part, outre l'or, 360 marcs d'argent, et que les capitaines eurent la valeur de 30 à 40000 pezos. » Ainsi joignant maintenant ensemble

ce que disent ces auteurs, nous tirerons par le moyen de ces comptes celles du partage général, et de ce partage le quint, pour mieux supputer, et vérifier à combien chaque part et le tout peuvent monter.

Le gouverneur eut pour sa part 200,000 pezos, à savoir 150,000 en or et 50,000 en argent, et la chaise de l'inca, qu'il prit comme capitaine général, du monceau de sa rançon, valant 25,000 pezos en or. Les trois capitaines de cavalerie eurent 90,000 pezos en or, et 30,000 en argent. Les quatre capitaines d'infanterie autant. Les soixante cavaliers eurent 720,000 pezos en or et 180,000 en argent. Les cent fantassins 900,000 en or et 136,000 en argent. Les deux cent-quarante Espagnols venus avec don Diego d'Almagre 80,000 en or et 60,000 en argent. Et don Diego d'Almagre 30,000 en or et 10,000 en argent, sans ce que son compagnon lui donna de sa part, comme on le dira ci-après. De toutes ces sommes, il en revint à sa majesté pour son quint, en or 546,258 pezos, et en argent 105,750. Et puisqu'au rapport des historiens, tout cet argent étoit affiné, ou argent de coupelle, qui vaut plus de quatre réales par marc que l'argent d'aloi, tel qu'étoit celui dont nous avons fait le compte, il y a été ajouté 38,160 ducats, ce que l'argent de coupelle se trouve valoir de plus que celui

d'aloi, en toute la quantité que nous avons mise dans le compte. Mais pour ne lasser pas tant les lecteurs par une longue supputation de chaque somme, je la réduirai en ducats, avec la différence de 20 pour cent de l'or à l'argent, et autres 20 de pezos en ducats: par où l'on verra que cent pezos en or en valent six-vingts en argent; et que six-vingts pezos en argent font 144 ducats; et ainsi par le moyen de ce compte, nous trouverons celui de toutes les espèces en or. De plus, les historiens n'ayant pas remarqué si l'or étoit raffiné comme ils l'ont dit de l'argent de coupelle, nous en ferons le compte à raison de 22 carats et demi, comme on le pratique dans le Pérou, ou bien si nous le faisons monter jusqu'à 24 carats, comme c'est l'aloi de l'or le plus fin, nous ajouterons à toute la quantité 218,500 ducats, pour compenser ce qui se trouve manquer d'un carat et demi sur le tout, sans le spécifier autrement, parce que les auteurs espagnols n'en parlent point, et que je ne veux rien avancer sans leur autorité. Comme donc dans l'évaluation de l'argent, pour le réduire en or, il n'y a de différence aux pezos que ce qui s'y trouve par dessus les ducats, qui se monte à 20 pour cent, nous disons, pour faire le compte général, que l'or que le gouverneur don François Pizarre eut pour sa part, y comprenant la chaise de l'inca, se

montoit à.	252,000 ducats.
Et l'argent à.	60,000
De plus, on donna en or aux trois capitaines de cavalerie.	126,900
En argent.	36,000
Aux soixante gens d'armes, en or.	1,036,800
En argent.	129,600
Aux cent fantassins, en or.	129,600
En argent.	162,000
Aux deux cent quarante soldats d'Almagre, en or.	259,200
En argent.	72,000
A don Diego d'Almagre, en or.	43,200
En argent.	12,000
Au quint du roi, en or.	786,600
En argent.	126,900
Et pour le surplus de l'argent de coupelle.	38,170

De sorte qu'après avoir sommé le tout, il se trouve que la rançon d'Atahuallpa fut de 4,605,670 ducats : les trois comptes desquels et 933,000 ducats, sont du prix de l'or, et les 672,670 ducats de la valeur de l'argent,

avec le surplus de l'argent raffiné ; si bien que ces deux sommes jointes ensemble font quatre millions six cent cinq mille six cent soixante et dix ducats. Quoique cette somme qu'eurent les Espagnols dans Cassamarca fût extrêmement grande, néanmoins celle qu'ils tirèrent de Cuzco, quand ils y entrèrent, fut encore plus considérable, comme le remarquent les mêmes auteurs Gomare et Zarate, que nous citerons en leur lieu. Le P. Blas-Valera fait monter la rançon d'Atahuallpa à quatre millions huit cent mille ducats, ce qu'il vérifie par les nœuds et les comptes de chaque province, d'où ces richesses furent tirées. On ne sera pas surpris de cette immense quantité d'or et d'argent, si l'on considère qu'il y a plus de trente ans qu'il entre chaque année dans la rivière de Guadalquivir plus de douze millions d'or et d'argent, qui sont envoyés du Pérou en Espagne, d'où ils se répandent par tout le vieux monde. Gomare, parlant de cette rançon, en dit ce qui suit : Pizarre envoya le quint de sa majesté, et une ample relation de tout ce qui s'étoit passé, par son frère Fernand Pizarre, avec qui s'en retournèrent en Espagne plusieurs soldats, riches de vingt, trente et quarante mille ducats. En un mot, ils enlevèrent presque tout l'or qu'ils avoient eu d'Atabaliba, remplissant d'argent la banque de Séville, et tout le monde

du bruit de leur bonne fortune, et d'un désir de s'enrichir comme eux, etc. Ces soldats, qui avoient tous aidé à conquérir le Pérou, furent les bienvenus en Espagne. Le gouverneur donna à son compagnon de la part qui lui échut six vingt mille ducats. Quant au recteur Fernand de Luquo, il fut frustré de la sienne par sa mort; voilà pourquoi les historiens ne parlent point de lui.

CHAPITRE XXXIX.

Ce que disoient les Espagnols touchant les choses qui s'étoient passées au Pérou.

La mort des deux rois Huascar et Atahuallpa, plus ennemis que frères, rendit les Espagnols maîtres absolus du Pérou, n'y ayant personne qui en prît la défense et qui les empêchât de faire ce qu'ils voulurent, car les Indiens du parti de ces deux incas, étant comme de pauvres brebis sans berger, n'eurent personne qui les protégeât, ni qui voulût travailler pour leur bien, ou prévenir les maux qui les menaçaient. Au contraire, de nouvelles fac-

tions se formèrent entre ceux du parti de Huascar et d'Atahuallpa : tellement qu'ils servirent à l'envi les Espagnols, pour se les rendre favorables contre le parti qu'ils ne vouloient point suivre. Ainsi, de tous les capitaines restés après la mort d'Atahuallpa, les uns résistèrent aux Espagnols, comme on le verra ci-après, et les autres licencièrent leurs troupes, pour se faire un roi, afin qu'il ne leur fût pas si contraire que s'il était fait par d'autres. Ils élurent Paulu, fils de Huayna Capac, du nombre de ceux qui s'étoient sauvés de la tyrannie d'Atahuallpa. Le principal auteur de cette élection fut le maître de camp Quisquiz, qui étoit à Contisuyu quand les nouvelles lui vinrent de la prison d'Atahuallpa, et qui ne vouloit pas alors beaucoup de bien à Paulu. Mais la nécessité fait faire de grandes bassesses, principalement aux tyrans, quand ils se voient sur le penchant de leur ruine, et aux hommes lâches, quoique la fortune les ait élevés jusque sur le trône; parce qu'au lieu de se tenir dans la modération, ils s'emportent au-delà des bornes de la justice. Quisquiz étoit principal ministre d'Atahuallpa, brave soldat, et qui après avoir offert à Paulu la bordure royale, voyant qu'il n'en faisoit pas compte, pour n'avoir aucun droit sur le royaume, dont Manco inca étoit légitime héritier, se résolut de l'abandonner et de se faire roi

lui-même. Pour exécuter une si haute entreprise, n'ayant point de plus forte machine que sa propre valeur, il résolut de s'en servir en cette occasion : de sorte qu'ayant rappelé ses troupes, il voulut savoir, avant que de passer outre, quel succès avoit eu la mort de son roi Atahuallpa, et prit pour cela la route de Cuzco, où nous le laisserons, pour revenir à lui quand il en sera temps.

Cependant les Espagnols, étonnés de ce que les honneurs qui leur étoient rendus généralement par tous les Indiens passoient jusqu'à l'adoration, faisoient plusieurs contes là dessus, sur lesquels enchérissoient beaucoup les six autres qu'on avoit envoyés par les provinces, pour en découvrir les richesses, dont ils ne cessoient de dire des merveilles ; aussi bien que de la bonne réception qu'on leur avoit faite. Plusieurs attribuant ces choses à leur valeur, disoient que les Indiens, après les avoir vus si courageux et si braves, les tenant pour invincibles, s'étoient rendus à eux de pure crainte et qu'il les falloit tenir pour conquis. De cette manière, ils se repaissoient eux-mêmes de vaines louanges, et ne considéroient pas que les déférences que les Indiens leur rendirent procédoient de leur superstition et du commandement que le grand Huyana Capac leur avoit fait avant que de mourir, d'honorer les étrangers (et c'était les Espagnols) qu'il prédit de-

voir venir en leur pays, où ils détruiroient ensemble et leur empire et leur idolâtrie. Quelques-uns pourtant, plus sages et plus zélés pour la gloire de Dieu et pour l'augmentation de la foi, prenoient cela d'un meilleur biais, et leur remontroient que tous ces beaux exploits qu'ils vantoient si fort ne devoient s'attribuer qu'à Dieu seulement. Ils représentoient, avec beaucoup de vérité, que de voir un ou deux Espagnols faire deux ou trois cents lieues par terre, dans le pays de leurs ennemis, qui les portoient eux-mêmes sur leurs épaules, et leur rendoient le même honneur qu'à leurs dieux, quoiqu'ils les pussent jeter dans l'eau, ou les précipiter du haut des rochers, n'étoient point des actions d'hommes, mais des miracles de Dieu; qu'ils ne devoient donc point se les attribuer, mais s'humilier en bons chrétiens et en vrais prédicateurs de la foi de Jésus-Christ. D'autres disoient, et même dans la présence du gouverneur, qu'après qu'Atahuallpa eut reçu le saint baptême, il eût mieux valu pour la paix du royaume, et pour la propagation de la foi, le laisser en vie que de l'avoir fait mourir; qu'on le devoit plutôt obliger par toutes sortes d'honneurs à mettre en exécution ce qu'on souhaitoit qu'il fît; et surtout, puisqu'il étoit chrétien, à faire un nouvel édit pour l'établissement de la religion, comme

celui qu'il avoit fait en faveur des Espagnols, par lequel il fût enjoint à tous ses sujets de recevoir le saint baptême, dans le terme qui leur seroit marqué. D'où il seroit arrivé que tous les peuples du Pérou se seroient fait baptiser, les uns à l'envi des autres, à quoi ils auroient été obligés par trois ou quatre raisons importantes. La première, le commandement de l'inca, qui passoit dans leur esprit pour une loi divine, jusque dans les moindres choses, et à plus forte raison en matière de religion; la seconde, l'extrême obéissance qu'ils rendoient naturellement à leurs princes; la troisième, le juste sujet qu'ils avoient de se faire baptiser, à l'imitation de leur roi, dont l'exemple peut tout sur ces peuples. La quatrième et la principale étoit qu'Atahuallpa les eût incités à faire comme lui, ce que son père Huayna Capac leur avoit commandé par son testament, qui étoit d'obéir à de nouveaux peuples, qui devoient bientôt venir en son pays, la loi desquels étoit incomparablement meilleure que la leur. Toutes ces choses auroient beaucoup servi aux prédicateurs du saint Evangile dans ces terres éloignées, si on s'étoit avisé d'y procéder par cette voie-là; mais Dieu, dont les voies sont impénétrables, voulut qu'ils en prissent une autre.

CHAPITRE XL.

Effets de la division des deux frères incas.

La guerre des deux frères incas, Huascar et Atahuallpa, causa l'entière ruine de l'empire du Pérou, parce qu'elle facilita aux Espagnols l'entrée et la conquête de ce pays, ce qui leur eût été impossible autrement, vu qu'il ne falloit que fort peu de monde pour le défendre, à cause des mauvais passages, des chemins raboteux et des montagnes presque inaccessibles. Mais, par un éternel décret de sa providence, Dieu permit qu'il y eût de la division entre ces deux frères, afin que les prédicateurs de son saint Evangile abordassent ces terres inconnues plus aisément, et y trouvassent moins de résistance. Le P. Acosta, parlant des rois du Pérou, dit (liv. VI, chap. 22) que « Huyana Capac eut pour successeur un fils qu'il avoit appelé Tito Cusi Gualpa, il veut dire Inticusigualpa, qu'on nomma depuis Huascar inca, le corps duquel fut brûlé par les capitaines d'Atahuallpa, qui eut aussi

pour père Huayna Capac, et qui, s'étant soulevé dans Quito contre son frère, alla fondre sur lui avec une forte armée; que Quisquiz et Chilicuchima, capitaines d'Atahuallpa, prirent, dans la ville de Cuzco, Huascar inca, après qu'on l'eut proclamé roi, parce qu'il l'étoit en effet, et légitime héritier de la couronne; que le ressentiment qu'en eurent tous ses sujets fut très-grand, et principalement dans sa cour; et comme la coutume de ce peuple-là étoit de recourir aux sacrifices dans les plus pressantes nécessités, ils y recoururent en celle-ci, ne se trouvant pas assez forts pour mettre en liberté leur roi ni résister à ceux qui l'avoient pris, à cause de leurs forces et de la puissante armée avec laquelle Atahuallpa les venoit trouver. Ils résolurent donc (quelques-uns croient que ce fut par l'ordre de leur prince même) de faire un grand sacrifice au Viracocha-Pachayachachic, autrement Pachacamac, qu'ils regardent comme le créateur de l'univers, pour le prier que puisqu'ils ne pouvoient délivrer leur roi, il lui plût d'envoyer des gens du ciel qui le tirassent de prison. Après ce sacrifice, dont ils attendoient l'effet avec une grande confiance, ils furent tout étonnés d'ouïr dire que certains étrangers, venus par mer, avoient pris terre dans le pays, et fait prisonnier Atahuallpa : ce qui fit que tant à cause du peu de gens qui le

prirent à Caxamalca qu'à cause de ce succès surprenant arrivé dans le même temps que les Indiens firent leur sacrifice au Viracocha, ils appelèrent ces étrangers *Viracochas*, croyant tout de bon que ce fussent des gens envoyés de Dieu pour prendre leur cause en main. Voilà pourquoi ils appellent encore aujourd'hui les Espagnols *Viracochas*. Ils avoient au reste grande raison de dire que ces gens leur étoient envoyés du ciel, puisque la Providence divine se servit de ce moyen pour donner entrée aux nôtres dans le Pérou, ce qui leur eût été difficile sans les divisions des deux frères et de leurs gens, jointes à la créance qu'ils eurent que ces nouveaux peuples leur venoient d'en haut; en quoi véritablement ils gagnèrent plus que tous, puisque la conquête qu'on fit de leurs terres fut cause qu'eux-mêmes conquirent le ciel. »

Le révérend père Acosta, dans le chapitre dont les paroles que je viens de citer sont la conclusion, décrit en abrégé la guerre des deux frères incas; la tyrannie de l'un, la juste succession de l'autre, leur emprisonnement, arrivé en même temps, le peu d'Espagnols qui prirent Atahuallpa, les moyens dont la Providence se servit pour la conversion de ces gentils, le nom qu'ils donnèrent aux chrétiens et l'estime qu'ils firent d'eux, les croyant envoyés du ciel.

Il nous reste maintenant à parler du nom de Viracocha, qu'ils donnèrent aux Espagnols dès qu'ils entrèrent dans leur pays, parce qu'ils ressembloient par la barbe et par les habits au fantôme qui s'apparut à Viracocha, qu'ils adorèrent depuis, le reconnoissant pour leur dieu, fils du soleil, comme il les en avoit assurés lui-même. Mais lorsqu'ils virent qu'à leur entrée dans le pays les Espagnols prirent Atahuallpa, que peu de jours après ils le firent mourir d'une mort ignominieuse, le crieur public faisant savoir à tous les tyrannies qu'il avoit exercées et la fin déplorable de Huascar, ils crurent alors véritablement que les Espagnols étoient fils de leur dieu Viracocha, et qu'il les avoit envoyés du ciel pour venger Huascar et tous ses sujets par la mort d'Atahuallpa. L'artillerie et les arquebuses que les Espagnols avoient apportées servirent beaucoup à les confirmer dans cette créance, parce qu'ils dirent que le soleil leur père, les reconnoissant pour ses vrais enfants, leur avoit donné ses propres armes, qui sont les tonnerres, les foudres et les éclairs, par eux appelés *illiapa*, qui fut le nom qu'ils donnèrent aux arquebuses, et même au canon, en y ajoutant l'adjectif, *hatum illiapa*, qui signifie grand éclair ou grand tonnerre. Outre le nom de Viracocha, ils imposèrent encore aux Espagnols celui d'*inca*, disant que puisqu'ils

étoient enfants de leur dieu Viracocha, fils du soleil, il étoit bien juste qu'on les honorât du titre d'inca, et ainsi ils appeloient *Viracochas incas* tous les conquérants du Pérou, depuis les premiers, qui furent ceux qui y entrèrent avec don François Pizarre, jusqu'aux seconds, qui suivirent don Diego d'Almagre, et l'adalentado don Pedro d'Alvarado. Ils les adorèrent comme des dieux jusqu'à ce qu'en étant fort maltraités et que voyant leur avarice, leur cruauté et leur tyrannie, ils se désabusèrent de leur fausse créance et leur ôtèrent le nom d'incas, disant qu'ils n'étoient pas vrais fils du soleil, puisque de la manière qu'ils les traitoient ils ne ressembloient point aux incas leurs ancêtres; ils leur laissèrent pourtant le nom de Viracochas, à cause de la ressemblance qu'il y avoit entre eux et le fantôme qui s'étoit apparu à l'inca Viracocha.

Voilà comment en agirent les Indiens à l'égard de ceux d'entre les Espagnols qu'ils connurent vicieux et cruels, jusque-là même qu'au lieu des titres de conquérants et d'augustes, ils les appelèrent zupays, c'est-à-dire diables. Pour ceux qui leur semblèrent de bon naturel, doux, traitables et obligeants, non-seulement ils leur confirmèrent les noms qu'ils leur avoient donnés, mais ils y ajoutèrent encore ceux qu'ils donnoient ordinairement à leurs rois, qui étoient *ineipchurim*, c'est-à-

dire fils du soleil, et *haucchacuyac*, qui signifie amateurs des pauvres. Outre cela, pour élever encore plus haut la vertu des Espagnols qui les traitoient bien, ils les appeloient enfants de Dieu; et comme ils n'avoient point en leur langue la lettre D, au lieu de Dieu ils prononçoient *Tius*, et ainsi ils les nommoient *Tiuspachurïn*, c'est-à-dire enfants de Dieu. Ils sont aujourd'hui mieux versés dans la prononciation espagnole. On ne sauroit croire combien étoit grand dans ces premiers commencements l'honneur qu'ils rendoient aux Espagnols qui les instruisoient dans la religion chrétienne et les bonnes mœurs, ce qu'ils pratiquent encore aujourd'hui envers les ecclésiastiques et les séculiers, car dès qu'ils les connoissent d'humeur paisible, enclins à la compassion, exempts d'avarice et de concupiscence, et ennemis de la tyrannie, ils les adorent dans l'ame et leur en donnent des preuves avec des tendresses incroyables. Ces peuples sont fort humbles, et n'oublient jamais un bienfait quelque petit qu'il soit, imitant en cela leurs rois, qui avoient pour maxime de s'étudier à obliger tout le monde, ce qui les rendoit dignes des surnoms qu'on leur donnoit.

CHAPITRE XLI.

Fidélité des Indiens du Pérou envers les Espagnols qui les avoient faits prisonniers de guerre.

Les Indiens du Pérou pratiquoient encore une autre vertu envers les Espagnols, qui étoit qu'un Indien qu'on avoit pris à la guerre se rendoit plus sujet à son maître que ne feroit un esclave, car il faisoit son idole de son vainqueur, et, le considérant comme son Dieu, le respectoit, lui obéissoit, le servoit, et lui étoit fidèle jusqu'à la mort, croyant fermement qu'il n'y avoit ni patrie, ni parents, ni père, ni mère, ni enfants, qui le pussent détacher du service de celui dont il étoit prisonnier. Il préféroit la conservation de son maître à tout ce qu'il avoit de plus cher dans le monde, jusque-là même que s'il lui commandoit de vendre ses parents propres, il ne marchandoit point à le faire, et à lui servir d'espion quand il le falloit. Cela servit beaucoup aux chrétiens dans la conquête de ce pays-là. Il n'y avoit point de déguisement dans cette servitude des Indiens, se croyant obligés par devoir d'obéir à la déité

qui les avoit réduits sous sa puissance. S'il arrivoit qu'en courant la campagne, les Espagnols en prissent quelques-uns, et que le capitaine les voulût partager entre ceux qui n'avoient aucuns serviteurs du pays; alors l'Indien qu'on avoit fait prisonnier disoit hautement : « C'est un tel qui m'a pris, c'est lui que » je suis obligé de servir jusqu'à la mort. » Et si le capitaine lui répondoit que l'ordre de la guerre vouloit qu'on partageât les Indiens entre ceux qui n'avoient point de valets, et qu'ainsi son devoir l'obligeoit de servir un autre Espagnol : « Je le veux, disoit le prisonnier, à condition qu'en cas que ce chrétien » vienne à prendre un autre homme de ma » nation, il me soit permis de retourner à mon » premier maître; et si tu ne veux pas m'accorder cela, tue-moi, je te prie, car je n'en » veux pas servir d'autre. » Ainsi, sur la parole du capitaine, il alloit servir le maître qu'il lui donnoit, et lui aidoit même à prendre d'autres Indiens, afin de revenir à son premier maître; ce que les Indiennes observoient aussi avec une fidélité merveilleuse.

Dans la maison de mon père Garcilasso de la Vega, j'y laissai, quand j'en sortis, trois de ces Indiens prisonniers de guerre. Il y en avoit un qui s'appeloit Ally, qui fut pris dans une des batailles qui furent données dans la province de Collao, où il combattit en vaillant

soldat, jusqu'à ce que, se voyant enveloppé, il prit la fuite. Mais, étant poursuivi par les Espagnols, il crut qu'il ne pouvoit sauver sa vie autrement qu'en faisant le mort, pour s'échapper à la faveur de la nuit. Ayant donc posé sa camisole, il se jeta parmi les morts, et se vautra même dans le sang, afin de mieux jouer son personnage. Cependant, après que les Espagnols eurent bien poursuivi les fuyards, et que par divers endroits ils s'en furent retournés à leur logement, trois ou quatre camarades s'avisèrent de faire la revue du champ de bataille, où, comme ils considéroient les morts dont il étoit jonché, Garcilasso, mon père, qui étoit du nombre de ceux qui les regardoient, en aperçut un qui lui sembloit haleter; si bien que l'ayant piqué du fer de sa lance, pour voir s'il le sentiroit, il fut tout étonné qu'il se leva incontinent et lui demanda pardon, de peur qu'il ne le tuât. Mon père lui donna la vie, et l'ayant fait son prisonnier il en fut servi depuis avec toutes les soumissions et toutes les preuves de fidélité que nous avons dites, si bien qu'à quelque temps de là il le fit baptiser, et sa femme aussi.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

Expédition de don Pédro d'Alvarado au Pérou. — Trahison et cruautés de Ruminavi contre ses propres gens. — Batailles entre les Indiens et les Espagnols. — Capitulations qui se firent de part et d'autre. — Accord d'Alvarado et d'Almagre. — Trois autres batailles des Espagnols et des Indiens, avec le nombre des morts. — Paie que reçut don Pedro d'Alvarado, et sa mort infortunée. — Fondation des villes des rois, et de Truxillo. — Mort du mestre de camp Quisquiz. — Voyage d'Almagre à Chili, et son retour au Pérou. — [illegible]iracles que Dieu fit en faveur des chrétiens. — Succès du [illegible] de Cuzco et de la ville des rois. — Nombre des Espagn[illegible] tuèrent les Indiens. — Exil volontaire de l'inca. — Di[illegible]ntre les Almagres et les Pizarres. — Secours que le mar[illegible]emande, et qu'il envoie à Cuzco. — Bataille d'Aman[illegible] et prison d'Alfonse d'Alvarado. — Paix renouvelée et r[illegible]pue entre les Pizarres et les Almagres. — Bataille des Sa[illegible]es. — Mort d'Almagre et de quelques au[illegible] fameux [illegible]pitaines. — Arrivée de Diego d'Alvarado en [illegible]elle de Fernand Pizarre, et sa longue prison.

CHAPITRE PREMIER.

Don Pedro d'Alvarado va à la conquête du Pérou.

Au bruit des grandes richesses du Pérou les Espagnols y accouroient de tous côtés afin d'en

avoir leur part, comme le remarque François Lopez de Gomare, qui dit, (chap. 6), « que les merveilles qui se comptoient des richesses du Pérou furent cause qu'il s'embarqua tant d'Espagnols pour y aller que Nizaragua, Panama, Quahutemallan et d'autres villes et îles en furent dépeuplées, etc. » Le principal de ces Espagnols fut l'adalentado don Pedro d'Alvarado, cavalier des plus fameux de son siècle, qui ne se contentant pas de tant d'exploits mémorables qu'il avoit faits à la conquête de l'empire du Mexique, d'Utlatlan et de Quahutemallan, voulut encore avoir part à celle du Pérou. Pour cet effet, il demanda permission à l'empereur Charles Quint d'y aller et de lui donner le gouvernement d'autant de pays qu'il en pourroit conquérir et peupler, hors de la juridiction de don François Pizarre. Sa demande lui étant accordée il fit ses préparatifs pour ce voyage, où il fut suivi des principaux cavaliers de toutes les provinces d'Espagne, quoique le grand nombre fût d'Estramadure, parce que don Pedro étoit né à Badajox.

Entre plusieurs dons que ce cavalier tenoit de la nature, il avoit une agilité de corps si grande, que ce fut ce qui lui sauva la vie à la fameuse retraite que le marquis de Valle fit à Mexique. Car voyant que les Indiens avoient rompu le pont par où les Espagnols se retiroient, il sauta la lance à la main d'un bord

à l'autre, de la longueur du pont qui étoit de vingt-cinq pieds, se soutenant de la poignée de sa lance sur les corps morts; ce qui surprit si fort les Indiens qui le virent qu'ils s'écrièrent qu'il étoit de la race des dieux. François Lopez de Gomare, parlant de Fernand Cortez, sur le sujet de la conquête du Mexique, dit : « Quand il revint à ses com-
» pagnons, il en trouva plusieurs qui dé-
» fendoient vaillamment leur vie, et plu-
» sieurs aussi qui l'avoient perdue. Il perdit
» de même ce qu'il avoit d'or, de bagage, de
» munitions et de prisonniers, et il ne trouva
» rien en son ordre accoutumé, tous les sol-
» dats s'étant écartés qui çà, qui là, depuis
» leur sortie hors de leurs retranchements. Il
» les rallia néanmoins le mieux qu'il lui fut
» possible, leur mettant en queue Pedro
» d'Alvarado pour encourager et rallier ceux
» qui restoient. Mais Alvarado se sentant trop
» foible pour résister à l'effort des ennemis;
» et voyant plusieurs de ses compagnons
» étendus morts sur la place, jugea qu'indubi-
» tablement il perdroit aussi la vie s'il atten-
» doit davantage. Il suivit donc Cortez avec sa
» lance à la main, marchant à son grand re-
» gret sur les corps des Espagnols morts ou
» blessés, bien affligé des cris lamentables
» de ces derniers. Il vint à la fin jusqu'au
» pont, et le trouvant rompu, il se hasarda

» de le sauter, comme il fit jusqu'à l'autre » bord sans abandonner sa lance, ce qui » étonna les Indiens et même les Espagnols; » car, vu la distance du lieu le saut étoit dan- » gereux, comme l'éprouvèrent ceux qui le » voulurent imiter, qui étant tombés dans » l'eau se noyèrent, etc. » Je me souviens d'avoir ouï dire dans mon enfance à des Espagnols, qui s'entretenoient des belles actions de ce cavalier, qu'après qu'on eut pris le Mexique pour la seconde fois, on fit élever aux deux bouts du pont deux colonnes de marbre, en mémoire du temps et du lieu où cette aventure étoit arrivée. Je m'en rapporte à ces témoins s'ils sont encore vivants. Ce même Alvarado étant à Séville, à son premier voyage des Indes, il lui prit fantaisie et à d'autres jeunes cavaliers ses compagnons de monter à la tour de la grande église. Après qu'ils y furent montés, ils trouvèrent à la plus haute de toutes les fenêtres une grosse poutre, qui avançoit de dix ou douze pieds hors de la tour, où elle avoit été mise pour servir d'étançon à des planches dressées en forme d'échafaud pour quelque travail. Un de ces cavaliers, nommé Castillejo, natif de Cordoue, sachant que don Pedro se piquoit d'agilité, voulant montrer qu'il n'étoit pas moins agile que lui, posa son épée et son manteau, sortit de la tour par la fenêtre et se mit sur la poutre,

dont il mesura la longueur jusqu'au bout, un pied après l'autre, et, cela fait, il s'en retourna de même à reculons, rentrant ainsi dans la tour.

Don Pedro d'Alvarado jugea d'abord qu'il le défioit par là d'en faire autant; de sorte qu'ayant entrepris de le faire, il le fit plus adroitement encore; car sans poser ni son épée ni son manteau, il mesura la poutre comme avoit fait Castillejo; puis quand il fut au bout, il tourna en rond et se mit en face de la fenêtre de la tour, où il rentra un pied après l'autre comme il étoit sorti pour en mesurer la longueur; ce qui fut à la vérité une preuve de leur adresse, mais en même temps de leur témérité.

Une autre fois que don Pedro et quelques-uns de ses amis apercevant des bergers, qui pour faire voir combien ils étoient dispos, étoient à l'entour d'un puits, où ils sautoient d'un bord à l'autre, ils mirent pied à terre, pour en faire autant; et en effet quelques-uns en vinrent à bout, les autres n'osèrent pas l'entreprendre. Don Pierre fut le dernier de tous qui se hasarda; et qui s'étant mis sur le bord du puits : « Ce ne seroit pas être mal dispos, » dit-il, que de le sauter à pieds joints, et je » ne sais si je le pourrois faire. » En même temps il s'élança de l'autre côté, où n'ayant pas bien posé le pied, il ressauta tout d'un

temps à reculons, avec tant d'agilité qu'il se trouva sur le même endroit d'où il étoit parti.

Après avoir parlé de la merveilleuse disposition de Pedru ou don Pedro d'Alvarado, comme quelques-uns le nomment, nous laissons au lecteur à voir ses belles actions dans la conquête du Mexique, de Nizaragua et du Pérou. Il étoit bon homme de pied et de cheval, et d'un abord si agréable qu'à son retour du Mexique en Espagne, où il étoit venu exprès pour se justifier de quelques calomnies de ses ennemis, il crut qu'il étoit nécessaire qu'il parlât à l'empereur pour lui rendre compte de ses services, et alla pour cet effet à Arrivez afin de prendre son temps et de faire la révérence à sa majesté. L'empereur se promenoit dans les allées de ses jardins, et ayant aperçu don Pedro, il demanda à ceux qui l'accompagnoient qui étoit ce gentilhomme-là; et dès qu'il l'eut appris : « Il a trop bonne » mine, dit-il, pour avoir fait ce qu'on m'a » rapporté de lui. » Ensuite de quoi il le renvoya absous des cas qu'on lui imposoit, et lui fit plusieurs gratifications.

S'étant marié depuis, il retourna à la Nouvelle-Espagne, et emmena quantité de filles et de femmes de condition avec lui, pour les marier avec les conquérants qui avoient aidé à gagner cet empire-là, où ils vivoient à leur aise, étant pourvus de riches départements.

A son arrivée à Huahutimallan, il fut reçu solennellement; et l'on fit pendant plusieurs jours des fêtes et des réjouissances à son occasion. Pendant ces réjouissances il arriva un jour que tous ces conquérants étant assis dans une grande salle, où il y avoit assemblée, quelques dames qui se trouvèrent au bout de la salle, près d'une porte où il y avoit un paravent, se tinrent cachées derrière afin de n'être pas vues et de voir ce qui se passeroit, ce qui n'empêchoit pas qu'elles ne s'entretinssent ensemble. Dans leur conversation il y en eut une qui dit: « On parle de nous marier à » ces conquérants. Avec ces vieux pourris? ré» pondit l'autre. Les épouse qui voudra! » pour moi, je suis bien sûre que je n'en ferai » rien; au contraire je les donne tous au dia» ble très-volontiers; aussi bien semble-t-il » qu'ils viennent de l'enfer, tant ils ont mau» vaise mine. Les uns sont boiteux ou borgnes ou sans oreilles; les autres n'ont que la moitié du visage; et le plus agréable d'entre eux est tout balafré. A quoi la première répartit: Eh quoi! vous ne savez donc pas que ce n'est point pour leurs beaux yeux que nous les voulons épouser, mais pour hériter de leurs départements d'Indiens? car ils sont si vieux et si cassés qu'il n'y a point d'apparence qu'ils puissent vivre long-temps: ainsi après leur mort, nous en choisirons de jeunes pour les

mettre à la place des vieux, comme on donne les vieilles chaudières pour en avoir de neuves. Pendant ce bel entretien, un de ces vieux cavaliers qui étoit à côté de la porte, et sur qui les dames n'avoient point jeté les yeux, ouït tout ce qu'elles dirent; et ne pouvant le souffrir, il parut devant elles et se mit à les reprendre en termes assez piquants. Etant ensuite allé rejoindre ses compagnons : Messieurs, leur dit-il, que tardez-vous tant à vous marier avec ces belles dames? épousez-les, je vous prie, et vous verrez qu'elles vous paieront bientôt des courtoisies que vous leur aurez faites. Après cela, il s'en alla à sa maison, où il envoya quérir un prêtre, qui le maria à l'heure même avec une Indienne qu'il fit légitimer, afin que ses biens fussent pour tous deux, et non pas pour celui que madame auroit choisi, qui après sa mort en mettroit en possession un autre, en frustroit ainsi ses enfants, qu'elle ne tiendroit que pour valets ou pour esclaves. Il s'en est trouvé quelques-uns dans le Pérou qui ont fait de même, et qui se sont mariés avec des Indiennes. La plupart pourtant suivirent le conseil de la dame dont nous venons de parler, et leurs enfants peuvent témoigner combien cela leur a mal réussi, puisque dans les hôpitaux où ils vivent ils voient jouir les enfants d'autrui de ce que leurs pères ont gagné ou que leurs mères,

ou leurs autres parents ont aidé à gagner. Dans ces commencements, quand les Indiens voyoient quelque femme de leur nation mariée à un Espagnol, qui étoit enceinte, ils la servoient comme leur idole pour s'être mis dans leur alliance, ce qui avança fort la conquête des Indes, à cause des soins que ces gens y apportèrent. Depuis on fit un réglement en faveur des conquérants du Nouveau-Monde, par lequel il fut dit qu'ils jouiroient des départements d'Indiens durant leur vie, qu'après leur mort quelqu'un de leurs enfants en hériteroit aussi tant qu'il vivroit, et que s'ils n'en avoient point, ce seroit la femme qui en auroit la possession, la préférant aux bâtards pour avoir, comme il sembloit, plus contribué que leurs mères à la conquête du pays, tellement que la dame avoit raison de prendre un vieux mari pour le troquer, comme elle disoit, pour un jeune.

CHAPITRE II.

Travaux que don Pierre d'Alvarado et ses gens souffrirent dans leur voyage.

Garcillasso de la Vega, mon père, fit le voyage du Pérou en qualité de capitaine, avec don Pierre d'Alvarado, comme le rapporte Pierre de Cieza de Léon (chap. 42), dont voici les paroles: « L'adelentado don Pierre d'Alvarado arriva près du lieu où étoit le maréchal don Diego d'Almagre. Il fut accompagné de Diego d'Alvarado, de Gomez d'Alvarado, d'Alfonse d'Alvarado, à présent maréchal du Pérou, du capitaine Garcillasso de la Vega, de Jean de Sahavedra, et de plusieurs autres cavaliers de haute condition, que j'ai nommés en leur lieu. Ils se virent en de si grandes extrémités qu'il y en eut qui crurent qu'ils seroient contraints de se séparer, etc. » Garcillasso de la Vega est le seul qu'il nomme capitaine entre ces cavaliers, que j'ai tous connus, à la réserve de don Pierre, et de Diego d'Alvarado. Après s'être remis sur mer, depuis Nizaragua jusque à Puerto Viejo, ils furent en grande di-

sette de vivres et d'eau douce, pour s'être si fort pressés de partir, et si obstinés à croire que leur navigation ne seroit pas longue, qu'ils n'eurent pas la prévoyance de mettre dans les vaisseaux toutes les provisions nécessaires. Ils ne furent pas moins pressés de soif et de faim quand ils eurent mis pied à terre, comme on le voit dans les relations d'Augustin de Zarate et de François Lopez de Gomare, qui écrivirent tous deux presque en mêmes termes le voyage que don Pierre d'Alvarado fit de la Nouvelle-Espagne au Pérou; car s'il y a quelque différence, il n'est que sur le mot de don, et sur le prix de leurs chevaux, que la faim leur contraignit de manger. Je rapporterai ici mot à mot ce que dit Gomare dans son histoire, (liv. II) en parlant des grandes fatigues que don Pedro d'Alvarado et ceux de sa suite souffrirent dans cette expédition.

« D'abord que la renommée eut publié de toute part les grandes richesses du Pérou, Pedro d'Alvarado demanda permission à l'empereur d'aller découvrir et peupler les provinces où les Espagnols n'auroient pas encore mis le pied. L'ayant obtenu, il envoya Garci-Holguin avec deux vaisseaux pour apprendre ce qui se passoit au Pérou. Il rapporta que le pays étoit fort bon, et si abondant en or et en argent qu'il étoit tout étonné des grandes richesses que les Espagnols avoient tirés de la

rançon d'Atabaliba ; et il ajouta que la province de Cuzco n'étoit pas moins riche ; aussi bien que le royaume de Quito, qui n'étoit pas loin de Puerto Viejo. Ces bonnes nouvelles réjouirent tellement Pedro d'Alvarado qu'il résolut de faire ce voyage. A cette fin, l'an 1535, il leva dans son gouvernement plus de quatre cents Espagnols, et fréta cinq vaisseaux, où il embarqua quantité de chevaux. Cela fait, il se mit à la voile, et fut mouiller une nuit à Nizaragua, où il enleva de force deux bons vaisseaux qu'on tenoit prêts pour mener à Pizarre des soldats, des armes et des chevaux. Ceux qui se devoient mettre dans ces vaisseaux furent ravis de s'embarquer dans ceux d'Alvarado, qui se trouva par ce moyen cinq cents Espagnols et quantité de chevaux, avec lesquels il alla descendre à Puerto-Viejo, s'informant toujours de la route qu'il devoit tenir. Ayant pris terre, il entra dans certaines plaines environnées de plusieurs montagnes, où peu s'en fallut que ses gens ne mourussent de soif; ils y remédièrent par la rencontre qu'ils firent de certaines cannes, qui se trouvèrent par dedans toutes pleines d'eau, et apaisèrent ainsi leur plus grosse faim par la chair de leurs chevaux qu'ils tuèrent, dont il y en avoit qui valoient plus de mille ducats (Zarate dit 5,000 castillans ou écus de Castille). Cependant ils se virent l'espace de plusieurs

jours tout couverts de cendres, que lançoient de toutes parts les embrasements des montagnes de Quito, plus de quatre-vingts lieues à la ronde; car les flammes que ces monts vomissent sont si violentes, jointes au brùit qu'elles font, qu'on le croit incomparablement plus grand que celui de la foudre et du tonnerre; de sorte que ceux qui les voyoient et qui les entendoient en étoient extrêmement épouvantés. Avec cela les arbres étoient si touffus dans les forêts qu'ils avoient à traverser, qu'ils étoient souvent contraints de s'ouvrir un chemin à force de bras. Ils passèrent aussi par des montagnes toutes couvertes de neige, ce qui les surprit fort, ne croyant pas qu'il neigeât ainsi sous l'équinoxial. Le froid y étoit si grand que soixante d'entre eux en furent gelés. Enfin se voyant hors de ces rudes montagnes, ils rendirent grâces à Dieu de les avoir délivrés de ce danger, et maudirent le pays ou plutôt l'insatiable convoitise de l'or qui les réduisoit presque à mourir de froid et de faim. Augustin de Zarate ajoute (liv. 11, ch. 9) ce qui suit: « Ils avoient si grande envie de se retirer d'un si mauvais pays, qu'ils ne cessoient de marcher sans s'attendre ni sans s'assister les uns les autres. Il arriva qu'un Espagnol qui menoit avec lui sa femme et deux petites filles, voyant qu'elles s'étoient assises, accablées de lassitude, et qu'il ne pouvoit ni les secourir ni les emme-

ner, se résolut de ne les point abandonner, si bien que tous quatre transirent de froid, et ainsi, quoiqu'il se pût sauver, il aima mieux périr avec elles. Voilà combien fut lamentable la fin de la première Espagnole qui entra dans le Pérou. »

Je remarquerai ici que ces auteurs peuvent bien s'être trompés touchant le nombre des Espagnols qui suivirent don Pedro d'Alvarado, qu'ils disent n'avoir été que cinq cents; car je me souviens d'avoir ouï dire à plusieurs de ceux qui allèrent avec lui qu'ils étoient huit cents de compagnie. Cependant il se peut faire qu'il n'en sortit que cinq cents de Nizaragua, et qu'étant abordés au Pérou, ils furent joints par les autres; si bien qu'ils se trouvèrent huit cents dans la plaine de Ruice-Pampa, où, comme nous dirons tout-à-l'heure, don Pedro d'Alvarado et don Diego d'Almagre contractèrent amitié ensemble. Un autre historien raconte que cela se fit trois ans auparavant; mais, quoi qu'il en soit, la chose n'est pas de grande importance. Les cannes, qu'ils appellent ipa, où ils trouvèrent de l'eau, sont aussi grosses que la cuisse d'un homme, et ont leur écorce de l'épaisseur d'un pouce. Il y en a qui ne viennent que dans les pays chauds, où ils en font comme des solives et des poutres, pour la structure de leurs maisons. Les Indiens, qui en savoient le secret, leur

dirent qu'il y avoit de l'eau dedans, comme en effet ils tirèrent de chacune de ces cannes plus d'un seau plein, parce qu'elles étoient également grosses depuis le haut jusqu'en bas. Augustin de Zarate en dit ce qu'il suit (liv. II. ch. 10), dans la description qu'il fait de ce voyage de don Pedro d'Alvarado. « Dans ce voyage ces gens souffrirent beaucoup, tant par la faim que par la soif; mais beaucoup plus par la soif, parce qu'ils ne trouvoient ni fontaines ni ruisseaux, qui leur pussent fournir de l'eau pour boire. Il est vrai qu'ils trouvèrent quelque soulagement à la soif qui les pressoit par le moyen de certaines cannes aussi grosses que la jambe d'un homme, qui étoient creuses par dedans, et remplies d'eau douce et fort bonne à boire; ils en tiroient ordinairement plus d'une pinte de chacune. On croit que cette eau, qui se trouve dans ces cannes, vient de la rosée qui tombe sur elles pendant la nuit, et qui s'assemblant en gouttes d'eau tombe peu à peu dans cette concavité de la canne: quoi qu'il en soit, cela est d'un fort grand secours dans un pays où, comme on vient de le dire, on ne trouve point de fontaines, ni aucune autre eau qui soit bonne à boire. Ce fut donc un fort grand soulagement pour l'armée de don Pedro, tant pour les hommes que pour les chevaux, que ces cannes qui se trouvent pen-

dant un assez long espace de chemin. » Revenons aux Espagnols, et aux Indiens de Cassamarca.

CHAPITRE III.

Corps d'Atahuallpa transporté à Quito, où le tyran Ruminavi exerce des cruautés étranges.

Don François Pizarre et don Diego d'Almagre n'eurent pas plus tôt fait enterrer le corps d'Atahuallpa qu'ils s'en allèrent à Cuzco, où en passant ils furent visiter le riche temple qui étoit dans la vallée de Pachacamac, et en tirèrent tout l'or et l'argent que Fernand Pizarre n'avoit pu emporter. De là ils furent à Cuzco; et quoique les chemins fussent rudes, à cause des rochers, des rivières et des foudrières, ils n'y trouvèrent qu'un seul obstacle, dont il sera parlé ci-après.

Mais pour mettre chaque chose en son lieu, je reviens au mestre de camp Challcuchina, aux capitaines d'Atahuallpa, et aux autres seigneurs de sa cour, qui demeurèrent à Cassamarca. Sitôt que les Espagnols furent sortis de

cette province-là pour s'en aller à Cuzco, les Indiens tirèrent de terre le corps d'Atahuallpa, parce qu'il leur sembla malséant, indigne de la majesté de leur inca, et contraire à la coutume de leurs ancêtres, de le laisser enseveli dans un tombeau ordinaire; ce qu'ils firent encore pour exécuter sa dernière volonté, qui fut qu'on eût à l'enterrer à Quito, où ses plus proches transportèrent son corps, sans se mettre en peine ni de solennité, ni de pompe, parce que par la perte de leur empire ils avoient perdu tout courage.

Cependant le mestre de camp Ruminavi, en ayant eu la nouvelle, fit publiquement les plus grands préparatifs qu'il put pour recevoir et embaumer le corps de son roi, quoiqu'il fût déjà corrompu. Mais, en son particulier jouant un personnage bien différent, il donna ordre à ce qui lui sembloit nécessaire pour exécuter ses desseins tyranniques. Pour cette fin, employant les artifices qui lui étoient ordinaires, il se soumit à toutes les volontés de Culliscacha, frère d'Atahuallpa; et pour voir s'il avoit envie de régner, il lui conseilla de se mettre sur la tête la couronne royale, et de venger la mort de son frère : ce qu'il ne disoit qu'afin de lui ôter le soupçon qu'il pouvoit avoir de lui, et s'en assurer, pour le mieux prendre au dépourvu, et faire réussir plus facilement ce qu'il s'étoit proposé. Culliscacha

lui répondit que ce seroit folie à lui de prétendre à la couronne; que les Espagnols ne souffriroient jamais qu'on la leur ôtât des mains; et que quand cela seroit, il auroit à la disputer contre l'aîné des enfants de Huayna Capac, qu'il savoit y avoir plus de droit que lui; qu'au reste tous les seigneurs de l'empire ne manqueroient pas d'appuyer ses justes prétentions, tant pour être lassés des guerres passées qu'à cause qu'ils le tenoient pour héritier légitime; outre qu'il n'étoit pas homme à leur pouvoir résister. »

Cette réponse si juste ne fut pas capable de détourner Ruminavi de son méchant dessein: au contraire, elle l'y fortifia davantage, et le fit résoudre plus que jamais à l'exécuter; jusque-là même dans ses conversations secrètes, il remontroit à ses confidents, pour autoriser sa tyrannie, « que, suivant les exemples qu'il avoit vus, il ne falloit point d'autre droit pour régner que d'usurper le royaume; que le meilleur étoit de l'ôter à son possesseur, en lui ôtant la vie, de quelque façon qu'il en pût venir à bout; qu'Atahuallpa en avoit usé de même envers son frère Huascar inca, et les Espagnols envers Atahuallpa; qu'il se promettoit de les imiter, et même d'avoir assez de courage pour réussir dans son entreprise. » Dans cette résolution, où l'envie de régner le précipitoit, il n'attendoit plus rien, sinon que

les capitaines et les curacas vinssent à Quito avec le corps d'Atahuallpa. En effet ils y vinrent bientôt après, et, à leur arrivée, il leur fit une réception solennelle, parmi une foule de gens qu'il avoit assemblés pour le deuil de leur inca, dont ils abrégèrent la pompe funèbre; car devant durer un an entier, suivant la coutume du pays, ils n'y employèrent que quinze jours. Ce terme étant expiré, Ruminavi fut d'avis de ne point laisser passer l'occasion de pousser ses desseins, puisque sa bonne fortune lui avoit fait assembler tous ceux dont il se vouloit défaire, qui étoient les fils et le frère d'Atahuallpa, le mestre de camp Challcuchima, et quantité de capitaines et d'autres seigneurs, qui étoient des obstacles à son dessein. Après leur avoir donc fait promettre qu'ils se trouveroient le lendemain à un festin qu'il leur voulait faire, pour y prendre des mesures afin de s'opposer aux Espagnols, et déclarer en même temps un gouverneur et vice-roi de Quito, en attendant que Cullischacha, fils aîné d'Atahuallpa, fût hors de minorité; les capitaines et les curacas s'assemblèrent tous au palais royal de l'inca, où ils proposèrent plusieurs choses qui leur sembloient nécessaires, sans toutefois en résoudre aucune. Cependant l'heure de manger étant venue, Ruminavi, qui avoit fait apprêter un magnifique festin, les convia de se mettre à table.

Après le repas, où ils furent traités splendidement, ils fut question de boire à la santé les uns des autres, d'un certain breuvage qu'ils appellent sora, autrement uniapu, dont les rois incas avoient autrefois défendu l'usage, sur peine de la vie, parce qu'il est si violent qu'il prive de sentiment pour un temps ceux qui en boivent trop, et les enivre de telle sorte qu'ils en restent comme immobiles et comme morts; ce qui fait dire au père Acosta que les effets de cette liqueur sont beaucoup plus prompts et plus dangereux que ceux du vin, comme il est indubitable; ce qui ne s'entend pas néanmoins de leur breuvage ordinaire, dont il en faudroit boire beaucoup pour en être enivré. Ce tyran voyant donc les capitaines et les curacas tombés par terre, sans aucune sorte de sentiment, il leur coupa la gorge à tous, et entre autres au mestre de camp Challcuchima, comme aussi à ses fils et aux filles d'Atahuallpa, pour ne laisser personne qui pût s'opposer à ses mauvais desseins. Alors, afin que sa rébellion donnât plus d'horreur, ayant écorché Culliscacha, il couvrit un tambour de sa peau, y laissant la tête pour donner à connoître à qui elle étoit, et ainsi il fit voir à tous sa barbarie, en se rendant redoutable: car ce bon disciple d'Atahuallpa, ou plutôt ce cruel ministre de ses tyrannies, ne pensoit qu'à se faire craindre

par des exemples de terreur, et non pas à réduire ces peuples à l'obéissance par la douceur, imitant en cela les plus cruels tyrans. Zarate décrit cette cruauté qu'il joint à la suivante, et Pierre de Cieza, parlant de Challcuchima, dit que le marquis don François Pizarre le fit brûler à Sacsahuana; mais ce fut un capitaine du même nom que l'autre, et qui valoit moins que lui : car quant au mestre de camp Callcuchima, il se trouva présent à la mort d'Atahuallpa, dont il transporta le corps à Quito, comme nous avons dit, et mourut entre les mains de ses compatriotes.

CHAPITRE IV.

Ruminavi fait enterrer en vie tout ce qu'il trouve de filles dans un couvent.

La plus inhumaine de toutes les cruautés de Ruminavi fut celle-ci, rapportée par deux historiens espagnols. Ils disent que ce barbare étant arrivé à Quito, et s'en étant allé voir ses femmes, il leur dit : « Réjouissez-vous, car » voici venir les Espagnols, avec lesquels vous

» pourrez passer votre temps ; » de quoi quelques-unes se prirent à rire, sans y penser aucun mal, mais lui qui n'entendoit pas raillerie coupa la gorge à ces rieuses, et mit le feu à la garde-robe où étoient les riches meubles d'Atahuallpa. L'un de ces historiens le dit ainsi et l'autre raconte presque la même chose. Mais ce qu'il a de vrai, c'est que le tyran s'en alla un jour dans la maison des vierges ou des filles qu'ils appellent élues, en intention de prendre pour lui celles qu'il trouverait les plus à son gré, et qu'on avoit destinées pour être femmes d'Atahuallpa, comme si les avouant pour les siennes, il se fût déclaré roi et eût pris possession du royaume. S'entretenant donc avec elles sur les affaires passées, il leur dit entre autres choses quelles gens c'étoient que les Espagnols, enchérissant tant qu'il put sur leur valeur et sur leurs beaux faits, pour montrer par là qu'il ne falloit point le blâmer d'avoir fui devant eux. Il ajouta « que c'étoient des hommes si extraordinaires qu'ils avoient tout le visage barbu, et montoient sur certaines bêtes étranges, par eux appelées chevaux, si vites et si robustes, que deux mille Indiens n'étoient pas capables de résister au moindre de ces animaux, dont le seul galop leur donna si fort l'alarme, qu'ils en prenoient aussitôt la fuite. » Il leur raconta de plus « que ces nouveaux hôtes por-

toient en main des tonnerres et des foudres dont ils tuoient les Indiens à trois cents pas, et qu'ils étoient habillés de fer depuis la tête jusqu'aux pieds. » Il ajouta pour conclusion « que ce qu'il trouvoit de plus étrange en eux étoit de leur voir porter entre les cuisses de petites loges (1) ou cabanes, où ils enfermoient leurs parties. » Par où il voulut dire des brayettes, de l'invention desquelles je ne m'étonne pas moins que lui, et ne sais pourquoi l'on en permet l'usage, que l'honnêteté ne peut souffrir.

Les filles entendant ce beau conte de Ruminavi se mirent toutes à rire, plutôt pour complaire à son humeur que pour autre chose. Cependant il s'en mit si fort en colère, attribuant cela à des désirs peu honnêtes, que d'un côté saisi de jalousie, et de l'autre de rage contre les Espagnols : « Ah! perfides, dit-» il à ces filles, effrontées et impudiques, si au » seul récit que je vous fais de ces nouveaux » venus vous êtes si réjouies, dans quel trans-» port ne serez-vous point quand vous les » verrez? mais assurez-vous que je vous em-» pêcherai bien de les voir. » Après avoir dit cela, il commanda qu'on les menât toutes, et jeunes et vieilles, au bord d'un ruisseau qui

(1) L'Espagnol parle ainsi, s'acommodant à la naïveté de l'Indien ; c'est pourquoi je n'y ai rien voulu changer.

passoit près de la ville, et comme si elles eussent été coupables de quelque impudicité, il les fit cruellement punir du supplice en tel cas porté par leur loi, qui étoit de les enterrer toutes vives ; et se trouvant aux deux côtés de l'eau plusieurs masses de rochers, entassées par monceaux, il en fit ébouler une partie sur elles, jusqu'à ce qu'à force de précipiter ces pierres d'en haut, elles en furent toutes couvertes. Ce genre de mort fut une preve de l'inhumanité du tyran, et cette dernière action fut encore plus abominable que la précédente. Cet homme barbare, ou plutôt ce chien enragé, se trouva présent à cet événement tragique, imitant en cela ses semblables, dont le plus grand plaisir est de voir eux-mêmes exécuter sur ces innocents les supplices qu'ils ont projetés contre eux, n'y ayant rien de plus agréable à leur vue que de voir répandre le sang innocent. Impitoyables tyrans ! est-il possible que la terre et les autres éléments vous souffrent en vie ? Voilà comme une légère faute, et un ris accommodé à un mauvais conte de celui qui le faisoit, furent cause de la mort de ces innocentes filles. Mais enfin ce monstre de nature, après plusieurs autres méchancetés commises durant sa révolte, et quelques combats qu'il soutint contre Sébastien de Belalcazar, envoyé pour châtier sa rébellion, voyant qu'il ne pouvoit plus ni résister aux Espagnols, ni vivre

parmi les Indiens, pour les avoir inhumainement traités, s'avisa de se retirer avec sa famille et quelques-uns de ses domestiques sur des montagnes inhabitables, où il périt misérablement, comme c'est l'ordinaire de tous les tyrans.

CHAPITRE V.

De quelques combats entre les Indiens et les Espagnols.

Le gouverneur don François Pizarre et ses compagnons, qui étoient plus de 350 Espagnols, y comprenant ceux d'Almagre, s'en alloient à Cuzco, sans se mettre en peine de rien, se croyant déjà maîtres de tout le Pérou. Dans cette confiance, ils marchoient à la file, sans crainte des ennemis, et se rafraîchissoient de ville en ville, pour aller plus à leur aise, comme s'ils eussent marché dans leur propre pays. Augustin de Zarate le rapporte ainsi (livre II chapitre 8), et ajoute à cela « Qu'en ce voyage, les capitaines indiens leur dressèrent une embuscade dont ils ne se doutoient nullement, car l'inca Titu Autachi, voyant que son frère Atahuallpa étoit prisonnier, et

qu'on parloit de le prendre à rançon, s'en alla incontinent en divers endroits du royaume, pour y amasser tout ce qu'il pourroit d'or et d'argent, pour le racheter. Comme il retournoit à Cassamarca, avec une prodigieuse quantité de ces métaux, il apprit en chemin la mort de son frère, et que les Espagnols s'en alloient en file, les uns après les autres, droit à la ville de Cuzco. Quand il en fut assuré, il mit à couvert le trésor qu'il transportoit, leva ce qu'il put avoir de gens de guerre, et suivant les Espagnols à la piste jusqu'à la province de Huayllas, quand il les vit arrivés en la ville de Tocto, il les chargea si vertement qu'il en fit prisonniers huit des plus considérables, et entre autres Sancho de Cuellar, qui en qualité de greffier avoit écrit toutes les informations d'Atahuallpa et sa sentence de mort. » Augustin de Zarate fait auteur de cette action Titu Autachi; mais je dis que ce fut Quizquiz, et qu'il prend assurément l'un pour l'autre.

Pendant que cela se passoit dans la province de Huayllas, il se donna un autre combat en chemin, entre les Espagnols et le mestre de camp Quizquiz, fameux capitaine, dont nous avons parlé ci-devant, et des principaux ministres d'Atahuallpa. Aussitôt qu'il apprit dans Cuzco qu'on avoit arrêté son roi prisonnier, il mit sur pied onze ou douze mille hom-

mes, avec lesquels il marcha droit à Cassamarca, pour voir si de gré ou de force il ne pourroit point faire sortir de prison son prince : mais ayant rencontré les Espagnols en chemin, il leur donna bien de la peine dans un combat qu'il eut avec eux, dont les historiens racontent confusément le succès au désavantage des Indiens. Pour mieux éclaircir ceci, il faut savoir que le mestre de camp Quizquiz, assuré par ses coureurs que les Espagnols venoient en file et qu'ils n'étoient pas loin, donna d'abord dans leur gros; puis à la faveur d'une montagne dont ils se couvroient, il fit un grand tour pour envelopper l'arrière-garde. En effet, il donna dessus avec tant de vigueur qu'il blessa dangereusement quatre Espagnols, et laissa morts sur la place dix ou douze Indiens qui les servoient. Cette nouvelle vint aussitôt aux oreilles du gouverneur, qui étoit à l'avant-garde, si bien que par l'avis de ses gens il envoya en même temps au secours de ses compagnons deux capitaines de cavalerie, s'imaginant qu'à leur abord les Indiens fuiroient, comme ils avoient fait à Cassamarca, en abandonnant lâchement leur roi. Ces cavaliers, arrivés près du lieu où était Quizquiz, furent reçus de lui avec un stratagème dont le succès ne fut pas mauvais pour ses gens : car comme il les vit venir, sous prétexte de prendre la fuite, il se retira du côté de la montagne où

16.

les chevaux pouvoient aller difficilement, ne laissant pas de l'entretenir et de l'amuser par de fréquentes escarmouches. Ce léger combat dura plus de trois heures, après lesquelles au bruit que firent les Indiens pour avertir deux compagnies de leurs gens qu'ils eussent à sortir de l'embuscade où ils s'étoient mis par l'ordre de leur capitaine, qui avoit ainsi partagé ses gens, afin que les Espagnols en crussent le nombre beaucoup moindre qu'il n'étoit; les Indiens sortirent incontinent et donnèrent avec un grand courage : les Espagnols en firent de même; mais il fallut enfin que le plus petit nombre cédât au plus grand. Il y demeura de morts sur la place dix-sept Espagnols, n'en déplaise à un historien, qui n'en met que cinq ou six. Outre ceux-ci, les uns y furent blessés, les autres faits prisonniers, et les autres s'échappèrent à toute bride. Soixante et dix Indiens y perdirent la vie, et les prisonniers du côté des Espagnols furent François de Chaves; du nombre des capitaines, Pierre Gonzalez, qui fut depuis un des seigneurs de Truxillo; Alfonse d'Alarzon, Fernand de Haro, Alfonse de Hojéda, qui, à quelques années de là, tomba dans une si profonde mélancolie qu'il en perdit l'esprit et mourut enfin à Truxillo; Christophe de Horosco, natif de Séville; Jean Dias, cavalier portugais, et quelques autres moins considérables, dont j'ai oublié les

noms. Le malheur voulut qu'Alfonse d'Alarzon, abâttu sous son cheval, eût la cuisse rompue, sans que les Indiens qui le pansèrent le mieux qu'ils purent, et avec lui les autres blessés, pussent empêcher qu'il ne demeurât boiteux de cette chute. Le mestre de camp Quizquiz, comme capitaine expérimenté, sans attendre que le reste de l'armée espagnole arrivât, fit une retraite judicieuse, et se contentant de la victoire qu'il venoit de remporter, il prit le plus vite qu'il put la route de Cassamarca, ayant appris que Titu Autachi, frère de son roi, étoit en chemin. Il prit sa route par des sentiers détournés, et passa une grande rivière dont il brûla le pont, qui étoit de bois, pour empêcher que les ennemis ne le pussent joindre; et ayant rencontré l'inca Autachi, qui s'en alloit chercher les Espagnols, il demeura d'accord avec lui qu'ils iroient ensemble à Cassamarca, pour aviser à ce qu'ils auroient à faire, et ils l'exécutèrent ainsi.

CHAPITRE VI.

Les Indiens font mourir Cuellar, et capitulent pour les autres prisonniers.

Aussitôt que l'inca Titu Autachi et le mestre de camp Quizquiz furent entrés dans Cassamarca, avec les Espagnols leurs prisonniers, ils firent une exacte recherche de la mort d'Atahuallpa leur roi, et trouvèrent que Cuellar avoit servi de greffier dans ce procès, signifié la sentence de mort à l'inca, et assisté à l'exécution qui s'en étoit faite. Ils vérifièrent aussi que François de Chaves, Fernand de Haro et quelques autres qu'ils tenoient prisonniers avoient opiné favorablement pour l'inca Atahuallpa, à qui ils avoient tâché de procurer la liberté jusqu'à se mettre au hasard de perdre leur vie pour sauver la sienne. Après avoir bien examiné toutes ces choses, l'inca Titu Autachi, le mestre de camp Quizquiz et les autres capitaines tinrent conseil, et conclurent que le greffier Cuellar, pour avoir eu l'effronterie de signifier à leur inca l'arrêt de sa mort, et s'y être trouvé présent, porteroit

la peine de tous ceux qui l'avoient causée, et que les autres prisonniers espagnols seroient pansés avec toute sorte de soins, en considération de François de Chaves, qui avoit embrassé le parti de leur inca; et que lorsqu'il se porteroit bien, on le renverroit avec des présents, afin de faire voir par là que pour l'amour de ceux-ci, qui étoient honnêtes gens, on pardonnoit à tous les autres. Cette résolution fut exécutée le jour suivant. Ils tirèrent Cuellar de la prison, qui étoit la même où l'on avoit mis Atahuallpa, puis le remettant marcher un crieur devant lui, qui disoit tout haut ces paroles : C'est la volonté de Pachacamac qu'on pende cet auca, et tous les autres qui ont tué notre prince. J'ai dit ailleurs que le mot auca désigne les tyrans, les parjures, les traîtres et tous ceux qui font des actions tyranniques. La coutume des Indiens n'étoit pas de faire marcher devant le criminel un crieur public, mais ils le firent seulement pour faire savoir que les Espagnols en avoient usé de même envers leur roi. Ils étranglèrent Cuellar au même poteau où les ennemis de leur inca l'avoient étranglé, et d'où ils n'avoient osé approcher depuis, tenant pour maudit cet instrument de son supplice. En exécutant Cuellar, ils lui dirent : Ainsi mourront tous tes compagnons; et après l'avoir laissé mort et attaché au poteau tout ce jour-là, ils

firent une fosse où ils l'ensevelirent, imitant en cela tout ce que les Espagnols avoient fait à la mort et à l'enterrement d'Atahuallpa.

Pour François de Chaves et ses compagnons, ils les traitèrent le mieux qu'ils purent, et quand ils les virent bien guéris et en état de s'en pouvoir retourner, ils leurs firent de grands présents d'or, d'argent et d'émeraudes fines, leur donnant des Indiens pour les accompagner et les porter sur leurs épaules. Ils capitulèrent avec eux pour tous les Espagnols, et proposèrent plusieurs articles de paix et d'alliance; les principaux desquels furent : que tous outrages et actes d'hostilités commis jusqu'alors demeureroient nuls et s'oublìroient de part et d'autre ; que les Indiens et les Espagnols vivroient en paix à l'avenir, sans se faire aucunes violences ; que les Espagnols ne contesteroient point la couronne à Manco inca, qui en étoit héritier légitime ; qu'en tous leurs traités et négociations les Espagnols et les Indiens vivroient en bons amis et demeureroient alliés ensemble pour s'entr'aider au besoin ; que les Espagnols relâcheroient les Indiens qu'ils tenoient dans les fers, où ils ne les mettroient plus désormais, mais se serviroient d'eux librement ; que les lois des incas, faites pour le bien de leurs sujets, portant défenses de ne point troubler la religion chrétienne, seroient inviolablement gardées, et que le gouverneur,

don François Pizarre, enverroit le plus tôt qu'il pourroit ces capitulations en Espagne pour y être ratifiées par sa majesté impériale. Les Indiens firent entendre toutes ces choses à François de Chaves et à ses compagnons, partie par signes, partie de vive voix, par l'entremise des Indiens valets des Espagnols, qu'ils avoient pris avec eux, lesquels Titu Autachi, avant que de parler à leurs maîtres, instruisit mot à mot sur tout ce qu'ils avoient à leur dire, afin qu'ils le pussent mieux expliquer.

Cependant les prisonniers espagnols voyant que la générosité de Titu Autachi et de tous ses gens étoit si grande que, non contents de les régaler dans la prison, de les faire soigneusement panser, et de leur donner avec la liberté de l'or, de l'argent, des pierreries et des hommes pour les accompagner, au lieu que par le droit de la guerre et pour avoir fait mourir leur roi ils les pouvoient tous tailler en pièces, en furent fort étonnés; et encore plus de ce qu'ils leur demandoient des choses si justes et des conditions si avantageuses pour eux. Et comme ils s'étoient vus en danger de perdre la vie, ils furent touchés d'un secret remords de s'être si mal acquittés de leur devoir à faire prêcher le saint Evangile, et instruire les Indiens dans la doctrine chrétienne, et résolurent de réparer leur faute à l'avenir. Pour cet effet, voyant les Indiens si paisibles et si doux envers eux, ils se

hasardèrent de leur dire, « que puisqu'ils leur » demandoient des choses qui regardoient leurs » intérêts, ils leur en vouloient demander de » même deux autres en faveur des Espagnols. » Les Indiens leur dirent « qu'ils les proposassent » et qu'on leur accorderoit très-volontiers tout » ce qu'ils désireroient. » Sur cela François de Chaves répartit « qu'il prioit très-instamment, » au nom du gouverneur et des Espagnols, les » incas leurs capitaines et autres grands du pays » de vouloir recevoir la loi des chrétiens et » permettre qu'elle fût prêchée par tout le Pé- » rou; qu'avec cela, puisque les Espagnols » étoient étrangers, et qu'ils n'avoient ni villes » ni terres du revenu desquelles ils pussent » s'entretenir, qu'ils leurs donnassent des vi- » vres comme aux autres habitants, et pareil- » lement des Indiens et des Indiennes qui les » servissent, non comme des esclaves, mais » comme leurs domestiques. » Les Indiens ré- pondirent « que, pour ce qui regardoit la loi » des chrétiens, tant s'en falloit qu'ils la rejet- » tassent, qu'au contraire ils les supplioient » qu'aussitôt qu'ils seroient arrivés auprès » de leur général, ils leur envoyassent des » prédicateurs et des prêtres qui prissent la » peine de les instruire; que c'étoit de toutes » les choses celle qu'ils souhaitoient le plus; » qu'assurément ils leur en témoigneroient de » la reconnoissance, et les serviroient comme

» des dieux; qu'ils savoient bien que leur loi
» valoit plus que celle de leur pays; que leur
» inca Huayna Capac les en avoit assurés un
» peu avant sa mort; qu'ils n'en vouloient pas
» d'autre raison que le commandement de leur
» roi, qui leur avoit aussi enjoint d'obéir à des
» gens qui aborderoient bientôt les terres de
» son empire, où ils auroient toute sorte d'a-
» vantages sur eux; que cette absolue volonté
» de leur prince les obligeoit à servir les Espa-
» gnols, aux dépens même de leur vie, comme
» avoit fait Atahuallpa, et qu'ils demandassent
» tout ce qu'ils voudroient, avec assurance
» qu'on ne leur refuseroit jamais rien.»

Après qu'ils furent demeurés d'accord de ces articles, que les historiens ajoutèrent à leurs nœuds, ils dirent aux Espagnols qu'ils s'en pouvoient retourner s'ils le trouvoient bon. Ces prisonniers prirent congé de leurs hôtes, et s'en allèrent chargés de présents et accompagnés d'une bonne escorte. François de Chaves et ses compagnons s'entretenoient pendant le chemin de la générosité de leurs vainqueurs qu'ils ne pouvoient assez louer, et ils avouoient franchement que leurs paroles et leurs actions n'étoient point des œuvres de barbares ni d'idolâtres, mais qu'il sembloit que Dieu touchoit secrètement les ames de ces gentils afin qu'ils reçussent son saint Évangile. Ils résolurent donc de prier instamment le

gouverneur et les autres Espagnols de le leur faire prêcher sans discontinuation, comme en effet ils le désiroient tous ardemment, et le gouverneur y étoit plus disposé que tous les autres; ainsi il n'avoit pas besoin de sollicitations. Mais l'ennemi commun du genre humain s'opposoit de toutes ses forces à la conversion de ces peuples; et quoiqu'il ne pût l'empêcher entièrement, il y apporta divers obstacles par le moyen de ses ministres, les sept péchés mortels; car dans un temps si plein de libertinage, chacun de ces vices pouvoit tout ce qu'il vouloit, comme il parut par les guerres sanglantes qu'il y eut depuis entre les Indiens et les Espagnols pour s'opposer aux capitulations dont nous avons parlé. Alors la Superbe, ne pouvant souffrir qu'on restituât le royaume à celui qui en étoit héritier, causa la révolte générale des Indiens. Celles des Pizarre et des Almagre vint ensuite, suscitée par l'ambition et par l'envie, entre l'un et l'autre, d'avoir la meilleure part dans le gouvernement, ce qui dura jusqu'à leur mort, qui fut si tragique qu'Almagre eut la gorge coupée par un frère de Pizarre, et Pizarre fut tué par un fils d'Almagre. A ces guerres succédèrent celles du bon gouverneur Vaca de Castro et de don Diego d'Almagre le jeune, que l'orgueil et la discorde allumèrent, celui-ci ne pouvant souffrir que ce cavalier obéît à son roi légitime,

tellement que toute sa valeur ne put empêcher qu'il ne fût trahi par ses gens et immolé comme une victime. Après suivirent les dissentions que l'avarice et la tyrannie semèrent entre Gonzale, Pizarre et le vice-roi Blasco Nunez Vela. Les soulèvements de don Sébastien de Castille et de François Fernandez Giron, suscités par la gourmandise et la luxure, vinrent ensuite. Les démons furent les sanglants ministres de toutes ces guerres dont nous parlerons ci-après, qui durèrent vingt-cinq ans successivement. Ce furent donc ces guerres qui empêchèrent qu'on ne prêchât l'Evangile aux Indiens, parce qu'il n'y avoit point d'apparence que cela se pût parmi le feu, le sang et le fer, étant certain que les Indiens ne se ressentoient pas moins de cette guerre que les Espagnols, et qu'ils y avoient même du dessous, parce qu'elle se faisoit à leurs dépens par les deux partis, qui, ne se contentant pas de prendre chez eux de quoi vivre, les employoient encore à tranporter les attirails de la guerre.

CHAPITRE VII.

Entrée des Espagnols dans Cuzco, où ils trouvent de grands trésors.

Après que l'inca Titu Autachi eut renvoyé François de Chaves et ses compagnons, il dépêcha un courrier exprès à son frère Manco inca pour lui porter les articles qu'ils avoient passés entre eux et l'avertir de ce qui se passoit, afin de se tenir prêt quand il faudroit traiter plus particulièrement avec les Espagnols. Cependant le mestre de camp Quizquiz lui envoya dire qu'il ne licenciât point ses troupes, mais qu'il tâchât plutôt de les augmenter jusqu'à ce qu'on fût demeuré d'accord avec les Espagnols de quelle manière on devoit vivre avec eux, l'avertissant de s'en donner de garde de peur qu'ils ne le traitassent de la même manière qu'ils avaient traité son frère Atahuallpa.

Ces avis et autres semblables furent envoyés à Manco inca par ses Indiens, qui s'offrirent de lui obéir et de le reconnaître pour leur souverain seigneur, quoiqu'auparavant ils fussent ses ennemis et qu'ils eussent même eu le des-

sein d'attenter à sa vie afin qu'il ne servît plus d'obstacle à l'usurpation d'Atahuallpa. Mais voyant ce tyran mort, et ses prétentions évanouies par conséquent, ils résolurent dans un conseil de guerre qu ils tinrent de rendre l'empire à celui qui en étoit héritier légitime ; ce qu'ils firent afin d'être mieux en état de résister aux Espagnols et de les chasser du royaume ou au moins de se faire craindre.

Le prince Manco inca ayant reçu les avis de son frère et du mestre de camp Quizquiz, en fut fort content, surtout quand il sut que ceux qui lui avoient été si contraires se déclaroient pour lui afin de le rétablir dans son empire, ce qui lui fit espérer que les Espagnols en agiroient de même puisqu'ils se disoient si justes et si équitables. Dans cette confiance, il se prépara pour les aller trouver et leur demander qu'ils ne le troublassent point dans la possession de son empire, suivant les capitulations que son frère Autachi lui avoit envoyées. Nous le laisserons faire ses préparatifs et reviendrons au gouverneur don François Pizarre. Après l'échec que ses troupes reçurent par Titu Autachi, il les rallia tous et se tint sur ses gardes plus qu'il n'avoit jamais fait. Les combats qu'il donna furent de peu d'importance. Quand il fut près de la ville de Cuzco, les habitants en sortirent tous en armes pour empêcher qu'il passât outre ; et ne pouvant

lui résister, ils s'en retournèrent dans leurs maisons, d'où ils tirèrent leurs femmes, leurs enfants et ce qu'ils purent plus commodément emporter de leurs biens, avec lesquels ils s'en allèrent dans les montagnes, craignant qu'il ne leur arrivât le même désastre qui étoit arrivé à Cassamarca. Cette ville voulut faire quelque résistance, parce qu'ayant été sujette autrefois au gouvernement d'Atahuallpa, quoiqu'il l'eût tyrannisée par la prison de Huascar, les habitants vouloient néanmoins venger sa mort s'il étoit possible. Gomare dit sur cela (chapitre 124) ce qui suit : « Le lendemain, les Espagnols entrèrent dans Cuzco sans que personne leur résistât, et alors ils commencèrent, les uns à détacher du temple ce qu'il y avoit d'or et d'argent, les autres à tirer des tombeaux les vases et les joyaux qu'il y trouvèrent. Ils pillèrent encore les principales maisons et la forteresse de la ville, où il y avoit beaucoup d'or et d'argent appartenant autrefois à Huyana Capac. En un mot, de cette ville et des environs, ils eurent plus de ces riches métaux qu'ils n'en avoient eu à Caxamalca de la rançon d'Atabaliba ; il est vrai que comme ils étoient plusieurs, chacun ne fut pas si bien partagé, et comme ce n'étoit pas le premier butin et qu'il n'y eut point de roi prisonnier, cela ne fit pas tant de bruit. Il y eut tel Espagnol qui trouva dans un tombeau la valeur

de 50,000 écus, quelques-uns plus, et les autres moins, la coutume des riches étant de se faire ensevelir avec leurs richesses, même à la campagne et près de quelque idole. De plus, comme ils entendoient parler tous les jours du trésor de Huayna Capac et des autres anciens rois de Cuzco, cela leur faisoit naître à tout moment de nouveaux désirs d'y mettre la main. Ils le cherchèrent donc de toutes parts, sans que néanmoins ils le pussent trouver ni alors ni depuis. Mais dans l'ardeur de leur avarice insupportable, ce qu'ils avoient déjà pris ne les contentant pas, ils bouleversoient tout pour en avoir davantage, aux dépens des pauvres Indiens qu'ils traitoient cruellement pour les forcer à leur montrer des tombeaux où ils pussent trouver de quoi s'enrichir. » J'ajouterai à ceci le témoignage d'Augustin de Zarate (livre II, chapitre 8), qui, parlant de certains Espagnols qui poursuivoient un capitaine indien, dit : « Comme ils ne le purent joindre, ils retournèrent à Cuzco, où ils firent un butin d'or et d'argent aussi grand que celui de Cassamarca, qui fut partagé par le gouverneur entre ses soldats, etc. Je crois que ces autorités suffisent pour prouver ce que j'ai dit ci-devant, qu'il s'étoit plus trouvé de richesses à Cuzco que dans Cassamarca.

Pour revenir à ce que dit Gomare des tré-

sors que les Espagnols trouvèrent enterrés à Cuzco, il est certain que durant sept ou huit ans après qu'ils furent paisibles possesseurs de cet empire-là, ils découvrirent plusieurs monceaux d'or et d'argent que les Indiens avoient cachés dans la même ville et aux environs. Je dirai sur cela que dans une maison royale, appelée Amurucancha, qui étoit échue en partage à Antoine Altamirans, il arriva qu'un cavalier, poussant un jour son cheval à toute bride dans un parc, le cheval s'engagea le pied dans un trou qu'il fit à terre; et comme on voulut voir d'où cela venoit, on trouva que c'étoit le goulet d'un vase d'or extrêmement largepar le haut et du poids d'environ 25 livres, dont les Indiens se servoient pour y mettre cuire leur breuvage; outre ce vase, ils en trouvèrent encore plusieurs autres valant plus de 8,000 ducats. On raconte aussi que dans la maison des vierges élues, dans l'appartement de Pierre Barco, on trouva, en creusant bien avant dans la terre, un trésor de 72,000 ducats. On peut juger par là des trésors qui se découvrirent devant et après la prise de cette ville, ce qui fait croire qu'il y en a d'autres encore plus grands que les Indiens cachèrent apparemment en divers lieux de leurs pays, lorsque les Espagnols y entrèrent.

CHAPITRE VIII.

Conversion d'un Indien qui demanda à se faire chrétien.

Le premier jour que les chrétiens entrèrent dans la ville impériale de Cuzco, il se passa une chose merveilleuse entre un Espagnol et un Indien. Un gentilhomme, natif de Truxillo, appelé Alfonse Ruiz, s'étant mit à piller comme les autres, entra par hasard dans une maison dont le maître le vint recevoir civilement, et lui dit ces mots en sa langue : « Tu sois le bien venu, mon hôte; il y a plusieurs jours que je t'attends, le Pachacamac m'ayant prédit en songe, et par divers augures, que je ne mourrois point qu'il ne vînt auparavant en ce pays un nouveau peuple qui m'enseigneroit la loi véritable qu'il faut tenir; et comme j'ai eu toute ma vie en mon ame un ardent désir de la savoir, j'espère que tu me l'apprendras. Quoique l'Espagnol ne pût concevoir d'abord ce que l'Indien lui dit, il en comprit néanmoins les premières paroles, ayant déjà quelque connoissance de celles qui se disoient com-

munément, dont deux lui en firent entendre ces cinq : tu sois le bien venu. Ces mots et le bon accueil que lui faisoit l'Indien lui firent conjecturer qu'il désiroit quelque chose de lui. Pour s'en mieux éclaircir, il s'avisa de loger chez cet homme, qui lui fit la meilleure chère qu'il put. Deux ou trois jours après, l'émeute du sac de la ville s'étant un peu calmée tant du côté des fidèles que des infidèles, Alfonse Ruiz s'en alla chercher le truchement Philipille, et le mena parler à son hôte. Il lui confirma les mêmes choses qu'il lui avoit dites au commencement, et lui fit un récit de sa manière de vivre, qui lui fit juger que c'étoit un homme paisible et qui désiroit passionnément d'apprendre la véritable loi des hommes, parce que, disoit-il, la sienne ne le satisfaisoit pas. L'Espagnol, bien aise de cette confession, tâcha de lui enseigner le mieux qu'il put les principes de notre sainte foi, et lui dit qu'il falloit croire un vrai Dieu en trois personnes, Père, Fils et saint Esprit. Mais, comme j'ai dit ci-devant que la langue indienne n'avoit pas de mots pour exprimer tout ceci, ne pouvant se faire entendre par le mot de croire, il lui disoit qu'il tînt pour résolues en son ame les mêmes choses que les chrétiens tenoient pour indubitables, à l'exemple de la sainte Église catholique. Après lui avoir souvent répété ceci, à quoi l'Indien répondoit toujours

oui, l'Espagnol trouva à propos de faire venir un prêtre, qui, bien assuré du désir que l'Indien témoignoit avoir d'être du nombre des fidèles, le baptisa sans autre délai. Alfonse Ruiz fut le parrain, et son filleul, nouvellement converti, mourut à quelques jours de là extrêmement satisfait d'être chrétien. Ce même Alfonse s'en retourna depuis en Espagne riche d'environ 60,000 ducats du gain qu'il avoit fait tant à Cassarmaca et à Cuzco qu'en divers autres endroits et par différents moyens. Mais touché d'un secret remords qu'il eut que ces richesses ne fussent pas bien acquises, s'en étant allé trouver l'empereur, il lui dit : « Sacrée majesté, j'ai l'honneur d'être du nombre des » conquérants du Pérou, d'où j'ai apporté en » Espagne 60,000 ducats qui me chargent la » conscience, parce que je ne crois pas les avoir » gagnés équitablement. Ne sachant donc à » qui en faire restitution qu'à votre majesté, » qui est seigneur de l'empire d'où ils viennent, je suis prêt à les lui remettre entre les » mains; et s'il lui plaît de me faire quelque » gratification, je la recevrai comme de la main » de mon souverain seigneur. » L'empereur accepta la restitution, et pour récompenser une action si chrétienne, il lui fit don de quatre cent mille maravedis de rente annuelle à perpétuité, et d'un petit village appelé Marta, proche de la ville de Truxillo. Celui qui pos-

sède aujourd'hui ce bien est un petit-fils d'Alfonse Ruiz. Ce que j'y vois de plus remarquable est qu'il passa de lui à ses descendants, au lieu que les départements des Indes n'étoient en ce temps-là que pour deux vies, qui sont aujourd'hui presque toutes achevées, les richesses acquises par nos conquérants tant aux Indes qu'en Espagne n'étant jamais passées jusqu'à la troisième génération. Reprenons maintenant le fil de notre histoire.

CHAPITRE IX.

Don Diego d'Almagre, avec don Pedro d'Alvarado et Belalcazar, vont chercher Ruminavi pour le châtier.

Don François Pizarre et don Diego d'Almagre étoient occupés à s'emparer des riches trésors qui étoient à Cuzco et aux environs, quand ils apprirent que don Pedro d'Alvarado venoit au Pérou, pour y être gouverneur de tout le pays qu'il pourroit y conquérir, et que pour mieux réussir il menoit avec lui cinq cents hommes, la plupart nobles, et qui se pouvoient nommer l'élite des cavaliers d'Espagne. Leur

équipage étoit leste, et ils ne manquoient, pour cette expédition, ni d'armes, ni de chevaux, ni de munitions de guerre. Les Espagnols qui étoient dans Cuzco furent fort alarmés de sa venue, s'imaginant qu'on venoit reprendre sur eux ce qu'ils avoient pris sur autrui. Sur cette appréhension le gouverneur fut d'avis que son compagnon, don Diego d'Almagre, avec cent Espagnols, s'en allât remédier aux inconvénients qui pouvoient arriver; qu'il défendît le pays de telle sorte que don Pedro d'Alvarado n'y pût pas prendre terre; et qu'en cas qu'il ne pût l'empêcher, il achetât tout son équipage, usant du plus de précaution et d'adresse qu'il y pourroit employer. Don Diego tâcha d'exécuter cet ordre-là, dont nous raconterons l'événement ci-après, la suite de l'histoire nous obligeant de rapporter quelques autres succès qui arrivèrent en même temps. Il faut donc savoir qu'un peu devant que don Diego d'Almagre fût parti, François de Chaves et ses compagnons, venus de Cuzco, rendirent compte au gouverneur et aux autres Espagnols de la générosité dont Titu Autachi et tous ses capitaines avoient usé envers eux, aussi bien que du bon traitement et des présents qu'ils leur avoient faits. Ils rapportèrent enfin la mort de Cuellar, et la raison pourquoi on l'avoit fait mourir. Le gouverneur et tous ses gens furent extrêmement aises de voir

François de Chaves et ses compagnons, les ayant tenus pour morts, et s'étonnèrent fort que les Indiens les eussent si bien traités. Ils trouvèrent aussi digne de remarque la mort de Cuellar, sur qui seulement ils s'étoient vengés, ne pouvant faire de même de tous ceux qu'ils tenoient prisonniers. Mais ce qui les surprit surtout fut de voir, par les articles passés entre eux, avec combien de zèle et d'ardeur ils cherchoient à s'insinuer dans l'amitié des Espagnols, et à se faire instruire dans la doctrine chrétienne; ce qui fut cause qu'ils résolurent d'accomplir ponctuellement les capitulations accordées. Cela ne put pourtant avoir lieu, à cause des troubles qu'apporta la venue de don Pedro d'Alvarado, qui ne permirent pas qu'il se parlât encore de religion et de paix, mais seulement de guerre et de cruautés. Environ ce même temps l'on fut averti des tyrannies et des massacres qu'avoit faits et que faisoit tous les jours à Quito le barbare Ruminavi, qui ne cessoit de lever des gens pour agir contre les Espagnols. Le gouvernement le voulant punir, et remédier aux accidents que la révolte de ce tyran pouvoit causer, envoya le capitaine Sébastien de Belalcazar, avec l'élite de ses cavaliers et de ses fantassins, tous bien armés, qui avoient ordre exprès de secourir don Diego d'Almagre, en cas qu'il en eût besoin. Ils s'y

en allèrent avec beaucoup de diligence et de précautions, de peur qu'il ne leur arrivât la même chose qu'à François de Chaves et à ses compagnons. Ils rencontrèrent en chemin des capitaines d'Atahuallpa, qui s'étoient retranchés à la faveur de quelques rochers, et autres semblables lieux naturellement fortifiés, ne se trouvant pas assez forts pour attendre l'ennemi en rase campagne. Ces capitaines, qui étoient des moins considérables, n'apprirent pas plus tôt l'emprisonnement de leur roi que, sans aucun ordre de l'inca, ils levèrent confusément des soldats où ils en trouvèrent, afin de s'en servir au besoin. Ayant appris depuis la mort d'Atahuallpa, ils ne trouvèrent pas à propos de les licencier, mais ils les retinrent près d'eux, afin que si quelque parent de leur roi les demandoit, ils fussent tout prêts. Voilà pourquoi ils étoient dispersés par le royaume, comme des gens qui n'avoient point de chef pour les conduire. Il est certain que s'ils eussent eu l'esprit de se joindre ensemble, ils auroient fait beaucoup de mal aux Espagnols, surtout dans les passages difficiles et dangereux. Sébastien de Belalcazar ayant rencontré ces capitaines en vint aux mains avec eux; mais ce combat ne fut pas long, parce que les ennemis, n'ayant pas de quoi lui résister, se retirèrent aussitôt. Un seul d'entre eux, qu'on appeloit Cupay Ioupanki, comme

qui diroit Diable Ioupanqui, combattit conformément à son nom; car il tua cinq Espagnols et en blessa quatorze, et les eût tous taillés en pièces s'il s'en fût présenté davantage. François Lopez de Gomare, faisant le récit de cette rencontre, dit (ch. 128) que ce capitaine se nommoit Zopo Sopaquy, ou, selon Augustin de Zarate (liv. II), Sapa Sopaquy, ce qui a plus de ressemblance au nom qu'il avoit. Il faut savoir que ces deux mots, cumac ioupanquy, signifient le beau ioupanqui, parce que cet Indien étoit fort beau de visage dans sa jeunesse, et bien fait de corps, tellement qu'ils ajoutèrent l'épithète de beau, qui est ce que signifie le participe cumac, comme nous l'avons fait voir en parlant de la poésie des incas.

Ioupanqui était bâtard du sang royal, et sa mère reine de Quito. Dans ses premieres années il fut élevé avec Atahuallpa, qui, le voyant courageux et adroit aux armes, le fit depuis capitaine de ses gardes. Ce barbare, apercevant que son roi, après avoir vaincu et pris son frère Huascar inca, inventoit à tout moment plusieurs cruautés pour s'enrichir par dessus tous, en inventa de si horribles qu'il n'étoit pas possible qu'elles tombassent dans l'imagination de son maître, ni dans celle de ses sanglants ministres. Les autres capitaines et les gens d'Atahuallpa, trouvant les actions de son mi-

nistre si conformes à celles du diable, lui changèrent son surnom, et au lieu de Cumac l'appelèrent Cupay, qui signifie démon. Cet Indien désespéré ayant résisté à Sébastien de Belalcazar, et fait contre lui tout ce qu'il put, s'avisa finalement de s'enfuir dans un lieu où il ne pût être pris ni des Espagnols, ni des Indiens; parce que les uns les haïssoient pour ses méchantes actions, et les autres le craignoient à cause de ses grands exploits militaires. On sut depuis que, ne pouvant plus vivre parmi les Indiens pour ses diableries, ni se fier aux étrangers, il s'étoit retiré sur les hautes montagnes des Antis, pour y demeurer parmi les tigres et les serpents, à l'imitation de quelques autres capitaines ses compagnons.

Cependant Sébastien de Belalcazar poussa plus avant le dessein qu'il avoit de tenir bride, et de châtier les cruautés de Ruminavi. Ce tyran se présenta pour lui résister, et il y eut entre eux quelques combats, qui firent peu de dommage aux Espagnols. Et parce que ce mestre de camp avoit, avec une cruauté sans exemple, fait mourir le capitaine, le frère et le fils de son roi, et enterré toutes vives, sans aucune raison, les vierges élues, il fut tellement haï des Indiens qu'avec toute la peine qu'il prit de lever des gens, sous prétexte que c'étoit pour venger la mort d'Atahuallpa, il ne put avoir personne; ainsi n'ayant pas de

forces suffisantes pour résister à Belalcazar, il se retira dans les montagnes, ce qui fut le même expédient dont quelques Espagnols se servirent contre leurs ennemis, comme nous verrons dans la suite.

CHAPITRE X.

Espérances et craintes d'Almagre. — Fuite de son truchement, et sa paix avec Alvarado.

Lorsque don Diego d'Almagre s'en alla chercher don Pedro d'Alvarado, il rencontra aussi des capitaines d'Atahuallpa, comme Belalcazar en avoit rencontré; mais le combat qu'ils eurent ensemble ne fut pas grand, et ne vaut pas la peine qu'on en parle. Il poursuivit donc sa route, et pour ne manquer pas Alvarado, il s'enquit partout où il passa du lieu où il pouvoit être, étant bien assuré qu'il avoit pris terre, et même qu'il étoit assez avant dans le pays.

Sébastien de Belalcazar, qui avoit ordre de secourir don Diego, après que Ruminavi et ses capitaines se furent enfuis de Quito, l'alla

chercher de toutes parts, le long de la côte; et s'étant joints ensemble, ils s'occupèrent tous deux à mettre en déroute quelques troupes d'Indiens répandus par ces provinces; ce qu'ils s'avisèrent de faire parce qu'ils n'osoient point aller chercher don Pedro d'Alvarado, étant bien assurés qu'il menoit avec lui plusieurs bons soldats et bien aguerris; ce qui leur eût fait très-volontiers abandonner leur entreprise, si la honte ne les en eût empêchés. Ils furent dans cette irrésolution jusqu'à ce que don Pedro d'Alvarado approcha d'eux peu à peu, et prit sept de leurs coureurs, que don Diego avoit envoyés pour battre l'estrade; mais il les relâcha lorsqu'il se fut informé du nombre de gens qu'avoit Almagre, et de quelques autres particularités qu'il vouloit savoir: car l'intention de ce cavalier ne fut jamais de troubler en rien les conquérants du Pérou; au contraire il ne demandoit qu'à les aider en tout ce qu'il pourroit; c'est ce qui fit qu'il délivra ceux qu'il avoit pris, quoiqu'il eût pu les retenir avec lui.

Cette générosité de don Pedro d'Alvarado réjouit extrêmement le bon don Diego d'Almagre, et diminua l'appréhension qu'il avoit, s'imaginant que c'était là un augure de paix qui ne lui devoit pas être moins favorable qu'utile. Cependant Alvarado ne lui ayant rien envoyé dire par les coureurs qu'il avoit

relâchés, il ne se crut pas encore en sûreté; si bien qu'il attendit avec impatience le succès de cette journée, étant en suspens entre l'espérance et la crainte.

Parmi ces inquiétudes et ces appréhensions de don Diego d'Almagre, il arriva quelque chose qui augmenta plus fort que jamais ses défiances et ses soupçons. Philippe, truchement indien, qui étoit allé avec lui, sachant que don Pedro d'Alvarado approchoit, s'échappa de nuit, emmenant avec lui un des principaux caciques du pays, avec lequel il alla chercher Alvarado. L'ayant trouvé, il l'avertit que don Diego d'Almagre avoit fort peu de soldats; que les curacas qui l'accompagnoient souhaitoient de s'enfuir d'avec lui, pour le venir servir; que tous les plus grands en feroient de même; que pour lui, il s'offroit non-seulement de se soumettre à son obéissance, mais de le mener où étoit d'Almagre, afin que, le prenant à dépourvu, il se pût saisir de lui plus facilement. Quoique don Pedro fût bien aise d'apprendre des particularités qui lui étoient si favorables, il refusa néanmoins de faire ce que Philippe lui disoit, espérant de prendre un meilleur biais pour venir à bout de son entreprise. Cet Indien fit cette trahison, parce que se sentant coupable et pressé par sa conscience, il appréhendoit qu'on ne le châtiât d'avoir mé-

chamment supposé, et soutenu même, qu'Atahuallpa vouloit faire un massacre des Espagnols. Pour abréger donc, il faut savoir que don Pedro d'Alvarado et don Diego d'Almagre se virent dans la plaine de Ruiccampa, que les Espagnols appellent Riobamba, où ils furent presque sur le point d'en venir aux mains de part et d'autre; mais quand ils se représentèrent qu'ils étoient tous Espagnols, et la plupart d'Estramadure, touchés des sentiments naturels qu'ils eurent pour leur patrie, ils s'abouchèrent ensemble quoiqu'ils n'en eussent point la permission de leurs généraux, s'offrant une amitié mutuelle, comme firent autrefois, à Lerida, les soldats de Jules César et les capitaines du parti de Petreius, d'Afranius et de Pompée. Don Diego d'Almagre fut bien aise de cette démarche, n'ayant pas le quart de monde qu'avoit don Pedro d'Alvarado, quoique néanmoins et lui et ses gens eussent résolu de mourir plutôt que de céder l'avantage à son ennemi. Ils firent une trève de vingt-quatre heures, afin que leurs généraux eussent le loisir de se voir et de penser à ce qu'ils auroient à faire. En effet ils se virent, et par l'entremise du licencié Caldera, natif de Séville, ils demeurèrent d'accord qu'ils partageroient entre eux tout le butin qui s'étoit fait et qui se feroit à l'avenir; qu'à cette fin don Pedro d'Alvarado, avec son ar-

mée navale, iroit plus avant devers le midi découvrir de nouvelles provinces, et que cependant don François Pizarre et don Diego d'Almagre tâcheroient de maintenir en paix ce qu'ils avoient découvert, et presque conquis; qu'au reste, les gens de guerre, tant de l'un que de l'autre parti, pourroient aller où bon leur sembleroit, savoir, à la découverte par mer ou à la conquête par terre. Voilà ce qui fut publié touchant leur accord, pour n'irriter point les gens de don Pedro d'Alvarado, parmi lesquels, au rapport de Pedro de Cieza, de Gomare et de Zarate, il y avoit plusieurs cavaliers distingués qui se pouvoient offenser de ce qu'on n'avoit daigné leur faire aucune gratification. Les articles secrets qu'ils conclurent entre eux furent que don Diego d'Almagre promit de donner à don Pedro cent mille pezos de bon or, c'est-à-dire du poids de quatre cent cinquante maravedis chaque pezo, pour les vaisseaux, les chevaux et les munitions de guerre qu'il menoit avec lui, à condition qu'il s'en iroit à son gouvernement de Huahutimallan, et qu'il jureroit, comme il fit, de ne retourner jamais au Pérou durant la vie des deux associés Pizarre et d'Almagre.

Après cet accord, dont ils furent fort contents tous deux, don Diego d'Almagre fit brûler tout vif le curaca, parce qu'il avoit fui comme un traître avec l'interprète Philippe,

qu'il eût puni de même, si don Pedro d'Alvarado ne lui eût obtenu sa grâce. Gomare dit (chap. 129) ce qui suit.

« Quelque butin qu'eût fait Almagre dans sa fameuse conquête, il n'eut pas de quoi payer les cent mille pezos de fin or qu'il devoit donner à Pedro d'Alvarado, quoique lui et ses gens eussent trouvé dans Caraba un temple couvert de plaques d'or par dedans; peut-être aussi ne le voulut-il point faire sans le consentement de Pizarre. Sur ces entrefaites ils s'acheminèrent tous deux à Saint-Michel de Tangara, Alvarado ayant permis à plusieurs de ses gens, dont il retint les principaux avec lui, de s'en aller à Quito pour en peupler les provinces. » Don Diego d'Almagre avertit incontinent de toutes ces choses le gouverneur don François Pizarre.

CHAPITRE XI.

Almagre et Alvarado vont à Cuzco. — Le prince Manco inca vient parler au gouverneur, qui lui fait une très-bonne réception.

Les Espagnols ayant solennisé leur traité de paix avec des réjouissances publiques, les

deux gouverneurs, savoir don Diego d'Almagre et don Pedro d'Alvarado, à qui, pour l'alliance nouvellement contractée, on donna le titre de gouverneur, comme à don François Pizarre et à don Diego d'Almagre, conclurent entre eux que le capitaine Sébastien de Belalcazar s'en retourneroit à Quito, pour apaiser les troubles de ce royaume; les Espagnols étant bien aises d'empêcher, s'ils pouvoient, les dissentions et les troubles que plusieurs petits capitaines indiens tâchoient d'y apporter tous les jours. Après avoir réglé cette affaire-là, ils pourvurent à quantité d'autres choses nécessaires, et particulièrement à s'assurer d'une place forte en faveur des Espagnols qui sortiroient de Panama, ou de Nizaragua, pour se trouver à la conquête du Pérou, où il accouroit des gens de tous côtés, au bruit de ses grandes richesses. Ils mirent dans cette place quantité d'armes et de provisions de bouche, pour la subsistance des soldats qu'ils y laissèrent en garnison. Pedro d'Alvarado, qui, suivant les capitulations publiées, devoit se rembarquer et aller vers le midi, le long de la côte, pour conquérir de nouvelles provinces, fit entendre qu'il iroit par terre, souhaitant de s'entretenir bien uni avec le gouverneur don François Pizarre, et de voir ce royaume, dont on racontoit de si hautes merveilles; ou cou-

vrir de ce prétexte les secrètes capitulations qu'ils avoient faites ensemble. Sur cela on jugea à propos que don Diego envoyât un de ses agens, appelé Diego de Mora, afin qu'on le mît en possession des vaisseaux, ce qui fut fait aussitôt, parce qu'en même temps don Pedro envoya Garciholguin pour les remettre à Mora, de la part des deux partis, puisque suivant le traité les vaisseaux et leur équipage étaient communs entre eux. Après que ces commissions furent données, les gouverneurs prirent la route de Cuzco, ou étoit don François Pizarre, et ce fut alors que lui arriva ce que je vais raconter, pour suivre l'ordre du temps, et mettre chaque chose en son lieu.

Après les avis qu'eut Manco inca, tant de la part de son frère Titu Autachi, que du mestre de camp Quizquiz, il se prépara, comme nous avons dit, pour aller voir le gouverneur, afin de lui demander qu'il eût à le rétablir dans son empire, suivant les articles que son frère et tous les principaux du royaume en avoient passés. Mais pour ne rien conclure à la volée, il tint plusieurs fois son conseil, pour savoir s'il devoit faire ce voyage avec sa suite seulement, ou accompagné de gens de guerre. Les avis de ses conseillers furent différents; tantôt ils approuvoient l'un, tantôt ils rejetoient l'autre, mais ils en re-

venoient presque toujours là, que, pour mettre en sûreté sa personne, il feroit bien de mener un assez bon nombre de soldats, conformément à l'avis de Quizquiz, de peur qu'il ne lui arrivât la même chose qu'à son frère Atahuallpa; que les étrangers seroient bien plus traitables s'ils voyoient qu'on est en état de se défendre par la voie des armes, qu'en leur faisant paroître trop de complaisance, accompagnée de trop grandes soumissions, qui avoient été plus nuisibles que profitables à l'imprudent Atahuallpa. Mais comme ceux du conseil étoient sur le point de s'en tenir à cette dernière proposition, l'inca prit la parole, et dit: « Mes fils et mes frères, nous allons demander » justice à des hommes que nous croyons venus » de la part de notre dieu Viracocha, et » qui, dès leur première entrée dans ce pays, » ont publié que leur principal emploi étoit » de la rendre à tout le monde. Je crois qu'il » ne me la refuseront pas dans une chose si » équitable comme est la demande que j'ai à » leur faire, parce que, suivant la doctrine » que nos pères nous ont toujours enseignée, » il faut que les effets répondent à leurs pa» roles, s'ils veulent être estimés vrais fils du » soleil; s'ils font le contraire, tant pis pour » eux. Le titre de divins que nous leur don» nons les couvrira de honte s'ils s'en rendent » indignes. Quoi qu'il en soit, je me repose

» plus sur notre bon droit que sur la force » de nos armes. Ils ne peuvent ignorer, étant » ambassadeurs du dieu Pachacamac, qu'il » n'est rien de si abominable à ses yeux que » de voir agir contre la justice ceux qui sont » obligés de l'administrer, et qui usurpent le » bien d'autrui, au lieu de rendre à chacun ce » qui lui appartient. Le voyage que nous al- » lons faire a pour but la plus juste demande » qui fut jamais; nous devons plus espérer » de l'intégrité de ceux que nous tenons pour » dieux que de toutes nos diligences; car en » cas qu'ils soient, comme nous croyons, vrais » fils du soleil, assurément ils se comporte- » ront en vrais incas, et nous rendront notre » empire; imitant les rois nos aïeuls, qui dans » leurs conquêtes n'ont jamais ôté aux cura- » cas leurs biens, quelque rebelles qu'ils aient » été; nous ne l'avons point été à ceux qui » se sont jetés dans notre pays; au contraire, » tout notre empire s'est rendu à eux sans » résistance. C'est pourquoi je trouve à propos » d'agir avec eux par la voie de la douceur, » de peur qu'ils ne nous refusent la justice » qu'ils nous doivent, s'ils voient que nous » la demandons à main armée. Vous savez » qu'il ne faut que le moindre prétexte aux » hommes puissants et ambitieux, pour n'a- » voir aucun égard aux plus justes requêtes, » et ne faire que ce qui leur plaît. Cela étant,

» au lieu de porter nos armes contre eux,
» portons-leur plutôt des présents, qui, par
» une secrète vertu qu'ils ont, apaisent les
» hommes les plus fâcheux, et font même tom-
» ber la foudre des mains de nos dieux. Amas-
» sez tout ce que vous pourrez avoir d'or,
» d'argent et de pierreries, allez à la châsse des
» bêtes fauves et du gibier que l'on estime le
» plus exquis; cueillez les plus agréables et les
» plus délicieux de tous nos fruits; et avec ces
» armes à la main, allons tous ensemble trou-
» ver nos hôtes. Si nous manquons de l'an-
» cienne puissance des incas, leur courage
» dont nous avons hérité ne nous manque
» point. Après tout, si ces choses jointes tous
» ensemble ne les peuvent obliger à nous ren-
» dre notre empire, nous connaîtrons claire-
» ment par là que nous sommes réservés à
» la prédiction de notre père Huayna Capac.
» Si c'est le décret de notre grand Pachaca-
» mac, ne devons-nous pas nous résoudre à
» lui obéir? Laissons-leur donc faire ce qu'ils
» voudront, pourvu que nous fassions de no-
» tre côté ce qui sera juste. » L'inca pro-
nonça ces paroles avec tant de grandeur et majesté que ses capitaines et les curacas ne purent s'empêcher de verser des larmes, surtout quand ils entendirent parler de la prédiction d'Huayna Capac. Enfin, après s'être un peu remis l'esprit, ils suivirent les ordres

de l'inca, et préparèrent ce qui leur sembla le plus nécessaire pour le voyage de leur roi, afin qu'il le fit avec quelque sorte de pompe, qui donnât au moins quelque idée de ce qu'il étoit, puisqu'il ne pouvoit égaler celle des rois ses ancêtres. Ce prince alla droit à Cuzco, accompagné de plusieurs grands seigneurs et de leurs plus proches parents; car de son côté il n'en avoit presque point, la tyrannie d'Atahuallpa les ayant tous exterminés. A son arrivée, les Espagnols furent à sa rencontre, les autres à pied, assez loin de la ville. Dès que le gouverneur approcha de lui, il mit pied à terre, et l'inca en fit de même, étant descendu de sa litière, qui n'étoit pas d'or comme celle de ses aïeuls, mais de bois seulement; parce qu'encore que ses gens lui eussent conseillé de marcher en roi, assis sur sa chaise d'or, et avec la bordure rouge à la tête, qui est comme la couronne royale, il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, disant que ce seroit témoigner peu de respect au gouverneur et aux autres Espagnols, que de se parer des marques de la royauté en leur allant demander de le rétablir dans le royaume, parce qu'ils pourroient tirer cette conséquence que, quand même ils ne le voudroient point, il ne laisseroit pas d'être toujours inca, puisqu'il sembleroit qu'il auroit déjà pris possession de l'empire, dont le bourlet rouge étoit une marque. Il fut donc

résolu qu'il prendroit le jaune, afin que les Viracochas comprissent par là qu'il étoit légitime héritier de l'empire.

Le gouverneur fit à ce prince un compliment à l'espagnole, et lui dit qu'il étoit le bien venu ; à quoi l'inca répondit que le sujet qui l'amenoit étoit pour servir et adorer ceux qu'il tenoit pour dieux envoyés par le grand Pachacamac. Ils n'eurent pas de grands discours ensemble, faute de bons truchements, et dès que le gouverneur eut fait avec l'inca, il fit place aux autres Espagnols, pour leur donner la commodité de lui parler. Jean Pizarre et Gonzale arrivèrent en même temps, et l'inca ayant appris qu'ils étoient frères de l'apu, c'est-à-dire du capitaine-général, les salua fort civilement. Il faut savoir qu'avant que de parler aux Espagnols, il avoit ordonné qu'un Indien venu avec eux, et qui connoissoit le capitaine et les autres officiers, les lui fît tous connoître, de sorte que se tenant près des grands seigneurs qui environnoient le roi, il leur disoit quels étoient la charge et le rang de chacun, et alors un des principaux seigneurs le disoit à l'inca afin qu'il en fût averti, ce qui fit que, parlant aux capitaines et aux officiers des finances du roi, il les distingua d'avec les autres soldats qui vinrent en ordre pour le saluer. Il les traita tous fort civilement, témoignant par sa mine et par ses

paroles beaucoup de bonne volonté pour eux. Après les avoir tous vus, il dit à ses gens la même chose qu'Atahuallpa avoit dite, quand il vit Fernand Pizarre et Fernand de Sotto. « Assurément ces gens-ci sont vrais fils de » notre dieu Viracocha, dont ils représentent » le portrait, soit par leur visage couvert de » barbe, soit par leur manière de s'habiller, » c'est pourquoi ils méritent bien que nous » les servions comme notre père Huayna Ca- » pac nous l'a commandé. »

CHAPITRE XII.

Demande de l'Inca aux Espagnols, et réponse qu'ils lui font.

Ces choses s'étant ainsi passées, les Espagnols montèrent sur leurs chevaux, et l'inca se remit dans sa chaise à bras avec le gouverneur, qui lui céda sa droite. Ses frères et les autres capitaines et soldats marchoient devant lui, chaque compagnie selon son rang. Il commanda aussi qu'il y en eût une à l'arrière-garde de l'inca, et que vingt-quatre fantassins environnassent sa chaise, ce que les

Indiens tinrent à très-grand honneur, parce qu'il leur sembla que c'étoit une grande déférence que leur rendoient des hommes qu'ils tenoient pour divins, et qu'en faisant marcher leurs troupes par ordre, et non pas confusément, ils les honoroient encore davantage. Ils entrèrent ainsi dans la ville, et furent reçus avec des acclamations publiques, tous les bourgeois en étant sortis pour les recevoir, et entremêlant à leurs danses diverses chansons composées à la louange des Viracochas. On ne sauroit croire combien ils avoient de plaisir de voir leur inca, dont la présence leur faisoit espérer qu'il régneroit comme héritier legitime puisque le tyran Atahuallpa ne vivoit plus. Ils avoient jonché d'herbes odoriférantes la grande rue par où l'inca devoit passer, qu'ils avoient encore embellie par quelques arcs de triomphe, dressés en égale distance, et couverts de fleurs, comme étoient ceux dont ils honoroient l'entrée de leurs rois. Les Espagnols menèrent l'inca dans la grande place, vis-à-vis du collége des pères jésuites. Ils l'y laissèrent au comble de la joie et avec de grandes espérances, s'imaginant, vu la bonne réception qui lui étoit faite, qu'on le dût rétablir dans son empire, comme il le dit à ses gens, qui en furent forts satisfaits, parce qu'ils crurent que de là s'ensuivroit bientôt la paix générale, dont ils avoient accoutumé de jouir

sous le règne de leurs incas. Cependant les officiers du roi firent le présent qu'ils avoient apporté au gouverneur et à ses Viracochas, qui l'en remercièrent de si bonne grâce et en si bons termes que les Indiens ne savoient que répartir, tant ils étoient transportés de joie. Ces jours-là furent les plus heureux et les plus calmes de ceux qu'eut le pauvre inca, durant le cours de sa vie, tous les précédents n'ayant été que malheurs et qu'orages, causés par les persécutions et les tyrannies de son frère Atahuallpa, et ceux qui suivirent jusqu'à sa mort ne furent pas moins infortunés.

L'inca ne fut pas plus tôt dans son logis qu'il envoya dire à François de Chaves et à ses camarades qu'il souhaitoit de les voir et de les connoître à cause de ce que ses gens lui avoient dit de leurs bonnes qualités. Ils l'allèrent trouver aussitôt, et furent reçus de lui avec de grandes marques d'amitié; car ne se contentant pas de les embrasser, il but à leur santé, suivant la coutume des Indiens, puis entre autres paroles obligeantes il leur dit « que leurs » actions témoignoient assez qu'ils étoient » vrais fils du dieu Viracocha et frères des in» cas, puisqu'ils avoient voulu sauver la vie à » son frère Atahuallpa; qu'il leur en savoit » fort bon gré, et qu'en attendant qu'il les re» compensât plus amplement ils l'obligeassent

» de le tenir pour frère, vu qu'ils étoient tous » descendus du soleil. » Après ces civilités, il leur fit donner plusieurs vases d'or et d'argent et un assez bon nombre d'émeraudes. François de Chaves, prenant la parole au nom de ses compagnons, dit à l'inca « qu'ils étoient tous serviteurs de sa majesté; que dans toutes les occasions qui se présenteroient ils leur en donneroient des preuves certaines; qu'ils n'avoient rien fait pour le roi son frère à quoi leur devoir ne les obligeât, et que s'il leur faisoit l'honneur de leur commander quelque chose, il les trouveroit toujours prêts à le servir. » L'inca les embrassa derechef; ainsi ils se séparèrent de lui fort contents.

Deux jours après son arrivée, le prince Manco inca dit au gouverneur qu'il lui sembloit convenable de proposer qu'on eût à le remettre dans son empire et d'accomplir ponctuellement le contenu des articles passés entre les Indiens et les Espagnols, pour contracter alliance et amitié ensemble; qu'il seroit bien aise qu'on leur donnât des prêtres et des ministres pour prêcher aux Indiens la doctrine chrétienne, comme les Espagnols l'avoient eux-mêmes désiré par leurs capitulations; que pour cet effet il les enverroit très-volontiers avec ordre qu'on leur rendît toute sorte de respects et de bons traitements dans les principales provinces de son empire; qu'il suffisoit que son père

Huayna Capac eût dit à l'heure de sa mort que la loi des peuples qui aborderoient dans leurs terres étoit meilleure que la leur, pour les obliger à la recevoir très-volontiers; que les dieux Virachocas n'avoient qu'à dire quelle étendue de pays ils souhaitoient avoir dans le royaume, qu'ils seroient obéis aussitôt, et qu'on tâcheroit de les rendre contents, son père l'ayant ainsi ordonné par son testament.

A cette proposition de l'inca, le gouverneur répondit que sa majesté étoit la très-bien venue dans sa ville impériale de Cuzco; qu'il ne demandoit pas mieux que d'accomplir ponctuellement sa volonté, puisque les articles passés entre eux étoient si justes. Ils rompirent là-dessus et parlèrent d'autre chose, leur conférence ne pouvant être plus longue faute de truchements. Le lendemain, le gouverneur ayant consulté sur la demande de l'inca, tant avec ses frères qu'avec les autres capitaines, il les trouva de différents avis. Mais comme il sut que la possession du royaume ne consistoit qu'à mettre le bourlet rouge sur la tête de celui qu'on vouloit couronner roi, il alla dans la maison de l'inca, où ses gens l'accompagnèrent; et sans différer davantage, il lui dit qu'ils le supplioient bien fort de vouloir prendre possession de son empire; que s'il eût su auparavant comment il y falloit procéder, il n'auroit jamais souffert qu'il eût été seulement une

heure sans sa couronne royale à la tête; que touchant le partage du royaume, ils en parleroient plus à loisir quand les uns et les autres seroient plus paisibles ; qu'il ne pouvoit avoir de meilleur arbitre de la paix que sa majesté; qu'il commandât lui-même ce qui seroit le plus à son gré, et qu'il seroit plutôt obéi des Espagnols; qu'ils manquoient pour l'heure de ministres pour enseigner la loi du vrai Dieu, n'ayant pas même les prêtres qu'il leur falloit pour leur administrér les sacrements; mais qu'aussitôt qu'ils seroient arrivés, il ne manqueroit pas de leur en donner, et que les chrétiens n'étoient venus que pour désabuser ceux du pays de leurs erreurs et de leur idolâtrie. Les Indiens furent très-satisfaits de ces raisons, et à l'heure même l'inca fut couronné roi avec plusieurs solennités, mais non pas si grandes que celles qu'on observoit au couronnement des rois ses ancêtres, parce qu'il n'y avoit plus de princes du sang royal, ce qui est un très-grand ornement dans toutes les cours du monde.

CHAPITRE XIII.

Les deux gouverneurs vont chercher le mestre de camp Quizquiz.

Don Pedro d'Alvarado et don Diego d'Almagre marchoient toujours avec des troupes fort lestes du côté de Cuzco, où ils savoient qu'étoit le gouverneur don François Pizarre. Lorsqu'ils apprirent en chemin que le mestre de camp Quizquiz se rafraîchissoit dans la province des Canarins, où il avoit plusieurs bons soldats, de l'or et de l'argent, des pierreries et d'autres joyaux de prix en grande abondance et une incroyable quantité de bétail. Toutes ces choses se publioient par la bouche de la renommée, qui, suivant sa coutume, y en ajoutoit plus qu'il n'y en avoit. Les gouverneurs allèrent jusque-là pour tuer le tyran et tailler en pièces son armée; après avoir été bien assuré par ceux du pays qu'il n'y avoit point d'autres soldats sur pied que les siens dans le vaste empire du Pérou. Quoiqu'il fût vrai que Quizquiz avoit en effet tous ses gens prêts, il ne souhaitoit pas pourtant d'en venir aux mains avec les Espagnols, parce que l'inca

et son frère Titu Autachi ayant envoyé au gouverneur les capitulations qu'ils avoient faites avec François de Chaves et ses compagnons, attendoient la ratification et la paix générale qui se devoit faire entre les Indiens et les Espagnols, tellement que Quizquiz se croyant en sûreté de sa vie négligeoit de se tenir sur ses gardes. Ce qui l'entretenoit encore plus fort dans la nonchalance et l'oisiveté étoit le commandement que l'inca Titu Autachi lui avoit fait à l'heure de sa mort; car il faut savoir que ce pouvre inca mourut quelques jours après qu'il eut relâché François de Chaves et ses compagnons. La principale cause de sa mort fut l'extrême déplaisir qu'il eut de celle d'Atahullpa, son frère, et de voir les cruautés que le traître Ruminavi avoit exercées en la personne de ses neveux, de ses frères, de ses capitaines et même des vierges élues, ce qui lui fit croire que de si grandes méchancetés commises par un sujet rebelle contre le propre sang de son prince étoient des présages infaillibles de la ruine de tout l'empire. Se voyant donc sur le point de rendre l'esprit, il fit venir le mestre de camp Quizquiz et les autres capitaines, et leur dit « qu'ils eussent à se maintenir en paix avec les Virachocas, se souvenant que leur prince Huayna Capac l'avoit ainsi ordonné par son testament, comme par un oracle assuré, dont la prédiction s'accom-

pliroit entièrement comme elle avoit déjà commencé ; qu'ainsi ils obéissent en toutes choses à ceux qu'ils regardoient comme descendans de leur père le soleil, fils de leur dieu Viracocha; que c'étoit là sa dernière volonté, et que comme fils de ce même Huayna-Capac, il leur recommandoit de l'exécuter de point en point.

Ces exhortations, et l'espérance qu'avoit Quizquiz que la paix traitée entre eux, suivant les articles qu'ils en avoient passés, se concluroit bientôt, lui faisoient négliger les mesures qu'il auroit dû prendre pour la guerre, de sorte qu'encore qu'il fût bien assuré que le gouverneur venoit à lui, il ne s'en troubla nullement. Il envoya seulement une troupe de cent soldats, qui étoit la moindre compagnie que les incas eussent à la guerre, sous la conduite d'un capitaine que Gomare et Zarate nomment Sotahurco pour dire Cotahorco, qui signifie six Montagnes, Cota désignant le nombre de six, et Coto, le mot de montagne. Ce capitaine portoit ce nom parce qu'il étoit né dans un plat pays, environné de très-hautes montagnes, comme il y en a quantité dans le Pérou, dans le temps que son père et sa mère furent à la guerre ensemble. En mémoire d'une naissance si extraordinaire au milieu des armes, ce qui ne s'étoit jamais vu jusqu'alors parce que les femmes n'alloient point à la guerre

avec leurs maris, ce nom lui fut imposé, parce qu'à droite et à gauche il y avoit, comme j'ai dit, six montagnes des plus hautes qui fussent en ce pays-là, de sorte que dans ce seul nom se trouva comprise l'histoire entière du temps, du lieu et de la naissance de ce capitaine. Les Péruviens avoient accoutumé d'en user ainsi dans toutes les autres traditions de leurs annales; car pour en transmettre la mémoire à la postérité, ils se servoient de certains chiffres qui, en peu de mots, comprenoient tous les succès de l'affaire qui s'étoient passée; ce qu'ils exprimoient encore par quelques vers abrégés qui contenoient divers sujets, dont ces mêmes vers rafraîchissoient la mémoire, comme les ambassades faites aux rois et leurs réponses, les harangues de paix ou de guerre, les mandemens des souverains, les peines portées par ses lois, et quantité d'autres choses semblables qui se passoient dans le gouvernement politique; et ainsi leurs historiens et leurs annalistes, qui les marquoient par des nœuds, les ayant apprises par cœur, les enseignoit à leurs descendants, car les chiffres, les vers, les mots les plus significatifs, comme le nom de ce capitaine et autres semblables symboles dont nous avons parlé et que nous expliquerons ci-après si l'occasion s'en présente, ne servoient qu'à mieux imprimer dans la mémoire de l'annaliste ce qu'il savoit déjà

par tradition. Mais quand il vouloit s'assurer de quelque chose, il avoit recours à ces nœuds qu'il déchiffroit aussi facilement qu'un Espagnol pourroit lire dans un livre. On ne sauroit alléguer une meilleure raison de ceci que celle qu'en donne le père Acosta (livre VI, chapitre 8.), qui dit : « Que ces historiens savoient par cœur les événemens passés, parce qu'ils les étudioient jour et nuit pour rendre bon compte de leur charge. » Quoique j'aie parlé au long de cela dans l'histoire des incas, je n'ai pas cru qu'il fût hors de propos de le répéter au sujet du nom de ce capitaine.

Le mestre de camp Quizquiz ayant donc envoyé aux Espagnols un officier exprès avec ordre d'apprendre leur intention et de lui en faire rapport, le capitaine y alla, et pour n'avoir pas usé de précaution, il tomba entre les mains des Espagnols, qui le menèrent à don Pedro d'Alvarado. D'abord il lui demanda où étoit Quizquiz, ce qu'il faisoit et combien de gens il avoit avec lui? Ensuite il résolut de l'aller chercher en diligence afin de le prendre au dépourvu. Pour exécuter cette entreprise, il prit un assez bon nombre de cavaliers qui trouvèrent les chemins si rudes, qu'étant à une journée de Quizquiz, ils aperçurent que leurs chevaux étoient presque tous déferrés, ce qui fut cause qu'ils ne dormirent point de cette nuit-là pour les ferrer le mieux qu'ils

purent à la clarté des flambeaux. Le lendemain ils doublèrent leur marche, de peur qu'il n'y eût quelqu'un qui avertît Quizquiz de leur venue, de sorte qu'ils poursuivirent leur route jusqu'à ce qu'ils découvrirent le camp de cet ennemi, qui, les voyant venir, se retira avec tout ce qu'il avoit de femmes et de gens de service. J'ai tiré ceci d'Augustin de Zarate. Gomare dit presque la même chose, ce qui prouve assez que le mestre de camp Quizquiz n'avoit envie ni d'attaquer les Espagnols ni qu'ils l'attaquassent ; car s'il eût cru les combattre, il est vraisemblable qu'il ne se fût point chargé de femmes ni de valets, outre qu'il auroit tenu ses troupes en ordre et en état de combattre. Ce peu de précaution de Quizquiz et de ses gens fut un effet de la providence divine en faveur des Espagnols. On peut ajouter, pour leur justification, qu'ils ne savoient rien de l'alliance et de la paix que Quizquiz prétendoit faire ni des capitulations que François de Chaves avoit apportées, parce que quand il arriva dans la ville de Cuzco, où le gouverneur étoit alors, il trouva que don Diego d'Almagre, qui devoit donner la réponse, étoit sorti de la ville pour aller chercher don Pedro d'Alvarado. Ainsi les Espagnols n'avoient pas de tort d'agir comme ils faisoient contre Quizquiz, ne sachant pas ses bonnes intentions.

CHAPITRE XIV.

Batailles données entre les Indiens et les Espagnols, et le nombre des morts.

Le mestre de camp Quizquiz, voyant que les Espagnols le poursuivoient toujours, jugea bien par là qu'ils ne demandoient qu'à le combattre, ce qui fut cause que se repentant de sa trop grande confiance, il se mit en colère contre lui-même de se voir ainsi affronté par sa propre faute, par sa mollesse et par son peu de prévoyance. Mais enfin, ne pouvant faire autre chose, pour n'avoir avec lui que des gens de service, qui en semblables occasions embarrassent plutôt qu'ils n'aident, il les ramassa le mieux qu'il put ; et pour les mettre à couvert des cavaliers, il s'alla retrancher avec eux sur le haut d'une montagne. Après il commanda à un capitaine (que les auteurs espagnols nomment Guaypalcon, disant qu'il étoit frère d'Atahuallpa du côté de sa mère, et que dans le langage de Quito il s'appeloit Huaycalpa, qui est un nom que je n'entends pas), qu'après avoir rallié les gens

de guerre, il entretint les Espagnols jusqu'à ce qu'il eût mis en sûreté ce qu'il avoit d'hommes inutiles. Huaycalpa fit ce qu'il put pour rassembler les soldats dispersés, et ne fut pas d'avis de combattre don Pedro d'Alvarado, parce qu'il avoit quantité de chevaux et que la situation du lieu lui donnoit de grands avantages. Il chargea don Diego d'Almagre, qui, pour engager Quizquiz à en venir aux mains avec Alvarado, voulut monter un côteau si rude qu'il faillit s'y perdre, au rapport de Zarate, qui dit: « Huaypalcon et ses gens prirent leur poste sur le haut d'une colline peu accessible. Don Diego D'Almagre s'avança par la pointe d'une montagne pour les aller attaquer, nonobstant que les chevaux fussent si fatigués qu'à peine ils pouvoient monter, bien qu'on les menât en main; d'ailleurs les Indiens faisoient rouler d'en haut quantité de grandes pierres et des pièces de rochers; de manière que quand elles avoient une fois acquis du mouvement en roulant, elles entraînoient tout ce qui se rencontroit en leur chemin. Ainsi il arrivoit souvent qu'une seule de ces pierres en détachoit en roulant plus de trente autres, de sorte que leur nombre alloit toujours en se multipliant jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées tout au bas, etc. » Ces paroles se trouvent conformes à celles de Gomare, comme nous verrons maintenant.

Almagre fut tellement incommodé par ces Gualgas qu'elles lui tuèrent plusieurs cavaliers avec leurs chevaux et le mirent même en grand danger de sa vie, ce qui le fit résoudre de se retirer et de prendre un chemin moins rude pour attaquer Huaycalpa; mais lui se voyant entre les deux gouverneurs, alla prendre poste sur des rochers de très-difficile abord. Il s'y défendit valeureusement jusqu'à la nuit, les cavaliers ni les fantassins même ne pouvant l'endommager, parce quand il s'agit de combattre et de fuir dans des montagnes si raboteuses comme sont celles-là, les Indiens ont pour l'ordinaire de grands avantages sur les Viracochas, n'étant pas chargés comme eux de bagage ni d'autres armes défensives. Quand la nuit fut venue, Huaycalpa se retira avec ses gens et se mit en lieu de sûreté. Le lendemain les Espagnols rencontrèrent l'arrière-garde de Quizquiz; car comme il ne pensoit point à combattre, il avoit divisé son armée en avant-garde et arrière-garde, avec des ailes éloignées de plus de quinze lieues, comme le remarque Zarate (livre II, chapitre 12), qui dit:

« Don Diego et don Pedro ayant rassemblé tous les Espagnols pour attaquer les Indiens dans leur fort, ceux-ci se retirèrent à la faveur des ténèbres et s'en allèrent trouver Quizquiz. On apprit quelque temps après que les

trois mille Indiens qui marchoient à la main gauche avoient coupé la tête à quatorze Espagnols qu'ils avoient surpris. Nos gens continuant leur marche rencontrèrent l'arrière-garde de Quizquiz. Les Indiens firent ferme au passage d'une rivière et empêchèrent les Espagnols de là pouvoir passer tout ce jour-là ; de plus ils occupèrent une hauteur fort élevée au-dessus du lieu où étoient les Espagnols, en sorte que ceux-ci ne pouvoient attaquer leurs ennemis sans beaucoup de désavantage et sans s'exposer à faire une perte considérable de leurs gens. En effet, il y en eut plusieurs de blessés, parce qu'ils ne pouvoient pas aisément se retirer par la difficulté du chemin et des passages. Le capitaine Alfonse Alvarado reçut dans cette occasion une blessure à la cuisse, qu'il eut percée de de part en part. Un autre officier de considération, commandeur de l'ordre de Saint-Jean, y fut aussi blessé, et pendant toute la nuit les Indiens firent fort bonne garde. Le matin venu, on trouva qu'ils avoient abandonné le poste qu'ils occupoient sur le bord de la rivière et qu'ils en avoient laissé le passage libre s'étant retiré dans un lieu fort vers le haut de la montagne, où on lès laissa en paix parce que don Diego d'Almagre ne vouloit pas s'arrèter long-temps là, etc. » Gomare rapporte cela en ces termes : « Après quelques

lieues de chemin, et pendant que Quizquiz prenoit la fuite, nos Espagnols rencontrèrent son arrière-garde, qui ne les eut pas plus tôt aperçus qu'elle se mit en état de défendre le passage de la rivière. Pour l'empêcher, quelques-uns des nôtres y firent bonne garde, et les autres allèrent passer plus haut, croyant d'y trouver les Indiens et de les tailler en pièces. Les ennemis se saisirent d'une colline fort rude pour se défendre des chevaux, et y combattirent avantageusement avec beaucoup de courage. Ils assommèrent quelques chevaux qui ne pouvoient avancer ni reculer à cause des halliers et des buissons où ils étoient engagés, et tuèrent quantité d'Espagnols, entre lesquels Alfonse d'Alvarado de Burgos fut blessé à la cuisse, et Diego d'Almagre fut en grand danger de perdre la vie, etc. »

Les Espagnols qu'on tua dans le combat, et ceux qui moururent depuis des blessures qu'ils avoient reçues dans ces trois rencontres, furent cinquante-trois, y comprenant les quinze dont parle Zarate, et dix-huit furent guéris de leurs blessures. Il y eut trente-quatre chevaux de tués, et entre autres celui de don Diego d'Almagre, à qui une pierre extrêmement grosse rompit la cuisse avec une extrême violence, si bien que tous deux tombèrent en même temps, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que don Diego en échappa; car si la

pierre eût donné à plein, il est indubitable que le cavalier et le cheval eussent été mis en pièces. Du côté des Indiens il n'y en eut pas plus de soixante de tués, à cause que le torrent leur servoit de sauvegarde et faisoit beaucoup de dommage aux Espagnols et à leurs chevaux; aussi don Diego d'Almagre ne voulut pas s'amuser plus long-temps à combattre de si fâcheux ennemis, les voyant fortifiés dans un poste qui leur étoit très-avantageux, au lieu que celui des Espagnols étoit si incommode qu'ils ne s'y pouvoient aider eux-mêmes ni se servir de leurs chevaux. Il se retira donc pour n'augmenter pas la perte qu'ils avoient faite, qui fut extrêmement grande, comme Gomare le rapporte au long dans le chapitre qu'il intitule : *d'un grand échec que reçurent les nôtres par l'arrière-garde de Quizquiz*, etc. Le P. Blas-Valera, parlant des batailles les plus mémorables et les plus ruineuses aux Espagnols qui fussent arrivées dans le Pérou, en nomme huit, et met celle-ci au premier rang, qu'il appelle la bataille de Quito, parce qu'elle fut donnée sur la frontière. Il assure que les Espagnols se fussent indubitablement perdus dans ces combats si la providence divine n'eût combattu en faveur de son saint Evangile; et il me souvient d'avoir aussi ouï dire à plusieurs de ceux qui s'y étoient trouvés que lorsqu'ils croyoient impossible de se tirer d'affaire par le

moyen des forces humaines, ils étoient étonnés que celles du ciel les rendoient victorieux dans un instant. Quand ils venoient surtout à raconter l'extrême danger où ils s'étoient vus dans cette bataille, ils disoient que si les gens de Quizquiz, divisés en quatre troupes et sans aucun dessein de combattre, les avoient si mal traités, que n'auroient-ils point fait s'ils fussent venus contre eux en ordre de bataille et sous la conduite de ce mestre de camp, qui passoit pour un des plus fameux capitaines de son temps? Don Diego d'Almagre fit ramasser le butin, qui consistoit, à ce que disent les historiens, en plus de 50,000 têtes de bétail ordinaire, et plus de 4,000 tant Indiennes qu'Indiens de service, que le tyran Quizquiz avoit contraints de le suivre, et qui se rendirent aux Espagnols lorsqu'ils se virent libres. Pour ce qui est du bagage, des laines et des plus fines étoffes, ils n'en eurent point du tout, soit qu'ils ne voulussent pas s'en embarrasser, soit que les Indiens y eussent mis le feu. Ils empêchèrent de même que leur or et leur argent ne tombassent entre les mains de leurs ennemis, et le cachèrent si bien qu'on n'en put jamais avoir aucunes nouvelles. Don Diego d'Almagre avertit le gouverneur de tout cela par quelques Indiens qu'il lui envoya, et lui fit dire en même temps que don Pedro d'Alvarado alloit à Cuzco, pour y voir

sa seigneurie, et qu'il étoit bien aise de lui en donner avis, afin qu'il mît ordre à ce qu'il auroit à faire.

CHAPITRE XV.

Le gouverneur sort de Cuzco, s'abouche avec don Pedro d'Alvarado, et lui paie ce qu'on lui avoit promis.

La perte que les Espagnols venoient de faire fut d'autant plus sensible au gouverneur don François Pizarre qu'il sembloit que les siens eussent perdu par cet échec toute la réputation qu'ils avoient gagnée jusqu'alors; mais ne sachant pas quel remède y apporter, il résolut d'user de plus grande précaution à l'avenir. Cependant, sur l'avis qu'il eut que don Pedro d'Alvarado venoit à Cuzco pour conférer avec lui, il voulut lui épargner une partie de la fatigue du chemin et l'expédier au plus tôt, suivant l'accord que don Diego d'Almagre et lui avoient fait ensemble, ne demandant pas mieux que de le voir hors de son gouvernement, de peur que trois chefs différents n'y apportassent quelque nouveau désordre; ce qui étoit d'autant plus à craindre qu'on avoit vu par expé-

rience que deux gouverneurs, quoique comblés d'honneurs et des biens de fortune en abondance, n'avoient pu vivre en paix ni se conserver dans la bonne intelligence qui avoit été entre eux durant leurs plus grandes disgraces : tant il est vrai que la souveraineté ne peut souffrir d'égal, ni même de second. Aussi leur ambition fut cause de leur ruine totale. Afin donc que Pedro d'Alvarado s'en retournât plus tôt, le gouverneur trouva bon d'aller jusqu'à la vallée de Pachacamac, pour que don Pedro ne s'éloignât pas de la côte, et qu'il ne fît pas les deux cent quarante lieues qu'il faut faire, allant et venant de Pachacamac à Cuzco, outre qu'il étoit bien aise qu'il ne vît pas la grandeur de cette ville impériale, de peur qu'elle ne lui mît dans l'esprit quelque nouveauté qui apportât du changement à l'accord qui s'étoit fait, ayant toujours souhaité depuis qu'on n'en différât point l'exécution. Avant que de se mettre en chemin, il prit conseil de ses frères et des autres officiers de son armée, auxquels il recommanda surtout de bien prendre garde à la personne de l'inca et à toutes les autres choses nécessaires pour la conservation de la paix qu'ils avoient contractée avec les Indiens. Il ne voulut point partir aussi qu'il n'eût pris congé de l'inca, à qui il dit qu'il falloit qu'il fît un voyage de quelques jours dans la vallée de Pachacamac,

pour y donner ordre à certaines choses concertées avec quelques Espagnols nouvellement entrés dans le pays, le réglement desquelles étoit de grande importance, surtout à l'égard des capitulations qu'ils avoient faites ensemble, qu'il espéroit d'exécuter à son retour. Il ajouta pour conclusion qu'il le supplioit bien fort de lui permettre de faire ce voyage; que son dessein étoit de revenir au plus tôt; qu'en attendant son retour, ses deux frères, aussi bien que les autres Espagnols qui demeuroient avec sa majesté la serviroient en toutes choses, et qu'il les lui recommandoit. L'inca lui répondit qu'il s'en allât à la bonne heure, et qu'à la bonne heure aussi il pût revenir, sans tarder beaucoup; qu'il lui souhaitoit un heureux voyage; et que pour ses frères et les autres Viracochas qu'il laissoit, il ne s'en devoit point mettre en peine, parce qu'il prendroit le soin de les régaler. Après lui avoir donné cette assurance, il commanda aux seigneurs, qui étoient comme ses lieutenants dans le pays par où le gouverneur devoit passer, d'ordonner à leurs vassaux qu'ils eussent à le servir comme il le serviroit lui-même, et à tenir prêts deux cents hommes pour sa garde, qui l'accompagnassent, les changeant de trois en trois jours, afin que la fatigue en fût moindre et le gouverneur mieux servi.

Après ce mandement de l'inca, don François

Pizarre prit congé de sa majesté, menant avec lui trente cavaliers pour lui tenir compagnie. A son arrivée à Sausa, il eut avis que don Diego et don Pedro devoient aller à Pachacamac, pour y voir le magnifique temple de ce lieu-là. Cela lui fit hâter son voyage, afin de pouvoir régaler dans cette belle vallée le capitaine don Pedro Alvarado, et lui rendre les honneurs qu'un si grand homme méritoit. Il fit préparer toutes choses pour la réception de ses hôtes, qui arrivèrent à Pachacamac vingt jours après le gouverneur, qui les y reçut comme ils méritoient, n'ayant rien épargné de ce qui étoit en sa puissance pour bien régaler don Pedro. Il commanda même que les siens lui donnassent le titre de gouverneur absolu, et qu'ils appelassent don Diego d'Almagre et lui par leurs noms ordinaires, sans leur donner d'autres qualités. Il ne voulut point entendre parler d'affaire, pendant tout le temps que don Pedro séjourna à Pachacamac, et il commanda encore très-expressément à ses gens de lui obéir comme à leur chef et à leur maître. Enfin il fit à cet illustre cavalier toutes les civilités, tous les honneurs et toutes les caresses imaginables.

Ils se réjouirent ainsi durant quelques jours, après quoi don François Pizarre fournit à don Pedro d'Alvarado cent mille pezos d'or, et vingt mille pour lui aider à payer une partie

de ses frais ; plusieurs émeraudes et turquoises de grand prix, avec un service de vaisselle d'or et d'argent. Pizarre, qui savoit son monde et l'art d'obliger de bonne grâce les gens de guerre, voulut reconnoître, comme il étoit raisonnable, le signalé service, et le grand secours de soldats, d'armes et de chevaux qu'Alvarado lui avoit fourni si à propos, que lui seul fut cause que le mestre de camp d'Atahuallpa se rendit, et que tout l'empire des incas en fit de même à son exemple : c'est ce qui fit qu'il ajouta à la somme accordée les présens que nous avons dit. Il le fit pourtant au rapport de Gomare et de Zarate, contre l'avis de plusieurs des siens qui lui conseilloient de ne le point payer, mais de l'arrêter, et de l'envoyer en Espagne, pour avoir été si hardi que d'entrer dans sa juridiction à main armée. Ils ajoutèrent qu'il le pouvoit d'autant mieux faire que ce n'étoit pas lui, mais Diego d'Almagre, qui avoit fait cet accord, s'y voyant contraint par l'appréhension des grands avantages que don Pedro d'Alvarado avoit sur lui ; qu'au reste, quand même il faudroit qu'il le payât, il ne devoit pas lui donner plus de cinquante mille pezos, parce que les vaisseaux ne valoient pas davantage ; outre qu'il y en avoit deux des siens, et que les gens, les armes et les chevaux n'étoient point mis dans le contrat en ligne de compte. Mais tout ce que pu-

rent dire à Pizarre ceux qui lui donnoient ces conseils ne fut pas capable de le faire changer d'avis, parce qu'il agissoit en gentilhomme et en soldat. D'ailleurs, comme il se piquoit plus de la gloire des armes que des sentiments vulgaires, il ne voulut point agir contre les lois de la milice; ainsi il aima beaucoup mieux tenir la parole que son compagnon avoit donnée au nom de tous deux, que de se prévaloir de quelque chose qui n'auroit pas été bien exprimé dans leur accord, quelque avantage qu'il en eût pu tirer, parce que les lois de l'honneur obligeoient un cavalier et un soldat de ne rien promettre sans l'exécuter, comme avoit fait autrefois Attilius Régulus, même à son propre dommage.

CHAPITRE XVI.

Mort de don Pedro d'Alvarado.

L'ADALENTADO don Pedro d'Alvarado, fort content du bon accueil que François Pizarre lui avoit fait, prit congé de lui, et lui offrit, et à don Diego d'Almagre, tous les secours qu'ils pouvoient désirer, pour venir à bout des

grandes conquêtes qu'ils avoient entreprises. Il prit le chemin de Huahutimallan, où, quoiqu'il se pût reposer à son aise, quoiqu'il fût riche, heureux, chargé de trophées et de palmes, si est-ce qu'il ne voulut point en demeurer là ni croupir dans la fainéantise; au contraire, plus il avoit remporté de victoires, plus il souhaitoit d'en remporter de nouvelles. C'est ce qui fit qu'il forma de nouvelles entreprises dans l'exécution desquelles il perdit la vie, comme nous l'allons voir; car quoique la relation de sa mort ne soit pas de notre histoire, je ne laisserai pas d'en parler. Elle fut si inopinée et si malheureuse, qu'elle mérite bien d'être remarquée pour émouvoir à pitié tous ceux qui ont connu autrefois un si vaillant cavalier, qui se pouvoit dire tel à cause des belles actions qu'il fit en découvrant plusieurs terres inconnues, dans la compagnie de Jean de Grijallva, aussi bien que dans la conquête de l'empire du Mexique, sous le grand Fernand de Cortez, dans celle de Guatimala ou de Huahutimallan qu'il fit lui-même, et dans quelques autres, de plusieurs grandes provinces de la Nouvelle-Espagne; outre ce que nous avons dit qu'il fit en faveur de la conquête du Pérou, étant véritable que ce fut lui qui mit en sûreté tout ce grand empire. François Lopez de Gomare, dans son histoire des Indes (ch. 210), raconte de quelle manière il mou-

rut; et comme il en dit plusieurs particularités remarquables, je les ai tirées de lui mot à mot : « Pedro d'Alvarado, dit-il, étant paisible possesseur de son gouvernement de Huahutimallan et de Chapa, qu'il avoit eu de François Montejo, en échange de celui de Honduras, obtint la permission de l'empereur d'aller peupler le royaume de Quito, dans le Pérou, en cas qu'il n'y eût pas d'autres Espagnols. Ainsi, étant attiré par le bruit des richesses de ce pays, il arma cinq vaisseaux l'an 1535, et en prit deux autres à Nizaragua, dans lesquels il embarqua cinq cents Espagnols et quantité de chevaux. Il alla prendre terre à Puertoviejo, et de là il alla à Quito, après avoir souffert en chemin beaucoup de froid, de soif et de faim. Son arrivée alarma François Pizarre et Diego d'Almagre, auxquels il laissa ses vaisseaux et son artillerie, moyennant la somme de cent mille écus de Castille, comme il est rapporté plus au long dans toutes les histoires du Pérou. Avec ces richesses, il s'en retourna dans son gouvernement de Huahutimallan, et fit faire depuis de cet argent qu'il avoit reçu dix ou douze vaisseaux, une galère et quelques barques, pour aller à la traite des épiceries, ou à la découverte de quelque nouveau pays, par la pointe ou le cap des Baleines, autrement appelé California. Frère Marc de Niza et quelques autres reli-

gieux de l'ordre de Saint-François prirent la route de Calluhaca par terre, l'an 1538, et furent du côté du Ponent, trois cents lieues plus avant que la découverte que les Espagnols avoient faite de Xalisco, d'où ils rapportèrent de bonnes nouvelles de ce pays-là, louant surtout les grandes richesses de Cérola et de quelques autres villes. Sur le rapport que firent ces religieux, on fut d'avis d'y envoyer une flotte sous la conduite de don Antoine de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et de don Fernand Cortez, marquis de Valle, qui en étoit capitaine-général, et qui avoit découvert la côte du Sud; mais ceux qui en parlèrent les premiers n'en demeurèrent pas d'accord : au contraire, ils querellèrent là dessus; si bien que Cortez s'en alla en Espagne, et le vice-roi fit venir Pedro d'Alvarado, qui avoit les vaisseaux dont nous avons parlé, pour s'entretenir avec lui sur cette affaire. Alvarado avec sa flotte se rendit au port de Navidal, et de là il alla par terre à Mexique, étant demeuré d'accord avec le vice-roi de faire le voyage de Cibola, quoiqu'il ne le pût sans offenser Cortez, et même sans se montrer ingrat envers lui, parce qu'il lui étoit redevable de toute sa fortune. Au retour de Mexique, il fut à Xalisco, pour réduire à l'obéissance quelques villes de ce royaume, dont les habitants, par une révolte manifeste,

en étoient venus aux mains avec les Espagnols. Etant arrivé à Ecallan, où Diego Lopez de Suniga faisoit la guerre aux rebelles, il alla avec lui sur un côteau environné de rochers, où s'étoient fortifiés plusieurs Indiens contre lesquels les Espagnols voulurent faire un effort; mais les ennemis les repoussèrent si bien qu'ils en tuèrent trente et contraignirent les autres de prendre la fuite : ce qui fut cause que plusieurs de leurs chevaux, qui ne pouvoient marcher dans des chemins si raboteux, se précipitèrent du haut du côteau. Pedro d'Alvarado, s'en étant aperçu, descendit de son cheval pour éviter la rencontre d'un autre qui rouloit droit à lui; comme le cheval tomboit de bien haut, et qu'il entraînoit avec lui tout ce qu'il trouvoit, il donna si rudement contre un roc que don Pedro d'Alvarado fut abattu par une pierre qui se détacha de ce roc et roula jusqu'en bas. Cela arriva le jour de Saint-Jean, l'an 1541. Il mourut de cette chute quelques jours après, dans Ezaltan, à trois cents lieues de Huahutimallan, dans de très-bonnes dispositions, et quand on l'interrogeoit sur son état, il répondoit toujours que son plus grand mal étoit dans l'ame. Il passoit au reste pour un homme de fort belle humeur et de très-grande franchise.» Gomare conclut ce même chapitre par ces paroles : « Il ne laissa ni richesse, ni autre mé-

moire de lui que celle dont je viens de parler, et eut une fille d'une Indienne que don François de Cuena épousa. » Outre cette fille, Alvarado avoit encore un fils métis, appelé don Diego, qui étoit digne d'un si brave père comme étoit le sien. Il lui ressembla dans toutes ses vertus et même dans sa mort infortunée, parce que lui et plusieurs autres gentilshommes espagnols, s'étant sauvés de la bataille de Chelqui inca, furent tués misérablement par des Indiens le long du chemin, comme nous le verrons en son lieu si nous venons jusque-là. Ainsi mourut le bon don Pedro d'Alvarado, chevalier de l'ordre de St-Jacques, et l'un des meilleurs cavaliers qui eussent porté leur lance jusque dans le Nouveau-Monde. Ceux qui l'avoient suivi dans Cuzco furent extrêmement affligés de sa mort, et ils firent dire, pour le salut de son ame, quantité de messes, à quelques-unes desquelles je me souviens d'avoir assisté. Les cavaliers de sa connoissance ne parloient jamais de lui qu'ils ne rendissent des témoignages illustres de ses bontés et de sa vertu; quelques-uns même prenoient grand plaisir à raconter ses actions généreuses, dont ils s'entretenoient souvent dans la maison de mon père, où, comme j'ai dit ailleurs, on s'assembloit ordinairement. Ils racontoient, entre autres choses, qu'à leur arrivée dans Tumpiz, après avoir

eu une grande disette d'eau, plusieurs d'entre eux se trouvant si abattus de la fièvre causée par la soif ne purent mettre pied à terre. Don Pedro d'Alvarado y descendit, et comme on lui eut apporté de l'eau pour se rafraîchir, il n'en voulut point boire, quelque grande altération qu'il eût, que tous les malades n'en fussent auparavant pourvus. Toutes ses autres actions répondoient à celle-ci, selon le récit que ces cavaliers faisoient : ce qui est bien opposé à ce qu'en dit Gomare dans son chapitre intitulé : *De la manière de vivre de don Pedro d'Alvarado;* il faut que celui qui a fourni des mémoires à cet auteur fût quelque envieux de la réputation de ce grand homme. Il le reconnut bien dans la suite, et pour se justifier de la fausseté des relations qu'on lui avoit données, il dit sur ce sujet (chap. 197): « Si quelqu'un a bien fait, et s'il n'en est point loué, qu'il en rejette la faute sur ses compagnons, etc. » Voulant faire connoître par là qu'il se trouve, dans toutes sortes de conditions, plusieurs envieux et médisants. Retournons maintenant au Pérou pour voir ce qui s'y passa depuis que don Pedro d'Alvarado en fut sorti.

CHAPITRE XVII.

Fondation de la ville des Rois, et de celle de Truxillo.

D'ABORD que le gouverneur eut satisfait don Pedro d'Alvarado, il envoya droit à Cuzco son compagnon don Diego d'Almagre, avec la plupart des cavaliers qui avoient accompagné don Pedro, pour y voir le prince Manco inca, et s'entretenir avec ses deux frères Jean et Gonzale Pizarre. Il leur recommanda sur toutes choses, d'avoir soin de servir l'inca, et de bien traiter les Indiens, afin qu'ils ne prissent point d'ombrage, et que l'inca ne perdît pas l'affection qu'il avoit pour eux, puisqu'il étoit venu de son bon gré se mêler parmi les Espagnols.

Cependant le gouverneur demeura dans la vallée de Pachacamac, dans le dessein de bâtir une ville le long de la côte, afin d'y établir le commerce maritime. Ayant donc pris les avis de ses gens, il envoya des hommes expérimentés pour aller, tant de là que deçà de la côte, voir s'ils ne découvriraient point quelque lieu commode à faire un hâvre, ce qui étoit

son principal dessein. Le rapport qu'ils firent fut qu'à trois ou quatre lieues de Pachacamac, tirant vers le nord, et vis-à-vis de la vallée de Rimac, il y avoit un port qui lui sembloit très-commode. Don François y alla aussitôt, et trouvant ce lieu très-commode en effet, et pour sa situation et pour son abord, il résolut de bâtir là, et de discontinuer le travail des fondements qu'il avoit commencé de jeter dans la vallé de Sausa, à trente lieues de Rimac, en allant plus avant dans le pays.

Ainsi fut fondée la ville des Rois, de la fête desquels elle prit son nom, l'an 1534. Les auteurs sont d'opinion différente sur l'année, les uns avançant, et les autres reculant le temps auquel ces choses sont arrivées ; jusque là même qu'il y en a qui posent le plus grand nombre des années, comme qui diroit 1530, et laissent le moindre en blanc, afin de ne se point tromper. Mais sans nous arrêter à ces différentes opinions, nous compterons les années par les choses les plus mémorables qui sont arrivées.

Tous les historiens tombent d'accord que don François Pizarre, don Diego d'Almagre, et le recteur Fernand de Luquo, firent leur triumvirat l'an 1525 ; qu'à la découverte du Pérou, jusqu'à leur première arrivée dans Tumpiz, ils mirent trois ans entiers ; qu'ils en employèrent deux autres au voyage qu'ils firent en

Espagne, tant pour demander la conquête du pays découvert que pour retourner à Panama avec les préparatifs qu'ils avoient faits pour cette expédition; que l'an 1531 ils entrèrent dans l'île de Puna et à Tumpiz; que cette même année, au mois de décembre, Atahuallpa fut fait prisonnier et qu'on le fit mourir le mois de mars suivant de l'an 1532; que ce fut encore en cette année-là et au mois d'octobre que les Espagnols entrèrent dans Cuzco, où le gouverneur demeura jusqu'en avril de l'an 1533, qu'il apprit la venue de don Pedro d'Alvarado; qu'au mois de septembre de la même année il sortit de Cuzco, pour satisfaire aux conventions faites avec Alvarado; et qu'au commencement de l'an 1534, jour de la fête des Rois, il jeta les fondements de la ville, qui en a depuis porté le nom. Ce fut pour cette raison qu'il lui donna pour armes et pour devise les trois couronnes de ces saints rois, et l'étoile resplendissante qui les guida.

Le plan de cette ville fut tracé d'une manière qui la rend fort agréable, comme on le voit aujourd'hui. Elle est embellie d'une place qui n'a point d'autre défaut que d'être trop grande; les rues sont larges, et si droites que de chaque avenue on découvre divers paysages sans aucun obstacle; dans son milieu, tirant vers le nord, coule une fort belle rivière, d'où l'on tire plusieurs canaux qui arrosent les

champs et passent par toutes les maisons de la ville. Elle paroît laide quand on la regarde de loin, les maisons n'étant pas couvertes de tuiles, à cause que le long de cette côte, à le prendre d'un bord à l'autre, et à plusieurs lieues d'étendue, il ne pleut presque jamais. Ceux du pays couvrent leurs maisons de chaume, ou d'une sorte de paille qui est extraordinairement bonne ; ils en font plusieurs couches l'une sur l'autre, entre lesquelles ils mettent de la terre, de la hauteur de trois doigts, coupée menue et pétrie avec la même paille, se contentant qu'elle leur serve comme d'un parasol contre le soleil. Les bâtimens, au reste, tant au dehors qu'au dedans des maisons sont très-bien faits, et se perfectionnent tous les jours. Il n'y a que deux petites lieues de distance de la mer à la ville, et cette distance diminue à mesure qu'on y bâtit, surtout du côté qu'elle est la plus peuplée, comme on le voit depuis quelques années. Son climat est chaud et humide, un peu moins que n'est en été celui de l'Andalousie, parce que les jours ne sont pas là si longs ni les nuits si courtes, comme elles sont par deçà au mois de juillet et d'août. D'ailleurs s'il y a moins de chaleur qu'en Andalousie, ce n'est que durant le temps auquel le soleil se levant plus tard, et se couchant plus tôt, échauffe moins l'air. Comme la chaleur de Quito est perpétuelle, et toujours d'une

même force, cela fait que ceux du pays y sont tout accoutumés, quoique pour s'en défendre ils ne laissent pas d'y apporter les remèdes nécessaires : car pour cette fin ils s'habillent à la légère, et se tiennent fraîchement dans leurs chambres et dans leurs lits; outre qu'ils se précautionnent encore le mieux qu'ils peuvent contre les moucherons et les guêpes, dont il y a en quantité en ce pays-là toute l'année, principalement dans les vallées, où il fait grand chaud. Les mouches de nuit sont comme celles que nous avons par deçà, et de même couleur, mais beaucoup plus grandes. Les Espagnols disent que leur piqûre pénètre si avant que quand on auroit de grosses bottes il seroit difficile de s'en défendre; mais sans user de cet hyperbole, il est certain qu'il n'y a ni bas de soie, ni bas de serge, quand même il y en auroit un de toile par-dessous, qu'elles ne percent de leur aiguillon. Les mouches de jour sont plus petites, et semblables à peu près à celles qui fourmillent par deçà dans les cabarets à vin, hormis qu'elles sont de couleur jaune, comme des guèpes, et si altérées de sang humain que, lorsqu'elles sont après à le sucer, elles se laissent tuer plutôt que de lâcher prise. L'ayant ouï dire ainsi, j'en voulus faire l'expérience moi-même, et je trouvai qu'il étoit vrai; et m'étant laissé piqué à d'autres, je pris garde que lorsqu'elles furent bien soules, elles

ne se purent ôter d'où elles étoient qu'à force de ramper et de se traîner. Les piqûres de ces moucherons sont venimeuses en quelque sorte, principalement quand elles s'attachent à une mauvaise chair, où elles font de petites élevures sanglantes qui sont néanmoins fort peu de chose. Comme la chaleur est fort grande dans la ville des Rois, quand il survient quelque humidité, la chair y est aussitôt corrompue; si bien qu'il la faut manger à mesure qu'on l'achète. Cela fait voir que ce climat est tout-à-fait différent de celui de Cuzco, et même opposé, l'un étant froid et l'autre fort chaud. Les bourgades et les villes peuplées d'Espagnols, dans la côte du Pérou, sont toutes du tempérament de la ville des Rois, à cause que c'est le même climat; mais pour les autres qui sont plus avant dans le pays, depuis Quito jusqu'à Chusquisaca, à la distance de sept cents lieues qu'il y a de nord-sud de l'une à l'autre, elles sont toutes fort bien tempérées, n'étant ni si froides comme la ville de Cuzco, ni si chaudes comme celle de Rimac; tenant ainsi le milieu entre l'une et l'autre, à la réserve pourtant de la ville de Potosi, où sont les mines d'argent, qui est située dans un pays extrêmement froid: aussi est-ce pour cela que les Indiens le nomment Puna, c'est-à-dire inhabitable, pour sa froideur excessive. Cela n'a pas empêché pourtant que l'amour de l'ar-

gent n'y ait attiré tant d'Espagnols, qu'elle est une des plus grandes et des plus délicieuses villes qui soient aujourd'hui dans le Pérou. Elle a deux lieues de tour, comme le remarque le père Acosta (liv. IV, chap. 6).

Ce que je viens de dire en général de toutes les villes que les Espagnols ont fondées dans le Pérou doit suffire, ce me semble, pour m'exempter de la peine de le répéter ci-après, quand je parlerai de chacune en particulier. Pour revenir à celle des Rois, il faut savoir qu'après que don François Pizarre en eut jeté les fondements, et partagé les terres et les autres héritages aux Espagnols qui la devoient peupler, il descendit dans la vallée de Chimo, situé du côté du nord, à quatre-vingts lieues de la ville des Rois, sur la même côte, où il fonda une autre ville, qu'il nomma Truxillo, du nom de son pays, afin d'en laisser quelque mémoire. Il donna plusieurs départements d'Indiens aux premiers conquérants, qui imposèrent tous leurs propres noms aux provinces qui leur furent données, en mémoire des grands travaux qu'ils avoient soufferts dans la conquête de ce pays-là. Il en fit de même dans la ville des Rois, avec un grand applaudissement et une commune satisfaction de tous les habitants: car il leur sembloit déjà de voir la paix établie dans toutes les provinces, puisqu'on les peuploit ainsi, et

que l'on commençoit à gratifier les premiers selon leurs mérites ; ce qui leur donnoit espérance qu'on en feroit de même des autres.

CHAPITRE XVIII.

Mort du mestre de camp Quizquiz, qui est tué par ses propres gens.

Afin de ne rien omettre de ce qui arriva dans ce temps-là de plus remarquable dans le Pérou, il est à propos que nous parlions ici de la fin tragique du mestre de camp Quizquiz, du capitaine Huaypalca, et de tous leurs gens de guerre. La victoire qu'ils avoient remportée sur don Pedro d'Alvarado et don Diego d'Almagre, dans trois différentes rencontres, les rendoit si présomptueux et si vains qu'ils s'imaginoient déjà d'avoir chassé les Espagnols de tout cet empire-là; mais celui qui le croyoit le plus étoit le capitaine Huaypalca, qui, en l'absence du mestre de camp Quizquiz et dans le plus fort du combat, fut principal maître de ce qui s'y passa. Ainsi voyant que tout lui avoit bien réussi, il en étoit devenu si altier qu'il ne se pouvoit rien ajouter à son insolence. Ces deux capitaines s'en allèrent donc à Quito,

dans le dessein de lever des troupes et de se pourvoir de toutes sortes de munitions, pour faire la guerre aux Espagnols, mais après avoir fait quelques journées de chemin, ils se trouvèrent bien loin de leur compte, parce que les Curacas en particulier, et tous les Indiens en général, fâchés de la trahison du mestre de camp Ruminavi, et appréhendant qu'un autre n'en fît de même, refusèrent de les suivre, et ne voulurent jamais entendre à leur donner le moindre secours. Ce qui les porta à prendre cette résolution fut de ne voir dans toute leur armée pas un seul capitaine de sang royal auquel ils dussent obéir: outre qu'ils ne savoient à qui de ces deux demeureroit le royaume de Quito, et s'il ne tomberoit point plutôt sous la puissance de quelque successeur d'Atahuallpa, qui s'en diroit héritier légitime et universel.

Nonobstant tous ces obstacles et ces difficultés d'avoir des vivres, le tyran Quizquiz ne laissoit pas de hâter sa marche, quand il apprit que ses coureurs venoient d'être arrêtés par Sébastien de Belalcazar, qui s'en saisit par le moyen de quelques avis que les Indiens, ses amis, lui donnèrent; car comme ils n'aspiroient qu'à la paix, qu'ils se promettoient d'avoir bientôt avec les Espagnols, ils étoient ennemis mortels de tous ceux qui leur parloient de guerre, de sorte que n'y ayant point

surpied d'autre armée que celle-ci, ils désiroient de la voir défaite. Ce fut donc pour cela qu'ils furent d'intelligence avec Belalcazar, auquel il fut facile de mettre en déroute les coureurs de Quizquiz, et d'en faire plusieurs prisonniers. Cependant ceux qui s'échappèrent de cette rencontre l'avertirent de cet échec de ses gens, et que les Viracochas étoient en grand nombre; pour le desaser de l'opinion qu'il avoit que les Espagnols ne marchoient pas tous en corps avec don Pedro d'Alvarado et don Diego d'Almagre. Sur ces avis le mestre de camp Quizquiz, ayant assemblé ses capitaines, pour prendre leur avis et voir ce qu'il falloit faire en tel cas, leur dit qu'il lui sembloit à propos de faire une retraite pour aller chercher des vivres, qui étoit la principale chose qui leur manquoit; et qu'après s'en être pourvus ils iroient donner sur les Viracochas, et ne cesseroient de les poursuivre qu'ils ne les eussent entièrement défaits. Les capitaines et Huaypalca, qu'ils reconnoissoient pour général, depuis la dernière victoire qu'ils avoient remportée, lui répondirent qu'ils ne trouvoient point de meilleur expédient que d'aller chercher les Espagnols, pour se rendre à eux, et leur demander la paix; que c'étoit une folie de penser qu'on les pût assujétir par les armes, puisque par l'épreuve qu'ils avoient faite de leur valeur, ils les devoient tenir pour in-

vincibles; qu'il leur étoit difficile d'avoir des vivres, parce que les Indiens ne leur vouloient plus obéir; que n'en ayant point, ils ne pouvoient faire la guerre, et encore moins remporter des avantages; qu'il valoit mieux les avoir de gré que de force, sans se mettre en peine de résister à des gens avec lesquels ils pouvoient s'accommoder, qui pour être venus du ciel ne leur refuseroient point leur amitié, et qu'il leur seroit inutile de tenter davantage la fortune de la guerre, puisqu'il voyoit à toute heure s'accomplir la prédiction de leur inca Huayna Capac; qui les avoit avertis que ces hommes inconnus qui viendroient à eux se rendroient maîtres de son empire.

Quizquiz, qui étoit courageux et aguerri, ne voulant point entendre parler de se rendre, s'offensa d'abord de la proposition que ses capitaines lui en avoient faite, puis s'étant mis à blâmer la bassesse de leur courage, il leur répondit avec beaucoup de fierté qu'il n'avoit pas besoin de conseil; qu'en cela, et en autre chose, il savoit ce qu'il devoit faire; qu'en qualité de leur capitaine, il leur commandoit absolument de lui obéir et de le suivre. Mais les capitaines qui, dès leur première rencontre avec don Pedro d'Alvarado et don Diego d'Almagre, avoient commencé de perdre le respect qu'ils devoient à Quizquiz, parce qu'il leur avoit semblé qu'il n'avoit pas fait son de-

voir contre les Espagnols, ce qui les avoit empêchés de remporter la victoire, en murmurèrent bien fort, jusqu'à témoigner qu'ils ne se soucioient guère de lui; ce qui fit qu'ils lui répondirent hardiment que puisqu'il avoit tant d'aversion pour les Viracochas, qu'au lieu de traiter de paix avec eux, il ne demandoit qu'à leur faire la guerre, et que d'ailleurs il se promettoit de gagner la victoire; qu'il ne différât pas davantage à combattre les Castillans qui étoient si près de lui; que l'occasion s'en présentant, il ne devoit pas la laisser échapper; que c'étoit une lâcheté de songer à la retraite; qu'ils estimoient bien plus glorieux de finir leurs jours dans le combat que de mourir misérablement de faim, et se voir réduits à chercher à vivre dans les déserts, et qu'en un mot c'est là leur dernière résolution. Quizquiz fut fâché d'entendre parler ces capitaines avec tant de liberté, et se fortifia dans le soupçon qu'il avoit depuis quelques jours qu'on tramoit quelque révolte dans son armée; ce qu'il se mit encore plus dans l'esprit, en voyant le mépris que ses capitaines faisoient de lui; déférant beaucoup moins à lui qu'au capitaine Huaypalca. Il crut donc qu'il devoit faire connoître qu'il s'en apercevoit, pour les avertir tacitement de se défaire du mauvais dessein qu'ils pouvoient avoir, plutôt que de le contraindre à les en punir. Ainsi en les reprenant

de leur procédé trop téméraire, il leur dit que témoigner si peu de respect et d'obéissance à leur mestre de camp étoit assurément une chose qui approchoit fort de la révolte, et que s'ils ne s'en repentoient, il les en sauroit bien châtier, et terminer la rébellion par le supplice de celui qui en seroit auteur. Huaypalca prit pour lui ces paroles, si bien qu'enorgueilli de la victoire remportée, et ayant le suffrage de tous les soldats, il s'avisa d'une chose que pas un d'eux n'eût jamais imaginé; ce fut d'arracher de la main de Quizquiz l'enseigne de capitaine, qui étoit un javelot ou une zagaye, qu'ils appellent chuquiapu, comme qui diroit lance de capitaine, qui ressemble à peu près à nos demi-piques; après quoi il lui en donna droit au cœur, et tous les autres, à son exemple, se jetèrent sur lui, avec les armes qu'ils avoient en main. Voilà quelle fut la fin de Quizquiz, le dernier, mais le plus fameux de tous les capitaines et ministres d'Atahuallpa. Il mourut de la main de ses gens, comme firent aussi tous ses compagnons. Ce qui vérifie assez ce qu'on dit, que par une juste punition du ciel tous les auteurs de la tyrannie trouvent toujours d'autres tyrans qui les ôtent du monde. Huaypalca et ses capitaines licencièrent ensuite ses soldats, et, se déguisant le mieux qu'ils purent, se retirèrent qui çà, qui là, dans les lieux où ils crurent être plus en sûreté.

CHAPITRE XIX.

Don Diego d'Almagre se fait gouverneur sans être autorisé du roi, et passe un accord avec le marquis.

La discorde ayant fait parmi les Indiens un stratagème digne d'elle, en voulut faire de même du côté des Espagnols ; et peut-être en fût-elle venue à bout si la paix et l'amitié, qui sont ses mortelles ennemies, ne s'y fussent opposées. Il faut savoir qu'au bout de quelques mois, que les choses que j'ai dites se furent passées, on eut des nouvelles au Pérou de l'arrivée de Fernand Pizarre en Espagne, de la bonne réception qui lui fut faite et des biens dont sa majesté le gratifia, honorant de plus le gouverneur son frère du titre de marquis, comme le rapporte Augustin de Zarate (liv. III, chap. 5) qui dit : « Entre les autres choses que le gouverneur don François Pizarre supplioit sa majesté de lui accorder en récompense des services qu'il lui avoit rendus dans la province du Pérou, il lui demandoit particulièrement qu'il lui plût lui donner à perpétuité, pour lui et pour ses descendants, vingt mille

Indiens dans une province nommée les Antabillos, avec tous les revenus, impôts, droits et juridictions, et de plus le titre de marquis de la même province. Sa majesté lui accorda le titre de marquis de la province comme il le souhaitoit; mais à l'égard des Indiens, il répondit que quand il seroit mieux informé de la nature et des qualités du pays, et des inconvéniens qui pourroient suivre de cette concession, il pouvoit s'assurer qu'il feroit en sa faveur tout ce qui se pourroit raisonnablement faire. L'empereur lui-même, dans la lettre qu'il écrivoit là-dessus à Pizarre, lui donnoit le titre de marquis, et ordonnoit en même temps qu'à l'avenir on le nommât ainsi; c'est pourquoi dans la suite de cette histoire nous le désignerons ordinairement par ce titre. » Outre ces gratifications, il obtint encore que les bornes de son gouvernement eussent d'étendue certain nombre de lieues que Zarate n'a point spécifiées. Pour Fernand Pizarre, il fut honoré de l'ordre de chevalier de Saint-Jacques et reçut quelques autres gratifications. Don Diego d'Almagre ne fut pas oublié non plus, sa majesté lui ayant donné le titre de maréchal du Pérou, et un gouvernement de cent lieues de longueur vers le nord-sud, après celui du marquis. Ce second gouvernement fut appelé la Nouvelle-Tolède pour le distinguer du premier, nommé Castille-Neuve.

Toutes ces nouvelles vinrent d'Espagne à don Diego d'Almagre, dans le temps qu'il étoit à Cuzco avec le prince Manco inca et avec Jean et Gonzale Pizarre, frères du marquis. Les ayant reçues, sans attendre ni le brevet de sa majesté ni d'en avoir des assurances plus amples, il prit aussitôt le titre de gouverneur, poussé par l'ambition qui est ordinaire à tous ceux qui aiment à commander. Et comme il lui sembla que le gouvernement du marquis avoit deux cents lieues de long, depuis l'équinoxial jusqu'au sud, soit qu'on en prît la dimension par la côte, ou bien par la terre, ou par le ciel même ; tant y a qu'apercevant que sa juridiction n'alloit pas jusqu'à Cuzco, et que selon lui cette ville étoit de son gouvernement, il disposa de quelques départements d'Indiens, quoiqu'il n'en eût encore aucun pouvoir de sa majesté. Outre cela, pour faire paroître qu'il les donnoit comme gouverneur absolu, et non par l'autorité d'autrui, il s'avisa de renoncer au pouvoir qu'il avoit eu du marquis de gouverner cette ville-là. Il ne fit toutes ces démarches que par les mauvais conseils de plusieurs Espagnols, perturbateurs du repos public, qui lui dirent, pour satisfaire à leur ambition propre, qu'il falloit que cela fût, et que dans l'exécution de ses desseins ils se déclareroient pour lui. Mais d'un autre côté les sentiments de ceux-ci furent

contredits par Jean et Gonzale Pizarre et par plusieurs autres cavaliers d'Estramadure, qui étoient venus avec don Pedro d'Alvarado. Les principaux de ceux-ci furent Gabriel de Rojas, Garcillasso de la Vega, Antoine Altamirano, Alfonse d'Alvarado et la plupart des soldats. Les deux partis étoient si passionnés qu'ils en vinrent aux mains plusieurs fois, si bien qu'il y en eut quelques-uns de blessés et même de tués.

Cependant la nouvelle de cette émeute étant venue au marquis, comme il étoit à Truxillo, lui fit aussitôt prendre la poste, à la mode du pays, c'est-à-dire sur les épaules des Indiens qui le portèrent à Cusco, éloigné de deux cents lieues de Truxillo d'où il étoit parti. Quoique ce voyage fût long, il ne laissa pas pourtant de se fier aux Indiens et de s'en aller sans gardes, se ressouvenant qu'il avoit mis entre les mains de ses frères le prince Manco inca (que nous n'appelons point roi parce qu'il ne régna jamais) pour l'amour duquel les Indiens, qui souhaitoient d'obliger le marquis et les Espagnols à lui rendre son empire, faisoient toute sorte d'efforts pour les servir et les régaler. Le marquis étant arrivé à Cuzco apaisa incontinent par sa présence toutes les dissentions que la discorde et l'ambition avoient allumées; l'amitié de ces deux grands hommes, qui avoient toujours vécu comme frères,

ayant pris de si profondes racines, que les mauvais conseillers tâchoient en vain de les arracher; parce que quelque brouillerie qu'ils eussent ensemble, ils se réconcilioient toujours à la fin. Don Diego étoit tout confus de la faute qu'il avoit faite, et s'en excusa disant qu'il ne pensoit pas que celui à qui sa majesté avoit fait une grâce eût besoin de papiers pour s'en prévaloir. Le marquis lui pardonna, et ils se raccommodèrent tous deux si bien qu'ils sembloient n'avoir jamais eu le moindre démêlé. Ensuite ils jurèrent sur le saint sacrement de n'agir jamais l'un contre l'autre, et de se maintenir fermes dans l'union qu'ils avoient faite, quelques obstacles qu'il y eut. Pour affermir mieux cette alliance et cette paix, ils demeurèrent d'accord avec ceux de leur parti que don Diego s'en iroit à la conquête du royaume de Chili, les Indiens du Pérou l'ayant averti qu'il étoit abondant en or, et même qu'il étoit de la dépendance de l'empire des incas. Que cela se trouvant véritable, ils en demanderoient le gouvernement à sa majesté pour don Diego d'Almagre; et qu'en cas qu'il n'en fût pas content, ils partageroient tous deux le Pérou. Cette proposition fut approuvée de tous, excepté de quelques méchants esprits qui dirent que Pizarre ayant été si bon ami d'Almagre, le vouloit enfin chasser du Pérou, afin que lui et les

siens fussent maîtres de tout le pays ; et que pour lui faire perdre la part qu'il avoit à un si grand empire, ils le leurroient de l'espérance de se rendre maître d'un pays qui n'avoit que cent lieues d'étendue. Le bruit qui s'étoit répandu des grandes richesses du Pérou y ayant attiré tant d'Espagnols de toutes parts, que ce qu'il y avoit de gain ne suffisoit point pour les premiers conquérants, s'il les falloit récompenser comme il étoit juste; il fut résolu entre eux d'envoyer à de nouvelles conquêtes, semblables à celle de don Diego d'Almagre ; ce qu'ils jugèrent à propos afin de contenter un chacun par le partage des terres; d'employer les Espagnols à les conquérir, de les détourner par ce moyen de l'oisiveté et de les empêcher de tramer de nouveaux troubles. Après avoir délibéré sur cela, ils ordonnèrent que le capitaine Alfonse d'Alvarado s'en allât dans la province des Chachapuyas, les peuples de laquelle n'avoient daigné obéir aux Espagnols, s'assurant sur les grands avantages que leur donnoit leur pays fortifié naturellement par des rochers et des chemins rudes, où les chevaux ne leur pouvoient nuire ; outre qu'ils ne manquoient ni de force ni de courage. En même temps le capitaine Garcillasso de la Vega fut envoyé à la conquête de la province qu'on nomme par ironie Bonne-Aventure, et Jean Porcel à celle que les Espagnols appel-

lent Bracamoros, et les Indiens Pacamuru. Ils trouvèrent bon encore d'envoyer du secours au capitaine Sébastien de Belalcazar, qui étoit parti depuis peu pour aller conquérir le royaume de Quito.

Ces choses étant ainsi conclues entre don Diego d'Almagre et le marquis don François Pizarre, chaque capitaine se tint prêt et se pourvut de gens pour son expédition. Alfonse Alvarado leva trois cents hommes; Garcillasso de la Vega deux cent cinquante et Jean Porcel autant. Avec ces troupes ils prirent chacun une route différente et ils coururent de grands périls et souffrirent beaucoup, à cause des hautes montagnes et des rivières impétueuses qu'il leur falloit traverser, y en ayant quantité dans ces provinces, comme nous le remarquerons ci-après. Quant au secours qu'ils donnèrent à Sébastien de Belalcazar, il fut de cent cinquante soldats, outre que don Diego d'Almagre en mit sur pied plus de deux cent cinquante pour lui; parmi lesquels il y en eut plusieurs pourvus de bons départements d'Indiens, qui pour faire ce voyage se résolurent de les quitter, croyant d'en avoir de meilleurs à Chili sur le bruit qui couroit des grandes richesses de ce pays-là; car dans ces commencements il n'y avoit point de si chétif soldat espagnol qui n'eût assez d'ambition pour s'imaginer que tout le Pérou ensemble étoit fort peu de

chose pour lui. Almagre prêta plus de 35,000 ducats à ses gens, pour s'équiper d'armes et de chevaux ; de sorte qu'à leur départ ils se trouvèrent fort lestes. Il envoya d'abord Jean de Sahavedra, cavalier de Séville, avec cent cinquante hommes pour aller devant et s'assurer des passages dans le pays, où il n'y avoit rien à craindre, parce que le prince Manco inca étoit avec les Espagnols, auquel tous les Indiens espéroient qu'ils dussent rendre son empire. Cependant Almagre laissa dans Cuzco le capitaine Ruiz Diaz et Jean de Herreda son intime ami, avec ordre de lever des gens de secours pour les lui envoyer s'il en étoit besoin, comme il y avoit grande apparence, vu les merveilles qu'on publioit de la valeur du peuple de Chili.

CHAPITRE XX.

Don Diego d'Almagre reçoit un grand échec. Les sujets de l'inca le traitent fort bien.

Don Diego d'Almagre sortit de Cuzco, au commencement de l'an 1535, accompagné d'un frère de Manco inca, qu'on appeloit Paullu, et

du grand-prêtre des Indiens qu'ils nommoient Villachumu et les Espagnols Villachoma. Il emmena de même plusieurs gentilshommes indiens, chargés de munitions et de vivres. Ils furent en tout plus de quinze mille Indiens, que le prince Manco inca fit marcher en faveur des Espagnols, croyant les obliger par là à le rétablir dans son empire ; ce qui étoit la principale raison pour laquelle il s'étudioit à leur plaire en toutes choses. Ce fut aussi pour le même sujet qu'il voulut que son frère et le grand-prêtre les accompagnassent, afin qu'ils en fussent mieux respectés et servis le long du chemin. Néanmoins les historiens ne demeurent pas d'accord de ceci ; au contraire, changeant l'ordre des événements, ils disent qu'il leur ordonna de tuer don Diego et tous ses soldats au pays des Charcas, ou en tel autre lieu qu'ils aviseroient ; ce dont il les fit ressouvenir, à ce qu'ils disent, par des courriers envoyés exprès, quand il sut qu'ils ne vouloient point lui rendre son empire. Sur ces entrefaites Jean de Sahavedra, qui marchoit devant, arriva dans la province des Charcas, qui est à deux cents lieues de la ville de Cuzco, sans rencontrer en chemin aucune chose qui vaille la peine d'être racontée, recevant toute sorte de bon traitement des Indiens. Il y trouva Gabriel de Rojas, que le marquis avoit envoyé quelques jours auparavant, afin qu'il tînt

cette province en son nom en qualité de capitaine. Sahavedra néanmoins voulut l'arrêter sans en savoir la cause ; et il sembla que la discorde ne pouvant se mêler avec les Indiens, qui étoient d'une humeur douce et pacifique, se voulût fourrer entre les Espagnols. Mais Gabriel de Rojas, averti du dessein de Sahavedra, s'absenta tout aussitôt sans faire semblant de rien, s'en alla droit à la ville des Rois par un chemin tout opposé à celui qu'avoit pris don Diego d'Almagre, et ses soixante compagnons s'en allèrent à Chili. Don Diego étant arrivé aux Charcas, sans aucune mauvaise rencontre, prépara toutes les choses qui lui étoient nécessaires pour son voyage qu'il voulut faire par la montagne et non pas par la côte, ayant appris que le chemin en étoit beaucoup plus court. Ainsi, quoique Paullu et Villachumu l'assurassent qu'on ne pouvoit aller par là que certain temps de l'année, où les avenues de ces rochers effroyables n'étoient pas si couvertes de neige qu'aux autres saisons; il ne les voulut point croire, et leur dit avec un ton impérieux et décisif « que rien n'étoit impossible » à ceux qui venoient là pour découvrir et » conquérir le Pérou; que la terre et les au» tres éléments leur avoint obéi par le passé, et » qu'à l'avenir les cieux leur seroient de même » propices et favorables. » Avec cette résolution il prit le chemin de la montagne, qui ne

fut découvert par les incas qu'après qu'ils eurent conquis le royaume de Chili, s'étant avisés d'aller par-là, parce qu'y étant entrés par la côte, ils en avoient trouvé le chemin trop long. Cependant on ne passoit ordinairement ces montagnes-là que vers Noël qui est leur printemps, comme c'est ici notre hiver; encore y apportoient-ils de grandes précautions, à cause des neiges dont elles sont couvertes toute l'année. Don Diego d'Almagre s'étant engagé dans un si rude pays, se défiant du conseil de Paullu, en porta la peine bientôt après; car à quelques journées de là, ils trouvèrent des obstacles surprenants dans là route qu'ils prirent. Le premier fut qu'ils ne pouvoient marcher à cause des neiges qui les obligeoient à tout moment à les ôter à force de bras, afin de s'ouvrir un passage pour aller plus avant. Le second, que les vivres commencèrent à leur manquer, quoiqu'ils crussent d'en avoir pris trois fois plus qu'il ne leur en falloit; et le troisième, que, suivant la supputation des cosmographes et des astrologues, ces montagnes portant leur sommet jusque dans la moyenne région de l'air le rendoient si froid, parce que tout y est couvert de neige, principalement dans un temps tel que celui que nos aventuriers avoient pris, qui étoit en hiver (1), aux jours les plus courts et les plus froids de l'année;

(1) Ce seroit en notre climat environ la Saint-Jean.

de sorte qu'il y eut quantité d'Espagnols, de nègres, d'Indiens et de chevaux qui furent gelés et transis de froid. Mais les Indiens entre autres, qui étoient vêtus à la légère, en eurent la meilleure part. De quinze mille qu'ils étoient il y en eut plus de dix mille morts, et plus de cent cinquante du côté des Espagnols, sans y comprendre ceux à qui les doigts de pieds et des mains tombèrent par la violence du froid, témoin Jérôme Castilla, que la rigueur du temps rendit comme perclu de ses membres. A cette perte de tant de gens se trouva jointe celle du bagage qui arriva par la mort des Indiens qui le portoient. Mais enfin les Espagnols se tirèrent de la montagne, si fatigués et si foibles qu'ils n'en pouvoient presque plus. Ce fut un extrême bonheur pour eux de trouver au lieu où ils arrivèrent des Indiens qui les traitèrent en amis, et avec la même tendresse qu'ils auroient pu témoigner à leurs propres enfants. Car comme ils étoient sujets de l'inca et de la ville de Copaiapu, annexée à son empire, quand ils surent que Paullu, frère de leur prince, et le principal de leurs prêtres accompagnoient les Espagnols, ils les reçurent avec grande joie et leur firent tout le bon traitement qui leur fut possible. Si par malheur, au lieu de si bons hôtes, ils eussent trouvé des ennemis en armes contre eux, assurément c'étoit fait de leur vie.

Tandis que les Viracochas prenoient un peu de relâche, après avoir fait des travaux sans nombre et qui ne sont pas imaginables, Paullu inca et son parent Villachumu firent une harangue aux curacas et aux capitaines de l'empire des incas; par laquelle ils leur rendirent compte de tout ce qui étoit arrivé dans le Pérou sur le sujet de Huascar inca et d'Atahuallpa. Ils leur dirent comment les Espagnols l'avoient tué pour venger la mort de leur roi et de toute la famille royale; qu'à présent ils avoient en leur pouvoir le prince Manco inca, légitime héritier de l'empire. Qu'outre qu'ils le traitoient honorablement, ils lui faisoient de grandes promesses de le rétablir sur le trône de ses pères; que cette raison devoit obliger tous les Indiens de régaler et servir les Viracochas, pour les obliger à la restitution de l'empire; que leur prince Manco inca s'y attendoit d'autant plus que ces hommes-là étoient fils et descendants du soleil, père des incas, nom qu'ils leur attribuoient à bon droit, et même celui de leur dieu Viracocha; que le général qu'ils avoient à leur tête étoit compagnon et frère de celui de Cuzco. Qu'au reste les services qu'ils rendroient à l'un obligeroient l'autre; que le plus grand plaisir que l'on pourroit leur faire étoit de leur donner quantité d'or, d'argent et de pierreries, dont ils étoient passionnément amoureux; et

qu'ainsi, puisqu'il n'y avoit que de l'or en ce pays-là, qu'ils en fissent le plus grand amas qu'ils pourroient, pour leur en faire un présent.

Les Indiens de Copaiapu furent fort joyeux de l'espérance qu'on leur donna du rétablissement de leur prince : de sorte que ce même jour ils mirent à part la valeur de plus de deux cent mille plaques d'or, qu'ils prirent dans le trésor des présents qu'ils avoient destinés pour leurs incas, auxquels ils avoient accoutumé d'en faire de grands; mais ils discontinuèrent depuis qu'ils surent, à Chili, que les deux frères Huascar et Atahuallpa se faisoient la gurrre, et même les capitaines incas qui gouvernoient ce royaume-là discontinuèrent leurs services, en attendant la décision, pour voir à qui demeureroit la couronne. Que s'ils n'allèrent pas secourir leur roi, ce fut pour ne point abandonner Chili, et à cause de la grande distance du chemin; mais la principale raison fut parce qu'ils n'eurent aucun ordre de leur inca. Paullu apporta lui-même à don Diego d'Almagre l'or qu'on venoit d'amasser, le lui présentant au nom de son frère Manco inca, et de tout le royaume de Chili. Almagre et ses gens ne se trouvèrent jamais si contents qu'ils le furent alors, de voir que les Indiens avoient tiré tant d'or d'une seule ville et en si peu de temps; ce qui leur

fit croire qu'il falloit nécessairement qu'il y en eût une très-grande abondance dans le pays. En reconnoissance de ce présent, don Diego d'Almagre lui fit un compliment de fort bonne grâce, et l'assura qu'il le serviroit avec empressement dans toutes les occasions qui se présenteroient. Ces promesses furent très-agréables à Paullu, qui s'étudia dès-lors de les régaler de plus en plus de semblables présents; de sorte qu'à l'heure même, il envoya dire à ceux des autres villes et des prochaines vallées qu'ils envoyassent tout l'or qu'ils avoient amassé pour le donner à leur prince, disant qu'il le falloit présenter aux Viracochas qui étoient frères de l'inca. Peu de jours après qu'ils eurent reçu cet ordre, ils apportèrent la valeur de trois cent mille ducats en or, que l'on présenta aussitôt à don Diego d'Almagre. Cependant, comme il étoit fort content de ce qu'un si riche pays lui étoit échu en partage (car il le tenoit déjà pour sien), il fit de grandes générosités, tant pour s'acquérir de la gloire, dont il étoit fort amoureux, qu'afin d'animer ses gens à lui être fidèles. Pour les y porter encore plus, il déchira en leur présence les obligations qu'ils avoient faites pour reconnoissance de l'argent qu'il leur avoit prêté en divers temps, qui se montoit à plus de cent mille ducats, disant à ses débiteurs qu'il les gratifioit de cela, et qu'il étoit fâché que la somme

ne fût pas plus grande ; après s'adressant aux autres, il leur fit divers présents ; et ainsi il n'y eut pas un seul d'entre eux qui ne fût satisfait au-delà de ce qu'il pouvoit espérer. Aussi François Lopez de Gomare ayant raconté cette action : « Ce fut, dit-il, une libéralité de prince, non pas de soldat ; et cependant, après avoir obligé tant de gens, il n'eut pas un ami qui l'assistât d'un drap pour l'ensevelir, etc.»

CHAPITRE XXI.

Ce qui arriva à la conquête de Chili. Don Diego d'Almagre parle de s'en retourner au Pérou, et pourquoi.

Almagre, ayant bien fait reposer ses gens et leurs chevaux, prit la résolution d'aller conquérir les autres provinces et vallées du royaume de Chili, qui n'étoient point sujettes à l'empire de l'inca, car pour celles qui l'étoient, elles obéirent toutes au général dès qu'elles virent que Paullu, frère de leur roi, venoit avec lui. Mais avant que de passer outre, il découvrit son dessein à Paullu, qu'il pria de le vouloir assister de sa faveur et de ses forces pour faire cette conquête. Paullu,

croyant que ce qu'il feroit pour lui tourneroit à l'avantage de son frère, tira ce qu'il put avoir de gens des garnisons du royaume, et après avoir fourni l'armée de vivres, il partit avec don Diego pour lui aider à conquérir les provinces de Purumaca, d'Antalli, de Pincu, de Cauqui et quelques autres de cette frontière-là, jusqu'à celle d'Arauca. Dans cette expédition il eut de grandes affaires à démêler avec ceux du pays, qui firent bien voir aux Espagnols qu'ils n'étoient pas moins hommes de cœur qu'adroits et habiles à se servir de leurs armes, principalement des arcs et des flèches, dont ils firent des coups merveilleux. Je ne m'étends pas sur cela, ni sur les combats qu'ils livrèrent, parce qu'il faut que je retourne au Pérou. Je dirai pourtant que quelque résistance que fissent les ennemis, ils ne purent empêcher que l'avantage ne demeurât aux Espagnols, à cause des grands secours que Paullu et ses Indiens leur donnèrent, ce qui leur fit espérer qu'en moins de deux ans ils seroient maîtres de ce royaume. Mais le malheur voulut que ces bons succès furent traversés par la discorde, qui ne cessa jamais de travailler à mettre mal ensemble ces deux grands hommes, qu'elle ne les eût perdus tout à fait.

Cinq mois après que le capitaine Almagre fut entré dans Chili, et qu'il y eut remporté diverses victoires, où il y eut néanmoins beau-

coup de sang répandu du côté des Espagnols, le capitaine Ruiz Dias et Jean de Herreda arrivèrent par bonheur avec cent Espagnols, après avoir fait quelque séjour dans Cuzco, comme nous avons dit ailleurs, afin d'y lever des gens de secours pour les amener à Diego d'Almagre. Ils prirent la même route qu'il avoit prise; et quoiqu'ils eussent trouvé moins de neige que lui, parce que c'étoit au mois de novembre, qui est comme ici le mois de mai, plusieurs Indiens et quelques Espagnols ne laissèrent pas d'y mourir de froid. Mais ceux qui en réchappèrent furent attaqués, d'un autre côté, d'une faim si grande, qu'ils en fussent tous péris sans la rencontre qu'ils firent des chevaux que don Diego d'Almagre et ses gens laissèrent morts dans ces lieux, quand ils passèrent par là; car ils se rassasièrent de leur chair, qu'ils trouvèrent aussi fraîche et aussi peu corrompue (apparemment à cause du froid) que si l'on eût tué ces chevaux ce même jour.

Après avoir souffert tous ces maux et d'autres de cette nature, qu'on peut mieux imaginer qu'écrire, ils arrivèrent où étoit leur général, qui fut extrêmement aise de les voir, et encore plus quand il apprit que Jean de Herreda lui apportoit un brevet du roi, par lequel sa majesté le faisoit gouverneur de cent lieues de pays hors de la juridiction du marquis. Ces lettres

de provision étoient les mêmes que Fernand Pizarre avoit apportées à son retour d'Espagne au Pérou, où il ne fut pas plus tôt arrivé que de la ville des Rois il les envoya par la poste à Jean de Herreda, sachant qu'il étoit parti pour Chili : ce que Gomare a particulièrement remarqué (chapitre 135). « Almagre, dit-il, faisoit la guerre à Chili quand Jean de Herreda lui donna les lettres de gouverneur, que Fernand Pizarre avoit apportées. Comme il étoit fort sensible aux honneurs, il estima plus ce présent que tout l'or et l'argent qu'il avoit gagné jusqu'alors, quoique dans la suite il lui coûta la vie. Après avoir donc consulté avec ses capitaines sur ce qu'il avoit à faire, il demeura d'accord avec eux de s'en retourner à Cuzco, pour y prendre possession de son gouvernement. Plusieurs néanmoins lui conseillèrent et le prièrent même, qu'avant que de passer outre il peuplât ce pays-là, ou celui des Charcas, étant tous deux très-riches, afin de s'en servir, et d'envoyer savoir cependant quelle étoit là-dessus la volonté de François Pizarre et des communautés de Cuzco, avant que de rompre par une mauvaise intelligence. Gomez et Diego d'Alvarado, avec Rodrigo Orgonos, son confident et son favori, le portaient plus que tous les autres à cette mauvaise démarche, de sorte qu'à la fin, Almagre résolut, à leur sollicitation, de s'en retourner à

Cuzco, pour s'en faire gouverneur par force, en cas que les Pizarres n'y voulussent point consentir.

L'extrême passion qu'Almagre et ses capitaines témoignoient avoir de retourner au Pérou n'étoit pas assurément pour jouir d'une juridiction de cent lieues, puisqu'ils avoient déjà gagné dans Chili une étendue de pays infiniment plus grande ; et que ses habitants, comme il a été dit, leur firent assez connoître ses grandes richesses par la quantité d'or qu'ils leur donnèrent à leur arrivée. Mais quoique cela leur plût fort, ils n'en étoient pas entièrement satisfaits, et leur prospérité leur sembloit défectueuse, s'ils ne possédoient la ville impériale de Cuzco. Aussi fut-ce la pomme de discorde que le diable s'avisa de jeter entre ces deux gouverneurs, pour attiser le feu des guerres civiles. La plus forte passion d'Almagre étant donc de gouverner absolument dans Cuzco, lui et les siens conclurent ensemble de sortir de Chili, non par le chemin qu'ils avoient pris en y allant, dont le souvenir leur blessoit l'imagination, mais par un autre qui leur sembloit meilleur, quoiqu'en effet il ne fût pas moins rude ni moins fâcheux, car s'ils avoient été sur le point de se perdre mille fois dans les neiges, ils pouvoient bien craindre qu'ils ne se perdissent de même dans un pays sablonneux, et par une trop grande

sécheresse. Il faut remarquer pourtant que les historiens ne sont pas bien d'accord touchant ce voyage d'Almagre à Chili, et entre autres Gomare et Zarate : car ils disent tous deux qu'Almagre s'en retourna par le même chemin par où il étoit venu ; et qu'encore que lui et ses gens eussent fait une grande provision d'eau, dont ils remplirent des outres, ils en eurent disette, ce qui est tout à fait ridicule, la raison seule nous apprenant qu'il est impossible de manquer d'eau dans un pays où il y a de la neige en abondance. On voit clairement par là que celui qui a donné cette relation à ces historiens n'a fait qu'une même chose de divers événements. A l'égard de l'or que Paullu, frère de l'inca, et les habitants de Chili présentèrent à don Diego d'Almagre, ces auteurs disent que Jean de Sahavedra le prit dans le pays des Charcas, aux Indiens, qui l'emportoient pour l'offrir à leur roi, ce passage ayant été fermé dès que la guerre fut déclarée entre les deux frères Huascar et Atahuallpa. Ce fut ce qui obligea cet ancien conquérant, dont nous avons parlé ailleurs, qui a fait des notes sur l'histoire de Gomare, voyant combien étoit confuse sa relation, de dire ce qui suit sur le chapitre 132.

« Dans tout ce que cet historien a écrit, il y a beaucoup de choses à retrancher, et beaucoup aussi où il faudroit ajouter. Il paroît bien

par ce qu'il écrit que ceux qui lui fournissoient des mémoires n'étoient pas plus savants que lui dans l'affaire dont ils l'instruisoient. Car il est certain qu'Almagre, s'en retournant de Chili, ne prit point la même route que lui et ses gens avoient prise en y allant, parce qu'il s'en fallut peu qu'ils ne mourussent de froid et de faim dans cette montagne, tant elle étoit rude et dangereuse. Ajoutez à ceci qu'au sortir de ces lieux horribles, pour entrer à Copaiapu, qui est la première vallée de Chili, il tomba tant de neige et fit un si grand froid que plusieurs, tant Indiens qu'Espagnols, en furent transis avec leurs chevaux, et la même chose arriva à quantité de nègres. On remarqua que, parmi ceux qui en échappèrent, il y en eut à qui les doigts des mains et des pieds tombèrent, tant l'intempérie de ce climat leur fut nuisible. Cinq mois après Ruiz Dias et Jean de Herreda suivirent encore cette route-là, menant avec eux les gens qu'ils avoient levés dans le Pérou, par l'ordre d'Almagre, avec lesquels ils furent réduits à souffrir la faim, le froid et les autres incommodités du chemin ; et parce qu'on ne sauroit aller si vite à passer ce détroit qu'il ne faille du moins y mettre quatre ou cinq jours, ils se hâtèrent le plus qu'ils purent pour gagner le temps, qui ne fut néanmoins que trop long, parce que les vivres vinrent

à leur manquer, les Indiens en étant tout à fait dépourvus. Quand ils furent hors de ces mauvais chemins ils en trouvèrent d'autres un peu meilleurs, où ils ne laissèrent pas de souffrir tant de froid que quelques-uns d'entre eux en moururent : pour la faim qu'ils souffroient et qui étoit grande, ils y remédièrent par la chair des chevaux, dont il est parlé dans l'histoire, qui ne se trouva nullement gâtée. Almagre, comme il a été dit, ne s'en retourna point par la montagne, mais par la côte de la mer, qu'on nomme plat pays, qui est maintenant le chemin ordinaire. Là, depuis Atamaca, dernier bourg du Pérou, jusqu'à Copaiapu, qui est la première ville de Chili, à 60 lieues d'étendue l'un de l'autre, on voit un désert où il y a par les chemins quelques sources d'eau qui n'est point courante, ce qui fait qu'elle est toujours puante et sale. Ces sources sont à six ou sept lieues de distance, du plus au moins, et se tarissent assez souvent. Almagre, se doutant bien qu'il n'en pourroit tirer de l'eau en assez grande quantité pour toute l'armée, commanda aux gens de cheval qu'ils commençassent à passer le désert cinq à cinq ou six à six; et parce que ceux qu'on avoit envoyés devant pour visiter les puits en faisoient accroître l'eau à mesure qu'ils les nettoyoient, cela fit que les fantassins et les cavaliers en eurent autant

qu'il leur en falloit pour eux et pour leurs chevaux. Ainsi don Diego d'Almagre, bien aise d'être hors de ce désert, s'embarqua dans un vaisseau qui avoit porté Nuguerol de Ulloa, un de ses capitaines, fils du gouverneur de Simancas, qui avoit tué l'évêque de Samora. Cependant Jérôme d'Alderete, qui eut depuis le gouvernement de Chili, et qui étoit alors à Copaiapu, voyant les neiges diminuées et les chemins ouverts, s'avisa d'aller avec lui, et plusieurs autres en firent de même, pour voir s'ils ne trouveroient point sur ces montagnes quelques marques de la mortalité qu'il y avoit eue quand Almagre les passa. En effet, par une merveille surprenante, ils rencontrèrent auprès d'un rocher un nègre et un cheval, tous deux debout, et si roides qu'à les voir de loin il sembloit que ce fussent quelques pieux qu'on y avoit plantés; le nègre ayant encore dans ses mains les rênes du cheval, toutes pourries. Cela arriva cinq ou six ans après que Valdivia fut fait gouverneur du pays, auquel succéda Jérôme d'Alderete. » Je parlerai plus particulièrement dans le chapitre suivant des observations que cet auteur a faites sur l'histoire de Gomare.

CHAPITRE XXII.

Almagre quitte le royaume de Chili pour retourner à Cuzco. Manco inca demande, pour la seconde fois, d'être rétabli dans son empire. Réponse des Pizarres. Arrivée de Fernand Pizarre au Pérou et emprisonnement de l'inca.

Après que don Diego d'Almagre eut formé le dessein de retourner au Pérou, sans prendre garde qu'il y alloit allumer la guerre, considérant l'affection et la bonne volonté que l'inca Paullu avoit pour lui, il le pria de le conseiller sur ce qu'il avoit à faire, et de lui dire en ami quel chemin il devoit prendre. Il prit cette précaution pour ne pas tomber dans un nouveau péril semblable au premier, où, pour n'avoir pas suivi le conseil de l'inca, il s'étoit engagé si avant que, suivant les apparences, il n'en fût jamais échappé si Dieu ne l'eût délivré de ces traverses, comme des autres que nous avons vues et que nous verrons ci-après, le réservant pour faire prêcher son saint Evangile à ces peuples infidèles.

L'inca Paullu ayant consulté ses Indiens sur toutes les routes qu'on devoit tenir, dit

à Diego d'Almagre les obstacles qu'il rencontreroit en allant le long de la côte, et que depuis les guerres des deux frères incas, Huascar et Atahuallpa, l'on avoit fermé ce chemin-là; que cependant les fontaines et les puits qui servoient à l'usage des voyageurs étoient devenus inutiles, et se trouvoient comme ensevelis dans le sable que le vent y avoit jeté; qu'ainsi on y trouvoit difficilement de l'eau, encore étoit-elle si puante et si corrompue qu'on n'en pouvoit boire; que néanmoins il enverroit des Indiens pour les nettoyer, et que suivant le rapport qu'ils lui feroient de la quantité d'eau qui s'y trouveroit, il pourroit faire filer peu à peu ses gens par petites escadres, et en augmenter le nombre à mesure que l'eau s'augmenteroit aussi, parce que plus on en tireroit, plus il y en auroit. Qu'au reste ses gens ne devoient point craindre de marcher en petit nombre, étant sûrs de ne rencontrer par les chemins aucuns ennemis; et que pour suppléer au défaut des fontaines, qui étoient à six ou sept lieues de distance, ils se serviroient d'outres qu'ils rempliroient d'eau, pour n'en manquer point s'il étoit possible, assurant que c'étoit l'ordre que les incas avoient accoutumé d'observer en de semblables occasions. Don Diego d'Almagre et ses capitaines trouvèrent très-bon l'avis de l'inca Paullu, et se reposant sur sa fidélité, ils le prièrent de régler

cette affaire-là comme il lui plairoit, pour leur commune conservation, étant assurés de ne pouvoir manquer en imitant les incas ses ancêtres. Alors Paullu, charmé de ce que le gouverneur et ses gens se fioient en lui, envoya des Indiens en diligence pour nettoyer les puits et les fontaines, avec ordre exprès de l'avertir de ce qui en arriveroit. Il commanda en même temps qu'on écorchât plusieurs brebis pour en avoir les peaux, afin d'en faire des outres, et qu'avec cela on préparât les vivres qu'on jugeroit à peu près être nécessaires pour leur subsistance, durant le temps qu'il leur falloit employer à faire un chemin de quatre-vingts lieues dans un désert.

Tandis qu'on donnoit ordre à ces choses, les Indiens qui étoient allés devant envoyèrent dire que les fontaines étoient à peu près nettes, et qu'ainsi les Espagnols pouvoient commencer à marcher. Mais don Diego d'Almagre ne voulut pas aller si vite, ni se fier trop aux Indiens dans une affaire de si grande importance, où il y alloit de sa vie et de celle de tous ses gens, sans avoir premièrement sondé le gué, et fut d'avis de s'informer si le rapport qu'avoient fait les Indiens étoit véritable. Pour s'en assurer il envoya quatre cavaliers, avec ordre exprès de l'avertir eux-mêmes par écrit, tant de la qualité du chemin que de tout ce qu'ils y rencontreroient. Sur

le rapport de ces Espagnols, les soldats se mirent en chemin les uns après les autres, de sorte qu'il n'en demeura pas un seul dans Chili, et continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Tamaca. Ce fut où Almagre apprit qu'assez près de là venoit d'arriver Nuguerol de Ulloa, qui étoit venu découvrir les ports de cette côte-là, par la commission du marquis don François Pizarre, qui l'avoit expressément chargé d'aller jusqu'à Chili pour y apprendre l'état des affaires de don Diego d'Almagre, afin de lui envoyer du secours, en cas qu'il en eût besoin, et pour l'informer à son retour de l'état de ce royaume. Almagre écrivit à Nuguerol qu'il seroit bien aise de le voir, pour apprendre de lui ce qui s'étoit passé dans le Pérou en son absence. Ils s'abouchèrent un peu après, et s'entretinrent ensemble des succès qu'on avoit eus dans ces deux royaumes. Mais pour en parler plus à loisir, et régaler Nuguerol de Ulloa, don Diego d'Almagre lui dit qu'il vouloit entrer dans son vaisseau, pour lui servir de soldat et de marinier pendant trois ou quatre jours, à la fin desquels, quoique ses gens ne discontinuassent pas leur marche, il sauroit bien les aller rejoindre. Ils firent une partie du chemin par mer et l'autre par terre, et après avoir mis fin à leur navigation, qui ne fut pas longue, ils se séparèrent. Almagre fut re-

trouver ses gens, que son éloignement commençoit de mettre en peine. Nous le laisserons continuer sa route pour parler du soulèvement général des Indiens, qui arriva pendant que don Diego étoit à Chili.

Pour s'éclaircir mieux de cette affaire, il faut savoir qu'aussitôt qu'Almagre fut sorti de Cuzco pour aller dans le royaume de Chili, et que les autres capitaines, comme il a été dit ci-dessus, furent allés de même à d'autres conquêtes, le prince Manco inca, voyant le gouverneur plus en repos qu'il ne l'avoit jamais été, le somma pour la seconde fois de lui tenir la promesse qu'il lui avoit faite de satisfaire à la capitulation passée entre les Indiens et les Espagnols, et de le vouloir rétablir dans son empire. Il ajouta « que la parole que sa seigneurie lui avoit donnée lui faisoit espérer qu'il l'accompliroit, et que quand les Indiens sauroient de quelle façon ils auroient à vivre avec les Espagnols, ils en seroient plus pacifiques et plus contents. »

Le gouverneur et ses frères, surpris par cette demande, furent embarrassés et ne surent quelle réponse faire à l'inca, pour l'entretenir d'espérance comme ils avoient fait jusqu'alors; néanmoins, pour lui ôter tout sujet de se défier d'eux, ils lui remontrèrent le mieux qu'ils purent qu'ils n'avoient garde de manquer à exécuter ponctuellement les articles

accordés, puisqu'ils regardoient le commun bien des Indiens et des Espagnols; mais que les troubles passés et les affaires présentes leur en avoient fait différer l'accomplissement; que la principale cause de ce délai venoit de ce qu'ils attendoient d'heure en heure la réponse de l'empereur leur maître, qu'ils avoient averti au long, tant des capitulations faites entre eux que de la restitution de l'empire; qu'ils espéroient qu'en fort peu de temps Fernand Pizarre, leur frère, leur en apporteroit une réponse qui seroit au gré de son altesse, n'étant pas possible qu'un prince si juste et si religieux comme étoit le leur ne ratifiât les capitulations dont il s'agissoit; et qu'ainsi, en se donnant un peu de patience, les uns et les autres seroient délivrés de tous leurs soins par le mandement de l'empereur.

Ce furent là les belles espérances dont ils entretinrent l'inca l'espace de quelques jours, pendant lesquels on reçut avis que Fernand Pizarre avoit pris terre à Tumpiz. Le marquis voyant alors qu'il se présentoit une si bonne occasion, tant pour sortir de Cuzco, comme il souhaitoit, et se délivrer des importunités de l'inca, que pour retourner dans la ville des Rois, qu'il souhaitoit passionnément de peupler, lui dit que pour exécuter plus promptement les ordres de sa majesté, touchant la demande de son altesse, il étoit

nécessaire qu'il s'en allât recevoir son frère Fernand; qu'ainsi il le supplioit de lui en donner la permission; qu'à son retour, qui seroit en peu de temps, il satisferoit à toutes choses, et que cependant pour le repos de son altesse, et pour la plus grande sûreté des Espagnols, il lui plût de se retirer dans sa forteresse royale, où ses frères et ses autres compagnons le serviroient comme ils y étoient obligés. Le marquis lui dit cela par l'avis de ses frères et de tous les siens, qui le jugèrent absolument nécessaire, parce qu'ils avoient reconnu que Manco inca avoit beaucoup de courage, une humeur altière, et un esprit adroit à dissimuler comme il avoit fait jusqu'alors. Ainsi, appréhendant qu'il ne tramât quelques nouveautés, fâchés des longueurs qu'on apportoit à lui mettre le sceptre en main, et à exécuter ce qui étoit porté par les articles accordés, ils furent bien aises de le mettre en lieu où ils pussent s'assurer de lui. Ce prince ne voyoit que trop qu'on ne prenoit pas le chemin de satisfaire à sa demande, ni de lui rendre son royaume; mais dissimulant cette injure le mieux qu'il put, pour empêcher que le marquis ne le traitât encore plus mal, il ne fit aucune résistance et prit à l'heure même, sans faire semblant de rien, le chemin de la forteresse, où il alla à pied, sans vouloir qu'on l'y portât en

chaise, pour faire voir qu'il ne se défioit de quoi que ce fût; mais lors qu'on le tint dedans, on l'arrêta prisonnier, comme le rapporte Gomare en ces termes : « Manco, fils de Huayna Capac, à qui François Pizarre donna dans Villeas la bordure rouge, fit voir qu'il étoit altier et homme de cœur, ce qui fut cause qu'on le retint prisonnier dans la forteresse de Cuzco, etc. »

Les Indiens s'offensèrent très-fort de la captivité de leur prince, et de voir réduites à néant les belles promesses et les grandes espérances que les Espagnols leur avoient données. Aussi firent-ils connoître par leurs plaintes le juste ressentiment qu'ils en avoient. Mais le princo Manco inca les consola en disant qu'il vouloit obéir aux Espagnols en toutes choses, et qu'à son exemple ils en devoient faire autant; que Huayna Capac l'avoit ainsi commandé par son testament; qu'ils ne se missent en peine de rien, jusqu'à ce qu'ils vissent la fin de cet événement; que ceux qui le tenoient prisonnier à présent le faisoient pour paroître plus généreux à l'avenir, parce qu'en le relâchant, et lui rendant en même temps son empire, ils feroient voir par là qu'ils étoient de vrais Viracochas. Le marquis se sépara ainsi d'avec l'inca, dont il recommanda la personne, et la garde à Jean et Gonzale Pizarre, ses frères, et s'en alla droit à la ville des Rois,

où il reçut avec de grandes démonstrations de joie son frère Fernand, et les nouvelles gratifications qu'il lui apporta de la part de sa majesté, dont Gomare parle ainsi (chap. 133):

« Un peu après qu'Almagre fut parti pour Chili, Pizarre étant arrivé dans la ville des Rois apporta d'Espagne à son frère le titre de marquis des Atavilles, et à don Diego d'Almagre le gouvernement du nouveau royaume de Tolède, d'environ cent lieues d'étendue, à le prendre depuis les bornes de la Nouvelle-Castille, qui étoit la juridiction de Pizarre, jusqu'au sud et au levant. Il demanda un nouveau tribut aux conquérants, de la part de l'empereur, qui disoit qu'en qualité de roi ils lui devoient toute la rançon d'Atabaliba, qui l'étoit aussi. La réponse qu'ils firent fut qu'ils avoient payé le quint appartenant de droit à sa majesté, dont il y avoit eu déjà bien du bruit en Espagne, où l'on les traitoit d'avares et de vilains, leur reprochant qu'ils ne méritoient pas d'avoir part à de si grandes richesses. En effet, cela passa depuis en proverbe dans le Pérou même, où l'on disoit qu'on ne devoit point écouter les plaintes de ceux qui venoient aux Indes, parce qu'ils se faisoient pauvres, quoiqu'ils fussent plus riches qu'ils ne méritoient. François Pizarre leur répondit pour les apaiser que leur vaillance les rendoit dignes des richesses qu'ils avoient

acquises, et qu'on ne leur devoit pas de moindres prééminences qu'à ceux qui aidèrent autrefois don Pelayo et les autres rois à tirer l'Espagne d'entre les mains de Maures. Il avertit donc son frère Fernand de chercher quelqu'autre moyen d'accomplir ce qu'il avoit promis, puisque personne ne vouloit rien donner, et qu'il n'étoit pas homme à leur ôter ce qu'il leur avoit donné lui-même. Cela n'empêcha pas néanmoins que Fernand Pizarre ne prît un droit qu'il s'attribua pour chaque cent d'or et d'argent qui se fondoit, ce qui le rendit odieux à tous; mais il fit voir qu'il ne s'en soucioit pas beaucoup, et s'en alla à Cuzco, où il en prit autant, tâchant avec cela de gagner l'affection de Manco inca, pour tirer de lui quelque quantité d'or pour l'empereur, qui avoit employé des sommes immenses tant pour son couronnement que pour se mettre en état de résister au Turc. » Le marquis envoya son frère à Cuzco, avec un ample pouvoir de gouverner cette ville-là, lui recommandant de plus de bien faire garder l'inca, puisqu'il ne pouvoit y avoir l'œil lui-même, parce qu'il s'en alloit passer quelque temps dans la ville des Rois, afin de la peupler et de l'agrandir.

CHAPITRE XXIII.

Précautions du prince Manco inca pour se rétablir dans son empire.

Le prince Manco inca se voyant arrêté dans la forteresse de Cuzco, que ses ancêtres avoient bâtie avec tant de grandeur et de majesté, comme un trophée de leurs victoires, ne s'imaginant pas qu'elle dût jamais servir de prison à leurs descendants, tâcha de rendre sa captivité supportable par toutes sortes d'inventions et de tours de souplesse qu'il put imaginer. Il se mit à caresser et à régaler plus qu'il n'avoit jamais fait, non-seulement les principaux d'entre les Espagnols, mais encore les moindres auxquels il fit divers présents de fruits, de gibier, de venaison, et même d'une grande quantité d'or, d'argent, de turquoises et d'émeraudes. Outre cela, quand il traitoit avec eux, c'étoit avec tant de douceur et si peu de ressentiment de ce qu'ils le tenoient prisonnier qu'il les engagea à ne se point méfier de lui, et de le laisser aller assez librement par toute la forteresse. Il apprit cependant que Fernand Pizarre venoit à Cuzco pour

en être gouverneur, et alors ayant demandé permission aux Espagnols de demeurer dans une de ses maisons, il l'obtint d'eux, d'autant plus facilement que, de la manière qu'il en agissoit, ils ne pouvoient rien lui refuser. Ce qui fit que l'inca souhaita si ardemment de sortir de la forteresse fut afin que Fernand Pizarre, le trouvant prisonnier, ne le contraignît pas de lui payer rançon, et qu'il n'entrât point en défiance de lui, quelques demandes ou quelques promesses qu'il lui pût faire. Il se trouva fort bien d'en avoir usé ainsi, comme le remarquent Gomare et Zarate, dont les paroles sont semblables. Voici celles de Zarate (liv. III, chap. 3) : Fernand Pizarre étant arrivé à Cuzco y contracta une amitié très-étroite avec l'inca, quoique néanmoins il fît toujours soigneusement prendre garde à lui. Quelques-uns crurent que ce qu'il faisoit ainsi la cour à l'inca n'étoit qu'afin de lui demander quelque quantité d'or pour sa majesté ou pour lui-même : quoi qu'il en soit, quelques mois après son arrivée à Cuzco, il fut sollicité par l'inca de lui permettre d'aller dans la contrée d'Incaya, pour assister à la solennité d'une fête qu'y faisoient les Indiens, avec promesse de lui apporter à son retour une statue d'or massif qui représentoit au naturel son père Huayna Capac; mais après qu'il y fut allé, il exécuta ce qu'il s'étoit déjà

proposé de faire dès que don Diego partit pour Chili.

Ce lieu qu'on appeloit Youcay, comme il a été dit ailleurs, étoit une maison de plaisance où il y avoit quantité de beaux jardins, pour le divertissement des rois du Pérou, à une lieue desquels on enterroit leurs entrailles après qu'on avoit embaumé leur corps, et il y a apparence que la statue d'or dont nous venons de parler étoit dans ce même lieu. Après donc que l'inca s'y fut rendu sous prétexte de solenniser la fête, il y fit une assemblée de quelques vieux capitaines et d'autres seigneurs distingués qui avoient toujours servi son père, et leur dit d'abord que la perfidie et l'étrange obstination des Espagnols à n'accomplir pas les capitulations que son frère Titu Autachi avoit faites avec eux ne pouvoit être plus grande; que leur malice avoit été jusqu'à l'emprisonner et le tenir dans les fers, sans qu'il leur en eût jamais donné sujet; que leur général s'étoit absenté deux fois pour l'entretenir de fausses espérances, afin de ne le point remettre dans ses états; qu'encore que dès le commencement il n'eût que trop connu ce mauvais dessein, il l'avoit dissimulé néanmoins pour justifier sa cause devant Dieu et devant les hommes, afin qu'on ne lui pût pas reprocher à l'avenir d'avoir rompu les articles de paix accordés entre lui et les Es-

» autres et n'avoir pas leurs forces unies, ils
» ne nous sauroient jamais résister. Il est à
» propos aussi de les combattre tout d'un temps
» pour leur ôter le moyen de se pouvoir don-
» ner du secours, et de bien garder les pas-
» sages, afin qu'ils ne s'avertissent point de ce
» qui se passera. De cette manière, il ne sera
» pas difficile de les tailler tous en pièces;
» étant bien certain qu'en quelque part qu'ils
» soient, des soldats tels que les vôtres, vu
» leur grand nombre et l'ardeur de leur cou-
» rage, les écraseront contre les montagnes si
» votre majesté le commande. D'ailleurs,
» quand nous les aurons une fois assiégés, si
» vos propres sujets ne les secourent point,
» comme il y a grande apparence qu'ils ne le
» feront pas, ils faudra sans doute qu'ils meu-
» rent par la violence des armes ou par la
» faim. Il n'est donc plus question d'autre
» chose que de hâter cette entreprise, du suc-
» cès de laquelle nous ne devons nullement
» douter. »

La harangue de ce capitaine les fit tous résoudre à prendre les armes, et à dépêcher des courriers par les provinces, avec ordre exprès aux principaux de mettre sur pied tout ce qu'il y auroit de gens de guerre pour se trouver au jour assigné au massacre général des aventuriers de Castille. Ils eurent ordre aussi de tirer des magasins publics tous

les vivres qu'ils y trouveroient, ou de les prendre dans les maisons des particuliers, en cas que les guerres d'Atahuallpa eussent épuisé les provisions des magasins royaux, avec promesse aux sujets du roi, qu'après qu'on se seroit défait de ces communs ennemis de leur repos, on les dédommageroit de toutes les pertes qu'ils auroient faites. On ajouta, pour mieux les encourager, que la liberté, le bien et la vie de tout ce qu'ils étoient de gens, depuis le plus grand jusqu'au moindre, et particulièrement de leur roi, dépendoient de l'exécution de cette entreprise. Ce mandement du prince Manco inca fit soulever tous les soldats indiens, depuis la ville des Rois jusqu'aux Charcas qui sont à la distance de trois cents lieues de longueur et davantage. L'autre côté du royaume, depuis la ville des Rois jusqu'à Quito, ne put fournir aucuns hommes, parce qu'ils étoient tous morts, ou dans les guerres d'Atahuallpa, ou par le massacre qu'en firent les Espagnols quand ils l'arrêtèrent prisonnier. L'inca envoya encore d'autres courriers au royaume de Chili, où ils allèrent comme inconnus : leur commission portoit de publier partout qu'ils venoient là pour s'enquérir de la santé du prince Paullu et du grand-prêtre Villachumu; mais ils avoient ordre de les avertir en secret de la résolution de l'inca, et de leur dire que

pour appuyer son entreprise ils missent à mort don Diego d'Almagre et tous ses soldats, cela étant nécessaire pour le rétablir dans son empire, dont il n'y avoit aucune apparence que les Castillans lui dussent jamais faire restitution.

Après qu'on eut levé ces soldats, dont on fit plusieurs petits corps d'armée, l'inca commanda que ceux d'Antahuallas et de la côte de Hanasca, qui n'est pas loin de Chinchasuyu, s'en allassent à Rimac pour y tuer le gouverneur et ses gens; et que ceux de Quintisuyu, de Collasuyu et d'Antisuyu, prissent la route de Cuzco, pour se défaire de même de Fernand Pizarre, de ses frères et des autres Espagnols, qui étoient en tout deux cents; et il nomma des capitaines et d'autres officiers pour l'une et l'autre armée. Nous raconterons dans le chapitre suivant tout ce qui se passa au siége de Cuzco.

CHAPITRE XXIV.

Soulèvement du prince Manco inca, et miracles faits en faveur des chrétiens.

Après avoir mis les choses en l'état que j'ai dit, l'inca commanda que les deux principales armées s'en allassent, l'une à Cuzco et l'autre dans la ville des Rois, pour y faire passer tous les Espagnols au fil de l'épée. Il voulut de plus qu'on eût à faire main basse sur tous ceux qu'on trouveroit dispersés dans les provinces où ils ne cessoient de chercher de l'or dans les mines; la discontinuation de la guerre et le bon traitement des Indiens étant cause qu'ils ne se soucioient non plus de se tenir sur leurs gardes que s'ils eussent été dans leur propre pays; aussi y en eut-il plusieurs de tués. Les ordres ayant été ainsi donnés, ils se rendirent devant Cuzco le plus secrètement qu'ils purent au jour assigné, et la nuit suivante, ils se trouvèrent en tout plus de deux cent mille Indiens qui donnèrent l'alarme aux Espagnols, les ayant attaqués de tous côtés. La plupart étoient armés d'arcs et de flèches

frottées d'une matière combustible, avec une mèche allumée à l'entour. Ils en lancèrent d'abord une grêle épaisse sur toutes les maisons de la ville, sans respecter même celles de leurs incas. Cependant ils prirent toutes les précautions qu'ils purent pour ne point brûler ni le pays, ni le temple du soleil, et ils conservèrent aussi la maison des vierges élues et les autres logis qui en dépendoient, dans les avenues des quatre rues voisines. Ils ne touchèrent point à ces deux grands bâtiments, pour montrer, qu'encore qu'on les eût dénués de leurs richesses, ils ne laissoient pourtant pas de les avoir en singulière vénération, de sorte qu'ils auroient cru commettre un sacrilége en brûlant ces maisons, dont l'une étoit dédiée au soleil, et l'autre aux vierges qu'ils lui avoient consacrées. Ils conservèrent aussi les trois grandes places qui étoient en forme de halles couvertes, où ils célébroient leurs fêtes les jours pluvieux, dans l'espérance d'y faire de grandes solennités et des réjouissances publiques, après qu'ils auroient coupé la gorge à tous les Espagnols. La première de ces halles étoit dans la haute ville, joignant le palais du premier inca Huayna Capac, comme je l'ai remarqué dans la description que j'en ai faite; la seconde, appelée Cassana, relevoit des maisons voisines de l'inca Pachacutec; et la troisième, nommée Amarucan-

cha, où est à présent le collége des pères jésuites, dépendoit de celles de Huayna Capac. Ils eurent soin encore de garantir du feu un fort beau dôme fait en rond, qui étoit devant les maisons que je viens de nommer, et brûlèrent toutes les autres sans qu'il en demeurât une seule. Les plus vaillants de tous ces Indiens, qu'on avoit choisis exprès pour brûler celle de l'inca Viracocha, où les Espagnols avoient leur logement, y accoururent avec violence, et à force de flèches enflammées qu'ils y tirèrent de loin, ils la brûlèrent entièrement. Il y eut pourtant cela de remarquable que la grande salle, qui est maintenant l'église cathédrale où les chrétiens avoient alors une chapelle pour y célébrer la messe, fut préservée par un miracle de cet embrasement presque général. Car quoiqu'ils tirassent contre une infinité de flèches allumées, et que même le feu s'y mît à tout coup par plusieurs endroits, cependant il s'éteignoit aussitôt, comme si l'on y eût jeté de l'eau dessus.

Cependant Fernand Pizarre, ses deux frères et les deux cents soldats qu'ils avoient, voyant qu'ils étoient si peu de gens, se tenoient toujours serrés ensemble, et ne dormoient point du tout, mais se tenoient soigneusement sur leurs gardes, ayant toujours des sentinelles posées autour de leur logement et sur le haut de la maison. Ainsi, dès

qu'ils ouïrent le bruit des Indiens, ils prirent leurs armes et bridèrent leurs chevaux, dont il y en avoit toujours trente-deux sellés pour être prêts s'il se donnoit quelque alarme. Ils furent les premiers qui sortirent pour aller reconnoître les ennemis ; mais ne pouvant juger, à cause de leur trop grand nombre, quelles armes ils avoient pour blesser les chevaux que les Indiens craignoient par dessus toute autre chose, ils résolurent de se rallier tous dans la place, qui, étant grande, leur donnoit plus d'avantage sur l'ennemi qu'ils n'en pouvoient avoir étant dispersés dans les rues. Ils s'y rangèrent donc, et formèrent un bataillon où les gens de pied, au nombre de six-vingts, tenoient le milieu, et les cavaliers, qui étoient quatre-vingts, se mirent vingt à vingt, tant aux deux côtés qu'au front et à la queue du bataillon; ce qu'ils firent afin de pouvoir mieux résister aux Indiens, de quelque côté qu'ils les vinssent charger. En effet, ils ne manquèrent pas de les attaquer de toutes parts avec beaucoup de furie, croyant de les mettre à bas à la première rencontre; mais les cavaliers allèrent à eux et leur résistèrent fort courageusement. Le combat dura toute la nuit, et le lendemain matin, les Indiens attaquèrent encore plus fort. Ils faisoient pleuvoir sur leurs ennemis des flèches et des cailloux tirés pêle-mêle avec des frondes, dont les Espa-

gnols se vengeoient à coups de lances et avec leurs chevaux, ne se faisant jamais une attaque qu'ils ne laissassent morts sur la place plus de deux cents Indiens; ce qui leur étoit d'autant plus aisé, que leurs ennemis n'avoient aucunes armes défensives, ni aucunes piques, pour les opposer aux chevaux, n'ayant accoutumé que de combattre à pied avec armes égales. Les avantages que les Espagnols remportoient sur eux ne les effrayoient pas, quoiqu'ils en fussent fort maltraités, parce qu'ils se fioient sur leur grand nombre, et qu'ils se flattoient de l'espérance de les tailler tous en pièces.

Les Indiens tinrent ainsi les Espagnols assiégés dans la ville de Cuzco pendant dix-sept jours, sans leur donner le moyen d'en sortir. Mais ceux-ci, sans perdre courage, demeurèrent fermes de jour et de nuit sans se détacher jamais, soit qu'ils allassent boire dans le ruisseau qui passe par le milieu de la ville, soit qu'ils fissent la revue dans les maisons brûlées, pour voir s'ils ne trouveroient point du maïs pour eux et pour leurs chevaux, dont la faim leur étoit plus sensible que la leur propre. En effet, ils y rencontroient souvent diverses provisions, et quoiqu'elles fussent à demi brûlées, leur grand appétit les leur faisoit trouver très-exquises. Augustin de Zarate, parlant de ce siége, dit : « L'inca vint cependant avec toutes ses forces attaquer la

ville de Cuzco qu'il tint assiégée plus de huit mois durant; à tous les pleins de lune, il faisoit faire des attaques en divers endroits; mais Fernand Pizarre et ses frères défendoient vigoureusement la place, étant fort bien secondés par plusieurs braves et vaillants cavaliers et capitaines, comme Gabriel de Rojas, Fernand Ponce de Léon, don Alfonse Henriques, le trésorier Requelme, et plusieurs autres. Ils étoient obligés d'être presque continuellement sous les armes tant la nuit que le jour. Comme ils avoient appris le soulèvement général des Indiens, ils ne doutoient pas qu'ils n'eussent déjà massacré le gouverneur et tous les autres Espagnols, ainsi ils se défendoient comme des gens qui n'avoient plus aucune espérance de secours humains, et qui ne pouvoient plus rien attendre que de la bonté et de la miséricorde de Dieu, et de leur propre courage. Leur nombre diminuoit tous les jours; car il ne s'en passoit presque point que les Indiens ne leur tuassent ou blessassent quelques-uns de leurs gens. »

Ces paroles font voir combien furent grandes les extrémités où ces conquérants se virent réduits au siége de Cuzco; aussi, quelque soin qu'ils prissent de chercher de tous côtés de quoi subsister, ils n'auroient pu éviter de mourir de faim si leurs valets indiens ne les eussent assistés dans ce besoin; car ils étoient

si fidèles à leurs maîtres que, feignant de les avoir abandonnés, ils s'alloient rendre aux Indiens leurs ennemis; et pour qu'ils ne se défiassent pas d'eux, ils faisoient semblant tous les jours de se battre contre les Espagnols, et la nuit, ils leur apportoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de vivres. Gomare et Zarate racontent la même chose; mais il me semble qu'ils ne s'étendent pas assez sur les événements de ce siége, surtout au récit des merveilles qu'il plut à notre Seigneur de faire en faveur des Espagnols, lorsque la fureur des Indiens les avoit réduits à n'en pouvoir plus. Après qu'ils eurent soutenu le siége onze ou douze jours durant, ils se trouvèrent si accablés de faim et de lassitude qu'il n'y avoit plus moyen qu'ils pussent résister. On leur avoit déjà tué trente hommes, et presque tous les autres étoient blessés, sans avoir de quoi se panser; tellement qu'ils n'appréhendoient pas sans sujet de périr bientôt, n'ayant plus ni la force de combattre, ni aucune espérance d'être secourus, si ce n'étoit de Dieu, dont ils imploroient à tout moment l'assistance, par l'intercession de la sainte Vierge, sa mère. Cependant les Indiens ayant pris garde que les logements des Espagnols étoient sauvés de l'embrasement général de la ville, allèrent pour les brûler, n'y ayant personne qui l'empêchât. Ils employèrent toutes sortes de moyens pour

tâcher d'y mettre le feu, sans pouvoir jamais en venir à bout, ce qui les surprenoit extrêmement, et leur faisoit dire que le feu avoit perdu sa force contre cette maison-là, parce que les Viracochas y avoient demeuré. Enfin, les Espagnols se voyant tenus de si près, résolurent de finir leurs jours en vaillants hommes, et de faire une attaque générale, sans attendre de mourir de faim ou des blessures qu'ils avoient reçues. Dans ce dessein, ils se tinrent prêts de donner sur les Indiens quand ils en seroient attaqués, et de répandre en combattant jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils prirent donc leur temps pour se confesser les uns aux autres, et à trois prêtres qu'ils avoient, selon que les Indiens le leur permettoient, et se recommandèrent tous à Dieu pour finir leur vie en bons chrétiens.

Le lendemain, sitôt qu'il fut jour, les Indiens se présentèrent selon leur coutume, avec des cris ou plutôt des hurlements effroyables, regardant comme un affront que leurs ennemis les tinssent si long-temps quoiqu'ils fussent en si petit nombre qu'il n'y avoit qu'un Espagnol contre mille Indiens; ce qui les fit résoudre de ne point quitter le combat qu'ils n'en eussent fait un massacre universel. Les Espagnols ne parurent pas moins assurés, et faisant de nécessité vertu, ils allèrent fondre sur les Indiens, invoquant à haute voix le

nom de la Vierge et celui de leur patron, l'apôtre saint Jacques. Le combat fut opiniâtre de part et d'autre, il y eut beaucoup d'Indiens tués et quantité d'Espagnols blessés ; mais enfin, après cinq heures de combat, ils perdirent tout courage, voyant que ni eux ni leurs chevaux ne pouvoient plus résister. L'image de la mort se présentoit devant leurs yeux à toute heure, sans qu'ils vissent aucun moyen de la pouvoir éviter. Les Indiens au contraire devenoient plus furieux, et la foiblesse de leurs ennemis étoit ce qui les fortifioit davantage à venger la mort qu'ils avoient donnée à leurs compagnons. Le prince Manco inca, qui regardoit le combat du haut d'une petite colline, encourageoit ses gens le mieux qu'il pouvoit, les appelant par le nom de leurs provinces et de leurs nations, croyant certainement qu'il seroit rétabli ce même jour sur son trône. Cela n'arriva pourtant pas, parce qu'il plut à Dieu d'assister miraculeusement les fidèles dans cette extrémité. Le bienheureux apôtre saint Jacques, patron d'Espagne, leur apparut visiblement, et les Indiens le virent aussi, monté sur un cheval blanc, tenant de la main gauche un bouclier avec la devise des chevaliers de son ordre, et de la droite une épée qu'on prenoit pour un éclair, tant elle étoit resplendissante. Les In-

diens, surpris de voir ce nouveau cavalier, se demandoient l'un à l'autre qui pouvoit être ce formidable gendarme qui portoit en main l'illapa? Ils en étoient tellement éblouis que, n'en pouvant supporter l'éclat, ils se croyoient tous perdus, et quelque part que le saint combattît, ils s'enfuyoient qui çà qui là, épouvantés d'une chose si extraordinaire. Ce qui les effrayoit encore plus étoit que lorsqu'ils pensoient à se retirer, ils voyoient toujours devant eux ce guerrier céleste, dont la présence leur faisoit perdre le jugement. Ainsi les Espagnols reprirent courage se voyant si bien secondés, et leurs ennemis ne pouvant se défendre, furent contraints d'abandonner le combat.

L'apôtre saint Jacques secourut ainsi les chrétiens en faveur desquels il ôta la victoire à leurs ennemis pour la leur donner ce jour-là. Il en fit de même le lendemain et toutes les fois que les Indiens les voulurent combattre; car alors ils se trouvoient si éperdus que, ne sachant par où commencer leurs attaques, ils étoient contraints de s'en retourner à leurs postes où ils usoient de ces mots en leur langue : Utic, campa, liella? comme s'ils eussent voulu dire : « Quel malheur est ceci; » faut-il que nous soyons si étourdis, si lâches » et si poltrons comme nous sommes? » Ce-

pendant ils ne levèrent point le siége, et demeurèrent devant la place plus de huit mois, comme nous verrons dans la suite.

CHAPITRE XXV.

Apparition de la Vierge en faveur des chrétiens, et duel remarquable entre deux Indiens.

Les Indiens s'étant retirés dans leurs quartiers furent tout étonnés de voir que l'inca fit venir leurs capitaines, qu'il reprit publiquement d'avoir si mal fait leur devoir ce jour-là, et de ce qu'eux et leurs soldats avoient fuis devant une poignée de Viracochas qui étoient presque morts de faim et de lassitude. Il leur dit ensuite que si le jour d'après ils ne combattoient en hommes, il les enverroit filer avec les femmes, et même qu'il en mettroit d'autres à leur place, qui s'acquitteroient mieux de leur charge. Les Indiens alléguèrent pour excuse qu'un nouveau Viracocha, qui portoit la foudre dans ses mains, les épouvantoit de telle sorte dans la mêlée qu'ils ne savoient s'ils combattoient ou s'ils fuyoient; et que néanmoins ils feroient à l'avenir le mieux qu'ils pourroient pour réparer la faute qu'ils

avoient faite. L'inca leur ordonna de se tenir prêts pour combattre la nuit suivante, afin que l'obscurité les empêchât de voir ce chevalier inconnu, qui leur donnoit tant de peine. Cependant les chrétiens, tout consolés de la faveur particulière qu'il avoit plu à Dieu de leur faire, lui en rendirent de très-humbles actions de grâces qu'ils accompagnèrent de plusieurs vœux et promesses pour témoigner leur reconnoissance. Ils se sentirent depuis si courageux et si forts qu'ils ne doutèrent plus que le royaume ne leur demeurât; en effet, ils avoient raison de le croire, étant assistés comme ils étoient de la faveur du ciel.

La nuit assignée par le prince étant venue, les Indiens se présentèrent en armes, menaçant les Espagnols de les mettre tous en pièces, et de venger par leur mort les injures qu'ils en avoient reçues. Mais les Espagnols avertis déjà par les autres Indiens, leurs domestiques, qui leur servoient d'espions, de la venue de leurs ennemis, se trouvèrent sous les armes, et avant que de passer outre ils invoquèrent notre Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge, sa mère, et leur protecteur l'apôtre saint Jacques. Après leur prière, comme ils étoient sur le point de donner, ils aperçurent dans l'air la glorieuse Vierge avec son fils Jésus entre ses bras. Les infidèles voyant cette merveille en furent tous extasiés, et encore plus

quand ils sentirent qu'aux rayons qui partoient d'un si divin objet s'entremêloient des atomes imperceptibles qui, pareils à la poussière, au sable et à la rosée, leur couvroient les yeux de telle sorte qu'ils ne savoient plus ce qu'ils faisoient; ce qui fut cause qu'ils s'en retournèrent dans leurs quartiers avant que les Espagnols les vinssent charger. Ils se donnèrent si fort l'alarme depuis, qu'ils furent plusieurs jours sans oser sortir. Cette nuit fut la dix-septième du siége, durant lequel les Indiens avoient tenu jusqu'alors les Espagnols si resserrés dans leur poste, qu'ils ne pouvoient ni l'abandonner entièrement, ni les Indiens mêmes se détacher de leurs bataillons, où ils se tenoient clos et couverts jour et nuit; ce qui venoit de la crainte continuelle où les tenoit l'apparition merveilleuse qu'ils avoient eue. Néanmoins, comme l'infidélité se peut appeler une fureur aveugle qui ôte le sens à ceux qu'elle possède, après que par un relâche de quelques jours ces ministres forcenés eurent perdu une partie de leur appréhension, elle les incita à retourner au combat contre les fidèles. Ce qu'ils firent aussi, souhaitant passionnément de rétablir le prince Manco inca dans son empire; mais leur courage n'égaloit point leur envie, parce qu'après le miracle dont ils avoient été témoins oculaires, toute leur valeur n'étoit plus que

dans leur langue, dont ils ne cessoient de menacer leurs ennemis jour et nuit pour les tenir en alarme, sans les oser plus attaquer tant ils étoient épouvantés. Les Espagnols voyant que ces infidèles commençoient à les laisser en repos, après les avoir toujours harcelés, retournèrent à leur logement (1) ordinaire, où, dès qu'ils entrèrent, ils remercièrent Dieu de les avoir mis en possession de ce lieu-là, pour y pouvoir panser leurs blessés et mettre à couvert les sains qui avoient grand besoin de se donner un peu de relâche. Ils résolurent alors de faire de ce lieu-là un temple et une maison de prière, après que les ennemis auroient levé le siége.

Cependant leurs serviteurs indiens ne se lassoient point de les assister dans tout ce qu'ils pouvoient, et on ne sauroit croire combien ils leur furent utiles dans cette occasion pour soulager les blessés auxquels ils apportoient des vivres et des herbes même pour panser leurs plaies, étant, comme j'ai dit ailleurs, très-excellents herboristes. Les Espagnols en étoient si contents qu'ils avouoient franchement qu'ils n'auroient jamais pu subsister sans le secours qu'ils recevoient d'eux; car ils leur étoient si fidèles qu'ils leur alloient chercher de toute part du maïs, et d'autres

(1) Ils l'appeloient galpon.

provisions qu'ils s'ôtoient eux-mêmes de la bouche pour en assister leurs maîtres, qu'ils avertissoient de tous les desseins de leurs ennemis, ce que les Espagnols regardoient comme un miracle. En effet, c'étoit une chose miraculeuse que les Indiens les servissent ainsi contre ceux de leur nation. Mais outre que c'étoit un effet de la Providence divine, l'on peut dire encore, comme je l'ai remarqué ci-devant, que ces peuples tiennent cela de leur naturel, que ceux d'entre eux qu'on a faits prisonniers de guerre sont ordinairement si fidèles à leurs maîtres, qu'ils tiennent à gloire de mourir pour eux quand l'occasion s'en présente. Après que ce soulèvement de Cuzco fut calmé, ceux qui avoient eu le bonheur de voir l'image de la Vierge eurent depuis une si dévote affection pour elle, qu'ayant été instruits dans la foi, ils ne cessèrent jamais de recourir à son aide; aujourd'hui même leurs descendants s'étudient de pratiquer cela avec tant de zèle que, ne se contentant pas d'ouïr de la bouche des prêtres les noms et les glorieux attributs qu'ils donnent en latin et en espagnol à cette reine des anges, ils les traduisent en leur langue, et ajoutent ce qui leur semble plus à propos pour pouvoir mieux s'exprimer par les propres termes de leur pays, quand ils implorent les faveurs et les bontés de la Vierge. Il ne sera pas hors de

propos de rapporter ici quelques-uns de ses attributs de la manière que les Indiens les traduisent.

Ils l'appellent Mamanchic, qui signifie notre mère; Coya, reine; Nusta, princesse du sang royal; Capay, unique; Yuray Amancay, lis blanchissant; Chasca, étoile du matin; Citoccoyllor, astre resplendissant; Huacarpana, sans tache; Huchanac, sans péché; Mana Chancasca, inviolable; Taxque, vierge pure; Diospa Maman, mère de dieu; Pachacamac Maman, mère de celui qui a créé le monde et qui le soutient. Ils ajoutent encore le mot de Huachacuyac, qui aime les pauvres et qui leur fait du bien, comme s'ils disoient mère de miséricorde et notre avocate; usant de semblables périphrases, faute de termes propres pour les bien traduire dans leur langue. De cette dévotion envers la Vierge ils passent à celle de sainte Anne, qu'ils nomment Mamanchiapa Maman, c'est-à-dire mère de notre mère; Coyanchipa Maman, mère de notre reine; et ainsi des autres noms dont nous venons de parler, y ajoutant celui de Diospapaya, qui est le même qu'aïeule de Dieu. Il faut remarquer que le mot paya signifie vieille; et parce qu'il faut nécessairement que les aïeules le soient, et qu'elles l'étoient encore plus au Pérou qu'ailleurs, parce que les femmes s'y marioient fort tard; tant s'en faut que le

mot de vieille s'y prît en mauvaise part, qu'au contraire on le tenoit à grand honneur, parce qu'il signifie aïeule, ou grand'mère.

Pour revenir maintenant au prince Manco inca, et à ses soldats et capitaines, il faut savoir qu'ils étoient si étonnés des merveilles qu'ils avoient vues, qu'ils n'osoient pas même en parler, appréhendant que le seul récit ne renouvelât leur peur en leur en renouvelant la mémoire. Ils ne laissoient pas néanmoins de tenir la ville assiégée pour voir si leur malheur ne changeroit point de face, sans qu'ils osassent en venir aux mains, ayant toujours présente l'image de la crainte que le divin saint Jacques avoit imprimée dans leur cœur, de sorte qu'ayant connu par expérience que ce cavalier les avoit mis en déroute plus que tous les autres joints ensemble, ils crioient de temps en temps aux Espagnols : « O que vous » dureriez peu de temps contre nous, si ce » capitaine au cheval blanc ne vous défendoit! »

Le siége avoit déjà duré cinq mois, quand il arriva une chose assez remarquable. Un capitaine indien estimé vaillant, afin d'encourager les autres par son exemple, voulut s'éprouver dans un combat particulier, pour voir s'il n'y réussiroit pas mieux qu'en bataille rangée. Il demanda congé à son général d'aller défier un Viracocha, pour se couper la gorge avec lui; et comme il voyoit combattre les ca-

valiers espagnols avec des lances, il en prit aussi une, et une petite hache d'armes, qu'ils nomment champy. S'étant ainsi équipé, il alla droit au corps-de-garde des Espagnols, qui étoit à l'entrée de la place, assez proche de leur logement, et se mit à crier « que s'il y avoit quelque Viracocha qui eût la hardiesse de se battre contre lui, qu'il sortît de son rang avec des armes pareilles aux siennes. » Mais pas un Espagnol ne voulut accepter ce défi, regardant comme au-dessous d'eux de se battre contre un seul Indien.

Cependant un Canarin, de ceux qu'ils appellent nobles dans leur pays, qui dès son enfance avoit été nourri page du grand Huayna Capac, et que le marquis don François Pizarre ayant fait depuis son prisonnier de guerre avoit reçu à son service, le nommant comme lui don François, demanda permission à Fernand, à Jean et à Gonzale Pizarre, de faire raison à ce téméraire qui la demandoit, disant que puisqu'il étoit si effronté que de venir lui seul de la part des Indiens défier les Viracochas, qu'il lui en vouloit faire passer l'envie, puisqu'il étoit à leur service. Fernand Pizarre et ses frères ne louèrent pas moins son bon naturel que son courage, et lui accordèrent ce qu'il demandoit. Le Canarin sortit alors armé de même que l'Indien. Ils combattirent tous deux pendant long-temps et en vinrent

trois ou quatre fois aux prises. Leur adresse secondoit la force de leur bras ; tantôt ils quittoient la lutte, tantôt ils la renouvelloient : puis comme ils voyoient qu'ils ne se pouvoient abattre l'un l'autre, ils recommençoient le combat, faisant de rudes efforts pour voir à qui demeureroit la victoire. Mais enfin le Canarin la gagna, et d'un coup de lance qu'il porta droit dans le cœur de son ennemi, il le jeta mort sur la place ; ensuite il lui coupa la tête qu'il empoigna par les cheveux, avec laquelle il fut trouver les Espagnols qui le reçurent et lui firent les honneurs que son action méritoit.

Cette victoire du Canarin déplut beaucoup plus à l'inca et à ses gens que si c'eût été un Espagnol qui l'eût remportée, prenant à mauvais augure ce bon succès d'un Indien sur leur vassal ; et comme ils étoient fort superstitieux en matière de présages, celui-ci les troubla tellement qu'ils ne firent durant tout le siége rien qui leur pût agréer que la mort infornée qu'ils donnèrent à Jean Pizarre, dont je parlerai tout à l'heure.

Je ne repasse jamais dans ma mémoire tant de faveurs signalées que Dieu fit aux Espagnols et dans ce siége de Cuzco, et dans celui de la ville des Rois, que je ne m'étonne de ce que les historiens n'ont pas daigné faire mention de toutes ces choses, si mémorables et si con-

nues de tout le monde. Après que le siége fut levé, les Espagnols dédièrent à la sainte Vierge le grand logis où ils faisoient leur demeure, qui est aujourd'hui l'église cathédrale sous le titre de Sainte-Marie de l'Assomption, et mirent la ville sous la protection de l'apôtre saint Jacques, patron d'Espagne; de sorte qu'en reconnoissance de ses bienfaits, ils en célèbrent tous les ans la fête par une procession solennelle, une grand'messe et une prédication à sa louange; et l'après-midi il y a des jeux de cannes, des courses de taureaux et d'autres réjouissances publiques. Les Espagnols firent peindre dans cet endroit du temple qui aboutit à la place ce grand saint monté sur un cheval blanc, tenant une targe d'une main, de l'autre une épée flamboyante, et sous ses pieds plusieurs Indiens tant blessés que morts. Quand les Indiens considéroient cette peinture, « Voyez, » disoient-ils entre eux, ce fut un Viracocha » comme celui-ci qui nous défit tous dans cette » place. » J'ai vu souvent ce tableau, et on le voyoit encore en l'an 1560, qui fut le temps auquel je m'en allai en Espagne. Le soulèvement de l'inca commença en l'année 1535 et finit en l'an 1536; et moi je naquis l'an 1539, si bien que je pus connoître plusieurs, tant Indiens qu'Espagnols, qui se trouvèrent dans cette guerre, où ils virent les merveilles que nous avons dites, et que je leur ai moi-même ouï dire.

Plusieurs jours après que j'eus écrit ce chapitre, ayant feuilleté le livre du R. P. Acosta, j'y rencontrai une relation de plusieurs miracles signalés que notre Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge sa mère ont faits dans le Nouveau-Monde, en faveur de la religion catholique, parmi lesquels il étoit parlé de ceux de Cuzco, ce qui me fit beaucoup de plaisir. Car quoique je me pique d'écrire ces choses comme les plus essentielles parties de l'histoire, je ne laisse pas pourtant d'être fâché quand je vois que les autres historiens espagnols n'en ont point parlé, parce que je suis bien aise d'appuyer de leur autorité ce que je dis, de peur qu'on ne le prenne pour quelque fable. Voici donc le témoignage du P. Acosta.

« Des hommes dignes de foi, auxquels je l'ai moi-même ouï dire, assurent que dans le temps que la ville de Cuzco étoit étroitement assiégée par les Indiens, les Espagnols qui étoient dedans ne se fussent jamais tirés d'un si grand danger sans une assistance du ciel. Ils rapportent là-dessus que les infidèles lançoient à tout moment des feux d'artifice sur le logement des Espagnols, où est à présent la grande église, et qu'encore que le toit fût d'une certaine paille qu'ils appeloient chico ou ychu, outre que les matières qu'ils y jetoient étoient fort combustibles, cependant le feu ne s'y put jamais mettre, parce qu'une

dame de singulière beauté qui étoit en haut l'éteignoit incontinent, ce que les Indiens virent eux-mêmes. Il y a dans l'histoire plusieurs autres relations, qui assurent qu'en divers combats que les Espagnols ont eus, tant dans la Nouvelle-Espagne que dans le Pérou, les Indiens ont encore vu en l'air un cavalier monté sur un cheval blanc, et qui tenoit dans sa main une épée avec laquelle il combattoit pour les Espagnols. C'est de là qu'est venue cette grande vénération que tous les peuples des Indes ont aujourd'hui pour le glorieux apôtre saint Jacques. D'autrefois, en de semblables combats, s'est apparue miraculeusement l'image de la Vierge, de qui les chrétiens de ces pays éloignés ont reçu des bienfaits incomparables; que s'il falloit réciter au long ces œuvres du ciel, la relation en seroit trop longue, etc. » Acosta assure avoir appris ces miracles dans le Pérou même, où il passa quarante ans après qu'ils y arrivèrent. Revenons maintenant aux Espagnols, dont on pourroit dire à bon droit, qu'assistés de si hautes faveurs ils étoient assez forts pour conquérir cent mondes nouveaux.

CHAPITRE XXVI.

Les Espagnols se rendent maîtres de la forteresse de Cuzco. Jean Pizarre y est tué.

Nous avons promis dans l'histoire des incas de parler de l'extrême fidélité des Canarins envers leurs rois incas, et comment ils y renoncèrent depuis. Après avoir donc fait voir jusqu'où alloit leur fidélité, il nous reste maintenant à dire la cause pour laquelle ils y renoncèrent. Les faveurs que les Espagnols firent à ce Canarin (1), et durant la victoire et après, touchèrent si fort ses autres compatriotes que, pour les reconnoître, non-seulement ils secouèrent le joug de l'obéissance qu'ils devoient à leurs incas, dont ils étoient vassaux, mais ils en devinrent encore cruels ennemis, ce qui fut fort avantageux aux Espagnols, auxquels ils servirent depuis d'espions et de bourreaux même, contre les autres Indiens. Ajoutez à ceci que durant les guerres civiles qu'eurent les Espagnols les uns contre

(1) C'est le même qui se battit avec l'Indien dont j'ai parlé ci-devant.

les autres, jusqu'à celle de François Fernandez Giron, plusieurs Canarins demeurant à Cuzco, où ils reconnoissoient pour chef ce don François Canarin, servoient d'espions, tant à ceux du parti du roi qu'aux gens du tyran; car ils étoient si rusés que, se partageant et pour le prince et pour celui qui s'étoit rebellé, ils ménageoient les deux partis, afin que quand la guerre seroit terminée les Canarins du parti vaincu se pussent garantir de la mort à la faveur du vainqueur, en disant qu'ils avoient tous été de la même faction. A la vérité, il ne leur étoit pas fort difficile de dissimuler, ni de se déguiser ainsi, parce que n'y ayant que leurs chefs qui se mêlassent d'agir pour les Espagnols, ils pouvoient tous passer pour fidèles, quelque traîtres qu'ils fussent, à cause qu'étant d'intelligence, ils s'avertissoient ordinairement de tout ce qui se passoit dans les deux armées. Je me souviens d'avoir ouï autrefois raconter ceci à un Canarin, qui un peu après la guerre de François Fernandez en déclara le secret, étant interrogé par un Indien qui lui demandoit comment ceux qui avoient suivi le tyran avoient pu échapper. Ce même don François Canarin devint depuis si fier et si aveuglé par sa bonne fortune, qu'il osa entreprendre (du moins on en faisoit courir le bruit) d'empoisonner l'inca don Philippe, fils de Huayna Capac, dont nous avons parlé ci-

devant. Cela parut encore plus vraisemblable parce qu'il se maria depuis à la veuve de don Philippe, qui étoit fort belle, et qu'il n'épousa pas tant du consentement de cette dame que par les menaces que lui firent les amis du Canarin. Ce mariage scandalisa fort les incas, qui le souffrirent néanmoins, parce qu'alors ils n'avoient point de commandement en main. Nous rapporterons dans la suite une témérité surprenante de ce même Indien, qui fut une pierre d'achoppement à tous les autres de sa nation, qui demeuroient dans la même ville où cela arriva.

Les Espagnols voyant qu'à mesure que leur courage augmentoit celui des Indiens diminuoit, quoiqu'ils tinssent toujours la ville de Cuzco bloquée, s'avisèrent de faire une sortie pour les obliger de lever le siége, et leur montrer qu'encore qu'ils fussent beaucoup moins de gens qu'eux, ils ne les craignoient point. Voulant donc leur en donner des preuves, ils les attaquèrent vigoureusement et les repoussèrent jusqu'où ils voulurent, sans qu'ils fissent jamais aucune sorte de résistance; ce qui arriva tant de fois, qu'à la fin il se trouva que vingt-cinq ou trente Espagnols suffisoient pour mettre en déroute un bataillon d'Indiens, quelque grand qu'il fut. Ils les repoussèrent si bien des avenues et de tous les dehors de la ville qu'ils n'osèrent plus paroître

que sur quelques éminences des environs et sur des rochers où ils ne croyoient pas que les chevaux des Espagnols pussent jamais monter; mais l'expérience leur fit voir le contraire, puisqu'ils y grimpoient comme des chèvres. Cette comparaison est de moi, mais j'en ai ouï faire une bien meilleure à un cavalier nommé François Rodriguez de Villefort, un des treize conquérants qui demeurèrent avec François Pizarre, après que ses douze compagnons l'eurent abandonné. Ce cavalier et plusieurs autres accompagnoient un jour, sur le chemin d'Arequepa, quelques gentilshommes qui alloient en Espagne. Je les accompagnois de même, quoique je ne fusse encore qu'un jeune garçon; c'étoit en l'an 1552. François de Villefort s'entretenant avec eux entre Cuzco et Cospecancha, où il y a trois lieues de l'un à l'autre, se mit à raconter ce qui s'étoit passé au siége dont nous venons de parler, et à marquer du doigt les lieux où s'étoient passées les actions les plus remarquables, dont il nommoit les auteurs, disant: C'est ici où un tel fit cette action de bravoure, un tel celle-là, et un autre cette autre. Il en dit entre autres une très-remarquable de Gonzale Pizarre, que je rapporterai en son lieu, et il la raconta dans le même poste où elle s'étoit passée, qui fut au milieu du chemin. Ensuite nous ayant fait un long récit de toutes ces aventures : « Assuré-

» ment, nous dit-il, ce n'étoit pas merveille
» si nous faisions des choses si grandes, puis
» que Dieu en étoit lui-même l'auteur, et que
» par sa sainte grâce il produisoit en nous
» des choses miraculeuses; l'une desquelles
» étoit que nos chevaux galopoient si vite et
» si aisément sur les rochers, qu'ils sembloient
» voler comme les pigeons qui s'y voient d'or-
» dinaire, quoique la montagne tournée du
» côté de l'orient fût fort rude et fort rabo-
» teuse. » Je voudrois me pouvoir souvenir de tout ce que nous dit Rodriguez, parcequ'il y auroit de quoi remplir plusieurs feuilles des exploits que firent les Espagnols dans ce siége, mais il me suffit de dire que n'étant que cent soixante-dix, ils résistèrent à deux cent mille hommes, à la faim, au sommeil, à la fatigue, aux blessures qu'ils ne pouvoient panser faute de chirurgiens, en un mot à toutes les plus grandes incommodités qu'on peut souffrir dans une place assiégée.

Après que les Espagnols se furent développés des Indiens, ils trouvèrent à propos d'attaquer la forteresse, où étoit la plus grande foule des ennemis, contre lesquels ils ne croyoient pas avoir beaucoup avancé s'ils n'emportoient cette place. Ils l'attaquèrent donc, après avoir laissé dans leur logement une bonne garnison pour le garder. Les Indiens se défendirent si bien qu'il fut impossible de les soumettre de six

jours. Mais il arriva un grand malheur pour les Espagnols, qui fut qu'ayant combattu tout un jour, comme ils se retiroient de nuit dans leurs postes, Jean Pizarre, frère du marquis don François, ne pouvant souffrir sa salade sur sa tête, à cause de la blessure qu'il y avoit reçue depuis peu, la voulut quitter avant qu'il en fût temps. A peine l'eut-il quittée qu'il reçut un coup de caillou qui lui fit une si grande plaie à la tête, qu'il en mourut trois jours après. Ce qui fut, au rapport d'Augustin de Zarate, une très-grande perte pour tout ce pays-là, parce que ce cavalier étoit fort vaillant, fort expérimenté à la guerre contre les Indiens, et chéri généralement de tous.

Ainsi mourut Jean Pizarre, regretté de tous ceux de sa connoissance, qui furent fâchés de voir qu'un homme de si haute réputation, si généreux, si vaillant, si affable, si aimé et qui possédoit toutes les vertus qu'on sauroit jamais désirer dans un homme, finît ses jours si malheureusement. Son corps fut enseveli sous une grande pierre azurée, où l'on ne mit aucune épitaphe, quoiqu'il le méritât autant que personne ; mais ce fut apparemment faute de sculpteur, parce qu'alors on ne savoit ce que c'étoit que ciseau dans mon pays, où l'on ne parloit que de lances, d'épées et d'arquebuses. Les Espagnols gagnèrent ainsi, à leurs dépens, la forteresse de Cuzco, d'où ils chas-

sèrent les Indiens. Il est surprenant que les historiens aient écrit que cette mort arriva au commencement du siége, puisque les Indiens dans leurs relations, la mettent dans le temps que nous venons de marquer, ce qui est plus conforme à la vérité de l'histoire.

CHAPITRE XXVII.

Récit de plusieurs actions de bravoure qui se passèrent au siége de Cuzco, entre les Espagnols et les Indiens.

Les Indiens reprirent courage après qu'ils eurent tué un si brave capitaine comme étoit Jean Pizarre, qu'ils savoient être frère du gouverneur, et homme d'une valeur extraordinaire. Ils s'animèrent les uns les autres à renouveler les attaques et les combats; l'envie qu'ils avoient de tuer les Espagnols pour rétablir leur prince Manco inca dans son empire n'étant point diminuée, quoique jusqu'alors ils n'eussent remporté aucun avantage. Pour venir à bout de leur dessein, ils faisoient toutes sortes d'efforts pour fatiguer les chrétiens, qui cependant pouvoient faire des courses hors de la ville une lieue à la ronde, sans que les

Indiens y apportassent aucun obstacle. Mais d'un autre côté ces infidèles ne laissoient pas de les incommoder beaucoup, surtout parce qu'ils empêchoient que ceux de leur nation qui les servoient ne leur apportassent aucune sorte de provisions de bouche : de sorte que les Espagnols étoient contraints de courir la campagne pour y chercher de quoi se nourrir, n'ayant jamais eu durant tout le siége ce qu'il leur falloit de vivres, s'ils ne s'en fournissoient eux-mêmes, aux dépens de leurs bras et de leur peine; car ce que les domestiques indiens leur apportoient quand ils venoient de la picorée ne suffisoit pas pour les faire subsister. Augustin de Zarate parlant de ces courses dit ce qui suit.

« Pendant ce siége, Gonzale Pizarre, avec vingt cavaliers, s'avança jusqu'au marais ou lac de Chinchero, qui n'est qu'à cinq lieues de Cuzco. Il fut attaqué dans ce temps par un si grand nombre d'Indiens que, quelque rigoureuse résistance qu'il pût faire, il n'auroit pu s'empêcher de tomber entre leurs mains si Fernand Pizarre et Alfonse de Toro ne fussent venus à son secours avec quelque cavalerie. On le blâmoit de s'être engagé trop avant parmi les ennemis avec plus de courage que de prudence avec le peu de gens qu'il avoit. » Il faut remarquer que le lac, qu'il appelle avec les Indiens Chinchero ou Chincheru, est à deux

lieues de Cuzco, du côté du nord. Ce fut de ce même lac que les incas tirèrent autrefois un fort beau canal extrêmement utile pour arroser les champs de la vallée de cette ville-là ; mais les guerres des Espagnols furent cause qu'il tomba en ruine faute d'être entretenu. Depuis (savoir aux années 1555 et 1556), Garcilasso de la Vega, mon père, le fit raccommoder comme il est à présent pour la commodité du public. Mais pour revenir à ce qu'Augustin de Zarate rapporte du péril extrême où se trouvoit Gonzale Pizarre lorsque son frère le secourut, il faut savoir, comme je l'ai remarqué dans mon Histoire de la Floride, que ce capitaine fut sans contredit un des meilleurs et des plus vaillants guerriers qui passèrent dans le Nouveau-Monde, de sorte qu'il y a apparence que lui et ses gens combattirent courageusement ce jour-là ; mais comme ils se virent assiégés d'un nombre prodigieux d'Indiens qui les chargeoient de toutes parts, ils se fussent perdus enfin sans le secours qui leur vint sans qu'ils l'eussent demandé ni même sans que Fernand Pizarre sût que son frère en avoit besoin.

Quelques jours après il se donna entre les Indiens et les Espagnols une fameuse bataille dans la plaine des Salines, qui est à une petite lieue de la ville, tirant vers le midi. Il s'y passa plusieurs actions de part et d'autre ;

mais quoique les Indiens fussent en grand nombre et acharnés au combat, cependant ils furent vaincus à la fin et abandonnèrent aux Espagnols le champ de bataille. Quelques capitaines indiens se voyant engagés bien avant dans le combat aimèrent mieux mourir devant leur inca, qui les regardoit du haut d'une butte, que de fuir en sa présence. Un de ces Indiens, qui étoit au milieu du chemin de Colloa, combattit assez long-temps avec un cavalier de ma connoissance, qui montoit un fort beau cheval. Ce cavalier, ayant mis sa lance en arrêt, fut attendu de pied ferme par l'Indien, qui ne vit pas plus tôt venir à lui l'Espagnol, qu'ayant détourné la lance avec son arc il la lui prit par force. Alors un autre cavalier, qui n'avoit pas voulu seconder son compagnon, parce que c'étoit un duel particulier, apercevant que son ennemi l'avoit désarmé, lui voulut porter une atteinte de sa lance; mais l'Indien la para et s'en rendit maître comme de l'autre, se défendant ainsi de ces deux lances qu'il avoit gagnées à ces deux cavaliers, dont je veux taire le nom par respect pour eux. Comme cela se passoit ainsi, Gonzale Pizarre, ayant combattu ailleurs et mis en fuite les ennemis, arriva par hasard dans ce lieu-là; et voyant ce qui s'y passoit, il se mit à crier: Hors de là, hors de là! parce qu'il avoit pris garde que les deux Espagnols vaincus s'alloient

jeter sur l'Indien, ce qui les obligea de lui céder aussitôt la place pour voir s'il réussiroit mieux. Dès que l'Indien le vit venir, il s'appuya sur la première lance qu'il avoit ôtée, et de la seconde, qu'il tenoit en main, il combattit le troisième cavalier; mais avant qu'il en reçût aucune atteinte, il donna sur le nez du cheval un si grand coup de lance, qu'il le fit dresser sur ses pieds de derrière, en grand danger d'abattre son maître; ce qui fit qu'en même temps l'Indien, voyant le cheval ainsi embarrassé, posa une de ces lances et se jeta sur celle de Gonzale Pizarre pour lui arracher la sienne comme il avoit fait les autres; mais Pizarre la prit à la main gauche, et de la droite il tira son épée pour en couper les mains à son ennemi. L'Indien lâcha prise aussitôt, se baissant pour prendre une des lances qu'il avoit jetée à terre, et à l'heure même les deux cavaliers, qui le regardoient faire, fort irrités contre l'Indien, coururent à lui pour le tuer; mais Gonzale Pizarre, criant le plus haut qu'il put : « Laissez-le, leur dit-il, et gardez-vous » bien de lui faire du mal, car il est plus digne » de récompense que de punition. » A ces mots les cavaliers s'arrêtèrent, et l'Indien, connoissant que Gonzale Pizarre lui avoit sauvé la vie, jeta derechef la lance qu'il venoit de relever pour une marque qu'il se rendoit. Après cela il courut à Pizarre, et lui baisant la cuisse

droite : « Tu es, lui dit-il, mon inca, et » moi je suis ton vassal. » Gonzale Pizarre le reçut pour tel et l'aima toujours depuis comme son fils, jusqu'à ce que l'Indien mourut dans la journée de la Canée, comme il sera dit ci-après. J'ai ouï raconter ceci à plusieurs personnes qui s'étaient trouvées dans cette bataille, principalement à François Rodriguez de Villefort; et Gonzale Pizarre avouoit franchement que jamais homme ne l'avoit si mal mené ni mis en si grand danger que cet Indien, en quelque rencontre qu'il se fût trouvé.

Un peu plus avant vers le midi, il arriva un autre fait bien surprenant que Villefort raconta le même jour. Ce fut qu'un cavalier, passant son chemin sans rencontrer aucun Indien, fut tout étonné que son cheval s'abattît tout d'un coup sous lui. Il vida les arçons aussitôt sans que le cheval se pût relever, et prit garde en même qu'il avoit un des pieds de devant percé d'un coup de flèche. Cet événement l'étonna fort et ceux qui étoient avec lui; ils regardèrent de tous côtés sans qu'ils pussent découvrir d'abord une seule personne. Enfin, dans une des avenues du chemin, ils virent un Indien au pied d'un rocher où il étoit appuyé; mais ils ne pouvoient s'imaginer qu'une flèche, dardée de si loin, eût pu porter jusqu'au lieu où ils étoient; néanmoins, parce qu'il leur sembla qu'elle étoit venue de

ce côté, ils s'y en allèrent pour s'en éclaircir, et trouvèrent à leur arrivée un Indien appuyé contre le roc tenant un arc à une main et une flèche dans l'autre. Il avoit un coup de lance qui lui prenoit à la poitrine et sortoit par l'épaule, et il y avoit apparence que le coup venoit de la main d'un Espagnol, qui l'avoit obligé de grimper sur ce rocher pour être à couvert de la poursuite de son cheval, et que depuis s'étant vu blessé d'une plaie incurable, pour se venger avant que de mourir, il avoit tiré la flèche au cavalier qui passoit son chemin; et si la distance du lieu et la foiblesse où il étoit n'eussent amorti son coup, il auroit donné droit au visage ou au corps de l'Espagnol, au lieu qu'il n'y eut que son cheval de blessé. Voilà donc deux actions de vigueur que firent les Indiens ces jours-là, qui furent des derniers du siége de Cuzco. Mais nous discontinuerons ces aventures pour passer à celles de Rimac où étoit don François Pizarre, bien affligé des grandes fatigues qu'enduroient ses frères dans cette guerre-là.

CHAPITRE XXVIII.

Nombre d'Espagnols que les Indiens tuèrent par les chemins, et ce qui se passa au siége de la ville des Rois.

Le marquis don François Pizarre, voyant que ses frères ne lui écrivoient plus comme ils avoient accoutumé, soupçonna qu'il y avoit quelque chose; mais ne pouvant savoir au vrai d'où en procédoit la cause, il ne savoit quel expédient il devoit prendre pour s'en éclaircir. Enfin il n'en trouva point de meilleur que celui qui se présentoit par l'entremise des Indiens domestiques, et qui conversoient familièrement avec les Espagnols, auxquels il envoya dire qu'ils eussent à s'enquérir de leurs parents des choses qui se passoient dans le royaume, craignant que ce ne fût pas sans raison qu'on en avoit fermé les chemins et les principales avenues. Les yanacunas, qui sont les Indiens nourris chez les Espagnols, ayant fait toutes les diligences possibles pour s'acquitter de leur commission, surent que l'inca s'étoit soulevé et qu'il avoit à l'entour de Cuzco quantité de gens de guerre; mais ils n'en purent

apprendre les particularités et n'en firent qu'une relation confuse au marquis.

Cependant le marquis ne perdit point de temps ; et sans user d'aucun délai, il écrivit à Nizaraga, à Mexique et à Saint-Dominique pour demander du secours ; ce qu'Augustin de Zarate (livre III, chapitre 6) remarque dans ces termes : « Le marquis voyant les Indiens en si grand nombre autour de la ville de Los Reyes, crut qu'infailliblement Fernand Pizarre et tous les Espagnols de Cuzco étoient morts, et que ce soulèvement étoit si général que ceux de Chili auroient aussi exterminé don Diego et les siens. Là-dessus, afin que les Indiens ne s'imaginassent pas qu'ils retenoient leurs navires pour s'enfuir, afin aussi que les Espagnols ne se flattassent pas de l'espérance de s'en pouvoir servir pour se sauver par la mer, et qu'ainsi ils combattissent moins courageusement, il envoya tous ses vaisseaux à Panama. En même temps il envoya aussi avertir le vice-roi de la Nouvelle-Espagne et tous les gouverneurs des Indes de l'état où il étoit, les priant de lui envoyer du secours et leur représentant le grand péril dans lequel il se trouvoit dans des termes qui marquoient un peu moins de fermeté et de confiance qu'à son ordinaire. »

Outre ces diligences qu'il fit par le moyen des plus fidèles d'entre les yanacunas, il écrivit encore à Alfonse d'Alvarado, qui étoit

allé à la conquête des Chachapuyas, à Sébastien de Belalcazar, qui étoit à celle de Quito, où ils avoient eu tous deux de fort bons succès, et à Garcillasso de la Vega, qui tout au contraire ne faisoit presque point de progrès dans la province qu'on appelle communément par mépris la Bonne aventure, où s'engolfent dans la mer les cinq grandes rivières que ceux du pays nomment Quiximios, chacune desquelles n'est pas moins grande qu'elle est impétueuse et rapide. Ce n'étoit pas par la résistance que faisoient les habitants que Garcillasso faisoit si mal ses affaires, mais à cause de l'incommodité du pays qui est fort rude et inhabitable, étant rempli de montagnes inaccessibles, comme nous verrons en parlant de ce qu'il souffrit dans son voyage. Le marquis écrivit aussi à Jean Porcel, et il les avertit tous quatre de se rendre le plus tôt qu'ils pourroient dans la ville des Rois, afin que par leur jonction ils pussent résister courageusement aux forces des Indiens. En attendant la venue de ces capitaines, le marquis dépêcha le plus vite qu'il put d'envoyer du secours à ses frères, quoiqu'il ne sût pas ni qu'ils fussent en de si grandes extrémités comme ils étoient, ni qu'ils eussent sur les bras un si grand nombre de gens de guerre. Il leva ce qu'il put avoir de soldats, et sous la conduite du capitaine don Diego Pizarre, son parent, il envoya

soixante-dix cavaliers et trente fantassins, selon ce qu'en dit Augustin de Zarate.

Les Indiens, qui accouroient de toutes parts pour faire un massacre du marquis et des Espagnols qui étoient avec lui, ayant appris par leurs espions qu'il envoyoit du secours à ses frères, changèrent de dessein, et au lieu d'aller dans la ville des Rois, ils tâchèrent de fermer les chemins pour les resserrer dans de mauvais passages, dont il y en a quantité depuis Cuzco jusqu'à Quito. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent avec beaucoup de ruse, laissant marcher Diego Pizarre et ses compagnons soixante-dix lieues sans leur faire aucun mal afin qu'ils s'éloignassent toujours plus du gouverneur; car quoiqu'il y eût dans ce chemin plusieurs avenues très-dangereuses où ils les pouvoient attaquer à leur avantage, de peur que la nouvelle ne lui en vînt aussitôt, ils ne le voulurent point faire et trouvèrent plus à propos de temporiser pour leur donner bonne opinion de leur arrivée à Cuzco. Mais enfin, comme ils les virent bien embarrassés à monter une colline fort rude appelée le côteau de Parcos, ils leur jetèrent d'en haut une si grande quantité de grosses pierres nommées galgas, que sans se servir ni de lances ni d'épées ils les tuèrent tous, de sorte que pas un n'en réchappa. Ils en firent de même au capitaine François Morguejo de Quinionez, qui

menoit soixante chevaux et soixante-dix fantassins, ensuite de quoi ils tuèrent aussi le capitaine Gonzale de Tapia et avec lui quatre-vingts chevaux et soixante fantassins, sans exempter de ce massacre le capitaine Alfonse de Gahète, qui commandoit quarante chevaux et soixante fantassins ; de sorte que dans cette malheureuse route il demeura morts en divers passages trois cent soixante-dix Espagnols; savoir, les cent cinquante cavaliers (Zarate en met trois cents) et deux cent vingt hommes de pied. Pedro de Cieza de Léon, parlant des Espagnols qui furent tués par les Indiens dans ce soulèvement général, dit (chapitre 82) « que les Indiens de la province de Conchucu étoient si vaillants et si aguerris que les incas eurent bien de la peine à les subjuguer, quoique la plupart de ces princes eussent accoutumé d'attirer les gens par de belles paroles et par des bienfaits. Les Indiens tuèrent quelques Espagnols en divers lieux, tellement que le marquis don François Pizarre fut contraint de leur envoyer des gens de secours par le capitaine François de Chaves, ce qui alluma entre eux une guerre si épouvantable, que le nombre des Indiens étant incomparablement plus grand que celui des Espagnols, il y eut quelques-uns de ceux-ci d'empalés et même de brûlés. Ce fut dans ce même temps, ou un peu devant, qu'arriva la révolte générale de

la plupart des provinces, dans l'enclos desquelles, depuis Cuzco jusqu'à Quito, les Indiens firent main basse de plus de sept cents chrétiens espagnols qu'ils faisoient mourir cruellement quand ils les pouvoient avoir en vie. »

Ces paroles de Pedro de Cieza se rapportent entièrement à celle du P. Blas-Valera, qui dit que dans ce soulèvement il y eut plus de sept cents Espagnols de tués, que les Indiens en assommèrent environ trois cents dans les mines, où ils étoient épars en divers endroits, cherchant à faire leur profit, et que les autres quatre cent cinquante furent tous gens de secours. Le marquis les envoya file à file, selon qu'il les pût lever, dans l'espérance qu'ils en arriveroient plus tôt et que les uns iroient joindre les autres, ne s'étant pas imaginé que les dangers fussent si grands par les chemins ni les Indiens assez forts pour tuer dix cavaliers et encore moins soixante et quatre-vingts joints ensemble, sans y comprendre les gens de pied. Mais quoiqu'il eût beaucoup de confiance dans la valeur des siens, il étoit néanmoins fort affligé de n'apprendre point de leurs nouvelles, les premiers ni les derniers ne lui en faisant point savoir. Pour se tirer de peine et s'assurer de l'état de ses frères, il envoya un autre capitaine, appelé François de Godoy, natif de Cacerez, avec quarante-cinq cavaliers armés à

la légère, non pas pour aller jusqu'à Cuzco, mais pour s'en retourner après avoir appris en chemin ce qu'étoient devenus leurs compagnons. Gomare dit sur ce sujet ce qui suit :

« Pizarre s'étonnoit fort de ce qu'il ne recevoit aucune lettres, ni de ses capitaines, ni de ses frères, de sorte qu'appréhendant qu'il ne leur fût arrivé quelque mal, ce qui n'étoit que trop véritable, il dépêcha quarante cavaliers menés par François de Godoy pour s'informer de tout ce qui se passoit ; mais ce messager s'en revint tout confus, ayant avec lui les deux Espagnols de Gahete qui s'étoient sauvés au grand galop et qui apportèrent à François Pizarre de si mauvaises nouvelles qu'il ne savoit quel parti prendre. Sur ces entrefaites, Diego Daguero, ayant pris la fuite, vint dans la ville des Rois, où il dit que les Indiens étoient tous en armes, qu'ils l'avoient voulu brûler dans leurs bourgs et que leur armée étoit fort proche de la ville. Cette nouvelle les mit tous en alarme, d'autant plus qu'il n'y avoit alors que peu d'Espagnols. Le remède que Pizarre s'avisa d'y apporter fut d'envoyer devant Pedro de Lerma de Burgos avec soixante-dix chevaux et plusieurs de ses amis, tant Indiens que chrétiens, pour empêcher, s'il étoit possible, que les ennemis ne vinssent point dans la ville des Rois, et lui-même suivit après avec les autres Espagnols.

Lerma fit très-bien dans cette occasion et repoussa les ennemis jusqu'à un grand rocher ; il y a apparence qu'il en fût venu à bout si Pizarre n'eût fait sonner la retraite. Plusieurs Espagnols furent blessés dans cette rencontre ; Pedro de Lerma y eut toutes les dents cassées et un cavalier y perdit la vie. Cependant les Indiens rendirent grâce au soleil de les avoir délivrés d'un si grand danger et lui firent plusieurs sacrifices, puis ils allèrent camper sur une montagne proche de la ville des Rois, ayant la rivière entre deux. Ils passèrent là dix jours entiers, faisant de continuelles escarmouches contre les Espagnols, car pour les autres Indiens, ils ne vouloient point attaquer, etc. » Augustin de Zarate dit la même chose que Gomare, et si l'on fait attention à ce qu'ils disent, on trouvera, ce me semble, qu'ils donnent la victoire aux Indiens plutôt qu'aux Espagnols. Quoi qu'il en soit, il est véritable que les Indiens se croyant victorieux par la défaite de tant de chrétiens qu'ils avoient tués par les chemins marchèrent droit à la ville des Rois, espérant de se défaire du marquis et de tous ses gens. Ils rencontrèrent dans leur marche, à dix lieues de la ville, Pedro de Lerma et ses compagnons, contre qui ils furent obligés de se battre ; et comme le combat se donna d'abord en rase campagne, les cavaliers y tuèrent quantité d'Indiens, leurs armes

et leurs chevaux leur donnant beaucoup d'avantage sur eux, ce qui fit que les Indiens se retranchèrent dans le lieu le plus proche qu'ils purent trouver, où, à force de s'appeler à grands cris entremêlés du bruit des trompettes et des tambours, ils se trouvèrent enfin plus de quarante mille; et comme le terrain étoit tout raboteux et que les Espagnols ne pouvoient pas aller aussi vite avec leurs chevaux comme ils avoient fait au commencement, les Indiens donnèrent sur eux avec furie et les traitèrent fort mal, car, avec ce qu'ils cassèrent les dents à Pedro de Lerma d'un gros caillou qu'ils lui tirèrent avec une fronde, ils en blessèrent quantité d'autres, dont il en mourut trente-deux. Il y eut aussi huit chevaux de tués, quoique dans la chaleur du combat on n'eût tué sur la place qu'un seul Espagnol avec son cheval. Pendant tout ceci, le gouverneur, qui les suivoit d'assez loin, les voyant prêts à donner derechef, fit sonner la retraite, tant pour se rallier avec eux, en venant à leur secours, que pour donner l'alarme aux Indiens et les obliger à ne plus combattre. En effet, la bataille cessa en même temps. Les Espagnols s'étant ralliés marchèrent du côté de la ville et les Indiens de même se rallièrent s'appelant les uns les autres, si bien qu'à la fin ils se trouvèrent plus de soixante mille, conduits par leur général Titu Youpanqui, que

Zarate nomme Yizo Youpangui, et Gomare Tizoyo.

Pour être plus à couvert des chevaux, ils s'avisèrent d'aller camper assez près de la ville, n'y ayant que la rivière entre deux. La première chose qu'ils y firent fut de redoubler leurs sacrifices au soleil en reconnoissance de ce qu'il leur avoit donné l'avantage sur les Espagnols, puisqu'ils s'étoient retirés du combat et retranchés dans la ville. Quelques historiens disent qu'ils le remercièrent plutôt de les avoir retirés d'un péril si évident; mais ils se contredisent un peu après, en ajoutant qu'ils chargeoient les Espagnols sans relâche et ne vouloient nullement combattre contre les autres Indiens ce qu'apparemment ils ne vouloient pas faire à cause qu'ils tenoient à mépris d'en venir aux mains avec leurs vassaux; ainsi ils n'attaquoient que les Espagnols; mais ils n'avancèrent pas beaucoup, parce qu'étant dans un pays plat, dès qu'ils pensoient approcher, ils voyoient venir à eux les chevaux qui les contraignoient de reculer. Avec tout cela, comme les Indiens étoient en grand nombre, ils leur donnèrent de continuelles alarmes, et les fatiguoient nuit et jour sans leur donner un seul moment de relâche. Mais le pire étoit qu'ils ne savoient plus que devenir faute de vivres, n'en pouvant point avoir que par l'adresse des Indiens, leurs domestiques et leurs

amis. Ces domestiques, comme ceux de Cuzco, se mêloient, à la faveur des ténèbres, dans la foule des ennemis, auxquels ils faisoient accroire qu'ils avoient quitté leurs maîtres; puis quand la nuit étoit venue, ils s'en retournoient vers eux pour leur apporter à manger et les avertir de ce que les ennemis prétendoient faire, ce qui leur servoit beaucoup pour éviter leurs mauvais desseins quand il venoient les attaquer, si bien qu'ils avoient grande raison d'avouer qu'ils devoient beaucoup à de si bons serviteurs, qui leur sauvoient si souvent la vie: témoins don Diego d'Aguero et plusieurs autres seigneurs, qui, au rapport de Zarate, ne se fussent jamais sauvés comme ils firent dans la ville des Rois si leurs domestiques indiens ne les eussent avertis du soulèvement de l'inca et de la venue des troupes qui vouloient les massacrer.

Outre ces secours humains, il y eut encore des effets extraordinaires et miraculeux dans ce siége-là, comme en celui de Cuzco, qui furent faits en faveur des chrétiens. Tel fut celui qu'on remarqua sur la rivière, dont les infidèles avoient faits la principale fortification de leur armée, et qui ne servit néanmoins qu'à leur ruine; car durant le siége, toutes les fois qu'ils la passoient pour aller attaquer les Espagnols, et qu'ils la repassoient pour s'en retourner, elle se grossissoit aussitôt, et leur

sembloit être une grande mer; et en effet, soit qu'en la trajetant ils se sentissent blessés par les ennemis, soit qu'ils ne le fussent point du tout, ils ne laissoient pas de se noyer la plupart du temps; quoi qu'il s'en fallût beaucoup que cette rivière ne fût si rapide que plusieurs autres de cette côte-là, hormis en hiver, où ses courants sont extrêmement dangereux; mais les Espagnols la passoient sans crainte en quelque temps que ce fût, comme s'ils eussent marché dans la plaine. Cependant les Indiens prenant garde à tout cela, et tirant de toutes choses des présages, ou bons, ou mauvais, disoient entre eux qu'autant que les élémens leur étoient contraires, autant se montroient-ils favorables aux Viracochas; et ils ajoutaient que le Pachacamac les abandonnoit entièrement, pour assister leurs ennemis; parce, disoient-ils, qu'aussitôt qu'ils étoient sur le champ de bataille, ils étoient saisis d'un si grand effroi qu'ils perdoient tout courage, et toute envie de combattre: d'où ils concluoient qu'il ne falloit nullement douter qu'une si grande merveille, comme étoit celle de voir que tant de milliers d'hommes ne pouvoient vaincre si peu d'Espagnols, ne fût en effet de la volonté du souverain créateur de toutes choses, qui les conservoit et les défendoit ainsi. Tout cela abattit tellement le courage aux infidèles qu'ils ne firent depuis aucune

chose qui fût remarquable, se contentant de tenir la ville assiégée, plutôt pour obéir à leurs chefs que dans l'espérance de l'emporter, ne pouvant rien dire ni faire dont les Espagnols ne fussent aussitôt avertis par les autres Indiens leur serviteurs. Les Espagnols avoient donc bien raison de remercier Dieu de tant de grâces qu'ils en recevoient, et de dire que la rivière dont nous venons de parler avoit été pour eux, contre les Indiens, ce que fut autrefois la mer Rouge aux enfants d'Israël contre les persécutions de Pharaon et des Egyptiens. Et comme le plus grand combat et les plus signalées victoires qu'ils gagnèrent furent sur les bords de cette rivière, ils témoignèrent depuis avoir une particulière dévotion envers le bienheureux saint Christophe, et ce fut pour cette raison qu'ils nommèrent la colline où leurs ennemis avoient eu leurs plus grandes forces le mont Saint-Christophe, qui est près de la ville des Rois, à l'autre bord de la rivière, parce qu'en ce lieu-là ils achevèrent de vaincre et d'exterminer les Indiens.

CHAPITRE XXIX.

Fuite de Villac-Umu, et châtiment qui fut fait de l'interprète Philippe. Le prince Manco inca se bannit de son empire.

Nous avons dit ci-devant que le prince Manco inca avoit envoyé des messagers à Chili, pour avertir son frère Paullu et le grand-prêtre Villac-Umu qu'il étoit résolu de faire un massacre général de tous les Espagnols du Pérou, afin de se rétablir, par ce moyen, dans son empire, les sollicitant d'en faire de même de don Diego d'Almagre, et de tous ceux de sa suite. Il faut savoir maintenant que les messagers qu'il avoit envoyés, étant arrivés à Chili avant que don Diego en fût sorti, leur dirent la volonté de leur prince. Mais Pallu et les siens, ayant bien consulté là-dessus, ne trouvèrent point à propos de rien entreprendre contre les Espagnols, à cause qu'il leur sembla que pour les combattre ouvertement, ils avoient trop peu de forces, la rigueur du froid et de la neige leur ayant fait mourir sur la montagne plus de dix mille Indiens, comme nous l'avons vu ci-devant. Ils ne

furent pas non plus d'avis de les attaquer en secret, ni de nuit, étant bien assurés que les Espagnols étoient si vigilants, et prenoient tant de précautions, qu'ils ne pouvoient venir à bout d'aucune entreprise contre eux. Ces considérations furent cause qu'ils résolurent de dissimuler, et de servir toujours fidèlement les Espagnols, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable pour exécuter leur dessein; et comme Paullu et Villac-Umu se trouvoient à Tacama, pays de la juridiction du Pérou, hors des déserts de Chili, dont il a été parlé dans ce même livre (chap. 21), ils trouvèrent à propos que le grand-prêtre des Indiens s'enfuît, et que Paullu demeurât avec les Espagnols, afin que s'il se passoit quelque chose entre eux contre l'inca son frère, il lui en pût donner avis. Gomare dit qu'ils s'enfuirent tous deux; mais Augustin de Zarate (liv. III) ne fait mention que de la fuite du prêtre; et dans un autre endroit, en parlant de Paullu, il en dit ces paroles: « Don Diego d'Almagre donna la bordure impériale à Paullu, après que son frère Manco inca, suivi d'une grande quantité de gens de guerre, se fût exilé parmi les rochers inaccessibles des montagnes, qu'ils appellent Andez. »

Le truchement Philippe, qui avoit été avec Almagre, s'enfuit aussi; car depuis la mort d'Atahuallpa il vécut toujours dans une si

grande appréhension, qu'il eût voulu être bien loin des Espagnols; aussi dès qu'il en trouva l'occasion il les quitta, non pas pour avoir su l'intention des incas, qui s'étoient toujours bien gardés de lui, mais pour imiter la fuite des autres Indiens, et en même temps se mettre en liberté. Mais comme il ne connoissoit pas bien le pays, il fut si malheureux que de tomber entre les mains d'Almagre, qui se souvenant de quelle manière il s'en étoit allé d'avec don Pedro d'Alvarado, et le soupçonnant d'être complice de la fuite du prêtre, dont on ne l'avoit pas averti, commanda qu'on le mît par quartiers; et c'est sur ce même endroit, quoique anticipé, que Gomare dit (chap. 45):

« Ce méchant homme étant sur le point d'être exécuté à mort confessa d'avoir accusé faussement son bon roi Atabaliba, pour posséder une de ses femmes; et l'on pouvoit bien dire que ce Philippille de Pocchos n'avoit rien de bon dans l'ame, puisqu'il étoit inconstant, menteur, scandaleux, ami des rebellions, cruel et peu chrétien, quoiqu'il fût baptisé, etc. » On peut voir aisément par là quel malheur ce fut pour cet empire d'avoir eu pour premier truchement un homme tel que celui-ci. Almagre, sans se mettre en peine de la fuite de Villac-Umu, puisqu'il avoit Paullu avec lui, marcha toujours du côté de Cuzco,

bien assuré du soulèvement de l'inca. A son arrivée à Cuzco, il trouva que le prince Manco inca, ayant été averti qu'il venoit au secours de ses gens, avoit levé le siége, sans savoir toutefois quelle intention il pouvoit avoir pour les Pizarre. Don Diego fit dire à l'inca, souhaitant de l'attirer dans son parti, qu'il eût bien voulu qu'ils se fussent abouchés ensemble, à cause qu'ils se connoissoient depuis long-temps. L'inca demeura d'accord de le voir et de lui parler, quoiqu'il fût toujours dans le dessein de le prendre, et de le tuer s'il pouvoit, espérant d'en faire de même des autres Espagnols. Ils se virent donc tous deux, sans que l'inca fît aucune mine de vouloir exécuter son dessein; aussi le pouvoit-il difficilement, don Diego n'étant allé là que bien accompagné, si bien que les Indiens n'eurent point l'assurance de l'attaquer. L'inca ne voulut pourtant pas se jeter du côté de don Diego, disant que, dans la pensée où il étoit de se faire rendre son empire, il ne lui sembloit pas équitable de se déclarer pour une faction plutôt que pour l'autre. Ses gens lui ayant dit qu'ils lui conseilloient d'accepter la demande, pour entretenir la guerre jusqu'à ce que les Espagnols se furent entre-tués, et qu'alors il pourroit avec plus de facilité donner sur les autres et les tailler tous en pièces, il leur répartit généreusement que ce n'étoit pas la

coutume des rois incas de manquer jamais de parole quand ils l'avoient une fois donnée, ni de traiter mal ceux qu'ils avoient reçus en leur protection; et qu'ainsi il aimoit mieux perdre son empire que de faire aucune chose qui fût indigne de sa naissance.

Pendant que don Diego d'Almagre s'entretenoit avec l'inca, Fernand Pizarre envoya solliciter Jean de Sahavedra, qui étoit resté avec les gens de don Diego, de les lui vouloir livrer, avec promesse qu'il lui feroit de grands avantages. Mais Sahavedra, qui étoit un cavalier d'une des plus nobles maisons de Séville, et l'intégrité duquel n'étoit pas moindre que la grandeur de son extraction, ne fit aucun cas des offres qui lui furent faites; et ainsi les trois partis furent divisés l'un contre l'autre, sans se vouloir accorder. L'inca considérant alors que don Diego d'Almagre étoit de retour du Chili, et que, quoique dans la conquête de ce royaume-là il eût perdu au passage de la montagne près de deux cents hommes, il en avoit ramené pourtant plus de cent cinquante, tous Espagnols, conclut de là que, puisqu'il n'avoit pu durant plusieurs mois vaincre cent soixante-dix de leurs soldats, il n'y avoit aucune apparence qu'il en pût assujettir six cents; qu'au reste, quelque divisés qu'ils fussent et en mauvaise intelligence, ils ne laisseroient pas de s'accorder tous pour se

jeter sur les Indiens, et qu'en continuant la guerre il ne feroit que ruiner ses peuples de fond en comble; qu'il n'avoit que trop vu par expérience que, depuis un an qu'ils s'étoient soulevés, ils avoient perdu plus de quarante mille des leurs, partie de la main des ennemis, partie de faim, de misère et autres malheurs, qui sont des suites inséparables de la guerre; et qu'il ne falloit pas laisser mourir tous les autres pour obtenir une chose qui devenoit tous les jours plus épineuse et plus mal-aisée.

Après qu'il eut mis en délibération avec ses plus proches confidents tout ce que je viens de rapporter, il se résolut de quitter la guerre, fit assembler ses mestres de camp, ses capitaines et ses autres officiers, et leur fit le discours suivant.

« Mes frères et mes fils, j'ai assez vu vos » bonnes inclinations et votre ardente affection » envers moi, puisqu'avec tant de courage et » de promptitude vous avez hasardé vos » biens et vos vies pour me remettre sur le » trône de mes ancêtres; mais je ne vois que » trop que le Pachacamac s'y est visiblement » opposé. Puis donc qu'il ne veut pas que je » sois roi, je serois peu raisonnable de lui » vouloir contredire : je ne crois pas qu'il y ait » personne de vous qui ne sache que, si j'ai » désiré de me relever de ma chute, ce n'a » pas tant été pour régner, que pour faire jouir

» mes royaumes de cette douce tranquillité
» dont ils jouissoient autrefois sous le gouver-
» nement de mes pères. Croyez-moi, mes
» amis, ce doit être toute l'étude des bons prin-
» ces que de procurer le bien et la prospérité
» de leurs sujets, comme l'ont fait la plupart
» de nos incas; mais j'ai grand'peur que ce ne
» soit pas le sentiment de ces hommes que nous
» avons appelés dieux, et qu'au lieu d'être ve-
» nus du ciel, comme nous croyons, ils ne
» soient entièrement attachés à la terre. Mais
» si je ne puis avoir d'eux ce qui m'appartient
» de droit, j'aime beaucoup mieux qu'il leur
» demeure que de le reprendre aux dépens
» de vos vies. J'aime mieux, dis-je, me voir
» dépouillé de mon empire, que d'être spec-
» tateur de la mort de mes sujets, que je chéris
» comme mes propres enfants. Pour empêcher
» donc que les Viracochas ne vous traitent
» mal à cause de moi, parce que s'ils me voient
» dans quelqu'un de mes royaumes, ils s'ima-
» gineront toujours que vous m'y voudrez
» rétablir, j'ai résolu de m'en bannir moi-mê-
» me, afin que ne leur faisant point d'om-
» brage, ils vous traitent mieux à l'avenir.
» C'est maintenant que je vois tout-à-fait
» accomplie la prédiction de mon père
» Huayna Capac; et si devant que faire la
» guerre aux Viracochas, nous eussions bien
» considéré ce que le roi mon père nous avoit

» ordonné par son testament, nous n'en se-
» rions jamais venus si avant; au contraire,
» nous aurions obéi sans murmurer à sa der-
» nière volonté, qui porte que nous cédions
» à ces étrangers, parce que leur loi et leurs
» armes doivent être plus puissantes que les
» nôtres. Nous avons connu ces vérités, vu
» qu'en même temps qu'ils ont mis le pied
» dans notre empire, ils ont rendu muets nos
» oracles, marque évidente qu'ils ont été con-
» traints de se rendre aux leurs. Leurs armes
» ont eu le même bonheur, elles ont assujetti
» nos forces; et quoique d'abord nous ayons
» tué quelques-uns de leurs gens, cent cin-
» quante, qui sont restés, ont été assez forts
» pour nous résister, et nous ont même vain-
» cus. Mais après tout, ce ne sont pas eux qui
» nous ont subjugés, ce n'est pas à eux à s'at-
» tribuer cette gloire; ils la doivent plutôt
» à cet homme admirable qui portoit en main
» des éclairs, des foudres et des tonnerres,
» auxquels nous ne pûmes résister, et à cette
» princesse resplendissante qui, de l'éclat de
» ses rayons, où s'entremêloit une céleste rosée,
» nous éblouit tellement que nous ne pûmes
» trouver notre chemin, ni retourner à nos
» logements. Nous avons vu depuis que des
» hommes si peu considérables en nombre
» ont soutenu l'effort de nos gens, dont la mul-
» titude étoit incroyable, sans que la faim,

» le sommeil ni la fatigue les aient jamais pu
» vaincre, et sans avoir jamais eu le moindre
» relâche. Toutes ces choses bien considérées
» nous font voir clairement qu'elles ne sont
» pas l'ouvrage d'un homme, mais du seul Pa-
» chacamac. Puis donc qu'il les favorise pour
» nous abandonner, rendons-nous à eux de
» notre bon gré, sans attendre que de plus
» grands maux viennent fondre sur nous. Pour
» moi, j'y suis déjà tout résolu, et je m'en vais
» de ce pas sur les montagnes des Antis, afin
» que toute ma puissance ne m'ayant pu dé-
» fendre de ces hommes nouvellement arrivés,
» je me puisse mettre à couvert de leurs vio-
» lences dans ces vastes solitudes. Quelque
» affreuses qu'elles soient, je ne laisserai pas
» d'y vivre content, pourvu qu'ils ne vous
» traitent pas mal à mon occasion; mon exil me
» sera plus doux que la liberté, quand je saurai
» que vous vous trouverez bien du nouveau
» gouvernement des Espagnols. C'est pourquoi,
» sans me mettre en peine de vous déclarer
» ma dernière volonté par mon testament, me
» réglant sur l'intention de mon père, je vous
» recommande sur toutes choses de leur obéir
» et de les servir le mieux que vous pourrez,
» afin de leur donner sujet de vous bien traiter.
» Je vous souhaite une bonne paix, et voudrois
» de tout mon cœur vous pouvoir emmener

conversons avec eux sans que nous ayons jamais pu comprendre entièrement les règles de leurs nœuds ni celle de leur arithmétique; eux, au contraire, apprennent en même temps nos caractères et nos chiffres, ce qui est une marque de leur esprit. Je ne parle point de leur mémoire, puisqu'à cet égard les Espagnols qui en ont le plus sont contraints de leur céder, soit qu'elle se puisse dire naturelle ou acquise, soit qu'ils sachent l'art de s'en former une locale, ou par leurs nœuds ou par les jointures de leurs mains, ou par d'autres inventions semblables. Ce qui m'étonne, c'est de voir qu'ils se servent des mêmes nœuds pour divers sujets, tellement que si vous leur dites ce que vous voulez savoir de quelque histoire, ils en trouvent aussitôt l'endroit et le lisent aussi couramment qu'on pourroit lire dans un livre, ce que pas un Espagnol n'a pu concevoir jusqu'ici ni même imaginer comment cela peut se faire.

» Pour ce qui regarde l'art militaire, il est indubitable que les Indiens du Pérou y excellent, et qu'ils surpassent même les peuples de l'Europe, armes égales. Pour prouver ce que je dis, donnez-moi, je vous prie, le plus fameux capitaine tant François qu'Espagnol sans cheval, sans lance, sans armes à feu et n'ayant pour tout équipage qu'une chétive camisole et un simple caleçon où pende une fronde,

pour casque une guirlande de fleurs ou de plumes, et pour bouclier un lambeau de natte dans sa main gauche, et l'exposez de cette sorte au champ de bataille au milieu des haches d'armes, des tridents de bronze, des cailloux lancés à force de bras ou de frondes, des flèches empoisonnées, tirées par des archers si adroits qu'ils les décochent droit au cœur et dans les yeux. Croyez-vous que des gens ainsi équipés pussent gagner la victoire? Il n'est donc pas surprenant que les Indiens qui n'étoient pas mieux armés que cela n'aient pu résister à des ennemis qui avoient de si grands avantages sur eux. Au contraire, s'ils eussent eu les armes des peuples de l'Europe, leur artillerie, leurs machines et leurs forces sur mer et sur terre, il est indubitable qu'on auroit plus de peine à les vaincre qu'on n'en a à vaincre le Turc. Pour prouver ceci, je n'ai qu'à montrer que toutes les fois que les Indiens ont combattu avec armes égales, ils ont fait quitter le champ de bataille aux Espagnols, comme il arriva à Pugno en Mexique, où ils furent presque tous taillés en pièces. Je dirai bien davantage, c'est qu'avec leur nudité toute simple et sans autres armes qu'un arc et des flèches, ils ont gagné sur eux plusieurs batailles rangées, comme celles de Quito, de Chachaquya, de Chuquisaca, de Tucma, de Cunti, de Sausa, de Parcos, de Chili et plu-

sieurs autres. L'on ne sauroit donc mettre en parallèle les Indiens du Mexique et du Pérou avec les Espagnols, à moins que de donner l'avantage à leurs armes, puisque ce sont elles et l'artillerie qui font tout à la guerre et qui agissent par dessus les forces humaines. Ainsi les victoires gagnées dans le Nouveau-Monde, et particulièrement au Pérou, se doivent plus attribuer à la Providence divine qui a combattu en faveur de son saint Evangile qu'à la valeur et à la force des Espagnols. Il n'y a donc point de doute que ceux du Pérou emportent le prix sur les autres ; ce qu'ils ont bien donné à connoître puisqu'ils ont pu en si peu de temps conquérir une si vaste étendue de terre comme est celle que les Espagnols possèdent maintenant. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils en sont les maîtres, comme quelques-uns s'imaginent ; mais depuis six cents ans et davantage, et une si riche conquête est un véritable témoignage de la valeur de leurs rois, et entre autres de celle de Manco-Capac, d'inca Roca, de Viracocha, d'inca Pachacutec et de leurs descendants, jusqu'au grand Huayna-Capac, qui se fit empereur, sans y comprendre plusieurs autres capitaines du même sang dont nous parlons amplement en divers endroits de notre histoire. Reprenons maintenant le fil de notre discours. »

CHAPITRE XXXI.

Différends entre les Almagres et les Pizarres. Emprisonnement de Fernand Pizarre.

Don Diego d'Almagre et Fernand Pizarre, voyant que l'inca s'étoit exilé lui-même après avoir licencié ses troupes et renoncé volontairement à l'empire, firent éclater leurs animosités particulières et s'attaquèrent à force ouverte, l'un pour régner et l'autre pour l'empêcher. Almagre sollicitoit Pizarre de lui céder la ville de Cuzco, puisqu'il savoit bien qu'elle étoit de son gouvernement. Il alléguoit pour raison que les deux cents lieues de juridiction du marquis devoient être mesurées depuis le cercle équinoxial jusqu'au sud, à le prendre le long de la côte et par la juste dimension des pointes, des caps, des golfes et des langues de terre, et que s'il étoit question de les mesurer par la terre même, il falloit que ce fût par le grand chemin qui mène de Quito jusqu'à Cuzco. C'étoient là les dimensions que les gens d'Almagre vouloient que l'on prît, disant que si on les prenoit par la côte

les deux cents lieues s'étendroient à peine jusqu'à Tumpiz, et qu'ainsi, quoique l'intention de sa majesté fût qu'on y en ajoutât cent autres, il se trouveroit que le gouvernement d'Almagre n'iroit pas si avant que la ville des Rois; le compte s'y trouvoit encore moins par terre, parce que de Quito à Cuzco on compte cinq cents lieues, de sorte que de quelque façon qu'on le prît, la juridiction du marquis ne s'étendroit point jusqu'à la ville des Rois et encore moins jusqu'à Cuzco, ce qui obligeoit Almagre de s'opiniâtrer à soutenir que le domaine de cette ville impériale lui appartenoit.

Almagre et ses partisans fondoient leurs raisons sur ces imaginations, afin d'avoir un prétexte d'abandonner le royaume du Chili pour s'en retourner à Cuzco et au Pérou, sans prévoir les grands désordres que leur retour y apporteroit. Fernand Pizarre répondoit qu'il n'étoit pas dans cette ville-là de son autorité propre, mais de celle du gouverneur son général; qu'il avoit prêté serment de ne la rendre qu'à lui; que de la livrer sans son ordre et sans avoir dégagé sa parole, ce seroit manquer au devoir de cavalier et violer les lois militaires; qu'ils n'avoient qu'à écrire au marquis, et qu'aussitôt qu'ils auroient de lui un contre-seing et un nouvel ordre, il seroit prêt à rendre la place. Il ajouta qu'on ne devoit nullement mettre en doute que la ville de Cuzco

ne fût comprise dans le gouvernement de son frère ; qu'on ne manquoit pas de raisons pour répondre à celle de don Diego d'Almagre ; que c'étoit une folie de prendre des dimensions le long de la côte par les pointes et les golfes ou les angles, puisqu'un golfe que la pointe faisoit sur la terre, ou une pointe que faisoit la terre en s'avançant dans la mer, occupoit la moitié de la distance jusqu'aux bornes, comme l'expérience le montroit dans la même côte par les langues de terre et les caps qui s'avançoient depuis l'île des Palmes jusqu'à celle de Saint-François ; qu'au surplus il y avoit encore moins d'apparence de mesurer le pays par les lieues du grand chemin, parce qu'outre les tours et les détours qui s'y rencontroient tant du côté du levant que du couchant, il y avoit encore plusieurs vallons ou fondrières et divers côteaux de deux ou trois lieues de montée ou de descente, et qu'à le prendre par l'air, il n'y avoit pas demie-lieue d'une montagne à l'autre. Il concluoit qu'il falloit en cela suivre l'exemple des pilotes, c'est-à-dire mesurer la terre par les degrés du ciel comme ils font la mer, ce que les Pizarres ne demandoient pas sans une grande raison, parce que depuis l'équinoxial jusqu'à la ville des Rois (si l'on faisoit chaque degré de dix-sept lieues et demie comme font les mariniers en allant nord-sud ou au rebours) il y avoit

de distance jusqu'à la ville des Rois quatre-vingt-douze lieues et demie, et jusqu'à Cuzco, qui est à quatorze degrés, il s'y en trouvoit deux cent quarante-cinq. C'est sur quoi ils fondoient la prétention qu'ils avoient que ces deux villes étoient dans le gouvernement du marquis don François Pizarre, y comprenant les cent lieues que sa majesté y avoit ajoutées, quoiqu'elles ne fussent pas spécifiées. Les gens du parti d'Almagre répliquoient que, quand même on les devroit mesurer par l'air, ce ne devoit pas être nord-sud, mais du levant au couchant, à quatre-vingts lieues par degré, et qu'en tout cas, si cette mesure sembloit trop grande, on pouvoit partager les lieues de la manière que les mariniers les marquoient et en donner quarante-neuf au degré, d'où il adviendroit que le gouvernement du marquis ne s'étendroit pas plus loin que les six degrés de l'équinoxial, et qu'ainsi, quelque mesure que choisissent les Pizarres, ils ne trouveroient dans leur gouvernement ni la ville des Rois ni celle de Cuzco.

Ils employèrent plusieurs jours à disputer sur cela, et en fussent venus aux mains plusieurs fois sans don Diego d'Alvarado, cavalier des plus habiles de son temps, oncle de l'adalentado don Pedro d'Alvarado, qui ayant fait le voyage du Chili avec don Diego d'Almagre, étoit bien aise de le servir dans cette occasion,

et qui, prévoyant bien d'ailleurs que la désunion de ces deux gouverneurs ne pouvoit avoir que de mauvaises suites, souhaitoit ardemment de les empêcher de rompre ensemble. Après avoir travaillé à les réunir, il obtint enfin que Fernand Pizarre avertiroit le marquis son frère des prétentions de don Diego d'Almagre, et qu'en attendant sa réponse chacun demeureroit paisible dans son quartier. De cette sorte, il y eut une trève de part et d'autre, et quelques jours se passèrent sans la rompre. Mais enfin la discorde, qui ne pouvoit souffrir que ces deux cavaliers qui jusqu'alors avoient vécu comme frères fussent en paix, se servit de gens qui dirent à don Diego d'Almagre qu'il avoit mal fait de mettre en compromis et en arbitrage une chose que l'empereur lui avoit donné gratuitement; qu'il pouvoit bien croire que Fernand Pizarre n'écriroit jamais à son frère ce dont on seroit demeuré d'accord, pour ne se pas voir dépossédé du gouvernement de cette ville-là, et que quand même il l'écriroit, son frère n'auroit garde d'y faire réponse pour n'aliéner pas de sa juridiction une ville impériale comme étoit celle de Cuzco; qu'ainsi s'il attendoit la réponse du marquis sans faire aucun mouvement, comme il en étoit tombé d'accord par le traité qu'ils avoient conclu, il pourroit bien l'attendre toute sa vie; que puisque cette ville

étoit de son gouvernement, il en devoit prendre possession au plus tôt sans s'amuser aux belles paroles de ses concurrents et sans leur céder un joyau si précieux et si riche; qu'en un mot il avisât bien à ce qu'il lui falloit faire et qu'il pensât à l'exécuter sans y apporter un plus long délai.

Il ne fallut pas beaucoup solliciter Almagre pour lui faire prendre le parti qu'on vouloit; la moindre de ces raisons fut capable de lui embraser le courage, comme il ne faut que la moindre bluette pour mettre le feu à la poudre ou à quelque autre matière qui en est susceptible. Il suivit donc les mauvais avis que de si pernicieux conseillers lui donnèrent, et prit des mesures pour les exécuter sans prendre le conseil de ses vrais amis. Pour cet effet, à la faveur d'une nuit fort obscure, il prit avec lui quelque nombre de gens bien armés, avec lesquels il alla droit au logis de Fernand et de Gonzale Pizarre. Ceux-ci, se reposant sur la trève qu'ils avoient conclue, se tenoient si peu sur leurs garde, qu'encore qu'un peu auparavant quelqu'un les eût avertis que don Diego se devoit bientôt saisir d'eux, ils ne s'en émurent point, Fernand Pizarre ayant répondu qu'il ne croyoit pas qu'un cavalier comme Almagre voulût rompre sans raison la trève qu'ils avoient faite ensemble. Mais au même instant le bruit qu'il ouït lui fit voir tout le

contraire ; et alors celui qui les avertissoit, se doutant bien de l'affaire : Vous n'en douterez plus désormais, leur dit-il, car les voici venir à vous.

Les Pizarres et leurs domestiques s'armèrent à l'heure même et descendirent au bas de leur logis. Ils firent de grands efforts pour en défendre les portes ; et les Almagres, voyant qu'ils ne pouvoient entrer dans la maison, y mirent le feu de tous côtés, ce qui obligea ceux qui se trouvèrent dedans de se rendre aussitôt. Fernand et Gonzale Pizarre furent les premiers dont on se saisit ; et ensuite de plusieurs de leurs parents et amis, tous compatriotes et natifs d'Estramadure. Ils furent menés à Cassana dans une étroite prison, et même on les mit aux fers afin de mieux s'assurer de leur personne. Cependant les ministres qui entretenoient la discorde conseilloient à don Diego d'Almagre de faire mourir Fernand Pizarre, et lui disoient pour mieux l'irriter que dès son premier voyage d'Espagne, il avoit toujours été son ennemi et n'avoit jamais bien parlé de lui ; qu'avec cela c'étoit un homme cruel, inexorable et d'une toute autre humeur que ses frères ; qu'il ne laissoit jamais échapper l'occasion de se venger quand il le pouvoit, et qu'il valoit mieux se défaire de cet homme-là que d'en être plus long-temps embarrassé. En effet, Almagre en fût venu à l'exécution de ce conseil

si Diego et Gomez d'Alvarado, Jean de Sahavedra, Barthelemi de Terrazas, Vasco de Giverre, Jérôme de Castilla et plusieurs autres personnes de condition qui aimoient la paix ne l'eussent empêché en lui remontrant qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ayant été jusqu'alors si bon ami du marquis et son compagnon dans sa bonne et sa mauvaise fortune, il se dût porter à de si grandes extrémités contre lui; que la possession qu'il avoit prise de son gouvernement se pourroit encore défendre, quoiqu'il ne laissât pas d'être blâmable d'avoir rompu la trève qu'il avoit faite; mais que de faire mourir Fernand Pizarre c'étoit une chose qu'il ne pouvoit entreprendre, à moins que de se rendre à jamais infame et odieux à toute la terre; qu'il se mît donc hors de l'esprit cette cruelle pensée, et qu'il suivît les mouvements de la raison et de la sagesse plutôt que ceux de la colère et de la vengeance, qui achèveroient de le jeter dans le précipice. Ces raisons, et autres semblables, calmèrent l'esprit de don Diego d'Almagre, qui, sans tarder davantage, se fit déclarer par toutes les communautés de Cuzco gouverneur de cette ville-là et de cent lieues de pays à la ronde, suivant les patentes qu'il en avoit eues de sa majesté. Mais en attendant que nous revenions à lui, nous passerons à d'autres choses qui arrivèrent en même temps.

CHAPITRE XXXII.

Des grandes traverses qu'eut Garcillasso de la Vega.

Nous avons dit, ci-devant, que le marquis don François Pizarre se voyant exposé à de grands dangers par le soulèvement général des peuples du Pérou, et d'ailleurs dans une extrême appréhension que, dans la ville de Cuzco et au royaume du Chili, l'on n'eût coupé la gorge à ses frères, envoya demander du secours à Mexique, à Nizaragua, à Panama, à Saint-Dominique et aux îles de Barlovento; et qu'en même temps il écrivit à ses capitaines Alfonse d'Alvarado, Sébastien de Belalcazar, Garcillasso de la Vega, et Jean Porcel, qu'ils abandonnassent leurs conquêtes et vinssent à lui promptement, ayant besoin d'eux pour résister à la puissance des Indiens.

Alfonse d'Alvarado vint le premier, parce qu'il étoit le plus proche de tous, mais non pas si tôt qu'il ne trouvât que les Indiens avoient déjà mis le siége devant la ville des Rois, qu'ils levèrent à son arrivée. Les capitaines Sébastien de Belalcazar, Bracamoros,

et Jean Porcel ne purent venir, pour n'avoir pas reçu l'ordre du gouverneur, à cause que les Indiens qui l'apportoient furent tués en allant. Garcillasso de la Vega vint un peu après Alfonse d'Alvarado, de la baie qu'ils nomment de Saint-Matthieu, et de la Bonne-Aventure. Nous avons déjà dit qu'il souffroit beaucoup dans cette baie-là, parce qu'elle est inhabitable, et que ses gens y furent exposés à toute sorte de maux, tant à cause des montagnes presque inaccessibles et de la vaste étendue des forêts, qui semblent être autant de remparts qu'on ne peut rompre que difficilement, que pour la prodigieuse grosseur des arbres, dont il y en a qu'à peine dix hommes pourroient embrasser, et où la cognée ne sauroit mordre, tant la matière en est dure; outre qu'il y a si grande quantité de buissons, de broussailles et d'autres arbrisseaux qui servent comme de remparts à la montagne, qu'il n'y a ni gens ni bêtes qui puissent pénétrer bien avant : il semble même que le feu n'y ait point de pouvoir, parce qu'il y pleut sans relâche.

Quand nos aventuriers entreprirent cette conquête, ils crurent d'abord qu'en avançant dans le pays ils le trouveroient peuplé d'Indiens, ce qui fut cause qu'ils y entrèrent le mieux qu'ils purent, s'ouvrant un chemin à travers les arbres, à force de bras et d'indus-

trie et suivant comme pour leur servir de guides les ruisseaux qu'ils rencontroient, ainsi que l'observent ordinairement ceux qui voyagent par ces montagnes. Ils s'obstinèrent à marcher plusieurs jours malgré ces obstacles et ces traverses, quoique les Indiens qu'ils avoient amenés du Pérou les avertissent à toute heure de s'en retourner, qu'autrement ils étoient perdus ; qu'il y avoit un fort grand chemin à faire avant que de pouvoir trouver un seul homme en ce pays-là, et que les rois incas n'avoient daigné le peupler, sachant qu'il étoit inhabitable. Mais quelques raisons qu'ils alléguassent, jamais ils ne purent persuader les Espagnols, qui s'imaginoient qu'ils le disoient exprès afin de s'en retourner chez eux. Ils marchèrent ainsi plus de cent lieues, durant lesquelles ils furent si pressés de la faim qu'ils furent contraints de se nourrir d'herbes, de racines, de crapaux, de couleuvres et d'autres reptiles.

Durant un si long et si pénible voyage, dont les incommodités s'augmentoient de jour en jour, les officiers de l'armée et des finances du roi dirent franchement à leur capitaine que puisqu'ils n'avoient que trop connu par expérience que les fatigues qu'ils enduroient étoient insupportables, et que depuis cinq mois tout entiers qu'ils rôdoient sur ces montagnes, ils n'avoient vu ni aucuns Indiens à conquérir,

ni aucune terre à cultiver et à peupler, mais seulement des rochers, des lacs, des rivières, des torrens et une pluie continuelle, il étoit bien temps qu'il songeât à sa conservation et à celle de ses gens; que de la manière qu'il agissoit, il sembloit qu'il eût pris à tâche de les faire mourir de faim et de misère; que c'étoit une chose bien étrange qu'en faisant mourir les autres, il voulût encore se faire mourir lui-même; et que pour empêcher que cela n'arrivât, le meilleur étoit de s'en retourner, sans se hasarder davantage à des périls si grands et si manifestes.

Garcillasso répondit qu'il avoit déjà pensé depuis long-temps à ce qu'ils lui remontroient, touchant les difficultés de cette conquête; que deux mois après s'être engagé dans ces montagnes, il avoit été tenté d'en sortir, mais que de pressantes considérations et l'intérêt de son honneur et du leur l'avoient toujours retenu; que cette même raison l'obligeoit encore à passer outre et à ne point se relâcher de son entreprise, de peur que ses envieux ne lui reprochassent que les délices du Pérou l'avoient rappelé; qu'il les prioit et les conjuroit de ne se point rebuter de la fatigue, puisque plus elle seroit grande, plus il leur en reviendroit d'honneur et de gloire; que la bonne réputation étant la récompense de la victoire, ils devoient s'étudier à l'acquérir et ne point

démordre de leurs généreux desseins; qu'ils ne doivent point douter que le mal du moindre d'entre eux ne lui fût aussi sensible que le sien propre; et que puisqu'il ne fuyoit point la fatigue, qu'ils lui fissent la grâce de le suivre comme leur capitaine, obéissant aux vrais Espagnols, aux lois de la milice et aux véritables maximes, à quoi le devoir et le titre de nobles les obligeoient.

Ces braves soldats se rendirent à ses paroles, et passèrent outre dans leur conquête, qu'ils continuèrent environ trois mois. Mais comme les incommodités et les travaux devinrent tout-à-fait insupportables, ils réduisirent ceux qui les souffroient à n'en pouvoir plus, car plusieurs d'entre eux, tant Indiens qu'Espagnols, en moururent. Voyant donc que le nombre des malades et des morts s'augmentoit de jour en jour, et qu'ils ne pouvoient passer plus avant, ils résolurent tous d'un commun accord de s'en retourner, non par le chemin qu'ils avoient pris, mais tournant du levant au midi. Ils s'avisèrent de prendre cette route pour voir s'ils ne rencontreroient point quelques Indiens. Par malheur ils furent obligés de traverser encore d'autres montagnes aussi mauvaises que celles qu'ils venoient de passer. Cependant à mesure que la famine augmentoit, le nombre des morts augmentoit de même, si bien qu'ils furent contraints de tuer les

moindres de leurs chevaux pour en assister les malades, la plupart desquels atténués de foiblesse demeuroient au milieu des chemins, sans se pouvoir assister les uns les autres. Il arriva même un jour qu'il s'en trouva onze d'abandonnés. Quand la faim et la foiblesse les accabloient, leur mâchoire d'en bas s'abattoit de telle sorte qu'ils ne pouvoient point fermer la bouche ; et ainsi quand ils voyoient que leurs compagnons leur disoient en les quittant : *Dieu demeure avec vous*, ces pauvres affligés leur répondoient : *Allez avec Dieu*, ne faisant que remuer un peu la langue, sans prononcer qu'à demi la parole; ce que j'ai plusieurs fois ouï dire à un soldat appelé Torralva, qui ne racontoit jamais ces choses qu'il ne pleurât de ce qu'on avoit abandonné ses compagnons en vie. De cette façon moururent de faim et de misère plus de quatre-vingts Espagnols, sans y comprendre les Indiens, qui furent en beaucoup plus grand nombre. On ne sauroit croire combien ils eurent de peine à passer les rivières appelées Quiximis, ce qui venoit surtout de ce que le bois qu'ils coupoient pour en faire des radeaux ne leur servoit presque de rien, parce qu'étant trop vert et trop pesant, il alloit à fond : d'ailleurs, outre que ces rivières, naturellement rapides, n'étoient nullement guéables, elles avoient encore une incommodité bien dangereuse,

étant pleines de certains lézards nommés caymanes, de vingt-cinq à trente pieds de long; et d'autant plus à craindre qu'ils étoient fort carnassiers. Ils faisoient leurs radeaux de longues perches entrelacées de ramée et de grosses branches jointes ensemble, gagnant ainsi l'autre bord avec toutes les peines imaginables. Je rapporterai sur ce sujet une chose bien remarquable, qui est qu'ayant un jour à passer une de ces rivières, ils y trouvèrent par bonheur deux grands arbres qui se regardoient de front, et se touchoient même par le haut de leurs branches, ce qui les fit aviser de couper une partie du pied de celui qu'ils avoient de leur côté, afin que, soutenu sur son tronc, il vînt à tomber sur l'autre, et qu'ainsi de tous les deux il se fît une manière de pont. Cela arriva en effet comme ils se l'étoient imaginé, si bien que les Espagnols et les Indiens passèrent tous à la file sur l'arbre, trois à trois et quatre à quatre. Ceux qui restèrent pour le dernier voyage furent trois Indiens et trois Espagnols, avec le capitaine qui les voulut suivre. Il fit marcher les premiers les Indiens, qui portoient ses armes et celles de ses deux autres compagnons. Quand ils furent au bout de l'arbre coupé, qui alloit joindre l'autre, il éclata par en bas, ce qui fit que les deux Espagnols et les trois Indiens, pensant d'en être plus assurés, se tinrent le plus for-

tement qu'ils purent aux branches qui leur servoient d'appui. Le capitaine, voyant qu'il y avoit du danger, voulut sauter à eux pour les empêcher de tomber dans l'eau; mais la pesanteur des branches, qui l'emporta, le fit tomber lui-même et les autres en même temps, que le courant de la rivière entraîna, et on ne les vit plus depuis. Cependant deux ou trois camarades du capitaine, qui étoient à l'autre bord, voyant qu'il s'alloit noyer, lui tendirent des lances, à l'une desquelles il se prit, de manière que celui qui la tenoit, et les deux autres qui accoururent pour l'assister, firent si bien qu'ils le tirèrent à terre; et là ils rendirent tous ensemble grâces à Dieu de l'avoir délivré de la mort dont il étoit menacé.

Ils s'arrêtoient deux ou trois jours dans tous les lieux où ils trouvoient quelques fruits sauvages et quelques racines un peu meilleures que les ordinaires, pour en cueillir et en faire provision. Après avoir rôdé plus d'un an sur ces hautes montagnes, il arriva enfin qu'il prit envie au capitaine de monter sur une éminence, pour voir s'il ne pourroit point découvrir quelque avenue pour se tirer de ces précipices; mais quoiqu'il eût atteint le sommet du mont, ne se croyant pas encore assez haut, il s'avisa de grimper sur un arbre qui paroissoit une tour, d'où il ne découvrit en-

core qu'une vaste étendue de montagnes, où il ne sembloit pas qu'il y eût aucune sortie. Il portoit ainsi sa vue de toutes parts, quand il vit passer une grande volée de perroquets qui faisoient un bruit étrange et suivoient toujours une même route, entre le levant et le midi, que les mariniers appellent sud-est; mais enfin, après qu'ils eurent bien volé, ils allèrent fondre à terre loin de là; de sorte que le capitaine ayant remarqué l'endroit jugea qu'il y avoit à peu près jusque là six ou sept lieues, et que comme les perroquets aimoient le maïs, il se pouvoit faire qu'il y en eût dans l'endroit où ils s'étoient arrêtés. L'ayant remarqué le mieux qu'il put, il s'en alla retrouver ses gens, auxquels il dit qu'ils prissent courage, et que par les conjectures qu'il faisoit il espéroit qu'ils arriveroient bientôt dans un pays habité. Ces bonnes nouvelles les réjouirent, de sorte que le jour d'après ils sortirent de ce lieu-là, et s'ouvrirent à coups de hache et de longues perches la meilleure partie d'un chemin de huit lieues qu'ils avoient à faire; à quoi ils employèrent trente jours entiers, à la fin desquels ils arrivèrent dans un petit bourg d'environ cent feux, peuplé d'Indiens, et dont le terroir très-fertile donnoit du maïs et des légumes en beaucoup plus grande quantité qu'il n'en falloit pour si peu de gens. A leur arrivée ils en rendirent grâces

arrivèrent à Rimac quelques jours après le capitaine Alfonse d'Alvarado, et y furent fort bien reçus du marquis, qui avoit grand besoin d'eux dans l'extrémité où il se trouvoit.

CHAPITRE XXXIII.

Succès du voyage d'Alfonse d'Alvarado pour aller au secours de Cuzco.

D'abord qu'Alfonse d'Alvarado et Garcillasso de la Vega furent arrivés, le marquis donna les ordres nécessaires pour envoyer du secours à ses frères, ne sachant rien de tout ce qui étoit arrivé dans Cuzco, non plus de la retraite du prince Manco inca, ni du retour de don Diego d'Almagre du royaume du Chili, ni de l'emprisonnement de ses frères. Il fit équiper trois cents hommes, des meilleurs que ses capitaines eussent amenés, et qu'il eût avec lui. Cette troupe étoit composée de six vingts cavaliers et de cent quatre-vingts fantassins, dont Alfonse d'Alvarado fut fait général, à la place de Pedro de Lerma, qui, durant tout le temps du soulèvement de l'inca, avoit toujours exercé cette charge comme bon soldat et très-vaillant capitaine. Il avoit donné

des preuves de sa bravoure dans plusieurs occasions, principalement dans ce combat d'Indiens et d'Espagnols dont nous avons parlé ci-devant, où il eut les dents cassées d'un coup de caillou. Non content de lui avoir ôté sa charge pour la donner à un autre, Pizarre voulut qu'il suivît Alfonse d'Alvarado, quoiqu'il l'eût nommé capitaine de cavalerie; ce qui surprit bien des gens, qui disoient franchement qu'après lui avoir ôté sa charge, il l'eût beaucoup moins offensé en le tenant près de lui qu'en le donnant pour soldat à son concurrent. En effet, il ne fut pas si sensible à Pedro de Lerma de ne commander plus que d'être sous le commandement d'un homme dont il étoit compatriote; aussi le mépris que fit le marquis de Pedro de Lerma fut cause de la perte de cette journée, comme on le verra ci-après.

Garcillasso de la Vega, voyant que le jour du départ approchoit, pria le marquis de lui permettre d'aller au secours de ses frères, avec ses capitaines. Mais il lui répondit qu'il se donnât patience, et que dans peu de temps il envoyeroit d'autres troupes, dont il le feroit capitaine. Garcillasso répartit qu'il l'obligeroit de ne le pas remettre, parce qu'il souhaitoit fort de n'être pas des derniers à secourir ses frères, puisque l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres ne souffroit

point de délai, et qu'il se trouveroit assez d'officiers pour commander ceux qu'il lui plairoit d'envoyer. Ces raisons firent trouver bon au marquis que Garcillasso fût de la partie, avec Alfonse d'Alvarado; et ainsi tous deux se tinrent prêts pour ce voyage, qu'ils résolurent de faire par la côte jusqu'à Nanascar, pour éviter les mauvais passages qui se rencontroient dans le chemin ordinaire. Mais comme ils furent à quatre lieues de la ville des Rois, dans l'agréable vallée de Pachacamac, ils furent obligés d'en venir à une sanglante bataille contre les Indiens, qui ne laissoient pas d'être toujours soulevés, quoique leur prince se fût retiré dans les montagnes. La victoire qu'ils avoient remportée sur le secours qu'on envoyoit à Cuzco leur fit prendre la hardiesse d'attaquer Alfonse d'Alvarado; ce qu'ils firent avec beaucoup de courage. Plusieurs des leurs néanmoins y perdirent la vie, parce que dans les endroits où il n'y avoit point de montagnes qui les défendissent des chevaux, leurs affaires alloient toujours mal. Ils ne laissèrent pas de se venger dans cette rencontre, ayant tué onze Espagnols et sept de leurs chevaux. Après cet échec, Alfonse d'Alvarado continua sa marche, et pour faire plus de diligence, il chemina tout un jour, contre l'avis des Indiens, qui lui disoient qu'on ne pouvoit aller que de

nuit, à cause que la réverbération du soleil sur ces terres sablonneuses étoit si grande de jour, que les voyageurs étoient en danger de mourir de soif s'ils n'avoient grande provision d'eau. Mais les Espagnols ne se payèrent pas de cette raison; au contraire, ils s'imaginèrent qu'ils ne demandoient qu'à reculer, parce que cette expédition étoit contre leur inca; ce qui fut cause qu'ils les menacèrent de les tailler en pièces s'ils ne marchoient comme il falloit. Les Indiens, qui sont d'un naturel doux, obéirent aussitôt; mais sur la fin de cette journée-là, environ une heure après qu'il fut nuit, eux et les Espagnols se trouvèrent si échauffés et si altérés à cause de la grande sécheresse, qu'ils ne savoient plus quel remède y apporter. Les Indiens souffrirent pourtant plus de mal, parce qu'ils étoient chargés: de sorte que ne pouvant s'aider ni se soulager, il y en eut jusqu'à cinq cents qui étouffèrent de soif. La même chose seroit arrivée aux Espagnols si, par bonheur pour eux, les cavaliers sachant qu'il y avoit une rivière assez près de là n'y fussent courus à toute bride chercher de l'eau, dont ils firent provision, comme ces paroles d'Augustin de Zarate (liv. III, ch. 6) le font voir.

« Il souffrit beaucoup en passant une grande étendue de pays qui étoit désert, et il y eut plus de cinq cents de ses Indiens de service

qui périrent par la soif : on dit que si les cavaliers n'avoient couru çà et là pour chercher de l'eau et l'apporter à l'infanterie, ils seroient presque tous morts de la même manière, tant ils étoient fatigués. »

La mort des Indiens fut cause qu'ils s'arrêtèrent là quelques jours, jusqu'à ce qu'ils en eussent trouvé d'autres pour porter le bagage et pour n'être plus exposés à la même fatigue; ils quittèrent le chemin des sables pour prendre celui de la montagne, où ils furent joints par deux cents soldats, dont il y en avoit soixante-dix à cheval, commandés par Gomez de Tordoya de Vargas, proche parent de Garcillasso de la Vega, que le marquis envoyoit pour renfort aux gens d'Alfonse d'Alvarado, qui se trouvoient en tout cinq cents Espagnols. Ils avançoient le plus qu'ils pouvoient en escarmouchant contre les ennemis, qui se présentoient toujours en face, se servant de l'avantage que leur donnoit leur pays, qui étoit fort rude pour les chevaux et favorable aux gens de pied. Mais les Espagnols, instruits aux dépens de leurs camarades que les Indiens avoient tués, se tenoient soigneusement sur leurs gardes, de peur qu'il ne leur en arrivât autant. Ils arrivèrent enfin à Rumicacha, qui signifie *pont de pierre ;* en effet c'en étoit un, où les Indiens tâchèrent de faire un dernier effort contre leurs ennemis. Pour cet effet ils

se saisirent de quelques-unes des plus dangereuses avenues. Les Espagnols en firent autant de leur côté, et pour gagner des passages qui leur sembloient importants, ils ne trouvèrent point de meilleur expédient que d'envoyer une cinquantaine d'arquebusiers, avec une bonne troupe de leurs Indiens de service, pour les guider, afin d'envelopper l'ennemi par derrière. Cela ne put empêcher pourtant qu'ils ne fussent chargés d'un nombre incroyables d'Indiens, qui combattirent avec beaucoup de courage; mais les Espagnols en témoignèrent encore plus; et après un long combat ils se rendirent maîtres du champ de bataille, où ils laissèrent morts sur la place nombre d'ennemis. Les arquebusiers leur servirent beaucoup dans cette occasion, et l'on peut même dire que ce fut eux qui remportèrent la victoire, quoique ce fût avec perte de vingt-huit de leurs compagnons, de plusieurs Indiens de service, et de neuf chevaux, comme le rapporte Gomare (ch. 132).

« Alvarado, dit-il, marcha sans obstacle avec cinq cents Espagnols jusqu'à Rumicacha, qui étoit un pont de pierre. Là plusieurs Indiens le chargèrent, croyant le défaire au passage, ou du moins le mettre en déroute; mais lui et ses compagnons, quoiqu'enveloppés de tous côtés par leurs ennemis, combattirent si vaillamment qu'ils les vainquirent

et en tuèrent une grande quantité. Ce combat coûta beaucoup aux Espagnols, parce qu'ils y perdirent de braves hommes et plusieurs Indiens de leurs amis, qui les assistoient et les servoient, etc. »

De Rumicacha, le capitaine Alvarado passa plus avant pour gagner pays, escarmouchant toujours avec les Indiens ; car quoiqu'ils eussent été battus, ils ne laissoient pas d'attaquer les Espagnols dans tous les passages les moins accessibles et les plus dangereux, afin de les fatiguer au moins s'ils ne pouvoient les vaincre. En effet, quoique ces combats ne fussent que de simples escarmouches et de légères rencontres, il y avoit toujours de la perte de part et d'autre. De cette manière, ils firent quelques vingt lieues jusqu'au pont d'Amançay, où Alfonse d'Alvarado apprit des Indiens la retraite de l'inca, le retour de don Diego d'Almagre du royaume de Chili, la prison de Fernand Pizarre, la mort de Jean Pizarre, celle de plusieurs autres qu'on avoit tués à Cuzco, et les autres événements de ce siége, dont Alfonse d'Alvarado n'avoit pas encore ouï parler. Il ne voulut pas continuer sa marche sans avoir un nouvel ordre du marquis, à qui il fit savoir tout ce qu'il venoit d'apprendre ; ensuite de quoi, pour n'être pas pris à dépourvu, en cas que don Diego vînt l'attaquer, il se munit le mieux qu'il put de munitions et de vivres.

Cependant don Diego d'Almagre, ayant su qu'Alfonse d'Alvarado étoit au pont d'Amançay avec des troupes, envoya vers lui don Diego d'Alvarado et huit autres cavaliers des principaux de sa suite, pour traiter de paix avec lui; disant que puisqu'il n'ignoroit pas la grâce que sa majesté lui avoit faite en lui donnant le gouvernement de Cuzco, il lui feroit plaisir de s'en retourner et de le laisser en repos; autrement qu'il protestoit de tous les dommages et de toutes les morts qui s'en ensuivroient. Alfonse Alvarado se saisit d'abord des députés, en leur donnant audience, et leur dit que ce n'étoit pas à lui qu'il falloit faire cette déclaration, mais au gouverneur, sans l'ordre duquel il ne pouvoit rien résoudre. Garcillasso de la Vega, Peralvarez Holguin et les autres principaux chefs de l'armée lui conseillèrent de relâcher ces députés, afin qu'ils pussent aller présenter leur requête au marquis, disant que parmi les plus barbares peuples du monde, quelque cruelles que fussent les dissentions et les guerres, les ambassadeurs et les agens des princes étoient toujours privilégiés, et qu'on ne leur faisoit jamais de mal; que s'il n'en usoit de même, ce seroit un moyen d'allumer entre les deux gouverneurs le feu des dissensions plutôt que de l'éteindre; qu'il se ressouvînt combien leur avoit coûté la conquête de cet empire, et qu'a-

près tant de travaux il n'étoit pas juste qu'au lieu d'en avoir le fruit, et d'en jouir en paix, on s'entre-tuât pour le partager. Toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'Alfonse d'Alvarado; au contraire, au lieu d'y donner les mains, il ne voulut jamais relâcher de son humeur naturellement farouche, et se roidit plus fort dans sa première résolution.

CHAPITRE XXXIV.

Bataille donnée près de la rivière d'Amançay, où Alfonse d'Alvarado et ses gens sont faits prisonniers.

Don Diego d'Almagre, qui étoit sorti de Cuzco pour aller après ses ambassadeurs, voyant qu'ils ne revenoient point, en conçut mauvaise opinion, et retourna dans la ville, où il fut fort en peine craignant qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. En effet, il ne l'appréhendoit pas sans raison, et ce n'étoit pas seulement le présent qui l'occupoit, mais encore l'avenir. Il considéroit qu'Alfonse d'Alvarado avoit beaucoup plus de gens que lui; qu'ils étoient mieux armés que les siens, à la plupart desquels il ne pouvoit se fier, parce

que c'étoient des soldats de Fernand Pizarro, qui par conséquent le quitteroient dès qu'ils se verroient avec ceux de leur parti. D'ailleurs ses députés, qui étoient retenus prisonniers, le mettoient dans une étrange inquiétude, regardant cette démarche comme un acheminement à la guerre. Il étoit comme enseveli dans ces ennuis, sans savoir de quel côté se tourner, quand il reçut des lettres de la part du capitaine Pedro de Lerma, qui, après le mauvais traitement qu'il avoit reçu du marquis, voyant qu'il se présentoit une occasion favorable pour s'en venger, écrivit à don Diego tout ce qu'il avoit caché jusqu'alors; l'avertissant de l'ingratitude d'Alvarado envers lui, et de l'emprisonnement de ses ambassadeurs, que pas un de ses compagnons n'avoit approuvé. Il lui disoit ensuite qu'il y alloit de son honneur de tirer raison de cette injure, que s'il vouloit, il le pouvoit faire facilement; qu'il s'offroit à lui prêter main forte; qu'il avoit cent amis qui se jetteroient dans son parti dès qu'ils le verroient; et qu'en un mot il jugeoit par toutes les apparences que les autres en feroient de même, tant ils étoient mal satisfaits de leur capitaine.

Cette nouvelle fit prendre courage à don Diego d'Almagre, de sorte qu'ayant employé plus de quinze jours à se pourvoir de munitions et de vivres, il sortit de Cuzço pour aller

chercher Alfonse d'Alvarado, et prit en chemin faisant Pedro Alvarez Holguin, qui alloit battre l'estrade, et savoir en quelle posture étoit Almagre. Il lui fut facile de s'en saisir, parce que la plupart de ceux qui le suivoient étoient subordonnés par Pedro de Lerma, qui avoit aussi gagné les autres qui étoient demeurés. Alfonse d'Alvarado, sachant que Pedro Alvarez Holguin étoit pris, fut sur le point d'arrêter aussi Pedro de Lerma, « parce, comme dit Gomare, qu'il se débanda, outre qu'il étoit de Burgos, et qu'il le soupçonnoit. » Ce sont les propres mots de l'auteur. Pedro de Lerma l'en empêcha, parce qu'étant averti d'heure en heure des plus secrètes délibérations d'Alvarado, il s'enfuit presque à découvert avec quelques-uns de ses amis, ayant tant de pouvoir sur ses compagnons que, si l'on eût encore tardé quatre jours, il les eût tous emmenés avec lui. La première chose qu'il dit à don Diego fut qu'il s'avançât, et qu'il ne doutât nullement de la victoire. Il l'avertit aussi de l'ordre qu'il devoit tenir, de ce qu'il devoit faire, de l'heure la plus commode au combat, et de plusieurs autres circonstances qu'il avoit projetées. La nuit lui sembla le temps le plus propre, et il le conduisit luimême jusqu'au pont, où il savoit que se trouveroient plusieurs des conjurés, assurant au reste les cavaliers qu'ils pouvoient passer la

rivière sans crainte, par un endroit qui étoit guéable.

Ils marchèrent ainsi avec de grandes espérances de remporter la victoire. Alfonse d'Alvarado, ses capitaines, et les autres officiers donnèrent ordre à tout ce qu'il falloit faire pour se bien défendre; mais ils ne furent point obéis, parce que comme il étoit nuit et que la plupart étoient d'intelligence, les cavaliers, sous prétexte qu'on avoit dérobé ou jeté dans la rivière leurs lances, et les gens de pied feignant de ne savoir pas ce qu'étoient devenues leurs piques, leurs arquebuses et leurs arbalètes, ne se trouvèrent point au mandement de leurs capitaines; au contraire ils se débandèrent pour aller où ils voulurent. Cependant ceux qui étoient accourus pour défendre le passage du pont, et empêcher que les gens d'Almagre ne passassent à gué la rivière, leur disoient qu'ils la pouvoient passer sans rien craindre, et même aller par le pont s'ils vouloient, n'y ayant personne qui l'empêchât, et comme les gens d'Almagre n'osoient pas entrer dans l'eau à cause qu'il étoit nuit, et que d'ailleurs ils ne savoient pas où étoit le gué, ceux de l'autre parti le leur montroient, et leur servoient de guides, comme ils leur en servirent encore sur le pont, en leur disant qu'il n'y avoit rien à craindre. Don Diego d'Almagre vainquit de cette manière Alfonse

d'Alvarado, qu'il fit son prisonnier de guerre, et avec lui Garcillasso de la Vega, Gomez de Tordoya, le capitaine Villalva et les autres officiers de son armée, sans y comprendre cent soldats qui n'étoient point de la conjuration; ce qui arriva sans qu'il y eût dans les deux partis ni morts ni blessés. Rodrigue d'Orgonos fut le seul qui paya pour tous, ayant été blessé d'un coup de pierre dont il eut les dents cassées. Almagre et les siens s'en retournèrent à Cuzco, transportés d'une joie inconcevable, qui les rendit insolents à tel point qu'ils ne purent s'empêcher de parler trop librement des Pizarres, jusqu'à dire par raillerie qu'ils ne laisseroient pas désormais dans tout le Pérou une seule pizarre (1) où l'on pût chopper; et que s'ils souhaitoient si fort un gouvernement, qu'ils allassent prendre possession de celui des Manglares et de ces hautes montagnes qui sont le long de la côte de la mer, sous le cercle équinoxial. A leur arrivée, ils se saisirent de ceux dont il se défioient; et comme il y en avoit plusieurs, ils les mirent prisonniers les uns dans la forteresse et les autres dans la ville, dans une maison appelée Cassana.

Nous avons dit ci-devant, en parlant du

(1) Ou une seule pierre d'achoppement, en faisant allusion au mot espagnol Pizarre, qui signifie une pierre d'ardoise.

marquis don François Pizarre, qu'ayant envoyé au secours de ses frères Alfonse d'Alvarado, et un peu après Gomez de Tordoya, il demeura dans la ville des Rois pour y recevoir les gens qui lui venoient de tous côtés, des lieux où il les avoit envoyé demander, comme le remarque Gomare par ces paroles: « Alfonse de Funmayor, évêque et gouverneur de Saint-Dominique, envoya sous la conduite de Diego de Funmayor, son frère, natif d'Yanguas, plusieurs arquebusiers espagnols arrivés en même temps avec Pedro de Vergara. Fernand Cortès envoya aussi Rodrigo de Rijalua, dans un de ses vaisseaux, arrivé de la Nouvelle-Espagne avec quantité d'armes, de harnois, de munitions, d'habits de soie, et une robe de martre. Outre ceux-ci, le licencié Gaspar de Spinosa amena de Panama, de Nombre de Dios et de terre ferme, un bon nombre d'Espagnols, et Diego d'Ayala plusieurs bons hommes de Nizaragua et de Quahutemallan. Il y en eut encore qui vinrent de plusieurs autres endroits; et ainsi Pizarre eut une fort belle armée, et plus d'arquebusiers qu'il n'en avoit jamais eus; tellement qu'encore qu'il n'en eût pas besoin contre les Indiens, ils ne laissèrent pas de lui servir pour se défendre contre Diego d'Almagre, comme nous dirons ci-après, etc. »

Le marquis se voyant donc avec tant de

bons soldats (car au rapport de Zarate il en avoit plus de sept cents, tant cavaliers que fantassins, et tous Espagnols), résolut d'aller en personne secourir ses frères, pour se tirer de la peine où sont d'ordinaire ceux qui attendent des nouvelles de loin. Il prit sa marche par le plat pays, et quand il fut à quelques journées de Cuzco, il fut averti de la part d'Alfonse d'Alvarado de la retraite de l'inca, du retour d'Almagre, de la prison de ses deux frères et de la mort du troisième, ce qui le toucha sensiblement. Mais afin que son affliction ne fût pas médiocre, il reçut la nouvelle deux jours après de la perte de ses gens, et de l'emprisonnement d'Alvarado, qui l'affligea plus qu'on ne sauroit croire. Et comme il avoit cru se servir des gens de guerre qu'il avoit reçus pour combattre les Indiens, et non pas pour les mener contre les Espagnols, il s'avisa de retourner à la ville des Rois, quoiqu'il en fût éloigné déjà de vingt-cinq lieues, afin de s'y pourvoir d'armes et d'autres munitions nécessaires pour sa nouvelle entreprise. Il ne voulut pas même en hasarder l'exécution qu'il n'eût sondé premièrement le gué, pour voir s'il n'y auroit point moyen de faire quelque ouverture de paix; parce qu'ayant déjà reçu deux revers de fortune extrêmement rudes, il avoit grande raison d'appréhender le troisième. Voyant donc son concurrent pourvu

de bons soldats, de chevaux, d'armes, et de tout l'équipage dont il avoit besoin, il fit tout ce qu'il put pour renouer l'amitié qu'ils s'étoient tant de fois promise et jurée.

Le marquis envoya à Cuzco le licencié Spinosa pour ménager, s'il étoit possible, quelque sorte d'accommodement entre lui et don Diego d'Almagre. Il lui ordonna entre autres choses de lui dire que, si le roi venoit à savoir que ses gouverneurs ne pouvoient s'accorder ensemble, et qu'ils vivoient en perpétuelle animosité, il pourroit bien envoyer quelqu'un à leur place, qui jouiroit sans peine d'un pays qu'ils avoient acquis au prix de leurs biens, de leur sueur et de leur sang même; qu'il considérât qu'à leur égard une bonne paix valoit toujours mieux qu'une guerre qui ne pouvoit qu'être fatale aux deux partis. Il lui dit encore que, quand il ne pourroit obtenir autre chose de don Diego, qu'il trouvât au moins le moyen de lui faire relâcher ses frères et qu'il demeurât gouverneur de Cuzco jusqu'à ce que sa majesté en ordonnât comme il lui plairoit.

Le licencié Spinosa, chargé de cette commission, en fit l'ouverture à don Diego d'Almagre et à ses capitaines. Mais comme les victoires qu'ils avoient remportées les rendoient orgueilleux, ils n'y voulurent jamais entendre, et quoique Diego d'Alvarado les exhortât de

prendre bien garde aux offres qu'on leur faisoit, qui étoient les mêmes qu'ils avoient souhaitées jusqu'alors, puisqu'on les laissoit jouir paisiblement de la ville de Cuzco, ils ne voulurent en aucune manière suivre son avis; au contraire, ils lui répondirent que ce n'étoit point à eux à leur donner des limites; que dans leur propre juridiction, et dans une si haute fortune comme étoit la leur, ils devoient faire la loi aux autres et leur prescrire des conditions au lieu de les prendre d'eux. Diego d'Alvarado répliquoit que c'étoit eux-mêmes qui donnoient la loi, bien loin de la recevoir, puisque le parti qu'on leur proposoit leur étoit utile et favorable; mais ils ne voulurent point écouter. Il faut remarquer que jusqu'ici l'un des gouverneurs avoit demandé à l'autre de lui laisser la ville de Cuzco, et de prendre, depuis les acqueducs de dehors, tout ce qui se trouveroit d'étendue de pays dans son gouvernement, tant au septentrion que du côté du midi; et qu'à présent qu'on l'offroit à don Diego d'Almagre, il le refusa, parce qu'il lui sembloit qu'étant déjà maître de Cuzco, il n'avoit que faire qu'on lui cédât une chose qu'il possédoit; que l'offre que son concurrent lui en faisoit de son bon gré, étoit une marque manifeste de l'extrême appréhension qu'il avoit de perdre tout son gouvernement, d'où il concluoit que puisque la fortune le favori-

soit à pleines voiles, il devoit voguer à la faveur du bon vent, et voir s'il ne pourroit point lui seul posséder tout cet empire. Ainsi son ambition empêcha qu'il n'acceptât le parti que lui faisoit le gouverneur don François Pizarre. La mort du licencié Spinosa, qui arriva dans le plus fort de cette négociation, contribua aussi beaucoup à empêcher qu'elle ne se terminât heureusement, comme cela seroit peut-être arrivé; car il avoit tant de jugement et tant de prudence qu'il faisoit espérer à tous un heureux succès, et lui-même se le promettoit aussi. Mais Dieu par ses jugements secrets ne voulut point qu'il jouît du fruit de ses desseins, ni des travaux qu'il y avoit employés. Sa mort fut comme un présage de celle des deux gouverneurs, et de la ruine de leurs prétentions, parce qu'ils s'y prirent tout autrement qu'il ne falloit. Don Diego d'Almagre, pour marquer qu'il n'acceptoit nullement le parti que le marquis lui offroit, sortit avec ses gens de la ville de Cuzco, où il laissa Gabriel de Royas pour son lieutenant, et pour garder tous les prisonniers.

Don Diego s'avisa d'emmener avec lui Fernand Pizarre, qu'il n'osa pas laisser avec les autres prisonniers, de peur qu'il ne s'échappât. Il fit marcher son armée par la plaine, sortit de la frontière de Cuzco, d'où il entra dans celle de la ville des Rois, et arriva dans la

vallée de Chincha, qui est à vingt lieues de cette ville. Là pour une marque de la possession qu'il prenoit, il jeta les fondements d'un bourg, ce qui donna à connoître qu'il prétendoit que les deux gouvernements lui dussent appartenir. Il y fit quelque séjour avec son armée, pour voir ce que le marquis en diroit, et lui faire entendre que si cela l'offensoit, il lui présentoit le défi tout entier, et l'attendoit au champ de bataille pour y démêler ce différend en soldat et en vrai capitaine.

CHAPITRE XXXV.

Le marquis fait plusieurs capitaines. Gonzale Pizarre est tiré de prison. Arbitres choisis pour décider touchant le gouvernement, et ce qu'ils en ordonnent. Entrevue des gouverneurs, et délivrance de Fernand Pizarre.

Aussitôt que le marquis fut arrivé dans la ville des Rois, il fit ses préparatifs pour la guerre contre don Diego d'Almagre. On battit la caisse, et il envoya divers avis le long de la côte, afin qu'on fût averti des choses qui se passoient. Cependant, comme au bruit de ces nouvelles il lui venoit tous les jours de nouveaux soldats, quand il vit à peu près qu'il en pouvoit faire un corps d'armée, il nomma les capitaines et les autres officiers. Il donna la charge de mestre de camp à Pedro de Val-

divia, et celle de sergent-major à Antoine de Villalva, fils du colonel. Il fit capitaines de cavalerie Peranzures, Diego de Royas et Alfonse de Mercadillo. Diego d'Urbina, natif d'Orduna, neveu du mestre de camp Jean d'Urbina, fut fait capitaine des piquiers. Pour les arquebusiers, il voulut qu'ils fussent commandés par Nuno de Castro, et par Pedro de Vergara, qui avoit porté les armes en Flandres. Ces capitaines se trouvèrent avoir huit cents soldats d'élite, dont il y avoit six cents fantassins et deux cents chevaux, avec lesquels le marquis sortit de la ville des Rois, publiant partout qu'il s'en alloit défendre son gouvernement contre don Pedro Diego d'Almagre, qui l'avoit usurpé.

Pendant que ces choses se passoient ainsi entre le marquis et don Diego, les prisonniers demeurés à Cuzco ne dormoient point; et comme ils ne respiroient qu'après la liberté, ils faisoient toute sorte d'efforts pour se l'acquérir. Comme tout est presque vénal pendant les désordres des guerres civiles, ils trouvèrent des hommes de reste qui leur vendirent la fidélité qu'ils devoient à leur capitaine don Diego d'Almagre, et à son lieutenant Gabriel de Royas. Ils ne reçurent pourtant alors aucun argent comptant, et se contentèrent des promesses que Gonzale Pizarre, Alfonse d'Alvarado et les autres prisonniers, au nombre

de cinquante ou environ, leur firent. Les soldats qu'on avoit mis pour les garder furent ceux-là mêmes qui leur donnèrent le moyen de s'échapper; car à mesure qu'ils entroient et sortoient pour les visiter, ils leur laissoient les armes qu'ils portoient, et leur ôtoient leurs fers et leurs chaînes. Avec cela ils firent en sorte d'avoir le plus de chevaux qu'ils purent des autres soldats, qui ne se défiant de rien, parce qu'ils étoient amis, les accommodoient très-volontiers de ce qu'ils leur demandoient. Ainsi ces prisonniers et ceux de leur ligue étoient déjà prêts à sortir de prison à la faveur des ténèbres, quand il arriva, la nuit étant déjà bien avancée, que Gabriel de Royas alla pour les visiter selon sa coutume. Il fut tout étonné qu'ayant ouvert la porte, il les trouva tous en liberté, et que lui se trouva captif; car ces gens l'ayant environné lui dirent qu'il falloit ou venir avec eux, ou se résoudre à mourir à l'instant. Gabriel de Royas, ne pouvant faire autre chose, donna les mains à ce qu'ils voulurent, tellement qu'ils furent bien environ cent hommes qui allèrent chercher le marquis don François Pizarre, et ils prirent le chemin de la montagne pour éviter la rencontre de don Diego d'Almagre, qui étoit allé le long de la côte. Il y eut des gens qui soupçonnèrent Gabriel de Royas d'avoir trempé à cette conjuration; mais ils se trompoient sans doute, y ayant apparence que si cela eût été,

on n'auroit jamais laissé dans la forteresse les autres prisonniers, qui étoient près de cent, et entre autres plusieurs des premiers conquérants, savoir : François de Villefort, Alfonse de Mazuela, Mancio Serra de Lequizamo, Diego Maldonat, Jean Jules de Hojeda, Thomas Vasquez, Diego de Truxillo, et Jean de Pancorvo, que j'ai tous connus, et qui avoient de grands départements d'Indiens dans Cuzco. Outre ceux-ci, il y avoit encore Garcillasso de la Vega, Gomez de Tordoya et Peralvares Holguin. Il est sûr que si l'on eût pu emmener tous les prisonniers, cette victoire auroit été grande; mais, comme j'ai dit, il n'en échappa que la moitié. Cependant on ne sauroit croire combien le marquis fut joyeux de la délivrance de son frère et de ses amis, ayant appréhendé que ceux qui les avoient en leur puissance, transportés de haine et de colère, ne les fissent tous mourir. Il fut encore fort content de ce que le secours venu à ses gens leur redoubloit le courage; et afin qu'il n'y eût plus rien à désirer dans son armée, il fit général de la cavalerie Gonzale Pizarre, et donna l'infanterie à commander à Alfonse d'Alvarado, ce qui fut cause que plusieurs cavaliers se firent fantassins.

Don Diego d'Almagre ayant appris que le marquis avoit quantité de bons soldats, que les prisonniers avoient rompu leurs chaînes,

et qu'au contraire son lieutenant-général étoit en prison, vit bien que ses affaires alloient changer de face; ce qui fut cause que pour ne pas risquer de tout perdre, il demanda d'en venir à une composition, se repentant de n'avoir pas accepté celle qu'on lui avoit offerte. Il envoya pour cet effet, avec une ample procuration, trois hommes considérables, savoir : don Alfonse Henriquez, le commissaire Diego Nugnez de Mercado, et le trésorier Jean de Guzman, tous trois officiers de la douane royale. Il les choisit exprès, afin qu'ayant l'honneur d'être au roi, son souverain seigneur, ils traitassent cette affaire-là sans passion, selon qu'ils le jugeroient plus utile au service de sa majesté. Le marquis les reçut fort bien; mais ils ne demeurèrent d'accord de rien, quoiqu'on proposât plusieurs partis de part et d'autre; ce qui fit dire au marquis qu'il trouvoit à propos de faire arbitre de leur différend un homme qui eût du savoir et de la conscience, et d'en passer par où il voudroit. Don Diego d'Almagre y consentit, et ainsi ils se soumirent au jugement de F. François de Bobadilla, provincial de l'ordre de la Merci. Les auteurs se trouvent de différents sentiments sur ceci, Zarate ne faisant mention que de ce religieux, au lieu que Gomare parle d'un autre appelé F. François Husando; mais soit qu'il n'y en ait qu'un,

soit qu'il en faille mettre deux, tant il y a qu'ils ne se contredisent point sur le fait. Voici ce que dit Zarate (liv. III, ch. 8).

« Frère François, en vertu de ses pouvoirs, prononça son jugement et donna un réglement entre eux par une sentence dans les formes. Il ordonnoit que préalablement, et avant toutes choses, Fernand Pizarre seroit remis en liberté; ensuite que Cuzco seroit remis entre les mains et en la puissance du marquis, comme il y étoit auparavant; qu'on sépareroit les armées de part et d'autre, envoyant les compagnies dans l'état où elles se trouvoient, pour découvrir le pays de divers côtés; qu'on donneroit connoissance du tout à sa majesté, afin qu'elle en ordonnât ce qu'elle jugeroit à propos et convenable pour son service. Après cela il ménagea une entrevue du marquis et de don Diego, afin qu'ils pussent conférer ensemble de leurs affaires. Il fut donc arrêté qu'ils se verroient dans un village nommé Mala, qui étoit entre les deux armées, et qu'ils seroient accompagnés chacun de douze cavaliers. Ils partirent, chacun de son côté, pour cette entrevue; mais Gonzale Pizarre ne se fiant pas sur la trève ni sur la parole de don Diego, partit aussitôt après avec toutes les troupes, et s'alla poster secrètement auprès du village de Mala, donnant ordre au capitaine Castro, avec quarante arquebusiers, de

se mettre en embuscade dans des roseaux, qui étoient sur le chemin, par où devoit passer don Diego, afin que s'il étoit accompagné d'un plus grand nombre de gens de guerre que ne portoit leur convention, il fît faire une décharge par laquelle Gonzale fût averti, et pût y accourir promptement et arriver à temps. » Augustin de Zarate ne dit rien d'Almagre; mais Gomare y supplée dans les paroles suivantes :

« Almagre dit qu'il consentoit de voir Pizarre, quoiqu'il se sentît intéressé dans ce jugement; et alors, s'étant mis en chemin avec douze de ses amis, il recommanda surtout à Rodrigue Orgognos, son général, de se tenir toujours sous les armes, pour être prêt, si Pizarre branloit tant soi peu, et même de tuer Fernand Pizarre qu'il avoit en son pouvoir, si l'on en venoit à la violence. Pizarre fut au rendez-vous avec douze personnes à sa suite, et après lui marcha Gonzale Pizarre, avec toute l'armée. Il seroit difficile de dire s'il le fit par la volonté de son frère, ou sans en avoir ordre de lui; mais, quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'il fut camper près de Mala, et que le capitaine Nugno de Castro eut ordre de se mettre en embuscade avec quarante arquebusiers, dans un lieu tout couvert de roseaux, près du chemin par où Almagre devoit passer. Pizarre arriva le premier à Mala, où

Almagre et lui s'embrassèrent à leur arrivée, et s'entretinrent d'abord de choses indifférentes. Avant qu'ils eussent commencé de parler d'affaire, un de ceux de la suite de Pizarre s'étant approché de don Diego d'Almagre, lui dit à l'oreille qu'il se retirât de là sans autre délai, puisqu'il y alloit de sa vie. A ces mots il donna des éperons à son cheval, et s'en retourna sans dire une seule parole du sujet qui l'amenoit; et comme en s'en allant il découvrit les arquebusiers qui étoient en embuscade, cela le fortifia dans sa défiance, et l'obligea de se plaindre très-fort de François Pizarre et des arbitres, dont le jugement parut si mauvais à tous les siens qu'ils dirent tout haut que depuis celui de Pilate il ne s'en étoit jamais donné un plus injuste. Il y eut des gens qui conseillèrent à François Pizarre de courir après, et de se saisir de lui; mais il dit qu'il n'en vouloit rien faire, et qu'il étoit venu sur sa parole. Ce procédé, plein de franchise, fit croire qu'il n'avoit ni fait venir son frère, ni suborné ceux qu'on avoit pris pour arbitres. » Gomare, dans le chapitre suivant, ajoute ces mots : « Quoique cet abouchement se fit en vain, et qu'il ne fit qu'irriter plus fort les deux concurrents, il ne laissa pas d'y en avoir quelques-uns qui en eurent un autre sentiment, et qui voulurent pallier cette passion et cette animosité de l'un et de

l'autre. Mais enfin, Diego d'Alvarado ménagea quelque sorte d'accord entre eux, aux conditions qu'Almagre relâcheroit Fernand Pizarre, et que François Pizarre donneroit à Almagre un vaisseau et un port assuré, afin qu'il pût librement envoyer ses messagers et ses dépêches en Espagne; qu'ils n'entreprendroient rien l'un contre l'autre, et qu'en attendant un nouveau mandement de l'empereur, ils demeureroient en bonne paix. Après ces conventions, Almagre fit sortir aussitôt de prison Fernand Pizarre, à la prière et sur la parole de Diego d'Alvarado, ce qu'il fit contre l'avis d'Orgognos, qui s'y opposa fort, parce qu'il connoissoit le mauvais naturel de Fernand Pizarre; aussi Almagre s'en repentit lui-même, de sorte qu'il l'eût bien voulu retenir, mais c'étoit trop tard. On disoit communément qu'il ne falloit que cet homme-là pour mettre tout en désordre, et cela ne se trouva que trop véritable; car depuis sa délivrance ce ne furent que troubles et que nouveaux mouvements. Ce qui fit que Pizarre n'alla pas bien droit dans les conditions accordées, ce fut parce qu'il avoit déjà des lettres du roi, par lesquelles sa majesté ordonnoit qu'ils demeurassent tous deux dans l'état où ils se trouveroient, quand même l'un se trouveroit avoir empiété sur la juridicti onde l'autre. Quoi qu'il en soit, Pizarre ne vit pas plus

tôt son frère hors de prison, qu'à sa sollicitation et par son conseil, il fit dire à Almagre qu'il eût à sortir d'un pays qui n'appartenoit qu'à lui pour l'avoir découvert et peuplé, outre qu'il étoit venu un nouveau mandement de l'empereur. Don Diego d'Almagre fit réponse, après avoir lu la déclaration du roi, qu'il obéissoit, puisqu'en effet il se tenoit en paix à Cuzco et aux autres lieux qu'il possédoit à présent, suivant qu'il étoit porté par les lettres de mandement de sa majesté, et qu'ainsi il le prioit de le laisser vivre en repos, sans le troubler dans la possession qu'il avoit prise. Mais Pizarre répartit qu'ayant peuplé lui-même et pacifié la ville de Cuzco, Almagre s'en étoit saisi par la force, sous prétexte qu'elle étoit du gouvernement de son nouveau royaume de Tolède, et qu'il eût à la lui céder, sinon qu'il romproit le traité qu'ils avoient fait ensemble, puisqu'il devoit être aboli par les nouvelles lettres du roi. Almagre demeura ferme dans sa première réponse; et alors Pizarre prit sa marche vers Chincha, suivi de toute son armée, sans en changer les capitaines, ayant pour principal conseiller Fernand Pizarre. Il prit pour prétexte qu'il alloit chasser ses ennemis de Chincha, qui étoit de son gouvernement comme il paroissoit assez. Almagre prit la route de Cuzco, pour ne point combattre; cependant, comme il vit qu'il le suivoit, il

abrégea le chemin en divers endroits, et s'en alla prendre poste à Guitara, montagne rude et fort haute. Pizarre, qui avoit de meilleurs soldats que lui, et en plus grand nombre, le poursuivit promptement, si bien que Fernand Pizarre et ses arquebusiers gagnèrent le passage de la montagne à la faveur de la nuit. Almagre, qui étoit adroit, s'en étant aperçu, fit retirer ses troupes en diligence, et laissa Orgognos à l'arrière-garde, avec ordre de se retirer de même, sans en venir aux mains. Orgognos obéit ponctuellement, et ne voulut point s'arrêter au conseil de Christophe de Sotelo, et de quelques autres, qui lui remontroient que le plus court expédient étoit de donner bataille aux pizarristes, parce, disoient-ils, que l'air de la montagne les rendroit assurément malades : comme en effet, c'est une chose ordinaire aux Espagnols de se trouver mal dès qu'ils passent d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire de la chaleur des plaines au froid des montagnes couvertes de neige. Almagre ayant ainsi rallié ses gens marcha sur Cuzco, rompit le pont, fit faire des arquebuses et forger quantité d'autres armes de toutes façons, tant de cuivre que d'argent, pourvut la ville de vivres, et la fortifia de quelques fossés, etc. »

Voilà ce que disent Gomare et Augustin de Zarate; mais comme ils se sont rendus obscurs

en quelques endroits, pour avoir voulu fuir la prolixité, je trouve à propos de les éclaircir dans le chapitre suivant par une espèce de commentaire.

CHAPITRE XXXVI.

Explication du chapitre précédent; marche de l'armée de Fernand Pizarre contre celle de don Diego d'Almagre.

Diego d'Alvarado étant, comme nous avons dit, un des plus adroits cavaliers de son temps, vit bien à peu près à quoi les animosités et les passions de ces gouverneurs aboutiroient, si on les laissoit aller plus avant; ce qui lui fit naître le désir de les arrêter, comme nous l'avons vu, et comme nous le verrons plus particulièrement.

Ayant donc vu que le jugement des deux religieux pris pour arbitres avoit attisé le feu des dissentions, au lieu de l'éteindre, il se porta pour médiateur en cette affaire-là, et fit tout ce qu'il put pour mettre la paix entre le marquis et don Diego d'Almagre, allant et venant souvent de l'un à l'autre. Ainsi il ne se donna point de repos jusqu'à ce que, par son

adresse et par ses bonnes raisons, il fit résoudre don Diego à mettre en liberté Fernand Pizarre, et le marquis de donner à don Diego un vaisseau et un port assuré. Afin que cette paix fût durable, il les obligea de la jurer entre ses mains, et il fut lui-même caution de part et d'autre afin que cela les attachât davantage à leur promesse, et à se rendre soigneux de ne point violer leur foi, comme ils y étoient obligés en bons chrétiens; ce qui fait dire à Gomare que cette paix fut faite à la prière et sur l'assurance de Diego d'Alvarado, à cause qu'outre l'instance qu'il en fit, il se déclara caution de tous deux. Quant au procédé d'Orgognos, qui fut de s'opposer directement à la délivrance de Fernand Pizarre, il faut savoir que comme il vit que don Diego étoit résolu de passer outre, et qu'il ne vouloit point goûter ses raisons, présageant sa ruine totale, « Souvenez-vous, lui dit-il, que vous détachez » un taureau qui vous fera la guerre et qui » vous tuera s'il peut, sans se soucier ni de » parole ni de serment. »

Pour ce qu'il est de cette remarque de Gomare que les pizarristes se trouveroient mal sur la montagne, il faut savoir qu'il est ordinaire à tous les soldats nouvellement arrivés d'Espagne, que ceux des îles de Barlovento nomment Chapetones, comme ils appellent Baquianos ceux qui sont accoutumés à l'air

du pays, de tomber malades, s'il arrive qu'après avoir été long-temps à la côte de la mer ils se retirent à la montagne. Il arrive même que la neige des montagnes leur fait si mal aux yeux que plusieurs d'entre eux en perdent la vue deux ou trois jours durant, après lesquels ils la recouvrent. Ceux qui en examinent la cause disent qu'elle procède du changement que l'on fait d'un pays extrêmement chaud, tel qu'est la côte de la mer, dans un pays extrêmement froid, comme est la montagne; et ce changement est si soudain qu'il se fait en moins de six heures de distance d'un lieu à l'autre. L'on remarque que cette incommodité n'arrive pas à ceux qui descendent de la montagne à la plaine.

Le P. Acosta, parlant de cette indisposition qui surprend ceux qui n'ont pas accoutumé l'air de la montagne, en recherche amplement les causes et les effets dans le troisième livre de son *Histoire naturelle des Indes*, où je renvoie le lecteur. Ce n'étoit donc pas un si mauvais conseil que celui de Christophe de Sotelo et des autres, quand ils disoient à Orgognos qu'il chargeât les ennemis et n'hésitât point de leur donner bataille, puisque l'air de la montagne les rendoit si foibles que, suivant les apparences, ils seroient défaits. Ce qu'Augustin de Zarate (liv. III, chap. 10) témoigne par ces paroles: «Rodrigue Orgognos ne le vou-

lut pas faire pour n'aller pas contre les ordres de son gouverneur; cependant on croit que cela lui auroit réussi s'il l'eût fait, parce qu'effectivement les gens du marquis étoient fort incommodés de ce mal qu'on vient de dire, et souffroient aussi beaucoup par les neiges où il leur falloit passer; ce qui lui fit prendre la résolution de retourner avec son armée dans la plaine. Don Diego s'en alla à Cuzco, faisant partout rompre les ponts après lui, parce qu'il croyoit que les ennemis le suivoient. Il demeura à Cuzco plus de deux mois, levant du monde, assemblant des munitions, préparant des armes d'argent et de cuivre, faisant fondre de l'artillerie et en un mot ne négligeant rien pour faire tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires. »

Le défense que don Diego d'Almagre fit à son général de combattre fait voir clairement que ces deux capitaines tâchoient toujours de se ménager dans leurs prétentions, afin de ne pas rompre ensemble avant que don Diego s'en allât au Chili, comme ils le donnèrent bien à connoître par leur entrevue à Cuzco, où ils s'accordèrent aussitôt, éteignant le feu que la discorde avoit allumé entre eux. Il arriva la même chose dans leur dernier abouchement de Mala, où, comme disent les deux historiens, quand ils se virent ensemble, quelque démêlé qu'ils eussent eu par le passé, ils l'oublièrent

aussitôt, s'embrassèrent l'un l'autre, et ne parlèrent que de choses indifférentes; mais les mauvais conseillers qui leur souffloient toujours aux oreilles ne leur laissèrent jamais la liberté d'agir comme ils le vouloient; au contraire, ils les portèrent à la plus violente de toutes les extrémités, qui fut de se ruiner misérablement et de se perdre l'un l'autre. Néanmoins ces boute-feux n'y gagnèrent rien, puisque leurs mauvais conseils ne servirent qu'à les rendre encore plus malheureux, comme il arrive souvent à leurs semblables.

Augustin de Zarate dit dans la suite de son *Histoire* (liv. III, chap. 11) les paroles suivantes : « Le marquis étant ainsi de retour dans la plaine avec son armée, on délibéra sur ce qu'il y avoit à faire, et les avis furent différents; mais enfin on conclut que Fernand Pizarre, que le gouverneur avoit fait son lieutenant-général, marcheroit avec l'armée du côté de Cuzco, et qu'il mèneroit avec lui Gonzale Pizarre, son frère, pour commander sous lui. On publia qu'on s'avançoit ainsi vers Cuzco avec l'armée, pour faire rendre justice à plusieurs habitants de cette ville qui s'étoient plaints au gouverneur que don Diego d'Almagre retenoit par force et par violence leurs biens, occupoit leurs maisons, et s'étoit absolument rendu maître contre tout droit, et de leurs Indiens, et généralement de tout ce qui

d'Alvarado, qu'il fit son prisonnier de guerre, et avec lui Garcillasso de la Vega, Gomez de Tordoya, le capitaine Villalva et les autres officiers de son armée, sans y comprendre cent soldats qui n'étoient point de la conjuration; ce qui arriva sans qu'il y eût dans les deux partis ni morts ni blessés. Rodrigue d'Orgonos fut le seul qui paya pour tous, ayant été blessé d'un coup de pierre dont il eut les dents cassées. Almagre et les siens s'en retournèrent à Cuzco, transportés d'une joie inconcevable, qui les rendit insolents à tel point qu'ils ne purent s'empêcher de parler trop librement des Pizarres, jusqu'à dire par raillerie qu'ils ne laisseroient pas désormais dans tout le Pérou une seule pizarre (1) où l'on pût chopper; et que s'ils souhaitoient si fort un gouvernement, qu'ils allassent prendre possession de celui des Manglares et de ces hautes montagnes qui sont le long de la côte de la mer, sous le cercle équinoxial. A leur arrivée, ils se saisirent de ceux dont il se défioient; et comme il y en avoit plusieurs, ils les mirent prisonniers, les uns dans la forteresse, et les autres dans la ville, dans une maison appelée Cassana.

Nous avons dit ci-devant, en parlant du

(1) Ou une seule pierre d'achoppement, en faisant allusion au mot espagnol Pizarre, qui signifie une pierre d'ardoise.

de n'être point obligés à en venir à une bataille, pour épargner le sang et la perte de plusieurs chrétiens qui auroient dû être unis pour leurs intérêts communs, plutôt que de travailler à se détruire les uns les autres. Rodrigue Orgognos, qui occupoit avec toutes ses troupes et son artillerie tout le grand chemin, avoit d'autres pensées; et il avoit occupé ce poste parce qu'il croyoit que les ennemis ne pourroient entrer dans Cuzco par un autre côté, à cause d'un marais bourbeux qui y étoit, et qu'ainsi il faudroit nécessairement en venir à un combat. »

François Lopez de Gomare ne diffère en rien avec Zarate. J'ajouterai quelques particularités remarquables qu'ils ont omises, afin que l'histoire en soit mieux entendue. La première est en faveur de ceux qui n'ont pas vu le champ de bataille. Il faut sans doute que ce fût une faute d'impression de dire que les Pizarres gagnèrent une éminence au-dessus de la forteresse, étant certain que la bataille se donna dans une plaine appelée par les Indiens Cachipampa, comme qui diroit campagne de sel, qui est à plus d'une lieue et demie de la forteresse, près d'une très-belle fontaine dont l'eau est fort saine. Les habitants de la ville et ceux de la frontière en font de très-bon sel, dans des salines fort grandes qu'on y a faites, suivant le courant de l'eau, et parce qu'elles

se trouvent entre la ville et le lieu où l'on se battit, ce fut à cause de cela qu'on nomma ce combat la bataille des Salines.

Orgognos se mit en ordre de bataille avec ses gens, résolu de mourir les armes à la main, quoiqu'il n'ignorât pas que ses ennemis étoient forts en hommes et en armes, surtout en arquebuses, dont ils avoient quantité. Mais son extrême valeur, dont il avoit donné de grandes preuves en Italie, où il avoit remporté une victoire signalée, lui fit passer par dessus toutes ces considérations. Il se sentoit piqué au vif d'un défi que Fernand Pizarre lui avoit fait faire deux jours auparavant, l'avertissant que lui et un second qu'il prendroit se feroient remarquer au champ de bataille par des casaques découpées sur du velours orangé qu'ils porteroient par dessus leur cuirasse ou leur cotte de mailles, et qu'il lui donnoit cet avis afin que si lui ou quelque autre le vouloient chercher, ils le reconnussent par ces enseignes. Ce qui obligea Fernand Pizarre de l'envoyer défier ainsi fut le secret ressentiment qu'il avoit de quelque affront qu'il prétendoit lui avoir été fait dans la prison. Orgognos accepta le cartel, et s'adressant au capitaine Pedro de Lerma, que les Pizarres avoient offensé, comme nous avons dit, quoiqu'il s'en fût vengé depuis en la journée d'Amançay, il lui tint ce discours : « Notre

» ennemi se croit si puissant que déjà même
» il vient chanter la victoire qu'il compte
» d'avoir gagnée, à cause de l'avantage qu'il
» a sur nous. Mais il faut que notre courage y
» supplée, qu'il nous mette la victoire en
» main, et que par ce moyen-là nous fassions
» plus que lui avec toutes ses forces. Ils sont
» deux, et nous autant; les enseignes qu'ils se
» vantent déjà de nous donner nous les feront
» connoître. Chargeons-les donc vigoureuse-
» ment, et faisons en sorte qu'ils perdent la
» vie entre nos mains, vengeant ainsi par leur
» mort l'affront qu'ils croient nous avoir fait. »
Ayant pris ensemble cette résolution, il ne fut question que de l'exécuter, et de se tenir prêts, comme ils firent, pour le jour de la bataille, où il y eut beaucoup de sang répandu, comme on le verra dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XXXVII.

Sanglante bataille des Salines.

Rodrigue Orgognos rangea ses troupes en bataille le plus matin qu'il put. Il forma d'abord un bataillon de son infanterie, et mit aux

deux côtés ses arquebusiers, qui étoient en petit nombre, en comparaison de ceux de ses ennemis, ce qui fut cause de sa déroute et de sa défaite. Ses capitaines d'infanterie étoient Christophe de Sotello, Fernand d'Alvarado, Jean de Moscoso et Diegue de Salinas. Ses cavaliers furent divisés en deux escadrons, dont l'un étoit commandé par Jean Tello et Vasco de Guevare, l'autre par François de Chaves et Rui-Diaz. Orgognos, comme général, voulut agir séparément avec son compagnon Pedro de Lerma, sous prétexte d'en mieux donner les ordres, quoique ce qu'il faisoit ne fût que pour pouvoir plus librement passer d'un parti à l'autre, afin de se rencontrer avec Fernand Pizarre. Il dressa ses batteries sur l'un des côtés de son escadron, qu'il jugea propre à battre en ruine ses ennemis, auxquels il opposa par devant un marais et une petite rivière qui traversoit cette plaine, se persuadant que ce passage embarrasseroit ceux qui venoient le combattre.

Le mestre de camp Pedro de Valdivia, et Antoine de Villalva qui faisoit la charge de sergent-major, rangèrent leurs gens à peu près de même que Rodrigue Orgagnos rangea les siens. Ils fortifièrent leur bataillon d'une quantité de bons arquebusiers, qui furent cause, comme j'ai dit, de la perte des ennemis, et firent outre cela deux escadrons de cent che-

vaux, qu'ils opposèrent à ceux d'Orgognos. Fernand Pizarre avec son camarade, qu'on appeloit François de Baraona, se mit à l'avant-garde d'un escadron de cavalerie, Alfonse d'Alvarado à l'autre, et Gonzale Pizarre, comme général de l'infanterie, ne voulut combattre qu'à pied. Dans cet ordre ils allèrent à la rencontre de Jean d'Almagre, ayant gagné l'autre bord de la rivière et du marais, sans aucune difficulté; s'étant frayé le chemin par une décharge qu'ils firent sur leurs ennemis, qui leur causa beaucoup de dommage, ayant mis en déroute et les fantassins et les cavaliers, qui abandonnèrent leurs rangs pour être à couvert de la grêle des arquebuses. Orgognos, s'en apercevant, commença de douter de la victoire, et fit jouer si à propos l'artillerie; qu'un seul boulet donnant dans le bataillon des ennemis en emporta cinq; ce qui épouventa si fort les autres qu'il n'eût fallu que quatre ou cinq coups semblables pour perdre le bataillon tout fait; mais Gonzale Pizarre et le mestre de camp Valdivia accoururent pour y donner ordre, encourageant les soldats par leur exemple, et leur ordonnant de se servir de l'avantage que leur donnoient sur leurs ennemis les balles doubles dont ils avoient leurs arquebuses chargées, et de tirer contre les piquiers; car les gens d'Almagre, faute d'arquebuses, avoient pris des

piques que les pizarristes tâchèrent de leur ôter, afin que leurs chevaux pussent rompre leur bataillon avec plus de facilité; comme en effet par les décharges qu'ils firent ils le rompirent en partie, comme le remarquent Zarate et Gomare.

Les balles doubles, pour l'apprendre à ceux qui ne le savent pas, se font dans un même moule que les ordinaires. On coupe du fil d'archal en petites pièces, de chacune desquelles on fait une espèce de hameçon crochu que l'on met dans les deux moitiés du moule, qui est séparé entre deux par une feuille de cuivre ou de fer, aussi déliée que du papier. Cela fait, on y jette le plomb fondu qui s'incorpore avec les crochets de fil de fer dans le moule, d'où la balle sort divisée en deux demi-ronds que l'on joint ensemble quand on les veut jeter dans l'arquebuse, comme si c'étoit une balle entière; et ainsi, quand on vient à faire la décharge, le fil de fer se détachant de ces deux moitiés de balle coupe tout ce qu'il rencontre. Aussi ce fut la principale cause pour laquelle, ainsi que le remarquent les historiens, Gonzale Pizarre et Valdivia commandèrent aux soldats de se servir de ces balles pour rompre les piques de leurs ennemis. En effet, ils en rompirent quantité, ce qu'ils n'eussent jamais pu faire avec les balles ordinaires.

Le capitaine Pedro de Vergara apporta au Pérou cette invention; j'en ai vu quelques-unes dans mon pays, et j'en ai fait depuis en Espagne, où je me souviens d'avoir connu un cavalier qu'on nommoit Alfonse de Loaisa qui, s'étant trouvé dans une bataille, y avoit eu la mâchoire d'en bas et toutes les dents emportées d'une de ces balles. Ce cavalier étoit père de ce même François de Loaisa qui est aujourd'hui vivant dans Cuzco, et l'un des fils de ces fameux conquérants qui jouissent du département de leurs pères.

Mais, pour revenir à notre bataille, nous dirons que Rodrigue Orgognos et Pedro de Lerma, voyant combien les arquebusiers faisoient de dégât parmi leurs gens, donnèrent sur l'escadron de cavalerie où étoit Fernand Pizarre, pour voir s'ils ne le pourroient point tuer, ce qu'ils souhaitoient sur toute chose, voyant déjà pencher la victoire du côté de ses ennemis. S'étant donc tournés de front, et le plus à l'opposite qu'ils purent de ces deux cavaliers, qu'ils ne pouvoient manquer de connoître à leur casaques de velours orangé, il les allèrent charger, et furent reçus d'eux avec beaucoup de courage et de fougue. Orgognos, qui étoit armé d'une lance ordinaire, rencontra François de Baraona, et lui porta une atteinte dans la mentonnerie. Il faut remarquer que dans ce temps-là les cavaliers, au lieu de sa-

lades, appliquoient aux bourguignotes des gens de pied de grandes plaques en forme de mentonnières dont ils se couvroient le visage. La lance ayant donc rompu la mentonnière, qui étoit d'argent et de cuivre, lui ouvrit la tête et l'abattit de dessus son cheval; ensuite il lui porta un autre coup à l'estomac, puis ayant mis la main à l'épée il fit des merveilles, mais cela ne dura guère, parce qu'ayant reçu un coup d'arquebuse un peu au dessous du front, il perdit ensemble la vue et les forces.

Pedro de Lerma et Fernand Pizarre se rencontrèrent ensuite avec leurs lances, et comme elles étoient faites autrement que les communes, il est nécessaire que nous rapportions ici de quelle façon ils s'en servoient. Il faut donc savoir que dans ce temps-là, ce que les Espagnols observèrent depuis dans toutes les guerres civiles, les cavaliers avoient devant l'arçon de la selle une grande bourse de cuir, attachée avec des courroies extrêmement fortes, dans laquelle ils mettoient le bout de la lance qu'ils conduisoient du bras à l'ordinaire. Cette manière de combattre demandoit beaucoup d'adresse et de force, parce que le coup étoit poussé de toute la force du cheval et du cavalier, comme on le remarqua dans toutes les guerres que les Espagnols eurent ensemble, car pour les Indiens on ne se servoit contre eux que de lances ordinaires: que s'il arrivoit

qu'après la première atteinte la lance fût demeurée en son entier, ils en tiroient le bout hors de son étui, et s'en servoient comme on fait des lances ordinaires. Cette digression ne tend qu'à montrer quelles étoient les armes tant offensives que défensives dont on se servoit alors dans mon pays, afin que cela serve d'une manière d'éclaircissement à ce que je dirai ci-après. Pour revenir à Fernand Pizarre et à Pedro de Lerma, il faut savoir qu'à cause de la longueur de leurs lances, les atteintes qu'ils se portèrent ne furent pas telles qu'ils eussent voulu; cependant elles ne se trouvèrent enfin que trop rudes pour l'un et pour l'autre, car Fernand Pizarre blessa dangereusement son ennemi à la cuisse, ayant rencontré le défaut de sa cuirasse. Quant à Pedro de Lerma, il donna un si grand coup sur la tête du cheval de Fernand Pizarre que le fer de sa lance lui fracassa le devant de la tête, et choqua de telle sorte l'arçon de devant que la selle d'arme en avoit été démontée, la cotte de mailles percée, et Fernand Pizarre blessé au bas-ventre; mais par bonheur pour lui cette plaie ne se trouva point mortelle, parce que son cheval s'étant érené par l'effort qu'il fit s'abattit en même temps, tellement que par sa chute il empêcha que le cavalier ne fût tué, et que la lance ne lui passât à travers le corps. Les deux historiens, louant en cet endroit la

grande adresse d'Orgognos, usent presque des mêmes termes. Voici ce qu'en dit Zarate : « Rodrigue Orgognos combattoit en homme de cœur, quand il fut blessé d'un coup d'arquebuse à la tête, la balle ayant percé son casque ; nonobstant sa blessure il tua deux hommes avec sa lance, et donna un coup d'épée dans la bouche à un valet de Fernand Pizarre, qu'il prenoit pour son maître parce qu'il étoit fort bien vêtu. » Le fourbe qui apporta le premier en Espagne la relation de cette bataille étoit assurément du parti contraire à celui de Pizarre, parce qu'il raconta la chose tout autrement qu'elle ne s'étoit passée. Il fit accroire que Fernand Pizarre avoit fait prendre à un de ses gens la casaque et les livrées qu'il avoit dit qu'il porteroit le jour de la bataille, afin que ceux qui le chercheroient le voyant paré de ces couleurs le prissent pour Pizarre ; d'où il se suivit qu'on le voulut faire passer pour un homme sans cœur, et que le bruit en vint du Pérou jusqu'en Espagne ; de sorte que le conseil royal des Indes, pour savoir au vrai si cela étoit, fit venir un fameux soldat, qui étoit Silvestre Gonzale, qui s'étoit trouvé dans cette bataille, auquel il demanda, entre autres choses, si dans le Pérou on tenoit Fernand Pizarre pour un poltron. Le soldat, quoique du parti contraire, parla très-avantageusement de Pizarre, de son duel avec Orgognos,

et de leurs seconds, autorisant tout ce que nous avons dit par son propre témoignage et par celui de la voix publique. Ce que je viens de dire arriva les dernières années de la prison de Pizarre, qui dura vingt-trois ans; et le soldat qui fut ouï là-dessus me raconta ce qui s'étoit passé au conseil royal des Indes, à quoi la calomnie pensa donner beaucoup de crédit, en appelant serviteur de Pizarre celui qui étoit son second. Il est vrai que son équipage étoit leste, puisqu'il avoit la même livrée que Pizarre, savoir une casaque de velours orangé, découpée à grandes taillades; aussi n'étoit-il pas son valet, mais son second.

Les gens de Fernand Pizarre, le voyant tombé et le croyant mort, chargèrent ceux de don Diego d'Almagre, contre lesquels ils combattirent si vaillamment qu'il en demeura de part et d'autre quantité de morts sur la place. Cette sanglante bataille dura beaucoup plus qu'on ne s'étoit imaginé, sans qu'on pût connoître à qui demeureroit la victoire, à cause que les Almagres, quoique leur nombre fût beaucoup moindres que celui des Pizarres, ne leur cédoient néanmoins ni en résolution ni en vaillance, ce qui fit qu'ils résistèrent ainsi aux efforts de leurs ennemis. L'appréhension de la mort n'eut point de pouvoir sur eux, et quelque avantage que donnassent à leurs ennemis les armes à feu, ils vendirent toujours chèrement

leur vie, jusqu'à ce qu'ils la perdirent enfin par les blessures qu'ils reçurent. Ceux qui se purent sauver eurent recours à la fuite, et ce fut alors que la rage de leurs ennemis s'irrita plus fort qu'auparavant; car quoiqu'ils les eussent vaincus et réduits à demander quartier, ils ne laissoient pas de faire main basse sans pardonner à un seul. De cette manière l'animosité des vainqueurs s'augmentoit par la défaite des vaincus, comme le remarquent presque en mêmes termes Zarate (liv. III, chapitre II), et Gomare (chapitre 4), par les paroles duquel je commencerai le chapitre qui suit.

CHAPITRE XXXVIII.

Récit de ce qui arriva après la bataille des Salines.

« Les gens d'Almagre chargèrent ceux de Gonzale Pizarre et combattirent tous en vrais Espagnols, c'est-à-dire vaillamment; mais enfin les Pizarres demeurèrent victorieux et usèrent cruellement de la victoire, de quoi néanmoins ils imputèrent la faute à ceux qu'on avoit vaincus avec Alvarado au pont d'Aman-

çay, dont le nombre n'étoit pas grand et qui ne cherchoient qu'à se venger. Orgognos s'étant rendu à deux cavaliers, il en vint un troisième qui l'abattit de dessus son cheval et le tua. Un autre, que le capitaine Ruy Diaz menoit en croupe après s'être rendu, perdit la vie d'un coup de lance. Les victorieux firent main basse sur plusieurs qu'ils trouvèrent désarmés, et même le capitaine Pedro de Lerma fut misérablement poignardé par Samaniego, qui le fut chercher de nuit jusque dans son lit. Outre ceux-ci, les capitaines Moscoso, Salinas, Fernand d'Alvarado, et beaucoup d'autres Espagnols, moururent dans le combat. Si les Indiens eussent donné sur les blessés et sur ceux qui restoient, il leur eût été facile de les achever; mais ils s'amusèrent à dépouiller les morts, qu'ils laissoient nus, et à piller tout ce qu'ils trouvèrent d'argent que personne ne gardoit, parce qu'à mesure que les vaincus fuyoient les vainqueurs les poursuivoient. Almagre ne pouvant combattre à cause de ses blessures regarda faire les autres du haut d'un côteau et s'alla jeter dans la forteresse quand il vit ses gens défaits; mais Gonzale Pizarre et Alfonse d'Alvarado le poursuivirent, et, l'ayant arrêté, le mirent dans la même prison où il les avoit tenus il n'y avoit pas long-temps. »

Ces paroles font la conclusion de ce chapi-

pitre de Gomare. Mais comme il oublie beaucoup de choses qui se passèrent ce jour-là, nous en rapporterons ici quelques-unes. Un cavalier ayant pris en croupe Fernand de Sotello, parent de Christophe de Sotello, qui s'étoit rendu, reçut un coup d'arquebuse qui le blessa et qui tua celui qu'il menoit en croupe. Ils usèrent de cette cruauté contre Fernand de Sotello, le prenant pour son parent Christophe que les Pizarre cherchoient pour se venger de ce qu'il avoit conseillé à Orgognos de livrer bataïlle à Fernand Pizarre, quand lui et ses gens, au sortir du plat pays, se trouveroient malades sur la montagne. Un soldat fut cause de sa mort; car ayant dit : Voilà Sotello que l'on amène, un arquebusier, sans le reconnaître, tira sur lui, s'imaginant de rendre un service agréable à ceux de son parti qui le haïssoient tous. J'omets plusieurs autres cruautés qui firent les victorieux tout-à-fait indignes de la nation espagnole, et qui furent telles qu'on tient qu'il y en eut plus de tués de ceux qui se rendirent que des autres qui moururent les armes à la main.

Mais s'il y eut de l'inhumanité dans quelqu'une de ces actions, elle parut principalement dans la mort de Pedro de Lerma, dont j'ai déjà touché quelque chose, mais qui mérite bien d'être rapportée au long. Ce cavalier, ayant été dangereusement blessé dans la ba-

taille, tant par Fernand Pizarre que par quelques autres, alla faire panser ses plaies dans la maison d'un de ses amis, nommé Pedro de los Rios. Il se trouva cependant un soldat, qu'on appeloit Jean de Samaniego, qui, se ressouvenant de quelque affront qu'il disoit avoir reçu de lui, le fut chercher après la bataille avec dessein de s'en venger. Ayant appris qu'il étoit malade de ses blessures au logis de Pedro de los Rios, il s'y en alla hardiment en homme que la victoire rendoit insolent au dernier point. Il ne trouva personne qui lui pût résister, et parcourut toute la maison jusqu'à ce qu'ayant trouvé dans un lit celui qu'il cherchoit, il lui dit : « Seigneur Pedro de Lerma, » je viens ici satisfaire mon honneur, et tirer » raison par votre mort d'un soufflet qu'il y » a quelque temps vous me donnâtes en » tel lieu. » Pedro de Lerma, bien étonné d'être ainsi surpris par son ennemi, lui répondit « qu'il savoit bien que ce fut lui qui fut l'agresseur dans cette querelle, et que son mauvais procédé l'obligea de le traiter comme il fit. « Mais après tout, ajouta-t-il, ce ne sera » pas une grande satisfaction à votre honneur » de tuer au lit un homme que vous y trou- » vez à demi-mort des blessures qu'il a reçues; » cependant je vous engage ma foi que si Dieu » me conserve la vie, je vous satisferai de telle » façon que vous voudrez, soit de parole ou

» par écrit, soit avec toutes les formalités qui » se pratiquent en tel cas à toute rigueur entre » gens de notre profession. — Ce n'est pas cela, » dit Samaniego en blasphémant, je ne suis » pas homme à délai; mon honneur m'ordonne » de vous tuer sur-le-champ. — Si vous le faites, » répartit Lerma, ce sera le perdre plus tôt que » de le recouvrer, puisqu'en l'état où vous me » voyez, il y a peu d'apparence que je puisse » tarder beaucoup à mourir. Néanmoins je » vous proteste derechef de vous satisfaire en- » tièrement si Dieu me fait la grâce de vivre. » Ils répétèrent tous deux trois ou quatre fois les mêmes paroles, l'un ne parlant que de mort et l'autre que de satisfaction. Enfin, dans le temps que Pedro de Lerma croyoit avoir réduit son ennemi à se payer de la promesse qu'il lui faisoit, cet homme de sang se leva de dessus le lit où il s'étoit assis, et portant la main à une épée en donna plusieurs coups au malade, jusqu'à ce qu'il le laissât mort. Cela fait, il sortit et se vanta publiquement d'avoir tué Pedro de Lerma pour se venger de l'affront qu'il en avoit reçu. Il ne se contenta pas de cela; mais s'imaginant d'enchérir beaucoup sur une action qui lui sembloit héroïque, il se mit à raconter mot pour mot les paroles qu'ils avoient eues ensemble et combien de fois il les avoient répétées. Enfin sa vanité lui coûta la vie, pour punition de l'avoir ôtée indigne-

ment à son ennemi. Quoique ce ne soit pas ici le lieu de raconter de quelle manière il la perdit, je ne laisserai pas de le faire pour désennuyer le lecteur. Cinq ans après que les choses dont nous venons de parler se furent passées, le royaume étant délivré des animosités et des factions qui avoient régné entre les Almagres et les Pizarres, Jean de Samaniego, qui demeuroit alors à Puerto-Viejo, se souvenant toujours de la belle action qu'il avoit faite, ne cessoit de la louer comme si c'eût été quelque chose qui le dût rendre recommandable, et pour y donner plus d'éclat, il disoit à tout moment que pour réparer son honneur il avoit poignardé un cavalier autrefois général du gouverneur don François Pizarre, sans se soucier de ce qu'on en pourroit dire. Le juge ordinaire du lieu, lassé d'en avoir les oreilles battues, le fit avertir par un de ses amis qu'il ne tînt plus tous ces discours, qui n'étoient ni bienséants ni avantageux pour lui, et que puisqu'il s'étoit vengé, cela lui devoit suffire sans en parler davantage. Au lieu de prendre cet avis en bonne part, Samaniego sortit à la place, où trouvant le juge et une vingtaine d'Espagnols, n'y en ayant presque pas davantage dans tout le bourg, qui s'entretenoient ensemble, il s'en alla droit à eux, et leur dit tout en colère : « Je me moque de tous ceux qui s'offen-
» sent de la satisfaction que j'ai tirée et de la

» mort que j'ai donnée à Pedro de Lerma. Si » quelqu'un èn a mal au cœur, qu'il parle » clairement et devant le monde, non par in- » terprètes et par petits messages secrets, car » je jure que sans me soucier de sa condition, » je suis homme à lui répondre et à lui donner » autant de coups de poignard que j'en ai » donné à mon ennemi. » Le juge, voyant qu'il vouloit parler de lui, le saisit au collet, et pour faire assembler le peuple : « A l'aide » du roi, s'écria-t-il, et main-forte à la justice » contre un traître et un meurtrier. » A ces mots ceux qui se trouvèrent présents, lassés des impertinences de Samaniego, le menèrent dans une maison voisine, qui lui tint lieu de prison. Ensuite le juge fit une information de quatre témoins qui déposèrent d'avoir ouïdire au prisonnier qu'il avoit poignardé Pedro de Lerma, capitaine de sa majesté, qui s'étoit toujours comporté dignement dans la conquête du pays, faisant la charge de général du marquis don François, Pizarre et qu'il l'avoit tué en trahison, non au champ de bataille, mais au lit, où il étoit couvert de blessures. Après que l'affaire fut vérifiée, le juge le condamna à mort, et on dressa en même temps à la place un gibet à trois pieux, où les Indiens, qui faisoient l'office de crieurs en leur langue, et de bourreaux même, le pendirent au grand contentement de ceux qui le virent ou qui en ouïrent parler.

Pour reprendre le fil de notre histoire, je remarquerai que si les Indiens n'exécutèrent point ce qu'ils avoient résolu de faire contre les Espagnols, ce fut sans doute parce que Dieu détourna ce malheur, qu'il permit que la discorde se mît entre eux et que leurs compatriotes qui se trouvèrent au service des Espagnols ne consentissent point à ce massacre pour ne violer pas la fidélité qu'ils avoient naturellement jurée à leurs maîtres. Il y eut encore une raison, c'est que pas un d'eux ne se déclara leur chef, étant certain, comme le remarque l'histoire, que si quelqu'un se fût déclaré pour tel, les vaincus et les vainqueurs s'en seroient fort mal trouvés.

Cette bataille se donna le sixième d'avril, l'an 1538, le lendemain de la fête de Saint-Lazare, en mémoire de quoi les Espagnols bâtirent en son nom une belle église dans la même place où l'on se battit. Ce fut là que furent ensevelis tous ceux qui, par le sort des armes, y laissèrent la vie tant de l'un que de l'autre parti. Quelques-uns croient que ce fut le 26 du mois susdit, mais il s'en faut tenir à la première opinion, y ayant apparence que l'imprimeur ou celui qui en a fait la relation a mis 26 au lieu de 6. Le P. Blas-Valera, dans la description qu'il fait des grandeurs de Cuzco, parlant de cette bataille, en dit ces paroles : « Il y a dans cette plaine-là une

église dédiée à saint Lazare, où les corps de ceux qui furent tués en combattant demeurèrent ensevelis assez long-temps. Un gentilhomme espagnol fort dévot, et du nombre des conquérants, y alloit souvent prier Dieu pour les trépassés ; il arriva qu'après avoir continué ses dévotion durant plusieurs jours, il ouït dans l'église plusieurs voix plaintives, et qu'en même temps un de ses amis défunts s'apparut à lui sans lui dire autre chose, sinon qu'il le visitât souvent de jour et de nuit à certaines heures. L'Espagnol se trouva saisi d'abord d'une grande frayeur, mais il se rassura par les salutaires avis de son confesseur P. André Lopez, de la compagnie de Jésus. Ainsi, sans relâcher de sa première dévotion, il continua de prier selon sa coutume, non-seulement pour son ami, mais pour les autres défunts, sollicitant tous ceux de sa connoissance de le vouloir seconder par leurs oraisons et par leurs aumônes. Depuis l'an 1581, par son conseil et ses soins, les métis transportèrent les os de leurs pères dans la ville de Cuzco et les enterrèrent dans un hôpital où ils firent dire plusieurs messes et faisant quantité d'aumônes et d'autres œuvres pies, où tous ceux de la ville accoururent avec beaucoup de zèle accompagné d'une ardente charité, si bien qu'à la fin cette visite cessa, etc. »

Il me reste à décrire brièvement les cruau-

tés étranges qui se commirent après cette bataille sanglante, dont la principale fut la mort du brave don Diego d'Almagre, qui causa la ruine totale de ces deux gouverneurs, celle de leurs partisans, et généralement de tout le Pérou. Augustin de Zarate et François Lopez de Gomare la racontent de la même manière. Le chapitre suivant est tiré mot à mot de ce dernier auteur (liv. III, chap. 12).

CHAPITRE XXXIX.

Mort de don Diego d'Almagre.

Par la victoire des Pizarres et l'emprisonnement d'Almagre, les uns s'enrichirent et les autres devinrent pauvres, telle étant la coutume de la guerre, principalement de celle qu'on nomme civile. Fernand Pizarre se mit en possession de Cuzco sans opposition et même sans que personne en murmurât. Il fit du bien à plusieurs, lui étant impossible d'en faire à tous. Mais comme c'étoit peu de chose à l'égal de ce que prétendoient ceux qui l'avoient suivi dans la bataille, il en envoya la plupart à la conquête d'un nouveau pays où ils pussent

faire leur fortune; et pour ne se trouver pas exposé à de nouveaux dangers, il fit partir pêle-mêle les amis d'Almagre et les siens. Il s'avisa en même temps d'envoyer prisonnier à la ville des Rois le jeune don Diego d'Almagre pour empêcher que les confidents de son père ne se soulevassent avec lui. Après ces précautions, il fit le procès d'Almagre, semant le bruit que c'étoit pour l'envoyer avec le prisonnier droit à la ville des Rois, et de là en Espagne. Mais soit qu'il appréhendât ce qu'on lui avoit dit que Meza et plusieurs autres devoient l'attendre en chemin pour le délivrer, soit que ce fût quelque autre cause, tant y a qu'il le voulut faire mourir pour se tirer de l'appréhension où il se trouvoit. Les griefs dont il le chargea furent : qu'il étoit entré dans Cuzco à main armée; que plusieurs de ses compatriotes ne seroient par morts sans lui; qu'il avoit été d'intelligence avec Manco inca contre les Espagnols; qu'il avoit donné et ôté des départements sans la permission de l'empereur, rompu la trève, faussé son serment et combattu dans Amançay et aux Salines. Je pourrois ajouter quelques accusations qu'il forma que je passe sous silence pour être moins criminelles que celles-ci.

Cette sentence perça le cœur à don Diego d'Almagre et lui fit dire des choses si tristes qu'elles eussent pu émouvoir à pitié les gens

les moins sensibles. Il en appela devant l'empereur ; mais Fernand ne s'en voulut jamais tenir à l'appel quelques instantes prières qu'on lui pût faire ; ce qu'apercevant Almagre, il le conjura au nom de Dieu de ne le point faire mourir, et il lui remontra que, lui pouvant ôter la vie, il ne l'avoit point fait ni répandu le sang d'aucun de ses parents et amis, quoiqu'il en eût tenu plusieurs en sa puissance ; qu'il considérât que son cher frère François Pizarre lui devoit la meilleure partie de sa fortune ; que les incommodités de l'âge, de la goutte et des maladies l'avoient bientôt réduit à n'en pouvoir plus ; qu'il lui seroit justice de renvoyer la cause par voie d'appel, et que cependant il le pourroit laisser s'il vouloit dans une prison pour y passer ce peu de jours qui lui restoient à pleurer ses péchés.

Ces paroles, quoique capables d'amollir un cœur d'acier, ne firent qu'endurcir davantage celui de Pizarre, qui lui dit pour toute réponse qu'il s'étonnoit fort de ce qu'un homme comme lui, qui passoit pour courageux, craignoit ainsi la mort. Almagre lui répondit qu'il ne devoit pas s'en étonner puisque Jésus-Christ même l'avoit bien appréhendée ; mais que si quelque chose le consoloit, c'étoit que sa vieillesse ne pouvoit pas souffrir qu'il vecût longtemps. La répugnance qu'il avoit à mourir fut

cause qu'il eut de la peine à se résoudre de se confesser, s'imaginant que cela l'exempteroit d'une chose qui lui étoit inévitable; mais bientôt après il changea d'avis, fit son testament et laissa pour héritier le roi et son fils don Diego. Il s'opiniâtra toujours contre l'exécution de la sentence, et Fernand Pizarre contre l'appel; parce qu'il appréhendoit qu'on ne la révoquât au conseil des Indes, joint qu'il avoit ordre exprès de François Pizarre de passer outre sans s'arrêter à l'appel. Après que plusieurs personnes se furent employées en vain pour obtenir la grâce d'Almagre, il fut enfin étranglé dans la prison et eut depuis la tête tranchée dans la place de Cuzco, l'an 1538. Sa mort toucha bien des gens; mais celui qui le regretta le plus après son fils fut Diego d'Alvarado, qui avoit tiré de prison Fernand Pizarre et lui avoit sauvé la vie. Cependant il ne put rien obtenir de lui en cette occasion, quelque prière qu'il lui pût faire. Cela le chagrina si fort qu'il résolut enfin de s'en aller en Espagne pour s'y plaindre tant de François Pizarre que de ses frères, et sommer Fernand devant l'empereur de la foi qu'il lui avoit engagée. Mais le malheur voulut qu'allant à Valladolid, où étoit la cour, il mourut de maladie. Quelques-uns soupçonnèrent qu'il avoit été empoisonné.

Diegò d'Almagre portoit le nom du lieu de sa naissance (1): on n'a jamais su qui étoit son père, quelque peine qu'on se soit donnée pour cela; et les médisants disoient que c'étoit un prêtre. Quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il ne laissoit pas d'avoir plusieurs bonnes qualités; il étoit homme d'honneur, jaloux d'acquérir de la réputation, franc, et fort généreux; mais il aimoit trop à faire parade des bienfaits qu'il faisoit. Les soldats l'aimoient parce qu'il leur faisoit du bien, quoique d'ailleurs il les traitât fort mal, soit en paroles, soit autrement. Il déchira pour plus de cent mille ducats de promesses et d'obligations que ses gens lui avoient faites, pour de l'argent qu'il leur avoit prêté en diverses occasions dans le royaume du Chili, ce qui fut une libéralité digne d'un prince plutôt que d'un soldat de fortune. Cependant pas un de ceux qu'il avoit obligés ne l'assista d'un chétif linceul après qu'il fut exécuté, ce qui fut une ingratitude horrible. Il méritoit d'autant moins de mourir comme il mourut, qu'il n'avoit jamais voulu tuer personne qui appartînt à don Pizarre. Il passa sa vie sans se marier, et ne laissa pas d'avoir, d'une Indienne de Panama, un fils qu'il fit nommer comme lui, et qu'il prit soin de faire fort bien instruire, mais qui finit comme nous dirons ci-après.

(1) D'Almagre.

Ce témoignage de Gomare que je viens de rapporter est confirmée par Augustin de Zarate. Pour plus grand éclaircissement de ce que je viens de dire, je ferai encore les remarques suivantes. Après que Pizarre eût gagné la victoire, sa principale attention fut d'éloigner ses ennemis pour mettre sa vie en sûreté. Les cruautés qu'exercèrent ses gens après la bataille furent si grandes que les deux partis devinrent irréconciliables; tellement qu'il fut impossible à Fernand Pizarre, quelque peine qu'il y employât, de se bien remettre dans l'esprit des principaux, qui disoient tout haut qu'ils se vengeroient tôt ou tard.

D'ailleurs les amis même devenoient ennemis, se voyant frustrés de leurs espérances, le moindre d'entre eux s'étant promis pour le moins une province. Quoique Fernand Pizarre, comme dit Gomare, eût donné quelques récompenses à plusieurs, ne pouvant donner à tous, ceux qu'il favorisa ne furent pas moins mécontents que les autres, ainsi, pour se délivrer tout à la fois, et du soin de récompenser ceux-ci, et de la crainte de se garder de ceux-là, il se résolut d'envoyer les uns et les autres à de nouvelles conquêtes, comme on le verra dans le chapitre suivant.

On condamna don Diego d'Almagre à perdre la vie, et ses biens furent confisqués au profit du roi. Ce ne fut pas d'abord le dessein de Fer-

nand Pizarre de le faire mourir, mais de l'envoyer en Espagne avec les informations qu'on avoit faites contre lui; mais il changea d'avis quand il vit que ses amis murmuroient de sa prison, et qu'ils disoient tout haut qu'il étoit lui-même aussi coupable qu'Almagre, de ce dont il le chargeoit et que nul autre que lui n'avoit été cause de leurs discordes; que s'il n'eût pas irrité le marquis son frère contre Almagre, leurs animosités ne fussent jamais allées si loin; qu'il avoit voulu se venger en se faisant justice à soi-même, et dépouiller de son gouvernement celui qui avoit employé plus de bien que tous les Pizarre ensemble, à la conquête de cet empire-là; que les outrages ne se devoient pas souffrir, et que les pierres s'élèveroient contre ceux qui en étoient les auteurs. Fernand Pizarre étant avertit de tous ces murmures, et sachant même en particulier que Gonzale de la Meza, autrefois capitaine de son artillerie fâché de ce qu'on lui retenoit sa paie, et qu'avec cela on le traitoit fort mal, avoit fait un complot avec ses amis pour délivrer Almagre sur le chemin, lorsqu'on le mèneroit prisonnier, se hâta de faire mourir don Diego, se persuadant que c'étoit un moyen sûr pour terminer toutes sortes d'animosités; mais il arriva tout le contraire depuis.

Quant à ce que dit Gomare qu'on ne put jamais savoir qui étoit le père de don Diego;

Augustin de Zarate raconte la même chose, et y ajoute qu'il fut exposé à la porte de l'église, ce qui ne fait rien pourtant contre lui, puisque cela n'empêche pas que l'Eglise n'avoue les enfants trouvés, et qu'elle ne les admette même à toutes ses dignités. Mais ce que Gomare avance quand il dit qu'il fut fils d'un prêtre est une pure calomnie de ses ennemis qui, ne pouvant ternir autrement l'éclat des actions illustres de ce grand homme, parlèrent peu avantageusement de sa naissance. Quand il est question de parler des gens dont on ne connoit point les pères, il en faut juger par leur vertu et par leurs actions; et si on en eût usé ainsi envers le gouverneur don Diego d'Almagre, on lui auroit fait plus d'honneur qu'on ne lui en fit.

Cet homme si grand et si héroïque eut tant de malheur, qu'après avoir été cruellement étranglé dans une prison il eut depuis la tête tranchée sur la place publique; ce qui fut un spectacle d'autant plus triste à ceux qui s'y trouvèrent présents que cet excellent capitaine étoit âgé d'environ soixante-six ans, et tellement indisposé que, quand on n'auroit pas hâté sa mort, elle ne pouvoit pas être fort éloignée. Plusieurs personnes dirent que ses ennemis l'avoient fait mourir deux fois, pour faire mieux paroître la haine mortelle qu'ils avoient conçue contre lui, et l'insatiable désir

de s'en venger. Le bourreau, pour jouir de ses droits et de sa dépouille, le mit presque nu à la réserve de sa chemise, qu'il lui auroit ôtée si on ne l'eût empêché. En cet état il fut exposé publiquement durant la meilleure partie du jour, sans qu'il y eût ni ami ni ennemi qui l'ôtât de là. Il est vrai que ses amis ne le pouvoient pas faire, et ses ennemis, parmi lesquels il y en eut plusieurs qui le regrettèrent, n'osèrent jamais l'entreprendre en public, pour ne pas s'attirer la haine de ceux avec lesquels ils étoient en bonne intelligence; ce qui fait bien voir, à mon avis, combien est mauvaise la monnoie dont le monde paie la plupart de ceux qui l'ont toujours bien servi.

Almagre ayant ainsi demeuré presque tout le jour exposé, il vint, environ la nuit, un Maure qui avoit été autrefois son esclave avec un méchant linceul que sa pauvreté lui pouvoit avoir fourni, ou qu'il avoit peut-être mendié, dont il l'enveloppa le mieux qu'il put, assisté de quelques Indiens qui avoient servi le défunt, et ils le portèrent tous ensemble dans l'église de Notre-Dame de la Merci, où les religieux l'ensevelirent charitablement dans une chapelle qui se voit dessous le grand autel. Voilà quel fut la fin du grand don Diego d'Almagre, dont il n'est resté autre mémoire que celle de ses bienfaits. A la bien considérer, il semble qu'elle fut un portrait de celle qui fut

depuis donnée au marquis don François Pizarre, tant elle lui ressembla.

CHAPITRE XL.

Fernand Pizarre envoie plusieurs capitaines pour faire de nouvelles conquêtes. Il va en Espagne, où il demeure long-temps en prison.

FERNAND Pizarre dépêcha plusieurs capitaines pour aller découvrir de nouvelles terres, ce qu'il fit dans la vue de se délivrer de l'importunité de ses amis, et du soupçon qu'il avoit de ses ennemis. Pedro de Valdivia, son mestre de camp, fut envoyé avec plusieurs soldats à la conquête du royaume du Chili, que don Diego d'Almagre avoit abandonné. La fortune lui fut aussi favorable qu'elle lui avoit été contraire dans le temps de l'inca Ioupanqui X, roi du Pérou. François de Villagra et Alfonse de Monroy l'y accompagnèrent. François Dolmos fut envoyé à la baie de Saint-Matthieu, où avoit été Garcillasso de la Vega. Gomare parlant de ses conquêtes en dit ce qui suit.

« Gomez d'Alvarado alla conquérir la province de Guanucu, François de Chaves faire

la guerre aux Conchucos, qui persécutoient ceux de Truxillo et des environs en portant une idole dans leur armée, à laquelle ils offroient la dépouille de leurs ennemis, et même le sang des chrétiens. Pedro de Vergara fut aux Bracamores, pays près de Quito, tirant vers le nord. Jean Perez de Vergara aux Cachapuyas. Alfonse de Mercadillo à Mullubamba, et Pierre de Candie vers le haut du Colloa; mais il ne put entrer dans le pays, soit qu'il fût naturellement mauvais, soit à cause du soulèvement de ses gens, qui se mutinèrent la plupart, parce qu'ils étoient amis d'Almagre, ayant à leur tête le capitaine Meza, qui commandoit l'artillerie de Pizarre. Fernand Pizarre y étant allé lui fit trancher la tête, l'accusant de s'être rebellé, d'avoir médit de Pizarre, et de s'être vanté qu'il enlèveroit Diego d'Almagre d'entre les mains de ses ennemis s'ils le menoient prisonniers dans la ville des Rois. Il donna les trois cents hommes de Pierre de Candie à Peranzurez, qui fut envoyé à la conquête; et ainsi il dispersa les Espagnols, en sorte qu'ils conquirent plus de trois cents lieues de pays en longueur, avec une diligence incroyable, mais non pas sans y perdre beaucoup de gens. Fernand et Gonzale Pizarre subjuguèrent le Collao, pays si abondant en or que les habitants couvrent, au lieu de tapisseries, leurs chambres et leurs oratoires des

plaques de ce riche métal; il y a aussi dans ce pays une incroyable quantité de brebis et de moutons, semblables par devant à des chameaux, et qui néanmoins ressemblent encore plus à des cerfs. »

Gomare ajoute un peu après ce qui suit: « Fernand Pizarre revint à Cuzco, où il s'aboucha avec François Pizarre; quoiqu'ils se fussent déjà vus avant qu'Almagre fût arrêté prisonnier. Ils s'entretinrent plusieurs jours des choses qui s'étoient passées, et de celles qui regardoient le gouvernement. Ils conclurent sur ce dernier article que Fernand iroit en Espagne, pour y rendre compte à l'empereur du procès d'Almagre et de la recette des quints et des autres droits royaux. Plusieurs amis de Pizarre, qui savoient l'état des affaires, lui conseillèrent de ne point partir, disant qu'ils ne prévoyoient rien de bon du jugement que l'empereur pourroit faire de la mort d'Almagre, surtout durant la résidence de Diego d'Alvarado dans cette cour-là, où il se devoit porter pour accusateur contre lui; et ils concluoient que ces affaires-là se traiteroient beaucoup plus sûrement dans le Pérou qu'en Espagne. Mais Fernand Pizarre, bien loin de se laisser persuader, s'imaginoit que l'empereur lui feroit de grandes gratifications, pour avoir pacifié le pays et puni ceux qui en troubloient la tranquillité. Dans cette espérance, il se mit

en chemin; mais avant que de partir il pria son frère sur toutes choses de ne se fier à pas un almagriste, surtout à ceux qui avoient été avec lui à Chili, qu'il avoit toujours remarqué être dans le parti du défunt. Il le pria même de ne pas souffrir qu'aucun d'eux l'approchassent, de peur qu'ils ne le tuassent, étant bien certain qu'il y en avoit cinq qui avoient conspiré sa mort. Fernand partit après cela, et fut reçu d'abord en Espagne avec applaudissement à cause des grandes richesses qu'il y avoit apportées; mais son bonheur ne dura pas longtemps, car un peu après on l'arrêta dans Valladolid, et de là il fut mené à la Motte de Medina del Campo, d'où il n'est pas encore sorti. »

Pour avoir une connoissance plus exacte de ceci, il faut savoir qu'encore que Gonzale de Meza eût servi à Fernand Pizarre de capitaine d'artillerie, il ne laissa pas, comme plusieurs autres, d'être fort mal satisfait de lui, non-seulement parce qu'il n'en avoit reçu aucune gratification, mais aussi parce qu'il l'avoit envoyé à de nouvelles conquêtes sous la bannière de Pierre de Candie, au lieu qu'il prétendoit avoir le premier commandement dans cette expédition. Ce mécontentement fut cause qu'il fit de mauvais contes de Fernand Pizarre, jusqu'à dire qu'il enlèveroit, en dépit de lui, don Diego d'Almagre quand on le mèneroit prisonnier dans la ville des Rois. Il se déclara

même ouvertement, et, sans considérer le danger où il se mettoit, il assembla ses amis et les sollicita de se venger du parti d'Almagre, comme en effet il y en eut plusieurs qui s'y jetèrent. Cela obligea Fernand Pizarre de s'en aller en diligence au Collao, où étoit alors Gonzale de Meza avec Pierre de Candie; car ayant été premièrement tous deux dans la contrée de Mussus, ils trouvèrent le pays qui est à l'orient du Collao environné de si hautes montagnes et de rivières si impétueuses, comme nous l'avons dit au long dans la vie du roi inca Ioupanqui, que n'en ayant pu faire la conquête ils retournèrent au Collao, où Fernand Pizarre les ayant trouvés fit trancher la tête à Gonzale de Meza, et ôta la charge à Pierre de Candie, dont il donna la compagnie à un cavalier qu'on appeloit Peranzurez du Champ-rond, qui avoit été des premiers et des plus vaillants quand il étoit entré avec ses compagnons dans le pays. Cependant Pierre de Candie s'offensa fort de ce qu'on lui avoit ôté ses gens pour les donner à un autre, si bien que, dissimulant ce déplaisir pour alors, il passa depuis dans le parti des Almagres, où il fit une mauvaise fin, comme nous le verrons dans la suite.

Après la mort de don Diego d'Almagre, Fernand devint si odieux à tout le monde que, pour se mettre à couvert de cette haine, il

trouva plus à propos pour lui de s'en aller plaider en Espagne, quoique Diego d'Alvarado s'y fût déclaré partie contre lui, que de demeurer au Pérou, où, selon toutes sortes d'apparences, il voyoit que les gens d'Almagre le mettroient à mort. Il crut qu'en faisant voir les grands services qu'il avoit rendus à sa majesté dans la conquête de cet empire, les diligences qu'il avoit apportées pour le pacifier, les travaux incroyables qu'il avoit essuyés au siége de Cuzco, et outre cela les grandes richesses qu'il apportoit à sa majesté, il se mettroit à couvert de la persécution de ses ennemis. Voilà pourquoi, sans s'arrêter au sentiment de ses amis, il n'en trouva point de meilleur pour lui que de prendre, comme il fit, la route d'Espagne. Ses ennemis le voyant hors du royaume, et qu'ils ne pouvoient par conséquent se venger, tournèrent la haine qu'ils lui portoient contre le marquis son frère, de sorte qu'ils n'eurent jamais de repos jusqu'à ce qu'ils l'eussent mis à mort.

Fernand Pizarre étant arrivé en Espagne fut accusé de plusieurs crimes par Diego d'Alvarado, qui demanda qu'on lui fît justice dans l'une des deux chambres qu'il plairoit d'ordonner à sa majesté, à savoir dans la civile ou dans la militaire. Il le défia même dans un combat singulier, où, les armes à la main, il lui prouveroit qu'il étoit un traître qui avoit

méchamment violé sa foi, et qu'il se pouvoit lui-même dire coupable des choses qu'il avoit imputées à don Diego d'Almagre. J'omets, pour n'être pas ennuyeux, plusieurs autres accusations pour lesquelles Fernand Pizarre fut arrêté prisonnier à la Motte de Medina del Campo. Don Diego d'Alvarado n'en demeura pas là, il accusa sa partie d'avoir fait plusieurs riches présents d'or, d'argent et de pierreries, afin de se faire des amis, et il en donna de si bonnes preuves qu'il y eût des personnes de condition qui en furent en grande peine. Je dis ceci confusément, parce que cette matière est odieuse d'elle-même, et que Diego d'Alvarado venant à mourir un peu après dans la plus forte instance de sa demande, sa mort un peu trop prompte fut cause, au rapport de Gomare, que plusieurs crurent qu'il avoit été empoisonné. Ses plaintes se trouvèrent si justes et si bien fondées, qu'elles furent suivies de plusieurs sentences très-judicieuses et très-équitables; mais enfin l'on y apporta de la modération, et l'an mil cinq cent soixante-deux on fit sortir de prison Fernand Pizarre, après y avoir été vingt-trois ans. Il soutint avec une incroyable force d'esprit et de courage toutes les traverses de la fortune, soit la mort de ses frères et de ses neveux, soit l'aliénation de ses départements d'Indiens, et les grandes dépenses qu'il fut obligé de faire pour plaider et s'en-

tretenir durant sa longue prison. Ce fut là tout ce que le monde lui donna pour récompense de tant d'exploits signalés et de tant de soins infatigables qu'il avoit pris d'assister son frère dans la conquête de cet empire, où il exerçoit, comme il exerça toujours, la charge de général. Nous finirons par là ce second livre.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

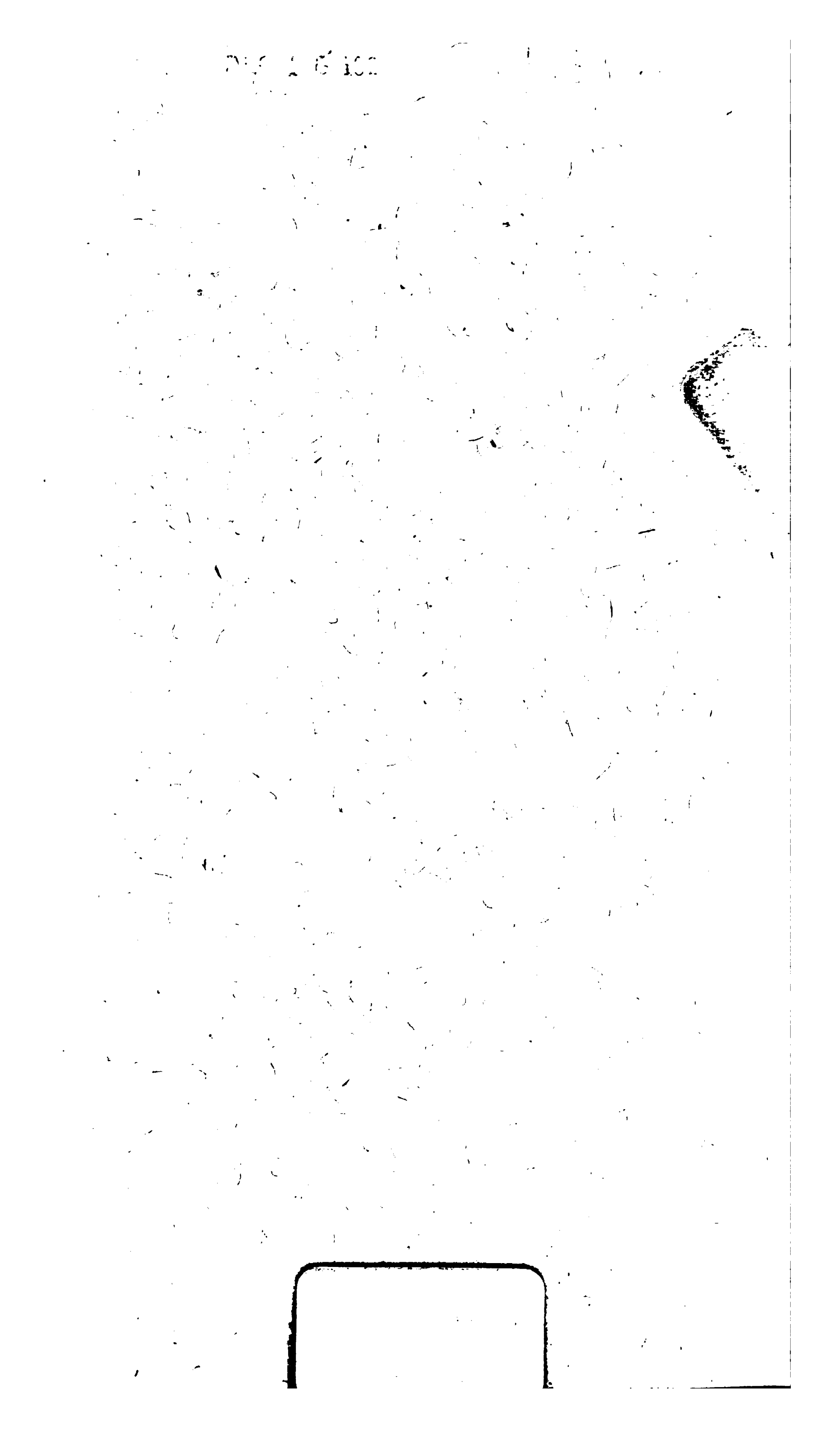
LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410



LIVRE SECOND.